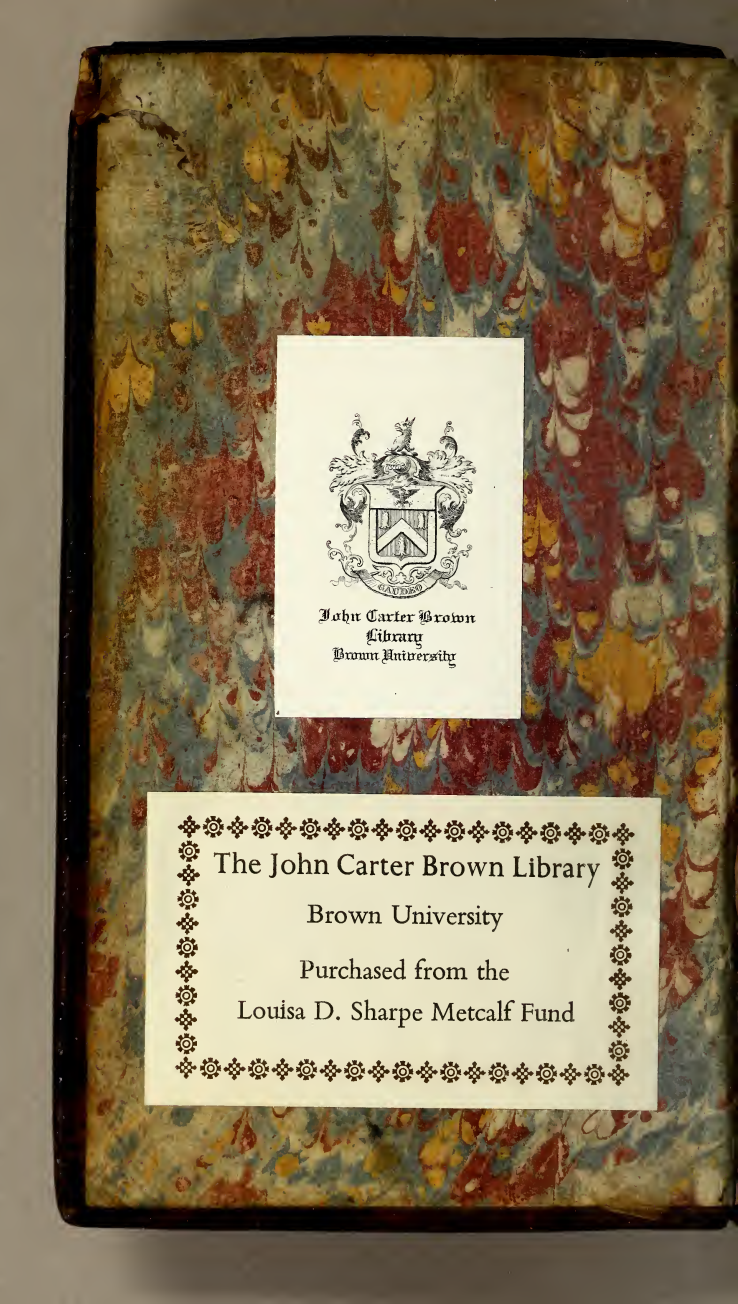


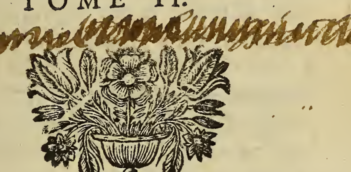

GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University
The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



HISTOIRE
DE LA
CONQUESTE
DU MEXIQUE
OU
DE LA NOUVELLE
ESPAGNE,
PAR FERNAND CORTEZ,

Traduite de l'Espagnol de Dom ANTOINE DE SOLIS, *par l'Auteur du Triumvirat.*

TOME II.



A PARIS,
Chez JEAN & MICHEL GUIGNARD, ruë S. Jacques, vis-à-vis la ruë du Plâtre, à l'Image Saint Jean.

M. DCC. IV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Livre.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE CINQUIE'ME.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

On permet à Motezuma de se montrer en puplic, en allant à ses Temples & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit necessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce tems-là d'abatre les Idoles dans la Ville de Mexique.



Motezuma se rendit ainsi volontairement prisonnier des Espagnols ; & il s'en fit aimer par sa complaisance & par sa liberalité. Ses domestiques même ne le reconnoissoient plus à ce caractere de douceur & de moderation, qu'il sembloit avoir tiré

de sa frequentation avec les Etrangers, & qui étoit si éloigné de son temperament. Il autorisoit par tous ses discours & par toutes ses actions, la sincerité de son cœur; & lorsqu'il crut avoir acquis & merité la confiance du General, il resolut de la mettre à l'épreuve, en lui demandant la permission d'aller quelquefois visiter ses Temples. Ce Prince donna sa parole de revenir exactement à sa prison ; car c'est ainsi qu'il l'appelloit, hors de la presence de ses domestiques. Il dit à Cortez : *Que pour son honneur propre, & pour l'interêt des Espagnols même, il il desiroit se montrer à son Peuple ; parce qu'on commençoit à croire qu'il étoit retenu par violence, maintenant que le sujet de sa détention ne subsistoit plus, aprés le suplice de Qualpopoca. Qu'ainsi y avoit lieu d'apprehender quelque soulevement, dont le peuple seul ne seroit pas capable, si l'on n'y apportoit promptement du remede, par cette apparence de liberté.* Cortez entrant dans ses raisons, & souhaitant aussi donner quelque satisfaction aux Mexicains, répondit tres-civilement à ce discours : *Qu'il avoit une entiere liberté de sortir quand il lui plairoit, & que la permission qu'il en demandoit venoit d'un excez de bonté, puisque tous les Espagnols & le General même, n'étoient là que pour lui obéir.* Neanmoins il reçut la parole de l'Empereur, qu'il ne quitteroit point le logis où il étoit alors, sous pretexte que les Espagnols estimoient trop l'honneur qu'il leur avoit fait, pour s'en priver si-tôt.

Le sujet de la sortie de Motezuma pour aller à ses Temples, donna quelques scrupules au General : sur quoy, afin d'en tirer le parti le plus raisonnable, Cortez obtint de ce Prince, que dés ce jour-là il aboliroit les sacrifices du sang humain. On se contenta de remedier ainsi à la partie la plus criminelle de ces abus, parce qu'il n'étoit pas encore tems de s'attacher à leur entiere guerison, & lorsqu'on ne peut aspirer tout d'un coup à ce qui est de meilleur, la

prudence veut qu'on partage la difficulté, afin d'en surmonter les inconveniens piece à piece. Motezuma promit tout ce qu'on voulut, & en effet il fit deffendre par tous ſes Temples l'uſage de ces ſacrifices, & quoiqu'on doute s'il obſerva lui-même ſa deffenſe, au moins il eſt conſtant qu'ils ceſſerent d'être publics, & ſi l'on en fit quelques-uns, ce fut à portes fermées comme un crime dont on ſe cachoit.

La premiere viſite de l'Empereur fut renduë au principal Temple de Mexique, où il alla avec tout l'éclat & toute la ſuite qui l'accompagnoit ordinairement. Il mena avec ſoi quelques Eſpagnols, qu'il nomma & choiſit lui-même prudemment, avant qu'on les lui eût donnez pour lui ſervir de gardes, ou de témoins. Le Peuple celebra cette premiere vûë de ſon Prince par de grandes réjoüiſſances, chacun en témoigna ſa joie, par ces demonſtrations qui compoſoient leurs applaudiſſemens. Ce n'eſt pas qu'ils l'aimaſſent, ou qu'ils euſſent perdu le ſouvenir de l'oppreſſion dont il les chargeoit : mais le devoir faiſoit en cette rencontre l'office de la volonté & l'éclat d'une Couronne ſe fait reſpecter juſque ſur le front d'un Tyran.

L'Empereur recevoit leurs acclamations d'un air majeſtueux, & avec quelque marque de reconnoiſſance. Ce jour-là, il parut liberal juſqu'à l'excez, par pluſieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des diſtributions entre le menu Peuple. Il monta au Temple, appuïé ſur les bras des Sacrificateurs, & s'acquita des devoirs les moins ſcandaleux du culte qu'il rendoit à ſes Idoles ; aprés quoy il revint au logement des Eſpagnols, à qui il fit de nouveaux complimens, en leur faiſant comprendre que le dégagement de ſa parole l'obligeoit moins à y retourner, que le plaiſir de vivre avec ſes amis.

Depuis ce tems-là, Motezuma ſortit librement quelquefois pour aller au Palais où ſes femmes avoient leur logement; d'autres pour viſiter ſes Tem-

ples ou ses maisons de plaisir : il rendoit néanmoins au General cette espece de defference, de lui demander sa permission, ou de le mener avec soi lorsque la visite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de ceremonie. Cependant il ne passa jamais une nuit hors du quartier des Espagnols, & il ne parla point de changer : au contraire, les Mexicains s'accoûtumerent enfin à considerer cette perseverance, comme une faveur qu'il faisoit aux Etrangers ; ensorte que tous les Ministres & les Nobles de l'Empire vinrent faire leur cour au General & rechercher son credit, afin d'obtenir des graces du Prince ; & tous les Espagnols qu'il honoroit de quelque bienveillance particuliere, recevoient des presens & des respects de tout le monde, (avanture ordinaire en toutes les Cours, où les prieres & les sollicitations érigent toûjours en Idoles les Favoris.)

Dans l'intervalle de cette espece de repos, Cortez n'oublioit aucune des précautions qui pouvoient établir sa sûreté, & avancer ces vastes & sublimes desseins qu'il sentoit naître dans son cœur, sans qu'il se proposât encore aucun objet déterminé, ni qu'il pût déméler jusqu'où il étoit appellé par la flateuse obscurité d'une si belle apparence. Aussi tôt que le Gouvernement de Vera-Cruz fut vacant par la mort d'Escalante, & que le supplice de Qualpopoca eut rendu les chemins libres, le General nomma pour Gouverneur Gonzal de Sandoval : mais afin de n'éloigner pas de sa personne en cette conjoncture un Officier brave & d'un grand merite, Cortez envoïa à Vera Cruz un Soldat particulier, nommé Alonse de Grado, en qualité de Lieutenant de Roi. Cet homme étoit habile, mais inquiet & un de ceux qui s'étoient marquez dans les mutineries passées. On crut que le General l'employoit afin de lui donner quelque satisfaction & de l'éloigner, néanmoins ce fut une mauvaise politique, de mettre un homme qui n'étoit pas sûr, dans une Place qu'il devoit conser-

ver comme une retraite, & comme un rempart contre les insultes qui pouvoient arriver du côté de l'Isle de Cuba. La presence de cet Officier auroit pû produire de grands inconveniens, si les vaisseaux que Velasquez avoit envoyez afin de soûtenir & de pousser ses anciennes pretentions, fussent arrivez un peu plûtôt : mais le procedé de Grado rectifia l'erreur du choix qu'on avoit fait de sa personne ; car en peu de jours Cortez reçut tant de plaintes de la part des Habitans & des voisins de la ville de Vera Cruz, qu'il fut obligé de le faire amener prisonnier, & d'envoyer le Gouverneur en Chef.

Cortez prit l'occasion de ces divers voyages, pour faire amener de Vera-Cruz la mâture, les voiles, la ferrure & les autres agrez des navires qu'on avoit mis à fond. Son dessein étoit de faire bâtir deux brigantins, afin de se rendre maître du passage sur le lac ; ne pouvant oublier le discours que les Tlascalteques lui avoient rapporté touchant la rupture des ponts & des chaussées. Il parvint insensiblement à faire souhaiter à l'empereur de voir ces vastes embarquations dont les Espagnols se servoient, & la facilité qu'ils avoient à les mettre en mouvement ; ce fut là le pretexte specieux de cette nouveauté. On disoit à Motezuma, qu'*ils faisoient travailler le vent quand il leur plaisoit, afin de soulager les Rameurs*; & on ne pouvoit leur apprendre ce secret sans demonstration, parce que les Mexicains ignoroient absolument l'usage des voiles ; & l'Empereur croyoit qu'il y alloit de sa grandeur que ses Matelots se rendissent habiles en cet art. On eut bien-tôt tout ce que l'on souhaitoit pour l'appareil des brigantins, dont on commença la fabrique par le moyen de quelques Charpentiers de navires qui avoient passé avec Cortez en qualité de soldats. Les Charpentiers de la Ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein necessaire à la construction du corps de ces bâtimens, suivant les ordres de Motezuma. Ainsi les brigantins

furent achevez en peu de tems, & l'Empereur voulut en faire lui-même la premiere épreuve en s'y embarquant avec les Espagnols, afin de s'instruire plus exactement de tous les secrets de cette navigation.

Pour ce sujet il fit preparer une celebre chasse en un des endroits du rivage où le lac entroit le plus avant dans les terres, afin de se donner tout le tems necessaire à ses observations. Au jour marqué par l'Empereur, tous les canots qui le suivoient ordinairement, parurent sur le lac, remplis de ses Officiers & des Chasseurs. On avoit augmenté le nombre des rameurs, dans l'esperance de donner une grande reputation à la legereté de leurs bâtimens, aux dépens de ceux des Etrangers, qui leur paroissoient pesans & difficiles à manier. Ils ne furent pas long-tems en cette erreur, les brigantins qui avoient le vent favorable, n'eurent pas plûtôt déployé les voiles & mis les rames en l'eau, qu'ils laisserent bien loin derriere eux cette flote de canots avec une surprise extrême de tous les Indiens. Ce jour eut des agrémens particuliers pour les Espagnols, qui outre les divertissemens de la chasse, dont la nouveauté & les divers incidens redoublerent le plaisir, furent encore regalez d'un superbe festin par l'Empereur. Il se plût tellement à railler ses Canoteurs sur les vains efforts qu'ils avoient fait en vogant aprés les brigantins, qu'il sembloit qu'il tirât de la gloire de la victoire des Espagnols.

Au retour, toute la Ville accourut, pour voir ce qu'ils appelloient en leur langue les Maisons flotantes. La nouveauté fit son effet ordinaire dans les esprits, ils admiroient sur tout le maniement du timon & des voiles, qui selon leur pensée commandoient aux vents & aux eaux. Les plus éclairez loüerent cette invention comme un secret de quelque art qui excedoit la portée de leur esprit, & le vulgaire la considera comme l'effet d'une science surnaturelle ou d'un empire sur les Elemens. Ce qui en resulta

de mieux, fut que l'on reçut avec un applaudiſſement general ces brigantins, dont la conſtruction avoit bien d'autres vûës, & cette precaution du General eut ſa part du bonheur qui l'accompagnoit en toutes choſes, puiſqu'il exécuta ce qui lui étoit avantageux, & qu'il acquit aux Eſpagnols un nouveau degré d'eſtime.

Au même tems, le General ſuivant ſa vigilance & ſon activité ordinaire, prenoit d'autres meſures. Il inſinuoit dans l'eſprit de Motezuma, & des Nobles qui lui faiſoient la cour, des ſentimens d'eſtime & de veneration pour le Prince qui l'avoit envoyé. Il loüoit la clemence de ce Monarque, il vantoit ſon pouvoir, & ces diſcours coulez avec adreſſe, firent une ſi douce impreſſion ſur le cœur des Mexicains, qu'ils en vinrent à ſouhaiter paſſionnément l'alliance qu'on leur propoſoit, & le commerce avec les Eſpagnols, comme une choſe avantageuſe à l'Etat. D'ailleurs Cortez faiſoit un fond de lumieres & de connoiſſances importantes à ſon deſſein, ſans qu'il parût avoir d'autre motif, que celui d'une pure curioſité dans la converſation. Il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire de Mexique, des montagnes, des rivieres, & des mines les plus conſiderables, de la diſtance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, la qualité de ces mers, les rades, & les ports les plus aſſûrez : ſi éloigné en apparence du moindre deſſein en ces obſervations que le ſimple hazard lui faiſoit tomber dans l'eſprit, que Motezuma, afin de l'inſtruire plus parfaitement, fit deſſiner par ſes Peintres, aſſiſtez de quelques ſçavans en cette connoiſſance, une eſpece de Carte Geopraphique, qui repreſentoit l'étenduë de ſon Domaine, ſur quoi il fit remarquer à Cortez toutes les ſingularitez dignes de quelque attention, même il permit que quelques Eſpagnols allaſſent reconnoître les mines les plus fameuſes, avec les ports & les rades propres à recevoir des vaiſſeaux. Cortez lui propoſa cette

reconnoissance, sous pretexte de porter à son Prince une relation exacte de tout ce qu'il y avoit de plus considerable en cet Empire, & Motezuma n'agrea pas seulement la chose, il nomma des soldats qui devoient accompagner les Espagnols, & dépêcha par tout des ordres, afin de leur procurer les passages libres, & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient sçavoir, ce qui marque qu'il n'avoit alors aûcune inquietude, & que son intention s'accordoit parfaitement avec ses paroles.

Quoique les nouveautez fussent extrêmement à craindre en cette saison, où elles pouvoient ruiner la confiance & la tranquillité; neanmoins nos Historiens rapportent ici une resolution des Espagnols si imprudente & si mal concertée que nous trouvons lieu d'en douter, encore que nous n'ayons point de raisons pour la supprimer. Bernard Diaz assûre donc qu'on se détermina en ce tems-là à mettre en pieces toutes les Idoles du Mexique, & à convertir en une Eglise le principal Temple de cette Ville. François Lopez de Gomara, qui convient quelquefois avec ce premier Auteur sur ce qui paroît le moins vrai-semblable, avoit déja avancé la même chose. Ils assûrent que les Espagnols sortirent dans la resolution d'exécuter ce projet, malgré les prieres & la resistance de Motezuma; que les Sacrificateurs prirent les armes, & que toute la Ville se soûleva pour deffendre ses Dieux: on ajoûte que cette émotion dura quelque tems, sans aller jusqu'aux voies de fait; & qu'enfin la consideration du bien public & de la paix, obligea nos gens à laisser les Idoles en repos, en se contentant de preparer une Chapelle & d'élever dans le Temple même, un Autel, où on mit la Croix de Jesus-Christ & une Image de sa tres-sainte Mere, & où on celebra la Messe, qui fut chantée solemnellement, que cet Autel y demeura long-tems sur pied par les soins des Sacrificateurs, qui s'appliquoient tous les jours à le tenir propre,

& à le parer. Herrera confirme cette relation, & la pousse encore plus loin par quelques circonstances qui outrent un peu ce qu'on appelle les ornemens de la narration, si tant est que la rethorique de l'Histoire se mêle d'en employer quelques-uns. Il nous represente une Procession fort devote, quoique faite avec les armes à la main, exprés afin d'accompagner les saintes Images jusqu'au Temple. Il recite au pied de la lettre, ou il compose une Oraison que Cortez fit devant le Crucifix, & il étale une espece de miracle produit en faveur de la devotion du General. Il semble que cet homme anime son zele, pour nous persuader un fait dont je n'ai pû découvrir le premier Auteur. C'est que les Mexicains s'émûrent ensuite, sur ce que le Ciel leur refusoit le secours ordinaire de la pluye, & qu'ils accoururent au logis du General, avec une impetuosité qui tenoit un peu de la sedition. Ils crioient que leurs Dieux avoient retiré leur assistance depuis qu'on avoit introduit dans leur Temple des Divinitez étrangeres. Pour calmer ce mouvement, Cortez leur promit, de la part de son Dieu, une pluie abondante en peu d'heures, & le Ciel prit soin de dégager à point nommé la parole du General, ce qui remplit d'étonnement & d'admiration l'Empereur & tous ses Sujets.

On ne fera point de reflexion sur l'embarras où Cortez se jetta, en se rendant garant envers des Infideles, d'un miracle qui devoit être une preuve de la verité de sa Religion : celà pouvoit naître de l'ardeur de son zele, & le merveilleux du succez ne doit point nous surprendre, puisqu'il se peut faire qu'il eût alors quelque étincelle de cette foi vive, avec laquelle on merite & on obtient les miracles : mais ce fait heurte si fort la droite raison, qu'on lui accordera difficilement sa croyance, si l'on considere les lumieres du General, & le genie & la science du Pere Olmedo. On suppose neanmoins, que l'en-

treprise d'abattre les Idoles des Mexicains en la maniere & au tems que ces Auteurs le marquent, ait eu le succez qu'ils lui attribuent ; cependant elle nous fournit diverses considerations qui nous obligent au moins à douter si elle ne pouvoit pas en avoir un autre. En effet, puisqu'il est permis à un Historien de hazarder quelquefois son sentiment sur les actions qu'il rapporte ; ne peut-on pas croire que ce qui avoit été si difficile à Cozumel, devoit être impossible dans une Ville si peuplée ? On étoit parfaitement bien avec Motezuma, & la tranquillité dont on joüissoit alors rouloit sur la bienveillance qu'il témoignoit aux Espagnols : cependant il n'avoit donné aucune esperance de recevoir les veritez de l'Evangile, au contraire il avoit toûjours la même obstination en son attachement aux erreurs de l'Idolatrie. Celui des Mexicains étoit encore plus ferme à deffendre leur culte impie, avec une dureté invincible, & ils avoient alors une grande disposition à se soûlever contre les Espagnols. Quelle politique pouvoit donc inspirer un pareil contre-tems contre la volonté de Motezuma ? Si l'on considere le but de cette expedition, on ne le trouvera ni solide ni raisonnable. Faut-il commencer par le débris des Idoles à détromper les Idolâtres, & traiter une ceremonie exterieure & dont on ne tire aucun fruit, comme un triomphe de la Religion ? On ne se contente pas de placer des saintes Images en un lieu impur & abominable, on les commet encore à la discretion des Sacrificateurs Idolâtres, exposées à leurs irreverences & à leurs sacrileges, & on va celebrer le divin Sacrifice de la Messe au milieu des infames simulacres du Demon. Voilà les attentats que Herrera qualifie une Faction memorable : c'est au Lecteur à décider sur cette qualité ; pour nous, ni la politique du monde, ni celle du Christianisme ne nous fournissent aucune raison qui puisse sauver ces inconveniens, & sans rien prononcer sur la ve-

rité de cet évenement, on voudroit ſeulement qu'un procedé auſſi irregulier que celui qu'on rapporte, n'eût jamais été commencé, ou qu'on ne donnât point de place dans l'Hiſtoire à des veritez qui paroiſſent incroyables.

CHAPITRE II.

On découvre une conſpiration qui ſe formoit contre les Eſpagnols par le Roy de Tezeuco. Motezuma l'appaiſe par ſon adreſſe & par les avis de Cortez, & châtie celui qui étoit l'auteur de la trahiſon.

L'Entrepriſe des Eſpagnols roula dés ſes commencemens ſur des incidens qui n'avoient aucune proportion les uns avec les autres. Le repos & l'inquietude ſe ſuccedoient tour à tour, l'eſperance l'emportoit quelquefois ſur les obſtacles qui ſe preſentoient, & d'autres fois la confiance faiſoit renaître les perils, parce que tous les deſſeins des hommes & leurs ſuccez, ſont naturellement ſujets à cette condition, que les biens & les maux ont une liaiſon ſi étroite qu'ils ſe ſuivent de bien prés, & nous devons croire que cette inſtabilité étoit neceſſaire pour corriger le deſordre de nos paſſions.

L'aveuglement des Payens attachoit cette viciſſitude à la revolution d'une rouë imaginaire, formée de l'enchaînement des ſuccez hureux ou malheureux, & dont le mouvement étoit reglé par un certain fantôme indiſcret & volage qu'ils appelloient fortune, abandonnant ainſi à la diſpoſition du hazard leurs deſirs & leurs craintes, quoiqu'en effet ce ſoit en vertu des ſages Decrets de la divine Providence, que le bonheur & le malheur n'ont point d'état fixe & conſtans

en cette vie, afin qu'on posséde l'un & qu'on souffre l'autre avec moderation, & que nôtre entendement s'éleve jusqu'au sejour des Bienheureux, pour y trouver quelque chose de réel & d'assûré.

Les Espagnols avoient assez de preuves de la bonne volonté de Motezuma & de l'estime de ses Sujets: cependant, au même tems qu'ils joüissoient d'un repos si favorable, il s'éleva une tempête qui pensa déconcerter toutes les mesures de leur General. Elle fut excitée par Cacumazin neveu de Motezuma, Roi de Tezeuco & premier Electeur de l'Empire. Ce Prince en la fleur de son âge avoit beaucoup d'ambition & peu de jugement, & sur le conseil de ses seules passions, il forma le dessein de s'acquerir une gloire immortelle entre ceux de sa Nation, en attaquant les Espagnols sous pretexte de rendre la liberté à son Souverain. Sa dignité & la noblesse de son rang lui paroissoient des titres assez avantageux pour lui faire esperer la Couronne de l'Empire à la premiere élection, & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort prés. Sa premiere démarche fut de saper insensiblement les fondemens du respect & de l'estime qu'on avoit pour Motezuma, en insinuant que c'étoit par pure bassesse & faute de courage que ce Prince demeuroit dans une sujetion indigne de son caractere. De-là il passa à des accusations contre les Espagnols: il representoit *l'oppression que l'Empereur souffroit par leur violence, & l'autorité qu'ils avoient usurpée dans le Gouvernement, comme des principes d'une tyrannie insupportable*; & il n'oublioit aucune des raisons qui pouvoient les rendre odieux & méprisables. Il répandit depuis cette semence de revolte entre ces petits Souverains qui régnoient sur le grand lac de Mexique, & la disposition favorable qu'il trouva en leurs esprits le confirma dans la resolution d'executer son dessein. Cacumazin assembla donc secretement ses amis & ses parens en son Palais, où se

trouverent les Rois de Cuyoacan, d'Iztacpalapa, de Tacuba & de Matalcingo avec d'autres Seigneurs & Caciques du voisinage, qui avoient tous beaucoup d'autorité & de reputation, & qui outre le grand nombre de gens de guerre dont ils étoient suivis, se picquoient d'être braves & grands Capitaines.

Ce Prince leur fit un discours soûtenu de plusieurs raisons, afin de donner l'apparence & la couleur d'un zele désinteressé à son ambition. Il exagera *l'état miserable où l'Empereur se trouvoit, paroissant avoir perdu jusqu'au souvenir de sa propre liberté, & l'obligation qu'ils avoient tous, comme de fideles Sujets, de conspirer à le tirer de cette indigne servitude.* Il prouva la sincerité de son zele par *les liens du sang qui l'obligeoient à prendre part aux disgraces de son Oncle.* Aprés cela Cacumazin se détachant contre les Espagnols : *Qu'attendons-nous,* dit-il, *mes parens & mes chers amis? Et quand ouvrirons-nous les yeux sur la honte de nôtre Nation & sur la bassesse de nôtre patience? Nous qui sommes nez pour les armes, & qui établissons toute nôtre felicité en la terreur que nous portons dans l'ame de nos ennemis, nous baissons la tête sous le joug honteux d'une Nation étrangere. Leur insolence est un reproche à nôtre lâcheté, & ne croît que sur le mepris qu'ils font de nôtre tolerance. Considerons le progrez qu'ils ont fait en si peu de tems, & nous reconnoîtrons bien-tôt nôtre mauvaise conduite & ce que nôtre devoir nous demande. Nous les avons vû se jetter dans la Ville Capitale, fiers de quatre victoires, où le peu de resistance leur a laissé prendre le titre de Vaillans. Ils y ont fait une entrée triomphante en dépit de l'Empereur, contre la volonté de sa Noblesse & de ses Ministres, & ils ont introduit avec eux des esclaves revoltez contre nous, qui paroissoient devant nos yeux les armes à la main à l'abri de leur protection,*

foulant aux pieds la gloire des Mexicains, afin d'élever un trophée à la vanité des Tlascalteques. Ils ont ôté la vie à un General de l'Empire par un supplice public & scandaleux, en usurpant sur les terres d'autrui le droit des Magistrats & l'autorité de faire des Loix. Enfin, pour comble d'insolence ils ont arrêté dans son logis même le grand Motezuma. Ils l'ont enlevé par force de son Palais, & non contens de lui donner des gardes à nôtre vûë, ils se sont déchaînez jusqu'à cette indignité d'outrager sa personne & sa Majesté, en le chargeant des mêmes fers qu'ils font porter à d'infames voleurs. Cela s'est fait, nous le sçavons : mais qui pourra le croire ? Et le témoignage des yeux même n'est-il pas recusable en cette occasion ? Quoi qu'enfin ce soit une verité pleine d'infamie pour nous qu'on doit envelopper dans le silence, ou plûtôt dans un éternel oubli. Qu'est-ce donc, braves Mexicains, qui peut maintenant vous retenir ? Vôtre Empereur est en prison & vous n'avez pas encore les armes à la main ? Cette image de liberté dont vous l'avez vû joüir ces jours passez, n'est qu'un passage trompeur par où ils l'ont conduit à un esclavage encore plus honteux, puisqu'ils régnent en tyrans sur son esprit ; & qu'ils ce sont emparez de sa volonté, ce qui est une espece de prison la plus indigne d'un Souverain. C'est par là qu'ils nous gouvernent, & qu'ils nous commandent absolument, puisque celui qui est en droit de nous commander leur obéït. Vous voyez qu'il abandonne le soin de son Etat ; qu'il n'est plus appliqué à la conservation des Loix, & que son cœur autrefois tout royal, n'a plus que la bassesse d'un esclave. Nous autres, sur qui l'Empire fonde son appuy, nous devons prêter nos épaules en un besoin. afin d'empêcher sa chûte. Nôtre devoir est de joindre nos forces, d'exterminer ces nouveaux venus & de mettre nôtre

Empereur en liberte. Si nous lui déplaisons en desserrant un peu les liens de nôtre ebéïssance pour son avantage, il connoîtra la bonté du remede quand il se verra délivré du mal : s'il ne le connoît pas, Mexique ne manque pas d'hommes dont la tête puisse remplir dignement la Couronne, & il n'est pas le premier de nos Rois, qui pour ne sçavoir pas régner, ou pour régner avec négligence, a laissé tomber le Sceptre de ses mains. Cacumazin leur fit ce discours avec tant de vivacité, qu'il emporta toutes les voix. Ils lancerent d'effroyables menaces contre les Espagnols, & s'offrirent de servir en personne à cette faction, à la reserve du Prince Matalcingo, qui étant parent de l'Emperur, au même degré que le Roi de Tezeuco, avoit aussi ses pretentions à la Couronne. Il penetra le motif d'interêt qui faisoit agir son corival, & resolut de faire échouer son dessein, en remontrant qu'il étoit necessaire & conforme à leur devoir d'en informer Motezuma; puisqu'il n'étoit pas raisonnable de se jetter les armes à la main dans une maison où il residoit, avant que d'avoir mis sa personne en sûreté, tant à cause du peril auquel il exposoit sa vie, que pour éviter la fâcheuse necessité d'aller assommer ces hommes entre les bras de leur Empereur. Tous les autres rejetterent bien loin cette proposition comme étant impratiquable ; & Cacumazin ne put s'empêcher de brusquer Matalcingo qui souffrit cette injure, afin de l'entretenir toûjours dans ses esperances. L'assemblée se separa de cette maniere, aprés avoir marqué le jour & la forme de l'exécution, & recommandé le secret.

Motezuma & Cortez apprirent cette conjuration presque en même tems. Le premier en fut informé par un avis secret attribué au Seigneur de Matalcingo, & Cortez par le moyen de ses espions & de ses confidens. Ils se chercherent aussi tôt afin de se communiquer un secret de cette importance ; & l'Empe-

reur fut assez heureux pour s'expliquer le premier d'une maniere qui prouva sa sincerité. Il rendit un compte exact à Cortez de tout ce qui s'étoit passé. Il témoigna une extrême colere contre son neveu & contre les autres conjurez, & il proposa de les châtier avec toute la rigueur qu'ils meritoient : mais le General aprés lui avoir fait comprendre qu'il étoit bien instruit de tout par de certaines circonstances essentielles, répondit à Motezuma : *Qu'il avoit bien du déplaisir d'être la cause de ce soûlevement de ses Sujets, & que cette raison l'obligeoit à prendre sur son compte le remede qu'il étoit necessaire d'y apporter ; qu'ainsi il venoit lui demander la permission de marcher droit à Tezeuco avec les Espagnols, afin de prendre le mal à sa source, & de lui amener Cacumazin pieds & poings liez, avant qu'il se fût joint aux autres Conjurez, & qu'il les poussât dans la necessité d'employer des remedes plus violens.* Motezuma n'approuva point ce projet ; au contraire il le rejetta absolument, connoissant bien le préjudice que son autorité & son pouvoir recevroient, s'il se servoit des armes de ces Etrangers pour châtier des attentats de cette qualité sur des personnes aussi considerables dans son Etat. Il pria le General de dissimuler son ressentiment pour l'amour de lui. Enfin il lui dit pour derniere resolution : *Qu'il ne vouloit pas, & qu'il n'étoit pas à propos que les Espagnols fissent cette demarche, crainte que l'aversion qui obligeoit les Mexicains à vouloir se separer d'eux, ne se tournât en une opiniâtreté invincible : qu'il ne demandoit d'être assisté que de leur conseil afin de ranger ces rebelles à la raison ; & que s'il en étoit besoin, il souhaitoit qu'ils fissent l'office de mediateurs en cette affaire.*

Aprés quelques reflexions, l'Empereur crût qu'il faloit essayer premierement les voyes de la douceur ; & que la dépendance de respect que son neveu avoit

pour

pour lui, pourroit appaiser son inquietude, & le reduire à la raison lorsqu'il lui representeroit son devoir, & l'engagement qu'il avoit de se conserver l'amitié des Espagnols. A cet effet il lui envoya un Officier de confiance pour lui signifier l'ordre qu'il avoit de la part de l'Empereur, & lui dire de celle du General : *qu'il souhaitoit son amitié & de le voir, afin de lui en donner des témoignages effectifs.* Mais Cacumazin qui avoit déja rejetté les conseils de l'obéïssance, & qui n'écoutoit que ceux de l'ambition, répondit à Motezuma avec toute l'insolence d'un homme abîmé & à Cortez avec tant de mépris & d'emportement, qu'il obligea le General à demander une autre fois à l'Empereur la permission d'attaquer Tezeuco : mais Motezuma rejetta encore cette proposition, & dit à Cortez que cette affaire étoit de la nature de celles où la tête devoit agir, avant que d'employer les mains, & qu'il le laissât se conduire suivant son experience, & la connoissance qu'il avoit de l'humeur de son neveu & des motifs de son extravagance

Dés ce moment il ne parla de cette action avec ses Ministres qu'avec une extrême reserve, paroissant mépriser le crime, à dessein d'endormir le criminel. Il disoit, *que cette audace de son neveu n'étoit qu'un emportement de jeunesse, un mouvement d'un étourdi sans aucune experience.* Cependant il dressoit une conjuration secrette contre le conspirateur par le moyen de ses propres domestiques, qui n'avoient pas encore oublié leur premier & principal devoir, ou qui en rappellerent le souvenir à la vûë des presens & des promesses qu'on leur fit. Motezuma obtint donc par cette voye, qu'ils se saisissent durant la nuit de la personne de son neveu dans son propre logis, & qu'ils l'embarquassent sur un canot qui étoit prêt. Il fut ainsi amené à Mexique, sans qu'il pût se deffendre, & l'Empereur laissa paroître alors toute sa colere qu'il avoit

tenuë cachée : ainsi sans permettre à Cacumazin de le voir, ni vouloir écouter ses excuses, il le fit mettre suivant l'avis de Cortez dans la prison destinée à la garde des Nobles, en le traitant comme coupable d'un crime irremissible, & digne du dernier suplice.

Un frere de Cacumazin se trouvoit alors à Mexique ; il étoit heureusement échapé peu de jours auparavant des mains de ce rebelle, qui avoit voulu le faire assassiner en trahison, sur quelques differens assez legers. Motezuma l'avoit reçû dans son Palais & au nombre de ses Officiers, afin de le mettre à couvert contre les ressentimens de son frere. Ce Prince étoit vaillant & sage, fort estimé à la Cour de Mexique, & extrêmement consideré des vassaux de son frere. Les circonstances de sa disgrace redoubloient encore l'estime & l'affection. Cortez jetta les yeux sur lui, & comme il vouloit s'en faire un ami & l'attirer à son parti, il proposa à l'Empereur de lui donner l'investiture de la Seigneurie de Tezeuco, puisque son frere s'étoit rendu incapable de régner, aprés avoir conspiré contre son Souverain. Il representa, *qu'il n'y avoit point de sûreté à punir du dernier suplice un criminel d'une si haute consideration, en un tems où les esprits des Nobles étoient en mouvement : qu'en le privant de sa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui feroit moins de bruit & seroit néanmoins assez rigoureux pour imprimer de la terreur à tous ses partisans. Que le jeune homme qu'il lui proposoit avoit de meilleures inclinations, qu'il lui devoit déja la vie, & qu'il lui seroit encore redevable d'une Couronne, & d'autant plus engagé à reconnoître ce bien fait, qu'il avoit à le soûtenir contre son frere. Qu'enfin par cette disposition l'Empereur donnoit par avance le Royaume à celui qui en devoit heriter, & conservoit à son sang la dignité de premier Electeur,*

qui étoit d'un si grand prix dans l'Empire.

Cette pensée de Cortez plut tellement à Motezuma, qu'il la communiqua aussi tôt à son Conseil, où on donna de grande éloges à la justice & à la clemence de l'Empereur ; sur quoy les Ministres dresserent un decret, en vertu duquel Cacumazin fut dépossedé de toutes ses dignitez, suivant l'usage qui se pratiquoit en ce Pays là, & son frere nommé pour lui succeder au Royaume & à l'Electorat. Aprés quoi Motezuma fit venir le nouveau Roi, & durant l'acte de l'investiture, qui se faisoit avec pompe & quelques ceremonies, il lui fit un discours où il paroissoit de la majesté, reduisant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement sa fidelité ; à quoi il ajoûta en presence de toute l'assemblée, *qu'il avoit pris cette resolution par le conseil de Cortez*, afin de faire comprendre à ce Prince qu'il étoit redevable de sa Couronne au General. On peut s'imaginer qu'il n'ignoroit pas cette obligation, la conjoncture des affaires ne souffroit pas qu'on enterrât un bien fait de cette nature : mais il est bon de remarquer les soins que Motezuma se donnoit pour inspirer à ses Peuples des sentimens favorables aux Espagnols & à leur General.

Le nouveau Roi alla bien tôt prendre possession du Trône à Tezeuco, où il fut reçu & couronné avec de grandes acclamations & une extrême joie. Chacun s'empressoit à celebrer son exaltation, les uns par amour pour sa personne & par la compassion qu'ils avoient sentie de ses disgraces, les autres par la haine qu'ils portoient à Cacumazin, & tous ensemble afin de témoigner que son crime leur faisoit horreur. Tout l'Empire applaudit à ce châtiment, qui punissoit les coupables sans répandre du sang, & on l'attribua à l'élevation du genie des Espagnols, parce qu'on n'attendoit pas une semblable moderation de celui de l'Empereur. Ce nouveau pro-

cedé fut d'une si grande consequence pour ébranler les autres conjurez, qu'ils rompirent aussi-tôt les troupes qu'ils avoient assemblées, & qu'ils implorerent la clemence de l'Empereur. Pour cet effet ils eurent recours à Cortez, & enfin ils obtinrent leur pardon par son intercession. Ainsi cette tempête qui s'étoit formée contre lui, fut dissipée si heureusement qu'il sortit du peril avec un nouvel éclat, en partie par son adresse, & en partie parce que les accidens mêmes lui furent favorables, puisque Motezuma crut lui être redevable du repos de son Etat: que le premier Prince de l'Empire fut élevé par sa faveur à cette haute dignité, & qu'il trouva moyen de s'acquerir ceux mêmes qui avoient songé à le détruire, & de se faire un nouveau fond d'amis & d'obligez.

CHAPITRE III.

Motezuma prend la resolution de renvoyer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roi d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat, en arrêtant qu'on lui rende le devoir d'obeïssance, & qu'on lui paye un tribut comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant.

Lorsque le calme eut succedé à ces mouvemens qui avoient attiré tous les soins de l'Empereur, il sentit ces élancemens de frayeur que la memoire du peril laisse dans l'imagination. Il fit un retour en lui-même sur l'état auquel il se trouvoit. Il lui pas

rut que les Eſpagnols faiſoient un long ſéjour à ſa Cour, & qu'ils regardoient comme un droit acquis ſur ſa liberté la bonté qu'il leur témoignoit : ſur quoi il prit la reſolution de ſe familiariſer moins avec eux, & de prendre une autre conduite à l'exterieur. Il voyoit bien que le pretexte dont Cacumazin s'étoit ſervi pour ſe ſoûlever, tournoit à ſa confuſion, puiſqu'on attribuoit ſa bonté à une baſſeſſe d'eſprit, & il y avoit des momens où il s'accuſoit d'avoir donné occaſion à ces murmures. Ce Prince ſentoit la diminution de ſon autorité dont la jalouſie tient toûjours un poſte fort proche de la Couronne, & le premier lieu entre les paſſions qui commandent aux Rois. Il craignoit que ſes Sujets ne retombaſſent en de nouvelles inquietudes & qu'on ne ralumât quelques étincelles de ce feu mal éteint. Il auroit bien voulu dire à Cortez qu'il hâtât le terme de ſon retour : mais il ne trouvoit pas les ouvertures propres à lui faire cette propoſition avec bienſéance, parce qu'on n'oſe faire un libre aveu de ces ſoupçons qui paroiſſent une eſpece de crainte. Motezuma fut durant quelques jours en ces irreſolutions, & conclut enfin qu'il devoit preferablement à tout renvoyer les Eſpagnols, & ſe delivrer de cet obſtacle qui feroit toûjours chanceler la fidelité de ſes Sujets.

Il prepara cette matiere avec beaucoup d'adreſſe ; ayant prevenu toutes les réponſes de Cortez avant que de lui declarer ſes intentions, & détruit toutes les raiſons ſur leſquelles il pouvoit fonder ſon retardement. Ce Prince attendit donc que le General vint le viſiter & le reçut ſans marquer aucun changement en ſes actions ni en ſes diſcours. Il fit tomber la converſation ſur le ſujet du Roi d'Eſpagne dont ils parloient ſouvent, appuyant ſur la veneration qu'il avoit pour ce Monarque, & tournant adroitement le même ſujet à ſon but : il dit, *qu'il avoit reſolu de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit en qualité de ſucceſſeur de Quezalcoal, & de*

Seigneur proprietaire de l'Empire du Mexique. C'étoit en effet la resolution de Motezuma, & la seule chose qu'il dit comme il la pensoit, quoiqu'il ne pretendît pas alors en restituer le Domaine au Roi : mais seulement éloigner Cortez & lui donner congé avec plus d'honneur. Il ajoûta donc, *qu'il étoit prés d'assembler la Noblesse de ses Etats, & de faire cet aveu en leur presence, afin qu'à son imitation ils rendissent tous l'hommage qu'ils devoient à son Prince, & qu'ils l'établissent par quelque contribution dont il avoit dessein de leur montrer l'exemple, ayant déja preparé des joyaux & d'autres presens de grand prix, afin de satisfaire de sa part à cette obligation, qu'il ne doutoit pas que sa Noblesse n'y contribuât de la sienne par tout ce qu'elle possedoit de plus precieux, & qu'il ne desesperoit pas qu'on n'en mît ensemble une quantité si considerable, que ce present pourroit paroître sans honte devant ce grand Prince, comme la premiere reconnoissance de l'Empire du Mexique.*

Cette proposition de Motezuma accordoit en un même tems aux Espagnols, tout ce qu'ils auroient osé souhaiter de plus avantageux pour satisfaire leur ambition & même leur avarice. Elle visoit aussi à leur retrancher tous les pretextes d'un plus long séjour à la Cour, avant que de leur ordonner qu'ils se retirassent : mais il avoit sçû détourner cette vûë avec tant d'adresse, que Cortez n'en découvrit rien. Il le remercia seulement de sa liberalité sans la rejetter & aussi sans l'encherir, puisqu'il ne faisoit que recevoir de la part de son Prince ce qui lui étoit dû. Cortez étoit d'ailleurs tres-satisfait d'avoir obtenu beaucoup plus qu'il n'auroit osé demander en la situation où ses affaires étoient. Il exaltoit parmi ses Officiers & ses Soldats le service qu'ils rendroient à l'Empereur Charles, s'ils obligeoient un si puissant Monarque à devenir son tributaire. Il representoit

les richesses immenses qui pourroient accompagner cette nouvelle, afin que la relation n'en parût point toute nuë, & qu'elle ne courût point le risque de passer pour incroyable. La verité est qu'il ne pensoit pas alors à s'écarter un moment de son entreprise, & il ne lui paroissoit pas qu'il fût difficile de se maintenir, jusqu'à ce qu'on en eût appris l'état & le progrez en Espagne, & qu'on lui eût envoyé les ordres qu'il devoit suivre. Sa confiance étoit fondée sur la bonne volonté que Motezuma lui témoignoit, sur les amis qu'il acqueroit tous les jours en cette Cour; enfin sur ces heureux succez qui venoient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes se placer sous sa main ou par quelque cause superieure, qui l'animoit à ne point borner ses esperances à la vûë de tout ce qu'il pouvoit souhaiter pour les remplir.

Cependant Motezuma qui alloit à son but, & qui sçavoit l'art de déliberer à loisir sur ce qu'il vouloit executer sans remise, dépêcha promptement ses ordres pour assembler tous les Caciques de son Empire, suivant sa coûtume, lorsqu'il se presentoit quelque affaire importante où la Noblesse devoit assister, sans faire citer les plus éloignez, afin de parvenir plutôt à ce qu'il prétendoit obtenir par cette diligence. Ils se rendirent tous à Mexique en peu de tems avec la suite qu'ils menoient ordinairement à la Cour en si grand nombre, qu'il auroit pû donner quelques soupçons, si on en avoit ignoré le motif & l'usage. Motezuma les assembla dans l'appartement où il demeuroit, & là, en presence de Cortez, qui fut appellé à cette conference, avec ses Truchemens & quelques-uns de ses Capitaines, il leur fit un raisonnement qui leur apprenoit les raisons de la resolution qu'il avoit prise, & qui sauvoit adroitement la dureté de cette proposition. Bernard Diaz a écrit que les Mexicains tinrent deux assemblées, & que le General n'assista point à la

premiere. Cela peut être une des équivoques ordinaires à cet Auteur, puisque Cortez n'auroit pas oublié cette particularité en la seconde relation de son expedition ; outre qu'il s'agissoit alors de le satisfaire, & de lui donner de la confiance : ainsi ce n'étoit pas le tems de tenir des conseils sans sa participation.

Cette action eut beaucoup d'éclat & d'autorité, parce que les Nobles & les Ministres qui residoient à la Cour y furent aussi presens, & Motezuma jettant les yeux sur l'assemblée d'un air agréable & plein de majesté, commença son discours : il attira d'abord la bienveillance & l'attention, en leur representant *à quel point il les aimoit, & combien ils lui étoient obligez* : il les fit souvenir, *qu'ils tenoient de sa main les richesses & les dignitez qu'ils possedoient*, & il établit sur ce principe, *l'engagement où ils se trouvoient, de croire qu'il ne leur proposeroit rien qui ne fût à leur plus grand avantage, aprés l'avoir digeré par une mure deliberation, aprés en avoir pris les mesures de concert avec ses Dieux, & connu par des témoignanages sensibles, que c'étoit leur volonté.*

Il affectoit souvent de produire ces lumieres d'inspiration, afin d'interesser la Divinité en ses resolutions, & on le crut alors sur sa bonne foi, parqu'il n'étoit pas extraordinaire que le Demon le favorisât de ses réponses. Aprés avoir donné ce fondement à sa proposition & à ce mystere, Motezuma déduisit en peu de mots, *l'origine de l'Empire des Mexicains, l'expedition des Navatlaques, les prodigieux exploits de Quezalcoal leur premier Empereur, & la Prophetie qu'il leur laissa en les quittant pour marcher à la conquête des Pays Orientaux, prédisant par une inspiration du Ciel que ses descendans reviendroient quelque jour regner en ces Provinces.* Aprés cela il posa comme un fait incontestable, *que le Roi des Espagnols Souverain*

rain de ces Regions Orientales, étoit le legitime successeur de Quezalcoal : ajoûtant, *que ce Monarque étant celui qui devoit donner la naissance à ce Prince tant souhaité parmi les Mexicains, promis tant de fois par leurs Oracles & par les Propheties, pour lesquelles on avoit tant de respect, ils devoient tous reconnoître ce droit hereditaire en sa personne, en rendant à son sang les hommages qu'en son absence on avoit déferez au droit d'élection. Que si le Roi d'Espagne étoit venu maintenant en personne, comme il avoit envoyé ses Ambassadeurs, lui même qui leur parloit, avoit tant d'amour pour la raison & pour ses Sujets, que le plus grand bien qu'il pourroit leur procurer, seroit d'être le premier à se dépoüiller de la dignité qu'il possedoit en remettant à ses pieds la Couronne pour lui en laisser la disposition absoluë, ou pour la recevoir de sa main. Cependant comme il se sentoit redevable à la bonté de ses Dieux de luy avoir accordé le bonheur de voir arriver de son tems une connoissance si desirée il vouloit être le premier à declarer sa joie qui ne pouvoit être trop empressée en cette occasion. Qu'il avoit donc resolu d'offrir dés ce moment son obéïssance à ce Monarque, & de lui faire quelque service considerable, ayant destiné pour ce sujet les plus riches joyaux de son tresor. Qu'il souhaitoit que sa Noblesse suivît son exemple, non seulement en s'acquittant de la même reconnoîssance, mais encore en l'accompagnant de quelque contribution de leurs biens, afin que le service étant plus grand, en parût plus éclatant aux yeux de ce Prince.*

Motezuma finit ainsi son discours qu'il ne prononça pas néanmoins tout d'une suite, puisque malgré les efforts qu'il se fit en cette action quand il vint à se declarer vassal d'un autre Prince, la declaration lui parut si outrée, qu'il demeura quelquetems

sans trouver des termes propres à cette expression, & en la formant, il s'atendrit si ouvertement, qu'on vit quelques larmes couler sur son visage, comme arrachées par force de ses yeux. Les Mexicains qui connurent son agitation & la cause d'où elle procedoit, accompagnerent la douleur de leur Prince par des sanglots poussez avec moins de retenuë, voulant, comme il sembloit, avec un peu de flaterie que leur fidelité fit du bruit. C'est ce qui engagea Cortez à demander permission de parler, afin de rassûrer Motezuma, en disant *que l'intention de son Roi étoit fort éloignée de le déposseder de sa dignité, & qu'il n'avoit aucun dessein d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement en son Empire, puisqu'il ne demandoit presentement que l'éclaircissement de son droit en faveur de ses descendans, à cause qu'il étoit si éloigné des Regions qui composoient ce vaste Empire, & si occupé à d'autres conquêtes, qu'on ne verroit peut-être arriver de tres-long-tems le cas dont leurs traditions avoient parlé.* Cette protestation rassura l'esprit de Motezuma, il reprit un air tranquille, & acheva son discours, ainsi qu'on l'a rapporté. L'étonnement & la confusion s'emparerent de l'esprit des Mexicains, lorsqu'ils entendirent la resolution de l'Empereur. Elle leur parut disproportionnée, & indigne de la Majesté d'un Monarque si puissant & si jaloux de son autorité. Ils le regardoient sans qu'aucun eût la hardiesse d'y répondre, ou d'en convenir, ne sçachant de quelle maniere ils devoient ajuster leur réponse sur les sentimens du Souverain. Ce silence respectueux dura jusqu'à ce que le premier Magistrat mieux informé des intentions de l'Empereur prit la parole, & dit, *Que tous les Nobles qui assistoient au Conseil, respectoient Motezuma leur Roi & comme leur Seigneur naturel & legitime, & qu'ils étoient disposez d'obéir avec empressement à ce qu'il leur proposoit*

par sa bonté, & qu'il leur ordonnoit par son exemple, puis qu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien medité, & consulté avec le Ciel; & qu'ils n'avoient point d'instrument plus sacré que celuy de sa voix, pour apprendre la volonté des Dieux. Tous se rangerent à cet avis: & Cortez prenant à son tour l'occasion de marquer sa reconnoissance, dicta à ses Truchemens un autre discours, qui n'estoit pas moins adroit que le premier: *Il remercia Motezuma, & toute l'assistance, de ce témoignage de leur bonne volonté, acceptant au nom de son Roy le service qu'ils luy offroient,* & reglant ses complimens sur ce principe, qu'il ne falloit point paroître surpris qu'ils rendissent ce devoir à son Prince, de la même maniere qu'un homme qui reçoit ce qui luy est dû, se contente d'agréer l'exactitude de son debiteur.

Les larmes que Motezuma répandit ne donnerent point encore de soupçons au General, sur cet effort de la liberalité de ce Prince, & il ne découvrit point que son but étoit de le renvoyer. Sur quoy il étoit excusable en quelque sorte, de s'être laissé entraîner au premier bruit, parce qu'ayant trouvé l'opinion de ces descendans de Quezalcoal établie entre les Mexicains, comme une verité tres-constante; & une ferme persuasion que le Roy d'Espagne étoit indubitablement un de ces descendans; l'hommage qu'ils luy rendoient ne paroissoit pas si irregulier à Cortez, qu'il dût le croire affecté, ou plein d'artifice. Sur cette supposition il pouvoit encore attribuer les pleurs de Motezuma, & la douleur qu'il souffrit de se declarer Vassal d'un autre Prince, au mal qu'une Couronne fait quand on vient à la détacher, & qu'on mesure l'extrême distance qui est entre la Souveraineté & la sujettion: ce qui est, à la verité, une de ces rencontres où l'esprit

peut être abatu, sans faire tort à la grandeur de l'ame. Neanmoins on doit croire, qu'encore que Motezuma regardât le Roy d'Espagne comme le legitime successeur de l'empire de Mexique, il n'avoit pas dessein de tenir tout ce qu'il promettoit. Sa veuë étoit de se débarrasser des Espagnols, & de gagner du temps, afin de prendre ses mesures sur le conseil de son ambition, sans faire beaucoup d'attention à sa parole : & l'on ne doit pas s'étonner de voir entre ces Rois barbares la dissimulation, dont l'artifice, capable de perdre d'honneur un particulier, a été neanmoins consacré, comme un art necessaire pour regner, par d'autres, barbares en politique.

Quoy qu'il en soit, l'Empereur Charles-Quint fut de ce jour-là reconnu comme le legitime successeur hereditaire à l'Empire de Mexique dans l'opinion de ces Peuples, & effectivement destiné par le Ciel à prendre une possession plus réelle de cette Couronne. On dressa un acte public de cette declaration avec toutes les solemnitez qui parurent necessaires, suivant le style des actes de foy & hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. L'aveu que Motezuma & ses Vassaux en faisoient à l'Empereur, luy donnoit quelque chose de plus que le nom de Roy, & fut comme une mysterieuse insinuation du titre qu'il acquit depuis par le droit de ses armes, fondé sur une juste défense, ainsi qu'on le verra ensuite : circonstance particuliere en la conquête de Mexique, qui servit à justifier l'acquisition de cet Empire ; outre les autres considerations generales sur lesquelles, en d'autres endroits, la guerre n'est pas seulement permise, mais encore juste & raisonnable, autant de fois qu'on la reduit aux termes d'un moyen necessaire pour introduire l'Evangile.

CHAPITRE IV.

Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur & des Nobles, Motezuma luy dit avec fermeté, qu'il se prepare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur, au même tems qu'il reçoit l'avis que des Vaisseaux Espagnols sont arrivez à la côte.

MOtezuma n'épargnoit aucuns soins pour parvenir à ce qu'il souhaitoit, resolu de ménager jusques aux momens, afin de renvoyer plûtôt les Espagnols; & sentoit un état violent en cette espece de sujettion qu'il étoit obligé de conserver, afin qu'elle ne cessât point de paroître volontaire. Il mit donc entre les mains de Cortez le present qu'il tenoit tout prêt, composé de plusieurs pieces curieuses d'or, & quelques pierreries, dont les unes servoient à l'ornement de sa personne, & les autres à la seule ostentation; plusieurs joyaux d'or en figure d'animaux, d'oiseaux & de poissons, dont l'artifice n'étoit pas moins precieux que la matiere; grande quantité de ces pierres qu'ils appellent encore Chalcuites, de la couleur des émeraudes, & qu'ils estimoient alors follement autant que les diamans; & divers tableaux de plumes, dont les couleurs nées avec elles, imitoient plus parfaitement la nature, ou avoient moins à feindre pour l'imiter: present d'un cœur Royal qui se sentoit oppressé, & qui vouloit mettre à prix sa liberté.

Les presens des Nobles Mexicains suivirent de prés celuy de leur Prince, sous le titre de contribution. Ils consistoient en pieces d'or, & en autres bijoux de même qualité; en quoy ils essayerent de se surpasser les uns les autres, à dessein, comme il sembloit, de renvier sur l'obéïssance qu'ils devoient aux ordres du Souverain, & mêlant à ce devoir un peu de vanité. Tout cela étoit adressé à Motezuma, & passoit par son ordre au quartier des Espagnols. On nomma un Intendant & un Tresorier, afin de tenir compte de ce qu'on recevoit, & on assembla en peu de jours une si grande quantité d'or, qu'en reservant les joyaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faisant fondre le reste, il monta à la somme de six cens mille marcs d'or en barres, de bon aloy, dont on tira le quint pour le Roy, & un autre quint pour le General, d'un commun consentement de tous les Soldats, & à la charge de prendre sur son compte les dépenses publiques & necessaires à toute l'armée en general. Cortez mit encore à part la somme pour laquelle il se trouvoit engagé envers Diego Velasquez, & ce qu'il avoit emprunté de ses amis en l'île de Cuba; le reste fut partagé entre les Capitaines & les Soldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera-Cruz.

On fit les parts égales à ceux qui avoient quelques emplois: mais on mit quelque difference entre les simples Factionnaires; parce que l'on donna une plus grande recompense à ceux qui avoient témoigné moins d'inquietude dans les mouvemens qui s'étoient passez: équité dangereuse, où la recompense est offensante, & la comparaison odieuse. Elle attira aussi de grands murmures, & même des paroles insolentes contre Cortez & contre les Capitaines; parce qu'à la veuë de tant de richesses ceux qui

avoient le moins de merite prétendoient une récompense égale aux autres. Cependant on ne pouvoit pas satisfaire leur avarice : & il n'étoit pas à propos de publier les raisons de cette inégalité.

Bernard Diaz a traité cet article avec peu de discretion. Cet Auteur a gâté beaucoup de papier, à peser & à grossir ce que les pauvres Soldats souffrirent en ce partage ; jusqu'à rapporter comme de bons mots, ce que celui-ci ou celui-là avoient dit dans les promenades. Ce qu'il en a dit, en effet, sent plus le pauvre soldat que l'Historien : néanmoins Herrera l'a suivi avec beaucoup de confiance & peu d'attention ; puisque ce n'est pas une moindre prévarication dans l'Histoire, de ne toucher qu'en passant les choses sur lesquelles on doit appuyer, que de s'arrêter long-tems sur celles qu'on pourroit supprimer. Cependant ces deux Auteurs conviennent que le dégoût des Soldats cessa par la liberalité que Cortez fit de son propre fonds à ceux qui se plaignoient : sur quoi ils donnent de grands éloges à la generosité & au désinteressement du General, en se contentant de détruire ce qu'ils n'avoient qu'à effacer de leur narration.

Aussi-tôt que Motezuma, & les Nobles de son Empire, eurent rendu l'aveu de leur obéïssance, que ce Prince avoit promis dans l'Assemblée, il fit appeller Cortez, & prenant un air severe, contre sa coûtume, il lui dit. *Qu'il étoit à propos qu'il songeât à s'en aller, puisqu'il avoit reçû toutes ses dépêches. Que tous les motifs ou les prétextes de son séjour ayant cessé, aprés avoir reçû une réponse si favorable à son Roy, les Mexicains ne pourroient se persuader que Cortez n'eût des vûës dangereuses, s'ils le voyoient insister sans sujet à demeurer à la Cour ; ni lui*

ne pourroit plus soûtenir son party, du moment qu'il abandonneroit celuy de la raison. Cette maniere d'insinuer ses volontez en peu de mots, & en forme de menace, avec toutes les marques d'un dessein prémedité, surprit si fort le General, qu'il fut obligé d'appeller toute sa moderation pour y répondre. Il reconnut alors l'artifice des liberalitez de Motezuma, & des faveurs qu'il avoit étalées en la derniere Assemblée, ce qui fit naître quelque mouvement en son cœur, pour répliquer à ce Prince d'une maniere ferme, en s'appuyant de cette superiorité de genie qui luy donnoit quelque empire sur son esprit. Soit qu'il n'eût que cette vûë, ou que voyant Motezuma parler avec tant de hauteur, il soupçonna qu'il n'eût préparé quelque secours de reserve. Cortez ordonna secretement à un de ses Capitaines qu'il fit prendre les armes aux Soldats & qu'il les tint prêts à recevoir ses ordres: mais une reflexion plus moderée étant venuë à son secours, il se détermina tout d'un coup à témoigner de la soumission aux volontez de l'Empereur, & afin de donner quelque couleur au retardement de sa réponse, il s'excusa galamment d'avoir paru embarassé, *lorsqu'il l'avoit vû plus ému qu'a l'ordinaire, quoique ce qu'il luy ordonnoit fût si conforme à la raison.* Cortez ajoûta: *Qu'il alloit songer à presser son départ. Qu'il avoit déja préparé pour ce sujet toutes les choses dont il avoit besoin, & que desirant exécuter ce dessein, sans differer davantage, il avoit resolu de luy demander congé de faire construire quelques vaisseaux propres à une si longue navigation, puisqu'il n'ignoroit pas la perte de ceux qui l'avoient amené sur les côtes de son Empire.* Il marquoit ainsi son obéïssance lorsqu'il en suspendoit l'effet, & il gagnoit du tems en se tirant de l'embarras où on l'avoit poussé.

On a dit que Motezuma avoit cinquante mille hommes tous prêts à soutenir sa résolution, & qu'il étoit déterminé à se faire obéïr par la force même s'il étoit necessaire. Il est certain qu'il apprehendoit fort la réplique du General & qu'il ne vouloit pas rompre avec luy, qu'à toute extrémité; car il l'embrassa avec beaucoup de satisfaction & loua sa réponse d'une maniere qui fit voir qu'il n'en esperoit pas une pareille. Il se sentit obligé à Cortez de ce qu'il luy épargnoit une occasion de se broüiller avec luy, parce qu'il avoit pour sa personne une estime où il entroit de l'inclination & même quelque sorte de respect. Ainsi ce Prince tres-content de se voir déchargé d'un grand sujet de chagrin, dit au General: *Qu'il n'avoit aucune intention de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir les choses necessaires à ce voyage. Qu'il donneroit ordre au plutôt à la construction des vaisseaux. Cependant que Cortez ne devoit changer rien à sa conduite, ni s'éloigner de sa personne, puisqu'il suffisoit pour la satisfaction de ses Dieux & pour le repos de ses Sujets, qu'il eût marqué avec quelle promptitude il souhaitoit obéïr aux premiers & complaire aux autres.* Le Demon fatiguoit alors Motezuma, par d'horribles menaces, en se servant de l'organe de ses Idoles, pour l'irriter contre les Espagnols. Cet Empereur n'étoit pas moins affligé par les nouveaux bruits qui s'élevoient entre les Mexiquains, contre la soumission qu'il avoit faite en se déclarant Tributaire d'un autre Prince, & il consideroit ce déchet de son autorité, comme une nouvelle charge qui tomberoit quelque jour sur les épaules de ses vassaux. Ainsi ce Prince se trouvoit combattu, d'un côté par la politique, & de l'autre par la Religion, & il ne se fit pas un effort mediocre, en accordant cette permission au General; puisqu'il n'avoit pas

moins de veneration pour ses Dieux, que de superstition pour l'idole de son ambition.

On donna promptement les ordres nécessaires à la construction des vaisseaux. On publia le départ, & Motezuma fit commander à tous les charpentiers qui se trouvoient sur la côte, de se rendre à Ulüa, marquant les endroits où on couperoit le bois, & les Bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge, afin qu'on les conduisit sans remise aux hâteliers. Cortez de son côté affectoit de se tenir dans les termes de l'obéïssance. Il dépêcha les ouvriers & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des Brigantins & qui étoient connus à Mexique. Il discourut en public avec eux du port & de la qualité des vaisseaux, ordonnant qu'ils y employassent le fer, le cordage & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncez, & tout cela paroissoit fait pour les apprêts d'un voyage qu'on avoit resolu, ce qui assoupit les inquietudes dont les esprits étoient émus, & rassura au General la confiance de Motezuma.

Lorsque ces Officiers furent prêts à partir pour aller à Vera-Cruz, Cortez parla en secret à Martin Lopez, né en Biscaie, & qui avoit la principale conduite de cet ouvrage, où il n'étoit pas moins habile qu'il étoit brave soldat: il luy recommanda de ne presser pas la construction des vaisseaux, & de mener cette affaire avec tant d'adresse qu'on gagnât du tems, sans faire paroître de la négligence. Le but du General étoit de se maintenir en cette Cour sous ce pretexte, & de se ménager du tems jusqu'au retour de ses Envoyez Portocarrero & Montexo. Il esperoit qu'ils luy ameneroient quelques secours, ou au moins une lettre de l'Empereur, avec les ordres dont il avoit besoin pour la conduite de son entreprise, n'ayant jamais aban-

donné la resolution de la pousser à bout : & en cas qu'il se trouvât forcé de sortir de Mexique à la derniere extrémité, il avoit resolu d'attendre ces ordres à Vera-Cruz ; afin de se couvrir des fortifications de cette Place, & de s'appuyer du secours des Nations de son alliance, pour faire tête aux Mexiquains : admirable constance, qui ne se fortifioit pas seulement entre les difficultez presentes, mais qui s'armoit encore contre les coups du hazard.

Un nouvel accident vint déconcerter toutes ces mesures, & donner un nouvel employ à la prudence & au courage du General. Motezuma fut averti que dix-huit navires étrangers paroissoient à la côte d'Ulüa, & ses Officiers en ce quartier-là luy envoyerent le portrait de ces vaisseaux, sur les toiles qui leur tenoient lieu de missives, avec les figures des hommes qu'on avoit pu remarquer, & certains caracteres qui exprimoient les conjectures que ces Officiers avoient faites sur les desseins de ces hommes qui paroissoient Espagnols, en un tems où l'on traitoit de renvoyer ceux qui étoient à la Cour. On ne sçait pas l'effet que ce tableau fit sur l'esprit de Motezuma. Quoiqu'il en soit, il fit d'abord appeller le General, & aprés luy avoir montré la peinture, il luy dit *que les préparatifs qu'on faisoit pour son voyage n'étoient plus nécessaires, puisque des vaisseaux de sa Nation étoient arrivez à la côte où il pourroit s'embarquer.* Cortez regarda ce tableau avec plus d'attention que de surprise, & quoiqu'il n'entendît rien aux caracteres qui l'expliquoient, il en comprit assez par les habits de soldats, & par le port & la fabrique des vaisseaux pour ne pas douter qu'ils ne fussent Espagnols. Son premier mouvement le porta à se réjoüir du retour de ses Envoyez qu'il crut fort certain, & du secours qu'il esperoit

d'un si grand nombre de vaisseaux. L'imagination s'attache aisément aux choses qu'on souhaite, & Cortez ne put se persuader qu'une si puissante flotte vint traverser ses desseins ; parce que sa maniere d'agir noble & sincere ne luy permettoit pas d'avoir d'autres pensées, & qu'un esprit droit & bien intentionné sent de la peine à tourner ses vûës sur ce qui choque la justice & la raison. Sa réponse fut : *qu'il partiroit sans remise, si ces navires retournoient bien tôt en Espagne* : & sans paroître étonné que Motezuma eût reçû les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoissoit l'extrême diligence de ses couriers, il ajoûta : *que les Espagnols qui demeuroient à Zempoala ne tarderoient pas à luy apprendre cette nouvelle ; & qu'alors on sçauroit précisement la route & les desseins de cette flotte : & on verroit s'il étoit necessaire de continuer la fabrique des vaisseaux, ou si l'on pourroit s'en passer pour faire le voyage.* L'Empereur approuva cet expedient, se rendant à la raison, & sçachant bon gré au General de son obéïssance.

Les lettres de Vera-Cruz vinrent bien-tôt aprés. Sandoval mandoit *que ces navires appartenoient à Velasquez, & qu'ils portoient huit cens soldats Espagnols, à dessein de combattre Cortez, & de s'opposer à sa conquête.* Le General reçut cette attaque imprevûë en presence de Motezuma, & il eut besoin de toute la force de son esprit, pour couvrir le trouble où elle le jettoit. Il voyoit naître le danger d'où il attendoit le secours, la conjoncture étoit terrible, & le mal pressant de toutes parts ; peu ou point d'assurance du côté des Mexiquains, & les ennemis sur la côte. Néanmoins il fit ce qu'il put pour rassurer son visage, il cacha ses chagrins à l'Empereur, & adoucit la nouvelle entre les Soldats, aprés quoy il se retira, afin de raison-

ner ſans paſſion ſur cet embarras, & avoir plus de liberté d'eſprit pour courir promptement au remede.

CHAPITRE V.

On rapporte les nouvelles meſures priſes par Velaſquez pour ruiner Hernan Cortez. L'armée & la flotte que Velaſquez envoye contre ce General, ſous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Eſpagne, & ſon premier effort pour reduire les Eſpagnols de Vera-Cruz.

NOus avons laiſſé Diego Velaſquez aſſiegé de ſoupçons & de défiances, irrité d'avoir fait de vains efforts pour retenir Cortez, & diffamant, ſous le nom de trahiſon, le party que celui-cy avoit pris, de s'échaper aux violences dont on le menaçoit. Velaſquez cherchoit ſous ce titre, à donner un honnête pretexte à ſa vengeance; lors qu'il reçut les lettres du Licentié Benoît Martin ſon Chapelain, avec la qualité d'Adelantado, au nom du Roy, non ſeulement en l'île de Cuba, mais encore en toutes les Terres qui ſe découvriroient, ou dont on feroit la conquête ſous ſa conduite. Son Chapelain luy apprenoit encore la bienveillance ou la reconnoiſſance dont l'Evêque de Burgos Preſident des Indes, embraſſoit & défendoit ſes interêts, contre les Envoyez de Cortez, qui en avoient été mal reçûs: mais il luy donnoit avis en même tems de la bonté que l'Empereur avoit témoignée à ces Envoyez, en leur donnant audience à

Tordeſillas, du bruit que les richeſſes qu'ils apportoient, avoient fait en Eſpagne; & des hautes idées que l'on avoit conçûës de cette conquête, que l'on mettoit fort au-deſſus de toutes les autres.

La nouvelle dignité de Velaſquez éleva ſes penſées; les faveurs qu'il avoit reçûës du Preſident, augmenterent ſa preſomption, & comme les paſſions croiſſent dans les hommes avec leur pouvoir, & qu'elles prennent d'autant plus d'empire, qu'elles ſe voyent ſoûtenuës par plus d'autorité; le Gouverneur ſe crut auſſi d'autant plus engagé à ſe reſſentir de l'offenſe qu'il croyoit avoir reçûë, qu'il ſe regardoit alors avec un air de ſuperiorité, qui luy perſuadoit que ce ſentiment qui naiſſoit d'une pure jalouſie, ne regardoit que ſa propre juſtification. Les applaudiſſemens que l'on avoit donnez à Cortez, affligeoient Velaſquez, & outroient ſa patience; & quoy qu'il ne fût point fâché de voir cette conquête ſi avancée, parce que les regles du devoir naturel à un Sujet, conſervoient dans ſon cœur la place qui eſt dûë au ſervice de ſon Roy; neanmoins il ne pouvoit ſouffrir qu'un autre que luy en enlevât le merite, qu'il regardoit comme ſon propre bien: mettant à ſi haut prix la part qu'il avoit euë au projet de cette expedition, qu'il s'en attribuoit le nom de Conquerant, ſans autre fondement; & ſe croyant maître ſi abſolu de toute l'entrepriſe, qu'il regardoit tous les exploits qui l'avoient pouſſée juſques au point où elle étoit, comme s'il les avoit faits luy-même.

Le Gouverneur ſur ces principes & ces viſions, reſolut de lever une armée, & de preparer une flotte, à deſſein de ruiner Cortez, & tous ceux qui le ſuivoient. Il acheta des Vaiſſeaux, il enrôla des Soldats, & courut luy-même par toute l'île de Cuba, viſitant les Habitations des Eſpa-

gnols, & animant ceux de sa faction. Velasquez leur representoit l'obligation qu'ils avoient de venger le tort qu'on luy avoit fait : il leur partageoit par avance *les grands tresors qu'ils devoient tirer des Païs conquis, & qui étoient alors usurpez* (à ce qu'il disoit) *par des rebelles subornez, qui étoient sortis en fuyant de l'île de Cuba, afin que personne ne pût douter de leur lâcheté.* Ces belles esperances, & quelques secours qu'il acheta aux dépens de la meilleure partie de son bien, luy firent assembler en peu de tems une armée qu'on pouvoit appeller en ce Païs-là, redoutable, par le nombre & par la qualité des troupes qui la composoient. Elle étoit de huit cens Fantassins Espagnols, quatre-vingt Cavaliers, & dix ou douze pieces d'artillerie, avec une provision abondante de vivres, d'armes & de munitions. Velasquez nomma pour la commander en chef Pamphile de Narvaez, né à Valadolid, homme de merite & fort consideré; mais attaché à ses opinions, qu'il soûtenoit avec quelque dureté. Il luy donna la qualité de son Lieutenant, en prenant luy-même celle de Gouverneur, au moins, de la Nouvelle Espagne.

Narvaez reçut encore une instruction secrette du Gouverneur, qui luy ordonnoit *de songer particulierement à se saisir de Cortez, & à le luy envoyer avec une bonne escorte; afin qu'il reçût de sa main le châtiment qu'il meritoit. Qu'il traitât de la même maniere les principaux Officiers qui suivoient ce rebelle, à moins qu'ils ne se réduisissent à l'abandonner : & qu'il prît possession en son nom, de tout ce qu'on avoit conquis, en l'ajugeant à l'étenduë de son Gouvernement.* Velasquez ne s'arrêta pas beaucoup à raisonner sur les accidens qui pouvoient arriver, parce que la vûë des grandes forces qu'il avoit assemblées, luy faisoit paroître facile tout ce qu'il se propo-

soit : & la trop grande confiance, défaut ordinaire aux esprits outrez, ne voit les perils que de loin, ou ne reconnoît les difficultez que lors qu'elle en est presque accablée.

Les Religieux de saint Ierôme qui presidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, furent instruits de ce mouvement, & des preparatifs de Velasquez. Comme ils avoient une Iurisdiction superieure sur les autres Isles, & qu'ils vouloient prévenir les inconveniens qui pourroient resulter d'une si dangereuse concurrence ; ils envoyerent le Licentié Lucas Vasquez d'Aillon Juge de l'Audience Royale, pour essayer de ramener ce Gouverneur aux termes de la raison : & en cas que les voyes de la douceur ne réüssissent pas, le Licentié devoit luy signifier les ordres dont il étoit porteur ; & luy commander, sous de grosses peines, de desarmer ses Soldats & sa flotte, & de n'apporter ny trouble ny empêchement à la conquête où Cortez étoit engagé, sous couleur qu'elle luy appartenoit, ou par quelque autre raison ou pretexte que ce fût : & supposé que Velasquez eût quelque querelle particuliere contre la personne de Cortez, ou quelque droit sur le Pays qu'il soûmettoit à Sa Majesté, il l'exposât devant les Tribunaux de sa Justice, où il devoit être assuré qu'on la luy rendroit dans toutes les regles.

Ce Ministre étant à Cuba, y trouva la flotte prête à partir, composée d'onze navires de haut bord, & de sept autres un peu plus forts que des brigantins, tous en fort bon état ; & Velasquez fort empressé à faire embarquer les troupes. Le Licentié s'efforça de le reduire, en luy exposant en ami toutes les raisons qui se presentoient à son esprit, pour calmer celuy du Gouverneur, & luy donner de la confiance. Il luy remontra *ce qu'il hazardoit, si Cortez prenoit la resolution de se dé-*

fendre,

fendre avec des Soldats engagez par leur propre interêt à soûtenir ceux de leur Commandant : le mal que cette démarche alloit faire entre les Indiens, Peuples belliqueux, & soûmis depuis peu de tems, lorsqu'ils verroient naître une guerre entre les Espagnols mêmes. Que si cette division causoit la perte d'une conquête qui avoit déja fait un si grand éclat en Espagne sa reputation courroit risque de recevoir une tache, dont ceux qui le favorisoient le plus, ne pourroient le laver Aprés cela, Vasquez parlant au nom de l'Audience Royale de Saint-Domingue, voulut lui persuader : *qu'il demandât justice aux Iuges de ce Tribunal qui examineroient son droit avec des impressions differentes de celles qu'ils prendroient, s'ils en venoient jusqu'à le décrier par cette violence.* Enfin, comme cet Officier vit que Velasquez n'étoit plus capable de recevoir un bon conseil, pace que tout ce qui n'alloit pas à ruiner Cortez, luy paroissoit impratiquable, il produisit ses ordres & les luy fit signifier par un Greffier qu'il avoit amené, ce qu'il accompagna de diverses requêtes & protestations. Mais tout cela n'eut pas la force de lui faire changer de resolution. Le titre d'Adelantado faisoit tant de bruit dans son imagination, qu'il parut ne vouloir point reconnoître de superieur en son Gouvernement, & que sa désobéïssance devint une espece de revolte. L'auditeur laissa passer quelques emportemens de Velasquez, sans heurter de droit fil sa passion, afin de ne le pousser pas plus avant dans le précipice ; & quand il le vit resolu à presser l'embarquement de ses troupes, il témoigna quelque desir de voir un Pays si renommé, & s'offrit de faire le voyage par pure curiosité. Velasquez luy en accorda la permission, afin qu'on ne sçût pas si-tôt à Saint-Domingue l'insolence de ses réponses, &

le Licentié s'embarqua avec l'eſtime & l'approbation de toute l'Armée. Sa reſolution, ſoit qu'elle vint de ſon propre mouvement ou de l'inſtruction qu'il avoit, parut fort prudente & capable d'empêcher les ſuites d'une rupture entre les Eſpagnols. Il ſe perſuada fort probablement qu'il lui ſeroit plus aiſé d'obtenir la ſoumiſſion dûë aux ordres de l'Audience Royale, lorſqu'on ſeroit hors de la Juriſdiction de Velaſquez, & que ſa mediation auroit plus d'autorité ſur l'eſprit de Narvaez; & quoique ſa preſence, comme on le verra, fût cauſe d'un nouvel inconvenient, on ne doit pas refuſer à ſon zele & à la droiture de ſon intention les loüanges qu'ils meritent, puiſqu'encore que les évenemens s'écartent ſouvent des moyens que l'on employe pour les faire réüſſir, cet effet du hazard ne doit point ôter le nom de ſages aux déliberations bien concertées. André de Duero s'embarqua ſur la même flote. Il étoit Secretaire de Velaſquez, & le même qui avoit rendu de ſi bons offices à Cortez au commencement de ſa fortune. Quelques-uns diſent qu'il entreprit ce voyage afin d'aller prendre part aux richeſſes de ſon ami, en vertu du ſervice qu'il luy avoit rendu. Les autres ſoutiennent que le deſſein du Secretaire étoit de ſe rendre mediateur entre les deux Commandans, & d'empêcher autant qu'il le pourroit la ruine de Cortez; & ce ſentiment nous paroît plus juſte que le premier, parce que nous ne goûtons pas le procedé de ces Hiſtoriens qui ſe font honneur de la malignité de leurs conjectures.

La flote ſe mit à la voile, & étant favoriſée du vent, elle ſe trouva en peu de jours à la vûë de la terre qu'elle cherchoit. On jetta l'ancre dans le Port d'Uliia, & Narvaez mit à terre quelques ſoldats, afin de prendre langue,

& de reconnoître le Pays. Ils rencontrerent, ſans aller bien loin, deux ou trois Eſpagnols qui s'étoient écartez au bord de la mer, & que ces ſoldats amenerent au vaiſſeau de Narvaez. Ces gens, ſoit par épouvante, ou par legereté d'eſprit, informerent d'abord Narvaez de tout ce qui ſe paſſoit à Mexique & à Vera-Crux, & flaterent ce Commandant aux dépens de Cortez. La premiere réſolution que Narvaez prit ſur ces avis, fut de traiter avec Sandoval, afin qu'il lui rendît la Place dont il étoit Gouverneur, pour la garder au nom de Velaſquez, ou la raſer en ſe joignant à ſon Armée avec les ſoldats de ſa garniſon. Narvaez commit cette negociation à un Eccleſiaſtique qui le ſuivoit nommé Jean Ruiz de Guevara, homme d'eſprit, bruſque & plus emporté qu'il ne convénoit à ſa profeſſion. Il le fit accompagner par trois ſoldats qui devoient ſervir de témoins, & par un Notaire en cas qu'il fût neceſſaire d'en venir aux formalitez d'une ſignification.

Sandoval avoit diſpoſé des ſentinelles redoublées, afin d'être averti des mouvemens de la flote en faiſant paſſer la parole des unes aux autres. Ainſi il ſçut l'arrivée de ces Envoyez, avant qu'ils fuſſent prés de la Ville, & ſur l'aſſurance qu'il eut qu'ils n'étoient point ſuivis d'une plus grande troupe, il ordonna qu'on leur ouvrît les portes, & alla les attendre à ſon logis. Ils vinrent avec quelque préſomption d'un favorable accüeil, & le Prêtre aprés les premieres civilitez, remit entre les mains du Gouverneur ſa lettre de créance, & lui expoſa *le détail des forces que Narvaez conduiſoit, à deſſein de tirer ſatisfaction au nom de Velaſquez de l'injure que Cortez luy avoit faite, en s'écartant de l'obéïſſance qu'il luy devoit, cette conquête appartenant abſolument à Velaſquez, puiſqu'on l'avoit*

entreprise par ses ordres & à ses dépens.

Il avança cette proposition comme un article qui ne souffroit point de difficultez, abondant en droit & en raison ; enfin comme un homme qui s'attendoit qu'on luy sçauroit bon gré, de venir presenter un parti si avantageux en une affaire que la force ne soûtenoit pas moins que la justice. Sandoval avec une émotion qu'il eut peine à cacher, luy répondit *que Narvaez étoit son ami & si fidele sujet du Roy, que tous ses desirs ne pouvoient aller qu'à l'avantage du service de Sa Majesté. Que la situation des affaires & l'état où on avoit poussé la conquête de Mexique, demandoient que Narvaez unît ses forces à celles de Cortez, & qu'il luy aidât à donner la derniere main à cette entreprise, qui étoit si fort avancée. Qu'il falloit songer principalement à ce devoir, le premier & le plus important de tous ; puisque les querelles entre des particuliers ne doivent pas être decidées par une guerre civile. Neanmoins, que si Narvaez poussé par son interêt ou par un motif de vengeance, entreprenoit temerairement quelque chose par violence contre Hernan Cortez, il devoit s'assurer dés ce moment, que luy qui parloit & tous les soldats qui gardoient cette Place, étoient resolus de perdre la vie avant que de commettre une action aussi infame que celle qu'on leur proposoit.*

Guevarra se sentit frappé de ce refus comme d'un coup de trait, & ayant plus de disposition à suivre l'impetuosité de son temperament, qu'à le moderer, il éclata par des injures & des menaces contre Cortez, qu'il appella traître, ajoûtant encore mal à propos, que Sandoval & ceux qui luy obéïssoient, ne l'étoient pas moins. Les uns & les autres essayerent d'adoucir son ressentiment, en lui representant la

dignité de son caractere, afin qu'il comprît au moins la raison qui les obligeoit à souffrir son insolence : mais cet homme élevant sa voix, sans changer de stile, commanda au Notaire de signifier les ordres dont il étoit porteur, afin que tous les Espagnols sçûssent qu'ils étoient obligez sur peine de la vie d'obéïr à Narvaez. Il fut assez mal obéï, parce que Sandoval dit nettement au Notaire *qu'il le feroit pendre, s'il étoit assez hardy pour luy signifier des ordres qui ne vissent point du Roy même.* Enfin la contestation s'échauffa jusqu'à ce point que Sandoval s'animant un peu trop, fit arrêter ces Envoyez : aprés quoy faisant reflexion sur le mal qu'ils pourroient causer, s'il rapportoient à Narvaez toute la chaleur de leur ressentiment, il se resolut de les envoyer à Mexique, afin que Cortez pût s'en assurer, ou les ramener à la raison : ce qu'il exécuta sur le champ, ayant fait venir des Indiens qui les porterent sur leurs épaules en cette espece de litieres qu'il appellent *Andas*. Un Espagnol de confiance appellé Pierre de Solis, alla avec les prisonniers pour commander leur garde ; & Sandoval informa Cortez par un courier exprés de tout ce qu'il avoit fait. Aprés cela il s'assura de la fidelité de ses soldats ; il appella à son secours les Indiens alliez, & disposa tout ce qui étoit necessaire à sa deffense, en sage & prudent Capitaine.

Il faut convenir que Sandoval poussa trop loin la licence militaire, en faisant arrêter un Ecclesiastique, & qu'il donna trop à l'emportement de sa colere, si la politique n'eut point de part à sa resolution. Elle pouvoit luy representer qu'un homme aussi violent qu'étourdi, feroit un méchant personnage auprés de Narvaez sur le sujet de la paix, qui étoit si necessaire. On peut croire que son ressentiment concourut

avec cette importante consideration au dessein qu'il forma ; & s'il le fit dans cette veuë, comme on peut le presumer de la patience dont il endura les premiers boüillons de la colere, on ne doit pas blâmer la conduite entiere de Sandoval, s'il n'a pas sçû garder par tout une parfaite moderation ; puisque la brusquerie d'un chagrin emporte quelquefois ce qu'on ne pourroit obtenir de la modestie ; & que la colere sert à donner de la chaleur à la prudence.

CHAPITRE VI.

Les précautions que Cortez prend pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un Traité de paix, que Narvaez ne veut pas recevoir ; au contraire il publie la guerre, & fait arrêter le Licentié Luc Vasquez d'Aillon.

CORTEZ étoit souvent informé de toutes ces particularitez, par des avis qui luy donnerent enfin des lumieres certaines de ce qu'il n'avoit fait que soupçonner : il apprit que Narvaez avoit mis pied à terre avec son Armée, & qu'il marchoit droit à Zempoala. Sa raison luy fit alors passer quelques mauvaises heures, en luy donnant des vûës tres-fines & fort étenduës sur tous les inconveniens ; & une grande incertitude sur les remedes qu'on devoit y apporter. Il ne s'ouvroit point de party dont il eût lieu d'être satisfait : c'étoit une temerité condamnable, d'aller combattre Narvaez avec des forces si inégales, lors même qu'il faloit laisser une partie des Soldats à Mexique pour maintenir le

quartier, défendre les tresors acquis, & conserver cette espece de garde que Motezuma vouloit bien souffrir encore. Il n'étoit pas moins dangereux d'attendre l'ennemi dans Mexique, au hazard de remuer ces humeurs seditieuses, qui commençoient à se réveiller dans l'esprit des Peuples de cette grande Ville, en leur donnant un pretexte d'armer pour leur conservation; ce qui étoit proprement s'attirer de nouveaux ennemis. Le party le plus raisonnable étoit de traiter avec Narvaez, afin qu'il joignît ses forces à celles de Cortez; mais c'étoit aussi le plus difficile. La connoissance qu'on avoit de l'esprit rude & fier de ce Commandant, ne permettoit pas d'esperer qu'il se rendît traitable, quand même Cortez se reduiroit à luy demander cette grace au nom de leur ancienne amitié: ce qu'il ne vouloit point faire, parce que la voye des prieres réüssit mal avec les insolens, & qu'elle est toûjours de mauvaise grace, lors qu'il s'agit de faire des propositions de paix. Enfin le General se representoit la perte entiere de la conquête, la malheureuse conclusion d'une entreprise si grande & si avancée; la cause de la Religion abandonnée, & le service du Roy ruiné: mais son chagrin le plus mortel étoit de se voir obligé à témoigner une feinte assurance, en portant le calme sur son visage, & la tempête dans le cœur.

Il disoit à Motezuma: *Que ces Espagnols étoient des Sujets de son Roy, qui venoient sans doute en qualité d'Ambassadeurs appuyer les premieres propositions qu'il luy avoit faites. Qu'ils formoient une espece d'Armée suivant la coutume de leur Nation. Mais qu'il les disposeroit à retourner en Espagne, & même qu'il s'en iroit avec eux; puis qu'il avoit pris son audience de congé, sans que sa Grandeur eût laissé rien à souhaiter à des*

gens qui n'avoient que les mêmes offres à luy faire de la part de leur Prince. D'ailleurs Cortez animoit ses Soldats par diverses considerations, dont neânmoins il connoissoit assez la foiblesse. Il leur disoit : *Que Narvaez étoit son ami, si honnête homme, & si sage qu'il se rendroit à la raison, en preferant le service de Dieu & celuy du Roy aux interêts d'un particulier. Que Velasquez avoit dépeuplé l'île de Cuba, afin d'exercer sa vengeance : mais qu'à son avis c'étoit plutôt un secours qu'il leur envoyeit, pour achever la conquête de cet Empire ; puis qu'il ne desesperoit pas que ces gens qui venoient comme ennemis, ne devinssent bien-tôt leurs compagnons.* C'est ainsi que le General entretenoit l'esprit de ses Soldats : mais il s'expliquoit plus ouvertement à ses Capitaines, en leur communiquant une partie de ses inquietudes. Il les prévenoit sur la consideration des accidens qui pourroient arriver; faisant diverses reflexions sur le peu d'experience & de conduite de Narvaez, & des Soldats qui le suivoient, sur l'injustice de la cause qu'ils soûtenoient, & sur d'autres motifs de confiance, où la dissimulation avoit aussi sa part, puis qu'il leur donnoit bien plus d'esperances qu'il n'en avoit luy-même.

Cortez conclut enfin, leur demandant leurs avis, ainsi qu'il avoit accoutumé en des occasions de cette importance ; & aprés avoir preparé leurs esprits à luy proposer ce qu'il croyoit être le plus avantageux, ils resolurent de tenter la voye d'un accommodement, en offrant à Narvaez des partis si raisonnables qu'il ne pût les refuser, sans se charger de toutes les pernicieuses suites d'une rupture. En même tems il prit diverses précautions, afin de satisfaire son activité : il avertit ses amis de Tlascala de tenir prêts jusques à six mille hommes de guerre, pour une

action où il pourroit avoir besoin de leur secours : il ordonna au Commandant de trois ou quatre soldats Espagnols qui alloient à la découverte des mines en la Province de Chinantla, qu'il disposât les Caciques de cette Province à faire une levée de deux mille hommes ; & à se préparer pour les faire marcher au premier avis. Les Chinanteques étoient grands ennemis des Mexiquains, & témoignoient beaucoup d'affection aux Espagnols, à qui ils avoient envoyé offrir leurs services. Cette Nation brave & guerriere parut propre à Cortez pour fortifier ses troupes ; & comme il se souvint d'avoir entendu priser les piques ou lances de ces Peuples, en ce qu'elles étoient de meilleur bois, & plus longues que les nôtres, il donna ordre qu'on luy en envoyât promptement trois cens qu'il distribua à ses soldats, aprés qu'on les eut armées d'un cuivre de bonne trempe, qui supplea au manquement du fer. Cortez prit cette précaution avant toutes les autres, parce qu'il redoutoit la Cavalerie de Narvaez, & qu'il vouloit avoir le tems d'exercer ses Soldats au maniment de cette sorte d'armes.

Cependant Pierre de Solis arriva avec les prisonniers que Sandoval envoyoit à Cortez. Solis luy en donna l'avis, & attendit ses ordres au bord du lac. Le General qui étoit déja informé de leur voyage par la voie des Couriers, sortit au devant d'eux accompagné de plusieurs Officiers, & commanda d'abord qu'on les mît hors des fers. Il les embrassa tous avec beaucoup de bonté, particulierement le Licentié Guevara qu'il caressa fort, en luy disant *qu'il châtiroit Sandoval du peu de consideration qu'il avoit eu en ne respectant pas comme il le devoit sa personne & sa dignité* Cortez le conduisit à son quartier : il luy donna sa table ; & luy témoigna plu-

ſieurs fois d'un air libre & aſſuré, *qu'il s'eſtimoit fort heureux de voir Narvaez en ce Pays-là, parce qu'il ſe promettoit toutes choſes de ſon amitié, & des liaiſons qui avoient toûjours été entre-eux.* Il prit ſoin que les Eſpagnols paruſſent gais & pleins de confiance en preſence de Guevara. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la veneration que les Princes Mexiquains luy rendoient. Enfin le General fit preſent à cet homme de quelques joyaux de grand prix, qui l'adoucirent extrêmement. Il prit la même conduite avec les compagnons de Guevara, ſans leur marquer en aucune maniere qu'il avoit beſoin de leurs bons offices pour humaniſer Narvaez, & il les renvoya tous au bout de quatre jours, perſuadez de ſes raiſons, & engagez par ſes bienfaits.

Aprés avoir pris des meſures ſi adroites, remettant au tems le fruit qu'elles pouvoient produire, Cortez reſolut d'envoyer à Narvaez quelque perſonne de confiance, afin de luy propoſer tous les moyens raiſonnables pour convenir de ce qui ſeroit le plus avantageux à leurs interêts communs & au ſervice du Roy. Il choiſit pour cet effet le Pere Barthelemi d'Olmedo, dont l'éloquence & la ſageſſe connuës de tout le monde, ne donnoient pas moins d'autorité à ſa perſonne que ſon caractere. Il luy donna promptement toutes ſes dépêches, adreſſées à Narvaez, au Licentié Luc Vaſquez d'Aillon, & au Secretaire André Duero, avec pluſieurs joyaux que le Pere devoit diſtribuer ſuivant qu'il le trouveroit à propos. L'importance de la paix étoit le ſujet general de toutes ces lettres, & dans celle de Narvaez, Cortez le felicitoit de ſon heureuſe arrivée, par des termes pleins d'eſtime; & aprés l'avoir fait reſſouvenir de l'amitié & de la confidence reciproque qui avoit

été entre-eux, il l'informoit *de l'état où sa conquête se trouvoit alors, en luy faisant un détail des Provinces qu'il avoit soumises, de l'esprit & de la valeur des Peuples qui les habitoient, de la puissance & de la grandeur de Motezuma.* Le dessein de Cortez n'étoit pas d'étaler ses exploits en ce recit: mais de faire comprendre à Narvaez combien il leur importoit de s'unir & de joindre leurs forces, pour achever une si haute entreprise. Il luy representoit *ce qu'ils devoient craindre, si les Mexiquains, Peuples intelligens & aguerris, remarquoient de la division entre les Espagnols, puisqu'ils sçauroient bien profiter de cette occasion, & détruire l'un & l'autre party, pour secouer le joug des Etrangers.* La conclusion de cette lettre étoit: *Que pour éviter les disputes & les contestations, il étoit à propos que Narvaez luy communiquât les ordres qu'il portoit; puisque s'ils venoient de la part du Roy, Cortez étoit prêt à leur rendre une parfaito obéïssance. en remettant entre ses mains le bâton de General & les troupes qu'il commandoit: mais que si ces ordres venoient de Velasquez, ils devoient tous deux faire reflexion sur ce qu'ils hazardoient, puisqu'en une affaire qui regardoit l'interêt de leur Prince, les prétentions d'un sujet n'étoient pas d'un grand poids, d'autant moins que son dessein étoit de satisfaire Velasquez de toute la dépense qu'il avoit faite au premier voyage, & de partager avec luy non seulement les richesses, mais encore la gloire même de cette conquête.* A la fin, comme il parut à Cortez qu'il avoit peut-être trop appuyé sur le desir d'un accommodement, il conclut par quelques traits de vivacité, en disant *que s'il avoit compté sur la force de ses raisons, ce n'étoit pas que celle des mains luy manquât, & qu'il sçauroit les soûtenir avec la même vigueur qu'il les proposoit.*

Narvaez avoit établi son quartier, & logé son armée à Zempoala, où le gros Cacique employoit tous ses soins à recevoir agréablement ces Espagnols, qu'il croyoit venir au secours de son ami : néanmoins il ne fut pas long-tems à se désabuser, ne trouvant pas en eux le stile que les premiers luy avoient enseigné ; car encore qu'ils n'eussent point de Truchement pour se faire entendre, leurs actions s'expliquoient assez, & leur procedé les distinguoit. Le Cacique reconnut en Narvaez l'air mal concerté d'une fierté dominante qui l'étonna, & il n'eut pas lieu d'en douter, lorsque ce Commandant luy ôta par force tous les meubles & les bijoux que Cortez avoit laissez en sa maison. Les Soldats qui régloient leur licence sur l'exemple de leur Capitaine, traitoient leurs hôtes en ennemis, & ainsi la rapine exécutoit ce que l'avarice luy ordonnoit.

Le Licentié Guevara vint bien-tôt aprés conter ses avantures, rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexique, & de la bonne reception que Cortez lui avoit faite, en le traitant avec tant de douceur & de bonté. Il exageroit combien le General recevoit de marques de l'amitié de Motezuma, & du respect de ses sujets ; & passant de-là au point qui lui tenoit au cœur, de ne faire paroître aucune division entre les Espagnols, il alloit tout droit à quelques propositions d'ajustement qu'il ne put expliquer, parce que Narvaez trencha brusquement, en luy disant qu'il retournât à Mexique, si les artifices de Cortez avoient usurpé tant de creance sur son esprit, & il le chassa hors de sa presence avec indignité. Mais l'Ecclesiastique & ses compagnons trouverent bien-tôt de nouveaux auditeurs en passant avec leurs connoissances & leurs presens aux endroits où les Soldats

s'aſſembloient, & où l'adreſſe de Cortez fit ſon effet, en ce qui étoit le plus important, parce que les uns furent touchez de ſes raiſons, les autres charmez de ſa liberalité, & preſque tous affectionnez à la paix : en ſorte que la plus grande partie commença à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Le Pere Bathelemi d'Olmedo ſuivit de prés Guevara, & trouva dans l'eſprit de Narvaez plus de fierté que d'honnêteté. Il luy rendit la lettre de Cortez que ce Capitaine lût avec négligence, & ſe diſpoſa à écouter le Pere avec toutes les marques d'un homme qui retient ſon chagrin avec peine, faiſant connoître que la ſeule conſideration de l'Ambaſſadeur luy faiſoit ſouffrir l'Ambaſſade. Le diſcours de ce Religieux fut éloquent & fort : il débuta *par le devoir de ſa profeſſion qui l'obligeoit à s'entremettre dans ces differents en mediateur déſintereſſé. Il s'efforça de prouver la ſincerité des intentions de Cortez, comme en étant le fidele témoin, obligé à rendre ce reſpect à la verité.* Il aſſura de la part de ce General *qu'on en obtiendroit aiſément tout ce qu'on luy propoſeroit de raiſonnable, & d'utile au ſervice du Roy.* Il repreſenta *ce qu'on hazardoit en diviſant ainſi les Eſpagnols ſes Sujets ; l'avantage qui reviendroit au droit de Velaſquez, s'il contribuoit par ſes armes à la perfection de cette conquête* : Ajoûtant *que Narvaez qui pouvoit diſpoſer de cette armée, devoit en regler l'employ ſur l'état preſent des affaires, comme un article ſuppoſé avant toutes choſes en ſon inſtruction, puiſqu'on laiſſoit toûjours à la prudence des Capitaines le choix des moyens qui devoient conduire à la fin qu'on ſe propoſoit, & qu'ils étoient obligez d'agir ſuivant les conjonctures du tems, & des accidens qu'il amenoit, pour ne pas ruiner dans l'exécution des*

ordres qu'ils avoient reçûs, le fruit que l'on en attendoit.

Narvaez répondit avec précipitation, & quelque désordre : *Qu'il ne convenoit pas à la dignité de Velasquez, de traiter avec un Sujet rebelle, dont le châtiment étoit le premier emploi de cette armée. Qu'il alloit commander que tous ceux qui suivoient Cortez fussent déclarez traîtres & perfides. Qu'il avoit des forces suffisantes pour ôter cette conquête de ses mains, sans avoir besoin de ses prétendus avertissemens, ni du conseil de gens engagez dans le crime, qui emploïoient pour le persuader, les raisons qu'ils avoient de craindre le châtiment.* Le Pere Barthelemi, sans sortir des termes de la moderation, luy repliqua : *Qu'il devoit faire beaucoup d'attention sur le parti qu'il avoit à prendre ; parce qu'avant d'arriver à Mexique, il trouveroit des Provinces entieres d'Indiens guerriers, amis de Cortez, qui prendroient les armes pour sa défense. Qu'il n'étoit pas aussi aisé que Narvaez le supposoit, de défaire ce General ; puisque les Espagnols étoient déterminez à mourir prés de luy, & qu'il avoit de son côté Motezuma, Prince si puissant, qu'il pouvoit mettre sur pied autant d'armées, qu'il y avoit de Soldats en la sienne. Enfin, qu'une matiere de cette qualité n'étoit pas l'objet d'une premiere réflexion : qu'il l'éxaminât dans une seconde : & qu'alors il reviendroit prendre sa réponse.* Le Pere prit congé de Narvaez, aprés cette espece de bravade, qui lui parut necessaire, afin d'abaisser un peu la confiance qu'il avoit en ses forces, surquoy il fondoit principalement son obstination.

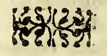
Olmedo alla, sans perdre de temps, s'acquitter des autres devoirs de son instruction, chez le Licentié Vasquez, & le Secretaire Duero, qui loüerent son zele ; approuvant les propositions qu'il avoit faites à Narvaez, & offrant de solli-

citer sa dépêche par toutes les diligences necessaires à luy faire obtenir la paix, qui convenoit à tout le monde : aprés quoy le Pere vid les Capitaines & les Soldats qu'il connoissoit. Il tâcha d'autoriser auprés d'eux les bonnes intentions de Cortez : il leur inspira le desir d'un accommodement, & distribua avec choix les joïaux & les promesses dont il étoit chargé. Il voïoit déja quelque jour à former un party en faveur de Cortez, ou au moins en faveur de la paix, si Narvaez, qui fut averti de ses pratiques, ne les eût rompuës. Il fit venir en sa presence ce Religieux, qu'il chargea d'abord d'injures & de menaces : il l'appella mutin, & seditieux, qualifiant du nom de trahison, le soin qu'il prenoit de semer entre ses Soldats, les éloges de Cortez. Narvaez avoit resolu de le faire arrêter; & il l'auroit éxecuté, si Duero ne l'avoit empêché. Les instances du Secretaire luy firent prendre une autre voye, qui fut de luy ordonner de sortir à l'heure même de Zempoala.

Le Licentié Vasquez, qu'on avoit averti, vint à propos, & soûtint, qu'avant que de renvoyer le Pere Olmedo, on devoit assembler tous les Officiers de l'armée, afin de déliberer mûrement sur la réponse que l'on feroit à Cortez; puisqu'il témoignoit tant d'inclination à la paix; & qu'il ne paroissoit pas difficile de l'amener à quelque parti honnête, & convenable à tout le monde. Quelques Capitaines approuverent cette proposition; mais Narvaez la reçut avec une espece d'impatience qui degeneroit en mépris : & afin de répondre tout d'un coup, à l'Auditeur & au Religieux, il ordonna en leur presence, qu'un trompette publiât la guerre, à feu & à sang contre Hernan Cortez, en le déclarant traître au Roi. On promit une récompense à celuy qui le prendroit, ou qui le tuëroit; & Narvaez donna

sur le champ, ses ordres pour hâter la marche de l'armée.

L'Auditeur Vasquez ne put endurer ce fâcheux contre-temps, & il ne le devoit pas aussi ; ni oublier d'y apporter quelque remede, par son autorité. Il commanda au Crieur de se taire, & fit signifier à Narvaez : *Qu'il ne sortît point de Zempoala, sous peine de la vie ; & qu'il n'employât point les armes, sans le consentement unanime de toute l'armée* Il défendit aux Capitaines & aux Soldats, d'obéïr à leurs Commandans, & il poussa les protestations & les requisitions avec tant de fermeté, que Narvaez aveuglé par sa colere, & perdant le respect qui étoit dû à sa personne, & au caractere de ce Ministre, le fit arrêter honteusement, & traduire en l'Isle de Cuba, sur un de ses navires. Le Pere Olmedo, fort scandalisé de cette action, s'en retourna ainsi sans aucune réponse, & les Capitaines & les Soldats mêmes de Narvaez en furent si outrez, que les plus penetrans voyant maltraiter un Ministre de cette qualité, se trouverent obligez à prendre secrettement quelques mesures pour maintenir le service de sa Majesté ; & les autres, moins sages, eurent sujet de murmurer, & de se dégoûter de leur Capitaine. Ainsi l'insolence de Narvaez établit le bon droit de Cortez, dans l'esprit des Soldats ; & les fautes de son ennemy furent avantageuses à la réputation de ce General.



CHAPITRE VII.

Motezuma continuë les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribuënt aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'execute, aprés avoir laißé à Mexique une partie de ses Soldats.

QUelques-uns de nos Auteurs ont avancé que Narvaez avoit établi une secrette & tres-étroite correspondance avec Motezuma, & qu'il alloit souvent des Couriers de Mexique à Zempoala : que ce fut par cette voye que Narvaez fit entendre à l'Empereur, *Qu'il venoit avec une Commission du Roy d'Espagne, afin de châtier les violences & les injustices de Cortez. Que ce General, & tous ceux qui suivoient ses étendarts, étoient des rebelles, bannis de leur patrie : & qu'ayant appris l'oppression qu'ils faisoient à la personne de sa Majesté, il alloit marcher avec toute l'armée qu'il commandoit, à dessein de luy rendre la liberté, & une entiere & paisible possession de ses Domaines.* Cela étoit chargé d'autres impostures, qui n'avoient pas moins de malignité : & ces Auteurs ajoûtent, que Motezuma charmé de ces belles esperances, entretint intelligence avec Narvaez : & luy fit de grands presens, se cachant de Cortez, & souhaitant rompre enfin sa prison, par ce moyen.

Il est difficile de comprendre comment ces avis pûrent arriver à la connoissance de l'Empereur de Mexique, puisque Narvaez n'avoit au-

cun Truchement qui pût expliquer ses intentions aux Indiens, & qu'une negociation si concertée ne pouvoit pas s'établir sur le seul langage des mains. Il ne vint à Mexique aucun Soldat de Narvaez, que le Licentié Guevara & ses Compagnons, que Sandoval y envoya, & qui ne parlerent jamais en particulier à Motezuma : & même, quand Cortez auroit eu assez d'indolence pour souffrir de pareils entretiens, pouvoient-ils s'expliquer sans l'aide de Marine & d'Aguilar, dont la fidelité, rapportée par tous les Historiens, se seroit mal accommodée d'une telle confidence? On doit croire que les Indiens Zempoales reconnurent, à plusieurs marques exterieures, l'opposition & l'inimitié qui étoit entre les deux armées des Espagnols; & que les confidens, ou les Ministres de Motezuma entre ces Peuples, luy en donnerent l'avis : car on ne peut douter qu'il ne l'eût reçû avant que Cortez en fût informé ; mais aussi, la conduite qu'il tint en cette rencontre, donne lieu de conclure qu'il avoit le cœur net, & sans préoccupation d'aucun fâcheux préjugé contre le General.

On ne nie pas que cet Empereur ne fit quelques presens considerables à Narvaez : mais cela ne justifie pas davantage l'intelligence qu'on prétend prouver, puisque les Souverains du Mexique avoient accoûtumé de regaler ainsi les Etrangers qui abordoient sur leurs côtes, ainsi qu'on en usa lorsque l'armée de Cortez y descendit. Motezuma pouvoit, sans aucun artifice, ne donner point de connoissance de cette honnêteté au General ; parce que c'étoit un usage étably & reglé, & qu'il faisoit ces presens genereusement, & sans en tirer de gloire. Ce qu'ils eurent de remarquable, fut certaines circonstances qui augmenterent fortuitement l'estime que l'Empereur avoit pour Cortez, parce qu'à la vûë des pre-

ſens, Narvaez marqua plus de joye & d'attachement, que la bien-ſeance n'en demandoit. Il ordonna qu'on les mît à part, aprés avoir compté le tout avec une application trop ſcrupuleuſe, & ſans en faire la moindre gratification, même à ſes confidens; & les Soldats, qui ſans faire attention ſur leur propre avarice, blâment toûjours fort volontiers celle de leurs Capitaines, acheverent de perdre le courage avec l'eſperance des richeſſes qu'ils ſe propoſoient: & leur interêt ſe mêlant alors de juger des motifs de la diviſion, ils trouvoient que Cortez avoit raiſon, parce qu'il étoit le plus liberal.

Enfin le Pere Olmedo revint; & le General trouva dans ſa relation la confirmation de tout ce qu'il s'étoit imaginé ſur le ſujet de Narvaez. Le mépris que ce Capitaine avoit fait de ſes propoſitions, parut moins ſenſible à Cortez, en ce qui touchoit ſa perſonne, qu'en ce qui bleſſoit la juſtice de ſes prêtentions: & il connut par l'emprisſonnement de l'Auditeur, qu'un homme qui pouſſoit l'inſolence juſqu'à ce point-là, étoit bien éloigné des ſentimens que le ſervice du Roi doit inſpirer. Il écouta ſans chagrin, au moins qui parût, les injures & les outrages dont on chargeoit ſa conduite à l'égard de Velaſquez: & les Auteurs l'ont loüé avec juſtice, de ce qu'encore qu'on lui eût rapporté de pluſieurs endroits, les diſcours que Narvaez faiſoit imprudemment contre ſon honneur, en lui donnant à tous propos l'infâme nom de traître; il n'y répondit par aucune injure, & ſe contenta, lors qu'il en parloit, de le nommer ſimplement Pamphile de Narvaez: ce qui étoit l'effet d'une rare conſtance, & la marque d'une ame fort élevée au deſſus des paſſions; puis qu'on ne ſçauroit trop eſtimer un cœur qui reçoit les outrages, ſans qu'ils donnent aucune atteinte à ſa moderation.

Ce qui ſervit à conſoler Cortez de ces mépris, fut la connoiſſance que le Pere Olmedo luy donna, de la bonne diſpoſition qu'il avoit trouvée dans l'eſprit des Soldats de Narvaez, dont la meilleure partie ſouhaitoit la paix, & avoit peu d'attachement au caprice du Commandant. Cortez en conçut l'eſperance de luy faire la guerre, ou de l'amener à l'accommodement qu'il deſiroit, en conſiderant la valeur des Soldats qu'il conduiſoit, & la moleſſe ou le dégoût de ceux de ſon ennemi. Il communiqua cette penſée à ſes Capitaines : & aprés avoir balancé les inconveniens qui ſe preſentoient de tous côtez, ils trouverent que le party le plus ſûr, ou le moins hazardeux étoit de ſe mettre en campagne avec le plus grand nombre de troupes qu'il ſeroit poſſible d'aſſembler ; de faire joindre celles des Indiens qu'on avoit levées à Tlaſcala & à Chinantla, & de s'avancer en corps d'armée vers Zempoala : mais toûjours dans la reſolution de s'arrêter en quelque lieu, où on pût renoüer de plus prés un traité de paix, d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à la main ; & de ſe trouver auſſi en un poſte, où on pût recueillir les Soldats de Narvaez qui voudroient abandonner ſon party. Cette déliberation publiée entre les Soldats, fut reçûë avec de grands applaudiſſemens, qui marquerent leur joye. Ils n'ignoroient pas l'inégalité qui ſe trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis ; mais ils étoient ſi éloignez de craindre à la vûë du peril, que les Soldats les moins affectionnez diſputoient neanmoins aux autres, la gloire de ſervir en cette expedition: & le General fut obligé d'uſer de prieres, & même d'autorité, lors qu'il falut nommer ceux qui devoient reſter à Mexique ; tant ils avoient de confiance, les uns ſur la prudence, les autres ſur la valeur, & preſque tous ſur le bonheur de leur

General. C'eſt ainſi qu'ils appelloient cette repetition continuelle de favorables ſuccez, qui luy faiſoient obtenir tout ce qu'il ſe propoſoit : qualité fort imperieuſe ſur l'eſprit des Soldats, & qui le ſeroit encore davantage, s'ils ſçavoient rapporter à leur Auteur ces effets imprevûs qu'ils nomment *heureux hazard*, parce qu'ils viennent d'une cauſe qu'ils ne comprennent pas.

Cortez paſſa de cet endroit à l'appartement de Motezuma, pour l'informer du voyage qu'on avoit reſolu, & qu'il vouloit colorer de quelque pretexte ſpecieux, ſans luy découvrir ſon inquietude. Mais l'Empereur l'obligea de ſuivre une autre methode, en commençant ainſi la converſation : *Qu'il avoit remarqué depuis quelques jours beaucoup de chagrin ſur ſon viſage, & qu'il le croyoit cauſé par la conjoncture qui ſe preſentoit ; ayant reçû divers avis que le Capitaine de ſa Nation, qui étoit à Zempoala, avoit de mauvais deſſeins contre Cortez, & contre ceux qui ſuivoient ſes ordres. Qu'il n'étoit pas ſurpris qu'ils fuſſent broüillez enſemble pour quelque querelle particuliere ; mais de ce qu'étant l'un & l'autre Sujets d'un même Prince, ils commandoient à deux armées qui paroiſſoient ennemies ; puiſqu'il faloit neceſſairement, qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des termes de l'obéïſſance qu'il devoit à ſon Souverain.* Le General, qui ne croyoit pas que Motezuma fût ſi bien inſtruit, auroit pû être embarraſſé de la concluſion de ſon diſcours qui le ſurprit ; & même il en ſentit quelque trouble interieur : mais ſa vivacité, qui le tiroit toûjours de pareilles affaires, luy fit répondre ſur le champ : *Que ceux qui avoient averti l'Empereur de la mauvaiſe volonté de ces hommes, & des imprudentes menaces de leur Chef, luy avoient mandé la verité ; & qu'il venoit avec deſſein de lui communiquer cette affai-*

re. Qu'il n'avoit pû luy rendre ce devoir plûtôt ; parce que le Pere Olmedo n'étoit venu que depuis un moment, luy donner avis de cette nouvelle. Qu'encore que ce Capitaine de sa Nation témoignât quelques emportemens mal à propos, on ne devoit pas le considerer comme un rebelle, mais comme un homme abusé par le pretexte specieux du service de son Prince ; parce qu'il étoit envoyé comme Substitut & Lieutenant d'un Gouverneur mal informé, qui residant en une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, n'étoit pas instruit de ses dernieres resolutions, & s'étoit vainement persuadé que les fonctions de cette Ambassade luy appartenoient : mais que tout l'appareil de sa prétention imaginaire seroit bien-tôt dissipé, sans autre diligence, que celle de signifier à ce Lieutenant les pouvoirs en vertu desquels il avoit une pleine autorité de commander à tous les Capitaines & Soldats qui aborderoient sur ces côtes : & qu'avant que l'aveuglement de ce nouveau venu l'engageât plus mal à-propos, il avoit resolu d'aller à Zempoala avec une partie de ses troupes ; afin de donner ordre à renvoyer au plûtôt les Espagnols qui y étoient ; & leur declarer qu'ils devoient maintenant respecter les Peuples de l'Empire de Mexique, comme étant sous la protection de son Roy, & du leur : ce qu'il alloit executer promptement, se voyant obligé de precipiter son départ par le juste empressement qu'il avoit d'empêcher qu'ils ne s'approchassent plus prés de sa Cour ; puisque cette troupe étant composée de Soldats moins sages & moins disciplinez que les siens, c'étoit une forte raison pour ne se fier pas entierement à leur voisinage, sans courir risque d'exciter quelque mouvement dangereux entre les Sujets de sa Grandeur.

Cortez interessoit ainsi l'Empereur dans la resolution qu'il avoit prise : & ce Prince qui sçavoit les vexations dont les Zempoales se plaignoient

avec justice, loüa l'attention que le General avoit au repos de ses Sujets ; approuvant fort qu'il prît le soin d'éloigner de sa Cour des Soldats d'un procedé si violent. Neanmoins, comme ils s'étoient déja declarez ennemis de Cortez, & sçachant d'ailleurs que leurs forces étoient superieures à celles de ce General, Motezuma crut qu'il y auroit de la temerité, de l'exposer au hazard d'être prevenu par ces troupes, & d'en être enveloppé : sur quoy il luy offrit d'assembler une Armée pour soûtenir la sienne en cas de besoin, dont les Chefs recevroient ses ordres, & seroient chargez de luy obéïr, & de respecter sa personne comme celle de l'Empereur. Il redoubla plusieurs fois ses instances sur cet article, avec un empressement qui parut tout-à-fait sincere, & nullement affecté. Cortez le remercia tres-humblement de ses offres, & se défendit de les recevoir ; parce qu'à la verité il avoit peu de confiance aux Mexicains, & qu'il ne vouloit pas tomber dans la faute de mendier du secours à des gens qui pouvoient se rendre les maîtres ; sçachant bien quel est l'embarras dans les actions de guerre, d'avoir en même temps la tête engagée, & le flanc exposé.

Le General ayant donné cet adoucissement aux motifs qui l'obligeoient à faire le voyage de Zempoala, employa ses soins aux preparatifs qui étoient necessaires, toûjours dans le dessein de se servir des intelligences qu'il avoit parmi les Soldats de Narvaez, avant que celui-ci se fût mis en campagne. Il resolut de laisser à Mexique quatre-vingt Espagnols, sous le commandement de Pierre d'Alvarado, qui luy parut le plus capable de s'acquitter de cet emploi, parce qu'il avoit gagné l'affection de Motezuma ; & qu'ayant de la valeur & de l'entendement, il étoit encore tres-adroit Courtisan, dont les manieres d'agir, li-

bres & engageantes, avoient de plus toute la resolution necessaire pour ne pas se rebuter des difficultez, & pour prendre sur son esprit ce qu'il ne pouvoit tirer de ses forces. Cortez luy recommanda sur tout de conserver à Motezuma cette espece de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa prison ; observant neanmoins autant qu'il seroit possible, que ce Prince ne songeât à quelques secretes pratiques avec les Mexicains. Il laissa en sa charge le tresor du Roi, & celuy des particuliers. Enfin il luy representa de quelle importance il étoit de conserver le poste qu'ils occupoient en cette Cour, & la confiance de l'Empereur ; ces deux points étant la regle & le but de toutes ses actions, il ne devoit point les perdre de vûë, puis qu'ils faisoient tout le fondement de leur commune seureté.

Il ordonna aux Soldats d'obeïr à leur Capitaine, & de servir Motezuma avec encore plus de respect & de soûmission, qu'ils n'avoient fait jusqu'à ce temps-là ; & qu'ils entretinssent toûjours une parfaite correspondance avec les personnes de la Maison & de la Cour de l'Empereur. Il les exhorta encore à conserver une grande union entr'eux, & beaucoup de moderation avec les Mexicains.

Cortez dépêcha en même temps un Courier à Sandoval, avec des ordres de venir au devant de son Armée, ou de l'attendre avec les Espagnols qu'il commandoit, en quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle ; & de laisser la Forteresse de Vera-Crux à la garde des Indiens alliez, ce qui étoit presque la même chose que de l'abandonner entierement : parce qu'il n'étoit pas temps de separer ses forces ; & que cette fortification, capable d'être defenduë contre les Indiens, ne l'étoit pas pour resister contre des Espagnols. Il fit provision de vivres en suffisante

quantité, pour ne pas être obligé d'avoir recours à la Providence, ou à l'extorsion sur les pauvres Païsans. Enfin, aprés avoir assemblé les Indiens propres à porter les bagages, le General ayant marqué l'heure du départ au point du jour, fit dire une Messe du Saint Esprit, où il assista avec tous ses Soldats; afin de recommander à Dieu le bon succez de cette expedition: Sur quoi il protesta devant l'Autel, qu'il n'avoit en vûë que son service, & celuy du Roy, inseparables en cette occasion: qu'il n'étoit poussé par aucun motif de haine ou d'ambition, & que cette consideration seroit toûjours devant ses yeux, dans la confiance qu'il avoit que la justice de sa cause s'expliquoit assez d'elle-même devant Dieu & devant les hommes.

Aprés cela, le General allant prendre congé de Motezuma, luy fit de tres-humbles prieres, *D'honorer de sa protection ce petit nombre d'Espagnols qu'il laissoit en sa compagnie: Qu'il ne les abandonnât pas, en se separant d'avec eux; parce que le moindre changement, ou la moindre diminution de ses faveurs en leur endroit, pourroit attirer d'extrêmes maux, qui demanderoient d'extrêmes remedes, si les Sujets de sa Grandeur reconnoissoient quelque alteration en son procedé: & que partant d'auprés de luy comblé de ses bienfaits, il seroit au desespoir d'avoir quelque sujet de s'en plaindre à son retour.* Il ajoûta: *Que Pierre d'Alvarado demeuroit, pour representer sa personne; & qu'ainsi, comme les prérogatives attachées à la qualité d'Ambassadeur luy étoient dûës en son absence, il luy laissoit aussi toute l'obligation de rendre à sa Grandeur le tres-humble service qu'il luy avoit voüé. Qu'il esperoit revenir bien-tôt en sa presence, libre de tous ces embarras; afin de recevoir ses ordres, preparer son voyage, & porter à l'Empereur son Maître, avec les pre-*

sens de sa Grandeur, l'asseurance de son amitié & de son alliance. qui seroit pour son Prince, un joyau d'un prix inestimable.

Motezuma parut encore affligé, de ce que Cortez se mettoit en campagne, avec des forces si disproportionnées à celles de son ennemi. Il luy dit : *Que s'il avoit besoin du secours de ses armes, afin de mieux faire comprendre ses raisons, qu'il differât d'en venir à une rupture ouverte, jusqu'à ce qu'on eût assemblé un corps de ses Sujets, qu'il tiendroit prêt à marcher, en tel nombre qu'il plairoit à Cortez. Il luy donna sa parole de ne point abandonner les Espagnols qu'on luy laissoit avec Alvarado, & de ne point changer de logement durant son absence.* Herrera ajoûte que l'Empereur suivi de toute sa Cour, accompagna fort loin le General : mais par une malice préméditée, cet Auteur attribuë la civilité extraordinaire de Motezuma au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols; supposant qu'il étoit déja dégoûté de Cortez, & qu'il le haïssoit. Ce qui paroît, est qu'il garda fidelement sa parole, en demeurant dans son appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les Espagnols; quoi qu'on eût excité de grands troubles, qu'il pouvoit appaiser en retournant à son Palais : & tant en ce qu'il fit pour défendre les Espagnols qui étoient auprés de sa personne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les autres, durant que leurs forces étoient ainsi desunies; il est aisé de reconnoître qu'il fut toûjours constant dans la sincerité de ses intentions pour eux. Il est vray qu'il souhaitoit de les renvoyer, parce que le repos de son Etat le demandoit ainsi; mais il ne prit jamais la resolution de rompre avec eux, ni de cesser de respecter l'engagement de la Sauvegarde Royale qu'il leur avoit accordée : & quoi que ces attentions ne soient pas d'un Prince bar-

bare, & qu'elles paroiſſent peu convenables au caractere de Motezuma, on doit regarder cette revolution d'eſprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plût à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire. En effet, cette inclination & cette crainte reſpectueuſe qu'il avoit pour Cortez, heurtoient de droit fil ſon orgueilleuſe fierté: & ces deux mouvemens, ſi oppoſez à ſon genie, tenoient ſans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la Nature.

CHAPITRE VIII.

Cortez marche vers Zempoala: & ſans obtenir les troupes qu'il eſperoit tirer de Tlaſcala, il pourſuit ſa marche juſqu'à Motalequita, où il reprend la negociation d'un Traité de paix; mais ayant reçû une nouvelle injure, il ſe reſout à la guerre.

On commença la marche, ſuivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établiſſent la ſureté d'une Armée, & que les Soldats obſervent aiſément, lors qu'ils ſçavent la guerre, & qu'ils ſont accoûtumez à obeïr ſans raiſonner. Ils furent reçûs en cette Ville avec un empreſſement agreable; la crainte ſervile qui avoit enſeigné la ſoûmiſſion à ce Peuple, étant déja convertie en une veneration reſpectueuſe. L'Armée paſſa de ce lieu à Tlaſcala, où elle trouva un magnifique cortége composé de la Nobleſſe & des Senateurs qui vinrent au devant d'elle à demi-lieuë de cette Ville. L'entrée que les Eſpagnols y firent fut celebrée par des demonſtrations de joye qui répondoient au nou-

veau merite qu'ils avoient acquis par la prise de Motezuma, & par la mortification de l'orgueil des Mexicains ; circonstances qui redoublerent les applaudissemens & le bon traitement qu'on fit à l'Armée. Les Senateurs s'assemblerent aussi-tôt, afin de déliberer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez, & sur les troupes qu'il avoit demandées à la République : sur quoi nous trouvons une autre guerre entre les Auteurs, qui ne s'accordent point sur cet article ; malheur ordinaire aux Relations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelquefois à embrasser le vrai-semblable, & d'autres fois à chercher le possible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Senat, & qu'on les luy refusa ; sous pretexte qu'ils n'osoient prendre les armes contre des Espagnols ; parce qu'ils ne se sentoient point capables de resister aux chevaux, & aux armes à feu. Au contraire, Herrera soûtient qu'ils accorderent au General six mille hommes effectifs, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre. Il ajoûte que ces Indiens furent enrôlez dans les Compagnies Espagnoles : mais qu'à trois lieuës de Tlascala ils demanderent leur congé, parce qu'ils n'étoient pas accoûtumez à combattre hors de leur Province. Quoi qu'il en soit : car enfin cette discussion n'est pas fort importante ; il est certain qu'aucuns Tlascalteques ne servirent en cette expedition. Cortez demanda ce secours à dessein de faire du bruit & de l'éclat parmi les Soldats de Narvaez plûtôt que par aucune confiance qu'il eût en leurs armes, ni qu'il fît cas de leur maniere de combattre contre les Espagnols. D'ailleurs il est constant qu'il sortit de Tlascala sans se plaindre, & sans donner aucune atteinte à la confiance reciproque entre les Espagnols & les Habitans de cette Ville ; car il les rechercha de-

puis, & il les trouva prêts à le ſervir, quand il en eut beſoin contre les autres Indiens, où ils témoignoient beaucoup de valeur & de reſolution : ayant conſervé leur liberté en dépit des Mexicains, ſi prés de leur Ville capitale, & ſous un Prince qui tiroit ſa plus grande gloire du nom de Conquerant.

L'Armée ne ſéjourna pas à Tlaſcala, & elle paſſa à grandes journées juſqu'à Motalequita, Bourgade d'Indiens alliez, éloignée de douze lieuës de Zempoala, où Sandoval arriva preſque en même temps avec ſa troupe, & ſept Soldats de plus, qui étoient paſſez de l'Armée de Narvaez à Vera-Cruz, aprés l'empriſonnement de l'Auditeur Vaſquez, qui leur avoit fait croire que le parti qu'ils ſoûtenoient n'étoit pas le plus juſte. Cortez apprit de ces Soldats tout ce qui ſe paſſoit dans le quartier de ſon ennemi ; & Sandoval luy en donna encore des lumieres plus aſſurées : parce qu'avant que de partir, il avoit trouvé moyen d'introduire à Zempoala deux Soldats Eſpagnols, qui ſçavoient imiter parfaitement les manieres & les actions des Indiens, & dont le teint ne démentoit pas cette reſſemblance. Ils ſe dépoüillerent volontairement & avec plaiſir ; & couvrant leur nudité de quelques ornemens propres aux Indiens, ils entrerent au matin dans la Ville, chacun avec un panier de fruits ſur la tête : s'étant mêlez avec les Païſans qui vendoient cette ſorte de marchandiſe, ils la troquerent contre des grains de cryſtal ou de verre, avec une ſimplicité & une avidité de Villageois ſi bien contrefaite, que perſonne ne prit garde à leur déguiſement, & qu'ils eurent la liberté d'aller par toute la Place, & de ſe retirer avec les connoiſſances qu'ils ſouhaitoient : mais comme ils n'en furent pas encore ſatisfaits, & qu'ils voulurent s'éclaircir de la maniere dont on faiſoit la

garde en cette Armée, ils y retournerent un autre jour chargez d'herbes, avec quelques Indiens qui étoient allez au fourage, & ils ne reconnurent pas seulement le peu de vigilance des Officiers & des Soldats de ce quartier, mais encore ils en apporterent une preuve, en amenant à Vera-Cruz un cheval qu'ils enleverent, sans qu'on les en empêchât. Il arriva par hazard que ce cheval appartenoit au Capitaine Salvatierra, un de ceux qui animoient davantage Narvaez contre Hernan Cortez; ce qui rendit la prise plus considerable. Ces Espions firent ainsi tout ce que l'adresse & le cœur pouvoient contribuer à leur reputation: neanmoins leurs noms ont été malheureusement oubliez en cette action, & en une Histoire où on rencontre à chaque pas des exploits de moindre consideration, qui font honneur au nom de ceux qui les ont executez.

Cortez fondoit une partie de ses esperances sur l'ignorance de ses ennemis en l'art de la guerre. La negligence dont Narvaez conduisoit ses troupes, excitoit divers mouvemens en son imagination, qui pouvoient naître du mépris que Narvaez faisoit du petit nombre des Soldats de Cortez: & celui-ci le connoissoit assez; mais il n'étoit pas fâché de voir que ce mépris faisoit naître une fausse confiance favorable à ses desseins, & qui sembloit combattre en sa faveur: en quoi il raisonnoit sur de bons principes; puis qu'il est certain que cette espece de confiance est ennemie des précautions, & qu'elle a ruiné plusieurs Capitaines. Ainsi on doit la compter entre les plus grands perils qu'on court à la guerre; dautant qu'il arrive souvent, lors qu'on en vient aux mains, qu'on se trouve batu par l'ennemi qu'on méprisoit.

Cependant le General songeoit à préparer en diligence tout ce qui luy étoit necessaire, & à

presser Narvaez par des instances d'un accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte de sa part : Il fit donc une revûë de ses Soldats, qui se trouverent au nombre de deux cens soixante-six Espagnols, en comptant les Officiers, & la troupe de Sandoval, outre les Indiens de charge qui portoient le bagage : aprés quoi Cortez envoya pour la seconde fois le Pere Olmedo, afin de faire les derniers efforts pour parvenir à une bonne paix:& comme ce Religieux lui eut mandé le peu de fruit qu'il tiroit de sa negociation, le General desirant mettre toute la justice de son côté, ou peut-être gagner du temps, afin que les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla pussent se joindre à ses troupes, resolut d'envoyer le Capitaine Jean Velasquez de Leon ; dans la creance que la mediation de cet Officier seroit mieux reçûë à cause de sa qualité, & même qu'il étoit parent de Diego Velasquez. Cortez avoit eu depuis peu des preuves tres-solides de sa fidelité, par des protestations que Velasquez luy avoit faites, de mourir à son côté, en luy mettant entre les mains une lettre que Narvaez luy avoit écrite, pour l'inviter par de grandes promesses, de prendre son party : & le General répondit noblement à cette generosité, en confiant à la franchise & à la probité de ce Capitaine une negociation si delicate.

Lors qu'il arriva à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit se ranger sous les étendarts de son parent : & Narvaez alla au devant de luy avec beaucoup de joye : mais quand Velasquez luy eut exposé sa Commission, & que ce Commandant connut qu'il s'engageoit à soûtenir le bon droit de Cortez, il l'interrompit, & se separa de luy incivilement, quoy qu'il luy restât encore quelque esperance de reduire ce Capitaine ; puis qu'ayant que de renoüer la conversation, il comman-

da que l'on fît une revûë generale de toute son Armée en presence de Velasquez, à dessein de l'étonner, ou de le convaincre par cette vaine ostentation de ses forces. Quelques personnes conseillerent à Narvaez de le faire arrêter; mais il n'osa, parce que cet Officier avoit beaucoup d'amis dans son Armée: au contraire, il l'invita à dîner, où il fit trouver tous les Capitaines les plus attachez à ses interêts, afin qu'ils luy aidassent à le persuader. La conversation commença par des complimens & des honnêtetez: & peu de temps aprés on en vint à quelques railleries contre Cortez, qui sembloient encore échaper dans la chaleur du repas. Velasquez ne voulant pas ruïner sa negociation, dissimula d'abord: mais quand il vid que la raillerie devenoit offensante, & tournoit en invectives, sa patience échapa tout d'un coup; & élevant sa voix il dit: *Qu'on tint d'autres discours, puisqu'ils ne devoient pas, devant un homme de sa qualité, parler mal de son General qui étoit absent; & que le premier d'entre eux qui ne tiendroit pas Cortez, & tous ceux qui le suivoient, pour bons & fideles Sujets du Roy, n'avoit qu'à le luy dire en particulier, & qu'il le desabuseroit de cette opinion.* Tous ces braves se tûrent; & Narvaez même parut embarrassé, sur la maniere dont il devoit répondre. Il n'y eut qu'un jeune Capitaine, cousin de Diego Velasquez, & qui portoit le même nom, qui prit la parole, & dit à cet Officier: *Que celuy qui soûtenoit avec tant d'ardeur la cause d'un traître, ne tenoit rien du sang des Velasquez, ou ne meritoit pas d'en être sorti.* A quoy Jean Velasquez repartit par un démenti; & tira l'épée, avec une resolution si déterminée de châtier ce jeune homme, que tous les conviez eurent beaucoup de peine à le retenir: & enfin, ils le prierent de retourner au camp de Cortez, afin

afin d'éviter les accidens que son séjour pourroit produire, ce qu'il fit sur le camp, emmenant avec soy le Pere Olmedo. Il dit en partant quelques paroles, avec un emportement qui menaçoit d'une prompte vengeance, ou au moins d'une rupture ouverte.

Quelques Officiers de Narvaez furent mal satisfaits de ce qu'on laissoit partir ce Capitaine, sans l'accommoder avec son parent, afin d'écouter ses propositions & d'y rêpondre bien ou mal, suivant ce qui conviendroir. Ils disoient qu'*un homme du merite & de la qualité de Velasquez, devoit être traité avec plus d'attention. Qu'il falloit supposer qu'une personne de bon esprit, & d'une probité connuë, ne viendroit pas leur porter des propositions extravagantes ou déraisonnables. Que les formalitez de la guerre n'alloient pas jusqu'à ôter la liberté de se faire écouter, & que ce n'étoit pas une bonne politique ny une bonne voye de se rendre redoutable à son ennemi, que de lui faire connoître qu'on craignoit ses raisons.* Ces discours passerent bien-tôt des Capitaines aux Soldats, qui s'expliquoient si librement sur le peu de soin que l'on prenoit de justifier leur conduite en toute cette guerre, que Narvaez fut contraint pour appaiser ces bruits de choisir un Officier qui allât en son nom, & en celuy de tous les Espagnols de son parti, faire quelques excuses sur ce qui s'étoit passé, & sçavoir de Cortez même ce que Velasquez devoit proposer. Ils donnerent cette commission au Secretaire André de Duero, qui leur parut propre pour cet emploi, parce qu'il étoit moins animé que les autres contre Cortez, & qu'étant creature de Diego Velasquez, il ne manqueroit pas de confiance aupres de ceux qui vouloient empêcher un accommodement.

Cependant Cortez ayant entendu le Pere Ol-

medo & Jean Velasquez, reconnut qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir une bonne paix, & jugeant qu'il étoit tems de commencer la guerre, il fit marcher son armée à dessein de s'approcher de plus prés, & de s'emparer de quelque poste avantageux, où il pût attendre les Chinanteques, & agir suivant les occasions qui se presenteroient.

L'Armée étoit en marche, lorsque les coureurs de Cortez luy donnerent avis que Duero venoit de Zempoala pour luy parler. Le General alla le recevoir avec quelque esperance d'un accord dont il se flatoit. Ils se saluerent & s'embrasserent plusieurs fois, en renouvellant les protestations de leur ancienne amitié. Tous les Capitaines vinrent témoigner leur joie au Secretaire, & Cortez avant que d'entrer en matiere sur sa négociation, luy fit quelques presens & luy en promit encore davantage. Il le retint jusqu'au jour suivant, aprés qu'il l'eut invité à manger, & durant tout ce tems, ils eurent diverses conferences tête à tête avec beaucoup de franchise. Ils traitoient des moyens de réünir les deux partis, chacun d'eux paroissant souhaiter avec passion de trouver quelque voye pour adoucir Narvaez, dont l'opiniâtreté étoit l'unique obstacle qui traversoit l'accommodement. Cortez en vint jusqu'à offrir de luy ceder la conquête du Mexique, & de marcher avec ses gens à d'autres entreprises, & Duero qui le voyoit agir si noblement avec un ennemi declaré, luy proposa une entrevûë avec Narvaez, croyant qu'il pourroit l'obtenir de ce Commandant, & que toutes les difficultez seroient plus aisément levées dans une conference, où les deux Chefs s'expliqueroient par leur propre bouche. Quelques Auteurs disent que Duero avoit ordre de proposer cette conference, & d'autres, que ce fut une pensée de

Cortez. Quoiqu'il en ſoit, ils conviennent tous qu'on regla cette entrevûë auſſi-tôt que le Secretaire fut retourné à Zempoala,& qu'on en dreſſa par ſes ſoins une capitulation autentique, deſignant l'heure & le lieu où on devoit tenir la conference, chacun des deux Commandans ayant donné ſa parole par écrit, de ſe rendre accompagné ſeulement de dix Officiers, afin qu'ils fuſſent témoins de ce qui ſeroit dit & arrêté.

Mais au même tems que Cortez ſe diſpoſoit à executer de ſa part la capitulation, André de Duero l'avertit en ſecret qu'on luy préparoit une embuſcade, à deſſein de le prendre, ou de le tuer. Cet avis qui venoit de ſi bon lieu, fut encore confirmé par d'autres perſonnes qui conſervoient quelque correſpondance avec luy, ce qui l'obligea de faire connoître à Narvaez que ſa trahiſon étoit découverte. Ainſi dans la premiere chaleur de ſon reſſentiment, Cortez luy écrivit une lettre, par laquelle il luy declaroit la rupture du Traité,& remettoit à ſon épée à tirer ſatisfaction de la perfidie de ce Commandant. Sans cette connoiſſance, le procedé noble & ſincere de Cortez alloit le jetter aveuglément entre les mains de ſon ennemi, & il eut de la peine à ſe diſculper devant ſes Soldats de cette faute de precaution, & de cette confiance précipitée qu'il accordoit à Narvaez, aprés avoir eu tant de marques de ſa mauvaiſe volonté. On ne peut néanmoins accuſer d'imprudence la ſincerité de Cortez en cette occaſion, puiſque le manquement de parole & de foy dans les Traitez, eſt une infamie dont on a peine à ſoupçonner un ennemi genereux, d'autant plus que les perfidies ne tiennent point de lieu entre les ſtratagêmes, & que ces tromperies qui donnent atteinte à l'honneur, ne ſont point comptées entre les ſurpriſes que la guerre autoriſe.

CHAPITRE IX.

Cortez s'avance jusqu'à une lieuë de Zempoala. Narvaez se met en campagne avec son armée ; le mauvais tems l'oblige à se retirer, & sur cette nouvelle, Cortez forme le desein de l'attaquer dans son quartier.

CORtez demeura plus animé qu'irrité de cette derniere brutalité de Narvaez. Un ennemi dont les sentimens avoient tant de bassesse, lui parut indigne de son ressentiment, jugeant d'ailleurs qu'un homme qui vouloit gagner une victoire aux dépens de sa reputation, n'étoit pas trop assuré de ses troupes ni de sa personne même. Il hâta la marche de son armée, n'étant pas néanmoins encore bien determiné sur ce qu'il devoit entreprendre:mais ayant le cœur plein d'une tertaine confiance qui soutient la resolution d'un General, & qui semble prevenir les heureux succez par l'esperance, il se campa à une lieuë de Zempoala dans un poste fortifié en tête du ruisseau auquel ils avoient donné le nom de *Riviere de Canots*, & ayant à dos la ville de Vera-Cruz. Les Soldats trouverent en ce lieu assez de maisons pour se mettre à couvert des ardeurs du Soleil, & pour avoir la commodité de se délasser des fatigues d'une marche precipitée, & le General fit avancer des sentinelles bien au-delà du ruisseau. Il donna les premieres heures au repos des Soldats, se reservant à déliberer avec les Capitaines de ce qu'il falloit faire suivant les avis qu'il attendoit de l'armée des ennemis, où il avoit

gagné des amis, & où il croyoit que tous ceux qui n'approuvoient pas cette guerre, le deviendroient dans l'occasion. Ce fut cette suppostion & le peu d'experience de Narvaez qui luy donnerent l'assurance de s'approcher si prés de Zempoala, sans craindre qu'on le taxât d'imprudence ou de temerité.

Narvaez fut informé de ce mouvement & du lieu où son ennemi étoit posté. Alors avec une précipitation plus impetueuse que diligente, & qui dégeneroit en desordre & en confusion, il voulut se mettre en campagne. Il fit publier la guerre, comme si elle n'eût point été déja publique, & mit à deux mille écus la tête de Cortez, & celles de Sandoval & de Velasquez à quelque chose de moins. Ce Commandant ordonnoit plusieurs choses en même tems avec un air chagrin: ses ordres étoient mêlez de menaces, & il paroissoit de la crainte dans le mépris qu'il témoignoit de son ennemi. Enfin son armée se mit en bataille, sans qu'il en prit le soin: mais ses Capitaines se rangerent d'eux-mêmes par hazard & sans prendre ses ordres. Aprés avoir marché environ un quart de lieuë, Narvaez s'arrêta à dessein d'attendre Cortez à la campagne, se persuadant folement que ce General auroit assez peu de lumiere pour l'attaquer en un poste où son ennemi pouvoit s'aider avec tant d'avantage du grand nombre de Soldats qu'il conduisoit. Il demeura tout un jour en ce lieu, & en cette vaine creance perdant du tems, & flatant son imagination de diverses pensées dont il tiroit de la joie & de la confiance. Il partageoit déja tout le butin à ses Soldats & tous les tresors de Mexique à ses Capitaines, & sans songer à la bataille il ne parloit que de la victoire. Cependant le Soleil se coucha dans un nuage qui avança la nuit & qui

répandit peu de tems aprés une si grande abondance d'eau, que les Soldats de Narvaez maudirent la sortie, & crierent qu'on les ramenât au quartier. Les Capitaines eurent bien-tôt leur part de l'impatience, & le Commandant qui n'étoit pas moins sensible à l'incommodité, ne fit pas de grands efforts pour les retenir, outre qu'ils n'étoient pas accoûtumez à resister aux injures du tems, & que plusieurs avoient peu d'inclination pour une guerre qui pouvoit avoir de si fâcheuses suites.

On avoit appris que Cortez se tenoit ferme en son poste de l'autre côté du ruisseau: ainsi les Soldats & les Officiers crurent avec quelque sorte d'apparence qu'ils n'avoient rien à craindre durant cette nuit; & comme on ne trouve jamais de difficulté aux raisons que le desir inspire, tout le monde conclut à la retraite qu'ils firent en desordre, en courant chercher le couvert comme des gens qui fuïent. Néanmoins Narvaez ne voulut pas separer ses troupes, parce qu'il prétendoit retourner en campagne le lendemain, plutôt que par aucune crainte qu'il eût de Cortez, quoiqu'il affecta de prendre le pretexte du soin qu'un General doit avoir lorsque l'ennemi est proche. Il logea donc toute son armée dans le principal Temple de la Ville, qui consistoit en trois donjons ou Chapelles peu éloignées l'une de l'autre en une situation avantageuse & d'une grande étenduë, où l'on montoit par un escalier fort glissant & difficile qui donnoit encore plus de sureté à la hauteur. On garnit de toute l'artillerie le haut de l'escalier qui servoit de paillier ou de vestibule. Le Commandant choisit pour son logis le donjon du milieu, où il se retira avec quelques Capitaines & environ cent Soldats, & il partagea le reste de son armée dans les deux au-

tres. Il envoya quelques cavaliers battre la campagne, & détacha deux sentinelles sur les avenuës. Aprés ces diligences qui à son avis ne laissoient rien à souhaiter dans l'art le plus rafiné de la guerre, Narvaez donna au repos le reste de la nuit, si éloigné de toute sorte de danger, au moins en son imagination, qu'il s'abandonna au sommeil sans aucune resistance de la part des soucis.

André de Duero depêcha aussi-tôt à Cortez un homme de confiance qu'il n'eut pas de peine à mettre hors de la Place, afin de luy faire sçavoir la retraite de Narvaez & la maniere dont il avoit disposé le logement de ses troupes. Le dessein du Secretaire étoit d'avertir son ami qu'il pouvoit passer cette nuit tranquillement, plutôt que de le provoquer à quelque entreprise: mais ce General ne fut pas long-tems à se determiner sur cet avis, & à saisir l'occasion favorable qui sembloit l'inviter. Il avoit medité sur tous les divers incidens que cette guerre pouvoit produire; & comme il est bon quelquefois de fermer les yeux sur les difficultez que l'éloignement fait paroître plus considerables, & qu'il y a des occasions où le raisonnement fait tort à l'exécution, Cortez assembla d'abord ses Soldats & il les mit en ordre de bataille, quoique l'orage ne fût pas encore cessé: mais ces gens endurcis à de plus rudes fatigues, obéïrent aussi-tôt sans se plaindre ni demander la raison de ce mouvement imprevû, tant ils se reposoient sur la conduite de leur General. Ils passerent le ruisseau dans l'eau jusqu'à la ceinture, & aprés avoir surmonté cette difficulté, Cortez leur fit un discours où il leur communiqua sa resolution, sans la mettre en doute & aussi sans refuser le conseil qu'on pourroit luy donner. Il leur apprit le desordre de la retraite

des ennemis que la rigueur du tems avoit obligez à fuir en leur quartier, & la confusion de leurs logemens dans les tours de ce temple. Il leur representa fortement l'indolente tranquillité de ces gens & de leurs Officiers, & la facilité qu'on auroit à les attaquer avant qu'ils se fussent rëünis pour former un bataillon & voyant que son dessein n'étoit pas seulement approuvé, mais encore applaudi, il poursuivit avec une nouvelle ardeur. *Cette nuit*, dit-il, *mes amis, le Ciel nous met entre les mains l'occasion la plus favorable que nos desirs mêmes se puissent figurer. Vous allez maintenant avoir des preuves de la confiance que j'ay en vôtre valeur, & je vais declarer jusqu'à quel point elle éleve mes pensées & mes desseins. Il n'y a qu'un moment que nous attendions nos ennemis & que nous esperions les vaincre à la faveur de ce ruisseau qui nous couvroit, & maintenant nous les tenons endormis & separez sur la foy du mépris qu'ils font de nous & qui nous procure ces avantages. Cette honteuse impatience qui leur a fait abandonner la campagne pour éviter la rigueur de l'orage, qui est un mal necessaire & d'ailleurs fort peu considerable, doit nous apprendre de quelle maniere le repos est goûté par des gens qui le cherchent avec tant de mollesse, & qui le prennent sans aucun soupçon. Narvaez ignore l'exactitude que la guerre demande : ses Soldats tout neufs n'ont jamais vû que cette occasion, où la nuit ne leur sera pas favorable pour se rallier sans desordre durant l'obscurité. Plusieurs encore sont mal satisfaits de leur Commandant : quelques-uns sont affectionnez à nôtre party, & il s'en trouve un assez bon nombre qui ont en horreur cette guerre, comme étant entreprise contre nous de gayeté de cœur & sans raison : & vous sçavez que les bras deviennent pesans & en-*

gourdis lorſqu'ils agiſſent contre le mouvement de la volonté. Nous devons traiter les uns & les autres comme des ennemis, juſqu'à ce qu'ils ſe declarent, puiſque c'eſt la victoire qui doit décider qui d'eux ou de nous doit porter le nom de traîtres. Il eſt vray que la raiſon eſt pour nous: mais à la guerre la raiſon eſt toûjours contre les négligens, & ſe range ordinairement du côté du vainqueur. Nos ennemis viennent uſurper tout ce que vous avez acquis, & ils n'aſpirent à rien moins qu'à ſe rendre maîtres de vôtre liberté, de vos biens & de vos eſperances. Ils s'attribueront vos victoires, les pays que vous avez conquis aux dépens de vôtre ſang & toute la gloire de vos exploits. Ce qu'il y a de plus cruel, eſt qu'en s'efforçant de mettre le pied ſur nos têtes, ils cherchent encore à ruiner le ſervice du Roy & les progrés de nôtre Religion qui ſe perdront avec nous, & quoique ce crime ſoit ſur leur compte, on doutera quels ſeront les coupables. Le ſeul moyen de prevenir ces maux, eſt de combattre en ce moment avec la valeur que vous avez toûjours témoignée: c'eſt ce que vous ſçaurez mieux faire que je ne puis le dire. Aux armes, mes amis, la victoire s'eſt toûjours declarée pour vous. Animez vôtre cœur par la vûë du ſervice que vous devez à Dieu & au Roy. Ayez l'honneur devant les yeux, & ſongez que vous combatez pour une juſte cauſe. Je vous accompagnerai dans les plus grands dangers, & je cherche moins à vous animer par mes diſcours, qu'à vous perſuader par mon exemple.

Ce diſcours de Cortez inſpira une telle ardeur à ſes Soldats, qu'ils le preſſerent de marcher ſans retardement. Ils admiroient tous ſa prudence & ſa reſolution, & quelques-uns luy proteſterent que s'il ſongeoit encore à s'accommoder avec Narvaez ils ne luy obéïroient pas. Ces pa-

roles de gens déterminez ne déplurent pas au General, parce qu'elles partoient du cœur, & non pas d'un esprit de rebellion. Il forma sans perdre de tems trois petits bataillons qui devoient marcher à l'assaut les uns aprés les autres. Sandoval commandoit le premier, composé de soixante hommes, en comptant les Capitaines George & Gonzale d'Alvarado, Alonse d'Avila, Jean Velasquez de Leon, Jean Nuñez de Mercado, & nôtre Bernard Diaz del Castillo. Le Mestre de Camp Christophle d'Olid eut la conduite du second aussi de soixante hommes, assisté d'André de Tapia, Rodrigue Rangel, Jean Xaramille & Bernardin Vasquez de Tapia. Le General commandoit le dernier bataillon, & avoit auprés de sa personne les Capitaines Diego d'Ordaz, Alonse de Grado, Christophe & Martin de Gamboa, Diego Pizarre & Dominique d'Albuquerquē. L'ordre étoit que Sandoval avec sa troupe feroit les premiers efforts pour gagner l'escalier du Temple, & ôter aux ennemis l'usage de leur artillerie, aprés quoy il devoit partager ses Soldats, afin d'empêcher des deux côtez la communication des autres donjons. Cortez luy recommanda sur tout de faire observer un grand silence à ses Soldats. Olid eut charge de courir le plus vîte qu'il pourroit attaquer à vive force le donjon où Narvaez étoit, & Cortez devoit le suivre afin d'animer les Soldats & de porter du secours où il seroit necessaire, faisant alors retentir les tambours & les autres bruits de guerre, afin que la surprise mît en desordre & en confusion le premier mouvement des ennemis.

Alors le Pere Olmedo fit une exhortation Chrétienne fondée sur ce principe, qu'ils alloient combatre pour la cause de Dieu, & qu'ainsi ils devoient se mettre en la disposition de me-

riter ſes graces & ſon aſſiſtance. On trouvoit ſur ce chemin une Croix que ces mêmes Soldats avoient plantée en allant à Mexique, & lorſqu'ils y furent arrivez, & que tous les Soldats & Officiers ſe furent proſternez à genoux, le Pere leur dicta un Acte de Contrition qu'ils repeterent fort devotement, & aprés avoir ordonné de reciter la Confeſſion generale, il leur donna la benediction & l'Abſolution, laiſſant leurs cœurs animez d'un eſprit plus ſaint & auſſi genereux que le premier, puiſque le repos de la conſcience ôte aux perils ce qu'ils ont d'affreux, & donne un plus noble motif au mépris de la mort.

Aprés cette pieuſe precaution, Cortez rangea ſes trois bataillons, marquant aux Piquiers & aux Arquebuſiers les poſtes qu'ils devoient tenir. Il repeta les ordres aux Commandans, & recommandant le ſilence à tout le monde, il donna pour le mot le *Saint Eſprit*, dont on celebroit la Fête le jour même de cette action. Aprés quoy il fit marcher au même ordre qu'on devoit combatre & au petit pas, afin que les Soldats allaſſent au combat ſans être fatiguez de la marche, & auſſi pour laiſſer aux ennemis le tems de s'abandonner au ſommeil, prétendant s'aider de leur négligence & de leur tranquillité pour les batre avec moins de riſque, ſans faire aucun ſcrupule d'employer en cette occaſion & contre ſa maniere d'agir ouverte & genereuſe, cette eſpece de ſurpriſe que les Anciens ont appellé malice des grands Capitaines, puiſque ces ſtratagêmes où la bonne foy n'eſt point bleſſée ſont permis à la guerre, où on diſpute encore de la preference entre l'adreſſe de l'eſprit & la force du courage.

CHAPITRE X.

Cortez arrive à Zempoala, où il trouve de la resistance. Il emporte la victoire, & prend Narvaez, reduisant son Armée à servir sous son Commandement.

L'Armé de Cortez avoit fait environ une demie lieuë, lorsque les Coureurs revinrent avec une sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée, & rapporterent que l'autre sentinelle moins avancée leur avoit échapé entre les buissons dont ce Pays étoit couvert. Cet accident détruisit la pensée que l'on avoit de surprendre les ennemis, & les Capitaines s'assemblerent pour consulter sur ce sujet. Ils jugerent tous, qu'en cas que ce soldat eût découvert la marche de l'Armée, il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât à la Ville par le droit chemin : mais qu'il prendroit un detour, afin d'éviter le peril ; sur quoy on conclut tout d'une voix de s'avancer en diligence afin d'arriver avant ce soldat, ou au moins en même tems que luy, supposant qu'encore qu'on n'eût pas l'avantage de les trouver endormis, on les attaqueroit toûjours mal éveillez, & dans le premier trouble d'une pareille surprise. C'est ainsi qu'ils raisonnoient sans s'arrêter, & faisant doubler le pas, ils laisserent auprés d'un ruisseau écarté du chemin les chevaux, le bagage & tout ce qui embarassoit la marche. Cependant cette sentinelle, que la peur avoit rendu fort legere, arriva au quartier avant les troupes de Cortez, & donna l'alarme en criant que l'ennemi s'approchoit,

Les plus éveillez coururent aux armes, & menerent le Soldat à Narvaez, qui aprés quelques questions, méprisa l'avis, & celui qui le donnoit: tenant pour impossible que Cortez vint avec si peu de monde l'attaquer en son logement, ni que ces gens pussent marcher durant une nuit si obscure, & un temps si rude.

Il étoit prés de minuit lors que Cortez entra dans Zempoala; il eut le bonheur de n'être point rencontré par les Cavaliers que Narvaez avoit envoyez battre l'estrade, qui vrai-semblablement s'étoient égarez durant l'obscurité, ou peut-être mis à couvert à cause de la pluye. Ainsi Cortez put pénetrer dans la Ville jusques à la vûë du Temple sans rencontrer un corps de garde, ni même une sentinelle qui l'arrêtât. La dispute de Narvaez duroit encore avec le Soldat, qui assuroit avoir reconnu non-seulement les coureurs, mais encore toute l'armée qui s'avançoit en diligence. Neanmoins, on se forgeoit encore des pretextes de confiance, & on perdoit à raisonner sur les apparences de ce rapport, le temps qu'on auroit dû employer à en prevenir les suites: quand même il auroit été faux, les Soldats inquiets & éveillez se croisoient au haut des degrez du Temple; les uns peu resolus, les autres attendant les ordres du Commandant: mais tous les armes à la main, & presque en état de combattre.

Cortez connut alors qu'il étoit découvert, & comme il se trouvoit dans le second cas qu'on avoit prévû, il se resolut de les attaquer avant qu'ils se fussent mis en ordre pour le soûtenir. Il donna donc le signal du combat, & Sandoval avec sa troupe commença à monter les degrez: quelques Canoniers qui étoient de garde entendirent le bruit, & mettant le feu à deux ou trois pieces, ils avertirent pour la seconde fois, de courir aux armes, sans qu'on en pût douter. Le

bruit des tambours ſucceda à celui de l'artillerie, & les Soldats de Narvaez qui étoient le plus prés des degrez accoururent pour les défendre. Le combat ſe reduiſit bien-tôt aux coups de picque & d'épée ; & Sandoval eut beaucoup de peine à le ſoûtenir contre une troupe plus groſſe que la ſienne, & dans un poſte deſavantageux. Olid vint à propos le ſecourir : Cortez ayant laiſſé ſon corps de reſerve en bataille, ſe jetta dans la mê-lée, l'épée à la main, & animant les ſiens du bras & de la voix, il leur donna lieu d'aller en avant: en ſorte que les ennemis ne pouvant reſiſter à cet effort, quitterent bien-tôt le dernier degré, & un moment aprés ils ſe retirerent en deſordre, abandonnant le Veſtibule & l'artillerie. Pluſieurs fuïrent à leurs logemens, les autres allerent pour défendre l'entrée du principal Donjon, où on combattit durant quelque temps avec une valeur égale des deux côtez.

Narvaez parut alors, aprés avoir employé quelque temps à s'armer. Il fit tout ce qui étoit poſſible pour ranimer ſes gens qui combattoient, & même pour les mettre en ordre. Aprés quoi il courut au plus fort du combat avec tant d'ar-deur, qu'il en vint aux mains avec Pierre San-chez, & Farfan qui accompagnoit Sandoval: ce Soldat luy donna dans le viſage un ſi grand coup de picque, qu'il luy creva un œil & le jetta par terre ſans ſentiment, aprés avoir dit ſeulement, *je ſuis mort*. Le bruit en courut auſſi-tôt entre ſes Soldats, qui s'en effrayerent, & leur deſordre fit divers effets. Les uns abandonnerent honteuſe-ment leur Commandant, les autres tout éperdus ceſſerent de combattre, & ceux qui firent leurs efforts pour le ſecourir s'embaraſſerent les uns les autres, & augmenterent la confuſion. Ainſi ils ſe trouverent obligez à reculer ; & les vainqueurs prirent ce temps pour retirer Narvaez, qu'ils

décendirent, ou pour mieux dire, qu'ils traînerent jusques au bas de l'escalier. Cortez manda à Sandoval qu'il s'assurât de la personne de ce Commandant; ce qui fut executé en le faisant passer au milieu du dernier bataillon: & cet homme qui avant quelques momens regardoit cette entreprise avec tant de mépris, se trouva revenant à soi non-seulement avec la douleur de sa blessure, mais encore au pouvoir des ennemis, & avec deux paires de fers, qui faisoient un terrible obstacle à sa liberté.

Le combat cessa parce qu'on ne trouvoit plus de resistance, & que tous les Soldats de Narvaez s'étoient jettez dans les Donjons si épouvantez qu'ils n'osoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les embarassant. Ceux de Cortez crierent hautement, *victoire*, les uns pour Cortez, d'autres pour le Roy, & les plus sages au nom du Saint Esprit. Ces cris d'une joye anticipée ne laisserent pas d'augmenter la frayeur des ennemis, avec une autre circonstance produite par le hazard, & qui leur persuada que Cortez menoit une puissante armée, qui leur parut occuper une grande partie de la campagne. C'est que des fenêtres de leurs Donjons ils découvroient à diverses distances, & en plusieurs endroits, des lumieres, qui en perçant l'obscurité, sembloient à leurs yeux être les méches allumées de plusieurs troupes d'Arquebusiers. C'étoit des vers semblables à ceux que nous appellons luisans, mais beaucoup plus grands & plus brillans en cet hemisphere. Cette vision fit une forte impression sur les simples Soldats, & laissa au moins quelque doute dans l'esprit des plus hardis, tant la crainte usurpe d'empire sur l'esprit des personnes affligées, & tant les moindres secours du hazard tournent à l'avantage des heureux.

Cortez commanda qu'on fit cesser les accla-

mations de la victoire, dont la confiance prise mal-à-propos est dangereuse parmi les armées, & doit être interrompuë, parce qu'elle jette les Soldats dans le relâchement & dans le desordre. Il fit tourner toute l'artillerie contre les Donjons, & fit publier en maniere de ban un pardon general à tous ceux qui se rendroient, offrant un parti raisonnable, & communication d'interêts à ceux qui s'enrolleroient sous ses Etendarts : liberté & bon passage à ceux qui voudroient se retirer à Cuba, & à tous vie, & bagues sauves. Ce cri public fut fort bien imaginé ; parce qu'il importoit extrêmement que cette declaration de la volonté du General fût connuë avant que le jour, dont la premiere pointe n'étoit pas loin, découvrît aux Soldats de Narvaez le petit nombre de leurs vainqueurs, & qu'elle leur inspirât la resolution de revenir des frayeurs qu'ils avoient conçûës mal-à-propos : puis que la crainte se tourne quelquefois en temerité, par la honte qu'on a de s'être alarmé sans fondement.

A peine eut-on publié le pardon à tous les trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient retirez, que les Soldats & les Officiers mêmes vinrent en troupe se rendre au vainqueur. Ils donnoient leurs armes en arrivant, & Cortez sans manquer aux devoirs de la civilité les reçut avec joye. Cependant il fit desarmer ceux-mêmes qui étoient de son intelligence, afin qu'on ne les reconnût pas, ou qu'ils donnassent exemple aux autres. Leur nombre s'augmenta si fort en peu de temps, qu'il falut les separer, & s'en assurer par une garde suffisante jusques à ce que le jour fit connoître les visages & les mouvemens des esprits.

Durant cet intervalle, Sandoval prit le soin de faire panser la blessure de Narvaez ; & Cortez qui se trouvoit par tout avec une ardeur infatigable, & qui songeoit particulierement à un

prisonnier

prisonnier de cette importauce, alla le voir, quoi qu'il ne voulût pas se faire connoître crainte de redoubler son affliction. Neanmoins le respect des Soldats découvrit le General ; & Narvaez se tournant vers luy, dit d'un air qui témoignoit qu'il ne connoissoit pas encore l'étenduë de sa disgrace : *Vous devez, Seigneur Capitaine, estimer beaucoup l'avanture qui me rend vôtre prisonnier.* A quoi Cortez luy répondit : *Mon amy, il faut loüer Dieu de tout; mais je puis vous jurer sans vanité, que je compte cette victoire, & vôtre prise entre les moindres Exploits qui se soient faits en ce pays ci*.

On vint alors avertir Cortez, qu'un des Donjons se défendoit encore avec opiniâtreté, & c'étoit celui où les Capitaines Salva Tierra & Diego Velasquez le jeune s'étoient retranchez, & où ils retenoient par leur autorité & par leurs persuasions, les Soldats qui se trouvoient enfermez avec eux. Cortez remonta les degrez du Temple, & les fit sommer de se rendre, autrement qu'ils seroient traitez à toute rigueur ; & voyant qu'ils étoient resolus à se défendre, ou à entrer en capitulation, il ordonna avec quelque colere qu'on battît ce Donjon de deux pieces d'artillerie. Neanmoins il avertit un peu aprés les Canoniers de ne battre que le haut du Donjon, à dessein d'épouvanter plûtôt que de faire du mal. Cet ordre fut executé ; & il n'en falut pas davantage pour obliger plusieurs de ces Soldats à venir demander quartier : laissant libre l'entrée que Jean Velasquez de Leon acheva de debarasser avec une escoüade de ses Soldats, qui se saisirent de Salvatierra, & du jeune Velasquez, ennemis declarez, & dont on pouvoit apprehender qu'ils n'eussent l'ambition de remplir la place de Narvaez ; & par cette prise la victoire se declara entierement en faveur de Cortez, qui ne perdit que deux Soldats

en ce combat. Il en eut quelques-uns de blessez, dont on a dit qu'il en mourut encore deux autres. Quinze furent tuez du côté de Narvaez, avec un Enseigne & un Capitaine : le nombre des blessez étant encore plus grand. Le General envoya Narvaez & Salvatierra à Vera-Cruz avec une escorte suffisante pour les garder, & le jeune Velasquez demeura prisonnier de son parent, qui ayant un juste sujet d'être offensé contre luy sur l'avanture de Zempoala, ne laissa pas de le faire panser, & de le regaler même avec un soin particulier. La liaison d'un même sang eut bien quelque part à cette generosité de Jean Velasquez ; mais elle étoit principalement dûë à son inclination noble, & bien-faisante. Tout cela fut executé avant le jour ; & cette action fut remarquable, en ce qu'elle n'eut pas un instant qui ne marquât la justesse des mesures que Cortez avoit prises, & les bévûës de Narvaez.

Au point du jour on vid arriver les deux mille Chinanteques que Cortez avoit mandez ; & encore qu'ils fussent venus aprés la victoire, il les remercia fort de leur assistance, qui venoit à propos, afin que les gens de Narvaez vissent qu'il ne manquoit pas d'amis dans le besoin. Ces pauvres Soldats vaincus regardoient avec beaucoup de honte & de confusion, l'état auquel ils se trouvoient alors, & le jour les surprit dans ces tristes reflexions. Ils virent arriver le secours, & reconnurent la foiblesse de ceux qui les avoient vaincus ; ce qui leur faisoit maudire la confiance de Narvaez, & accuser leur negligence : & tout cela tournoit à la gloire de Cortez, dont ils celebroient la vigilance & la hardiesse avec une égale admiration. La valeur a cet avantage, particulierement à la guerre, que ceux-mêmes qui luy portent envie ne peuvent la haïr : les malheureux ressentent leur disgrace ; mais les exploits du vainqueur ne

perdent rien de leur lustre auprés des vaincus. La verité de ces maximes ne parut jamais mieux qu'en cette rencontre: chaque Soldat de Narvaez sentoit en soi-même un secret penchant à suivre le General le plus habile & le plus brave, & à se ranger sous les Etendarts d'une armée où les Soldats sçavoient vaincre & obéïr. Cortez avoit quelques amis entre les prisonniers, & presque tous ces Soldats étoient affectionnez, les uns à sa valeur, d'autres à sa liberalité. Ses amis furent donc les premiers à lever le masque de la dissimulation; & commencerent à se declarer par des acclamations, qui émûrent l'inclination des bien-intentionnez, & enleverent la meilleure partie des autres Soldats. On leur permit de se presenter devant leur nouveau General. Ils se seroient jettez à ses pieds, s'il ne les avoit retenus dans ses bras: sur quoi chacun s'empressa de donner son nom, & ils débatoient de la préference sur le rolle. Ce qu'il y eut de singulier, est qu'entre tous ces Espagnols il ne s'en trouva pas un seul qui voulut retourner à Cuba: & ce fut alors que Cortez eut lieu de s'applaudir d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il se proposoit en cette expedition, où il souhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquerir à soi; sur quoi il voulut reconnoître la disposition de leurs esprits, qu'il trouva tournez en sa faveur, puis qu'il ordonna sur le champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point son empressement sur ce sujet; neanmoins son action ne manquoit pas de motifs qui en assuroient le succez. Les plus considerables d'entre ces Soldats de Narvaez étoient amis & d'intelligence avec Cortez; & les deux milles Chinanteques soutenoient puissamment ses interêts. Les Soldats prisonniers eurent une reconnoissance singuliere de la faveur qu'ils recevoient; ils applaudirent à la confiance de leur

nouveau General par des nouvelles acclamations; & il se fit ainsi en peu de temps une armée qui passoit déja le nombre de mille Soldats Espagnols. Outre la prise des ennemis dont il pouvoit craindre les desseins, une flotte d'onze navires & de sept brigantins qu'il mettoit en sa disposition, la ruine entiere de la derniere ressource de Diego Velasquez, & enfin des forces proportionnées à la grande entreprise qu'il meditoit; tout cela étoit dû au grand courage, à la vigilance & à l'experience du General, & encore à la valeur des Soldats, qui approuverent courageusement une si perilleuse entreprise, & qui emporterent à la pointe de l'épée non-seulement la victoire, mais encore le but principal que Cortez se proposoit: puisque suivant le sentiment de ceux qui s'érigent en arbitres de la gloire & de la reputation, le succez est, pour ainsi dire, le payement des desseins; & qu'on attribuë souvent le titre de prudens aux conseils les plus hazardeux.

CHAPITRE XI.

Cortez soûmet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combattre.

LA Cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit; où elle auroit pû causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'ordre qu'il faloit observer en une Place d'armes,

aïant l'ennemi si proche. Mais on avoit oublié en ce lieu-là toutes les regles de la guerre : lorsqu'un Capitaine se laisse tomber dans des fautes de negligence, on n'est plus surpris de luy voir faire des faux pas ; & toutes les absurditez de sa conduite deviennent des consequences necessaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en servirent pour se tirer hors du peril, & au matin, on eut avis qu'ils s'étoient joints aux bateurs d'estrade qui en étoient sortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux, qui tenoient la campagne, en resolution de rendre un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit pas beaucoup de peine ; & Cortez, avant que de prendre une plus forte resolution, envoya le Mestre de Camp Christophe d'Olid, & Diego d'Ordaz, afin d'essaïer de les reduire par les voyes de la douceur : ce qu'ils obtinrent aisément, en leur insinuant *qu'ils seroient reçus dans l'armée avec les mêmes avantages qu'on avoit accordez à leurs Compagnons*, dont l'exemple suffit pour obliger ces Cavaliers à venir offrir leur service au General, avec leurs chevaux & leurs armes. Aussi-tôt on songea à panser les blessez, & à loger l'armée : ce que le Cacique & le Peuple de Zempoala firent d'office, & avec beaucoup de joye ; en celebrant la victoire de leurs anciens amis, avec une espece de plaisir mêlé de quelque interêt, puisqu'ils se tiroient des fatigues, & de l'esclavage que ces nouveaux venus vouloient leur imposer.

Le General ne perdit point de temps à s'assûrer de la flotte : ce qui étoit un point essentiel en cette conjoncture. Il dépêcha le Capitaine François de Lugo, afin de faire mettre à terre, & conduire à Vera-Cruz, les voiles, la mâture, & les gouvernails de tous les vaisseaux. Il fit venir à Zempoala tous les Pilotes & les Mariniers de

Narvaez, & il en envoya des siens, autant qu'il étoit necessaire pour garder les corps des vaisseaux. Leur Commandant fut un Maître Pilote, appellé Pierre Cavallero; & l'emploi a paru assez important à Bernard Diaz, pour honorer cet homme du titre d'Amiral de la Mer.

Aprés ces soins, Cortez prit celuy de renvoyer les Chinanteques en leur Province: & il témoigna leur être aussi obligé du secours qu'ils luy avoient amené, que s'il en eût tiré un grand service. On donna quelques jours aux Soldats, pour se rafraîchir: & durant ce sejour, les Peuples & tous les Caciques des environs, vinrent feliciter les bons Espagnols, ou les Teules doux & benins; c'est ainsi qu'ils appelloient les Soldats de Cortez. Ils renouvellerent les protestations de leur obeïssance, & les offres de leur amitié, qu'ils accompagnerent de plusieurs presens & de regales, que les Soldats de Narvaez regardoient avec admiration, commençant à reconnoître les avantages du parti qu'ils avoient pris, par les caresses & par l'assurance de ces Peuples, qu'ils avoient vû auparavant farouches & mal contens.

Durant la plus grande chaleur de la joye, que ces heureux succez faisoient naître dans le cœur de Cortez, le peril où il avoit laissé Alvarado & ses Compagnons se presentoit vivement à sa memoire; puisque leur unique ressource ne consistoit qu'en ce peu d'esperance qu'on pouvoit fonder sur la parole que Motezuma luy avoit donnée, de n'attenter aucune nouveauté en son absence. Cortez sçavoit que ce lien est fort décrié, aux lieux où les volontez sont absoluës & souveraines; parce que certains Docteurs d'Etat pretendent avoir diverses manieres pour en relâcher les nœuds, soûtenant qu'ils n'engagent point les Rois comme les autres hommes. Le General pouvoit alors trouver dans ces maximes de justes

ſujets de crainte, ſans approuver par ſes ſoupçons cette politique, infidele & lâche ; puis qu'en ôtant aux Souverains l'engagement de leur parole, elle les diſpenſe en même temps des devoirs les plus eſſentiels de l'honneur & de la Nobleſſe.

Ainſi, ayant pris la reſolution de retourner à Mexique, & n'oſant pas mener avec ſoi tant de troupes, dans la crainte d'alarmer la confiance de Motezuma, & d'émouvoir les eſprits inquiets de ſes courtiſans, le General voulut ſeparer ſon armée, & en employer quelque partie à d'autres conquêtes. Il choiſit donc Jean Velaſquez de Leon pour aller avec deux cens hommes ſoûmettre la Province de Panuco, & Ordaz avec pareil nombre de Soldats pour peupler celle de Guazacoalco, ſe reſervant environ ſix cens Eſpagnols, nombre qui luy parut ſuffiſant à faire ſon entrée dans Mexique, avec quelque apparence de moderation, & une ſuite de vainqueur.

Mais au même temps que Cortez preparoit toutes choſes pour l'execution de ce deſſein, il ſurvint un nouvel incident qui l'obligea de prendre d'autres meſures. Il reçut une lettre de la part d'Alvarado, qui luy donnoit avis : *Que les Mexicains avoient pris les armes ; & que malgré Motezuma qui demeuroit toûjours dans ſon logement, ils avoient déja livré pluſieurs aſſauts aux Eſpagnols, avec des forces ſi redoutables par leur nombre, que lui même & tous ſes Soldats étoient perdus ſans reſſource, s'ils n'étoient bien-tôt aſſiſtez de quelques ſecours.* Un Soldat Eſpagnol apporta cette lettre, accompagné d'un Ambaſſadeur de Motezuma, dont la commiſſion étoit de repreſenter : *Qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'empêcher ce mouvement ; de remontrer la dangereuſe atteinte que les mutins donnoient à ſon autorité : de l'aſſurer qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Eſpagnols ; & en-*

fin de le presser, de se rendre à Mexique, afin d'apporter du remede à ses maux Surquoy, soit que Motezuma voulût parler du soulevement de ses Sujets, soit qu'il désignât le peril où les Espagnols se trouvoient engagez, l'un & l'autre marquent sa confiance & sa sincerité.

On n'eut pas besoin de deliberer sur la resolution qu'il faloit prendre en cette conjoncture; puisque tous les Officiers & les Soldats s'empresserent à témoigner; qu'on devoit regarder le voyage de Mexique, comme un engagement d'une necessité indispensable: Quelques-uns même alloient jusques à considerer comme un heureux & favorable présage, cet accident qui leur servoit de pretexte pour éviter le partage des forces de l'armée, & pour les ramener toutes entieres à la Cour de Motezuma, dont la reduction devoit être le fondement de toutes les autres conquêtes. Cortez nomma pour Gouverneur de Vera Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, Rodrigue Rangel dont l'intelligence & la valeur l'assuroient de la personne des prisonniers, & d'une bonne correspondance avec les Indiens alliez. Il fit une revûë generale de son armée: & laissant dans la place, la garnison qui luy parut necessaire, & quelques Soldats pour la sureté des vaisseaux, il trouva encore mille Fantassins sous les armes; & cent Cavaliers. Il leur donna differentes routes, afin de ne pas incommoder les peuples, & de pourvoir plus aisément à la subsistance des troupes: marquant le rendez-vous general en un lieu connu proche de Tlascala, où le General jugeoit à propos d'entrer avec toutes ses forces unies. Quoi qu'il eût envoyé des Commissaires à dessein de faire provision de vivres, neanmoins leurs soins n'empêcherent pas que les Soldats qui marchoient par des routes écartées ne souffrissent beaucoup en quelques endroits par la faim, & même

même par une ſoif inſupportable. Cependant les gens de Narvaez ſupporterent ces incommoditez ſans ſe décourager, ni ſe plaindre ; quoique ces mêmes Soldats euſſent paru depuis peu ſi ſenſibles à de moindres ſouffrances : ce qu'on peut attribuer à l'exemple des vieux Soldats de Cortez, ou aux grandes eſperances dont leur cœur étoit rempli : ſans ce qui étoit dû à la difference du General, dont la reputation & l'eſtime ont des influences ſecrettes, mais tres-puiſſantes ſur l'eſprit des Soldats, pour leur inſpirer la valeur & la patience.

Avant que de partir, Cortez répondit par écrit à Alvarado, & à Motezuma par ſon Ambaſſadeur. *Il les informoit l'un & l'autre de ſa victoire, de ſon retour, & de l'augmentation de ſon Armée, afin d'encourager Alvarado par l'eſperance d'un grand ſecours, & de n'alarmer pas l'Empereur, en le voyant revenir avec des forces ſi conſiderables, puiſque le ſoulevement de ſes Sujets l'obligeoit à ne les pas ſeparer.* Le General reglant le temps ſur la neceſſité faiſoit marcher l'armée le plus vîte qu'il étoit poſſible, retranchant quelques heures au repos que ſon activité luy faiſoit trouver dans le travail même. Il fit quelque ſéjour au lieu du rendez-vous, afin d'attendre les troupes qui marchoient par des routes écartées ; & enfin il arriva le dix-ſept de Juin à Tlaſcala, avec toute ſon armée en bon ordre. L'entrée fut pompeuſe, & celebrée par de grandes réjoüiſſances. Magiſcatzin reçut le General en ſon logis, & tous les Eſpagnols furent traitez & regalez par leurs hôtes avec beaucoup d'affection, & même de reſpect. Les Tlaſcalteques avoient peine à couvrir la haine qu'ils portoient aux Mexicains, ſous le pretexte de l'amour qu'ils avoient pour les Eſpagnols. Ils exageroient la conſpiration, & le peril où Alvarado ſe trouvoit par des circonſtances, où il

paroissoit plus d'affectation que de certitude. Ils pesoient l'insolence & la perfidie du Peuple du Mexique : animant les esprits des Espagnols à la vengeance;& mêlant avec peu d'adresse leurs avis avec leur passion. Ainsi les crimes encheris par un zele suspect peuvent estre des veritez dans la bouche d'un ennemi ; mais il faut prendre garde que les informations qu'il en donne sont de veritables accusations.

Le Senat resolut de faire un grand effort, & d'assembler toutes les milices, afin d'assister Cortez en cette occasion par une raison d'Etat qui n'étoit pas difficile à pénétrer. Ils vouloient attacher leur interest à la cause de leur ami, & se servir de ses forces pour détruire une bonne fois cette Nation dominante, pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le General comprit aisément leur intention ; & aprés leur avoir marqué sa reconnoissance & sa joye, il rabatit la fierté qui les poussoit à faire ce grand appareil, en opposant aux instances du Senat quelques raisons apparentes, qui en effet n'estoient que des pretextes contre d'autres pretextes. Neanmoins il reçut d'eux deux mille hommes choisis, avec leurs Capitaines ou Commandans, qui suivirent son armée, & qui rendirent de grands services dans les occasions. Il mena cette troupe pour rendre son entreprise plus sure, & aussi afin de se conserver la confiance des Tlascalteques qui avoient déja acquis assez de reputation contre les Mexicains ; & il n'en voulut pas un plus grand nombre, crainte d'éfaroucher Motezuma, & de pousser les revoltez dans le dernier desespoir. Son intention étoit de faire une entrée pacifique dans la Ville capitale, & de voir s'il pourroit ramener le Peuple par les voyes de la douceur, sans consulter alors sa colere sur le châtiment des coupables ; voulant essayer d'abord de rétablir la

tranquillité, puis qu'il est bien difficile d'appaiser une sedition, en alarmant les esprits de ceux qui luy donnent le mouvement.

Le General arriva à Mexique le jour de saint Jean, sans avoir trouvé en chemin d'autres embarras que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée passa le lac sans opposition, quoy qu'on eût devant les yeux certains indices qui pouvoient réveiller les soupçons. Les deux brigantins fabriquez par les Espagnols, étoient brisez, & demi-brûlez: on voyoit une grande solitude sur les remparts, & sur le haut de la porte: les ponts qui servoient alors à la communication étoient rompus sur les canaux; & un triste & morne silence regnoit par tout ce quartier. Tous ces signes obligeoient le General à regler les démarches de son armée, en sorte que l'Infanterie occupoit successivement les postes que l'on avoit reconnus. Ces précautions durerent jusqu'à ce que les Espagnols qui étoient auprés de Motezuma, ayant découvert le secours qui leur arrivoit, poussèrent de grands cris, qui rassurerent la marche des troupes de Cortez. Alvarado suivi de tous les Soldats, vint les recevoir à la porte de son logement, où ils celebrerent avec une égale joye le bonheur dont ils se ressentoient tous. Ils se felicitoient sur leurs victoires, au lieu de se saluer. Ils parloient tous ensemble, & s'interrompoient d'une maniere où leurs sentimens s'expliquoient avec d'autant plus de vivacité, que les embrassemens & certains discours confus sont, pour ainsi dire, l'éloquence de la joye, où le seul ton de la voix en dit plus que l'arrangement des paroles.

Motezuma, accompagné de quelques-uns de ses Officiers, vint jusqu'à la premiere cour, où il reçut le General, avec une satisfaction qui parut outrée, & emporta la Majesté, Il est con-

stant, & personne ne le nie, que ce Prince souhaitoit l'arrivée de Cortez; parce qu'il avoit besoin des forces & du conseil de ce General, afin de faire rentrer ses Peuples dans la soumission, & aussi parce qu'il se voyoit privé de cette espece de liberté que Cortez luy permettoit, en le laissant aller où il luy plaisoit: Et comme Motezuma n'étoit plus retenu en sa prison que par la force de sa parole, il ne voulût jamais user de cette liberté durant l'absence de ce General; les troubles où son Etat étoit alors, l'engageant encore plus étroitement à n'abandonner pas les Espagnols.

Bernard Diaz a écrit que Cortez répondit incivilement à ces avances d'honnêteté que Motezuma luy faisoit: qu'il luy fit mauvais visage; & qu'il se retira en son appartement, sans aller voir l'Empereur, ny souffrir qu'il le vît: qu'il lâcha même quelques paroles injurieuses en presence des Officiers de ce Prince; & enfin cet Auteur ajoûte de son propre mouvement, que Cortez parloit alors fort fierement, parce qu'il se trouvoit soûtenu d'un si grand nombre d'Espagnols. C'est ainsi que Diaz s'exprime: & Herrera a décrié encore davantage le procedé de Cortez en son Histoire, puis qu'il employe l'aveu même de ce General à prouver son infidelité. *Plusieurs*, dit-il, *ont rapporté qu'ils avoient entendu dire à Cortez, que si en arrivant il alloit voir Motezuma, ce Prince s'en trouveroit bien: mais qu'il le negligea, témoignant beaucoup de mépris pour sa personne; parce qu'il se voyoit en main de grandes forces.* Sur quoy cet Auteur produit un passage de Tacite, dont le sens est, *Que les heureux succés rendent insolens les grands Capitaines.* Neanmoins Gomara en parle autrement: & Cortez même n'en dit rien en la seconde Relation de son expedition, quoy qu'il eût été de son interêt

de faire connoître les motifs qui l'avoient obligé à tenir un procedé si irregulier, soit pour l'excuser, soit pour en faire aprouver les raisons. La sincerité des Auteurs est la régle de la creance qu'on doit avoir pour eux; mais la conduite de Cortez nous permet de douter d'une mal-honnêteté si peu vray-semblable: d'autant plus que Herrera & Diaz même assurent, que Motezuma resista à l'insolence de ses Sujets, & qu'il les retint toujours autant qu'il put: qu'ils attaquerent malgré luy le quartier des Espagnols, & que sans le respect qu'ils avoient pour ce Prince, ils auroient massacré Alvarado & ses Compagnons. Aucun Auteur n'a nié que le General ne fût bien informé de ces veritez: & la parole que l'Empereur luy tint si religieusement, ne luy laissoit pas lieu d'en douter; puisque la raison ne permet pas de croire que ce Prince retînt les armes qu'il avoit mises en mouvement, ny qu'il demeurât avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainsi il semble que c'étoit une action indigne de la prudence de Cortez, de mépriser un homme dont il pouvoit avoir besoin en plusieurs rencontres: & l'incivilité qu'on attribuë à ce General comme un effet de ce bonheur, ne convient pas à son genie. On peut donc croire, ou au moins soupçonner, que Herrera avoit donné, sur un foible fondement, dans cette opinion, en tombant sur le Manuscrit de Bernard Diaz, interprete trop passionné des actions de Cortez; & il se peut faire qu'il a adopté ce sentiment, afin de faire une vaine parade d'érudition sur la maxime de Tacite: dangereuse ambition des Historiens, qui estropient la verité, pour l'appliquer selon leur sens aux remarques qui leur plaisent; ignorant que c'est un secret de l'art tres-difficile, d'accorder la verité avec l'érudition.

CHAPITRE XII.

Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Ordaz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade ; & Cortez se détermine à la guerre.

DEux ou trois jours avant que l'armée Espagnole fût arrivée à Mexique, les rebelles s'étoient retirez de l'autre côté de la Ville, en cessant les hostilitez de propos deliberé, ainsi qu'on put le juger aisément par ce qui suivit. L'excez de leur nombre leur avoit donné une grande confiance ; & leur orgueil s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Espagnols tuez dans les combats precedens : avanture extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle insolence, aux dépens de la vie de plusieurs revoltez. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ses forces ne fussent considerablement augmentées : neanmoins elles leur parurent si peu redoutables, qu'ils userent de ce stratagême, en se retirant de dessein premedité, afin de laisser l'entrée libre aux Espagnols, & de les exterminer tous ensemble, lorsqu'ils les tiendroient renfermez dans la Ville. On ne penetra point d'abord ce dessein, quoyque leur retraite parût suspecte, & qu'on se trompe rarement, lorsqu'on juge des actions de son ennemi par les regles de la malice.

Toute l'armée se logea dans l'enceinte du quartier même, où les Espagnols & les Tlascalte-

ques trouverent du couvert. On posa les corps-de-gardes & les sentinelles, suivant toutes les précautions requises, en un temps où la guerre avoit cessé sans qu'il en parût de sujet : aprés quoy le General se retira à part avec Alvarado, afin de s'instruire de l'origine de ce soûlevement, & de connoître la source du mal, avant que d'y apporter du remede. On rencontre sur ce sujet les mêmes contradictions qui ont si souvent arrêté le cours de nôtre plume. Quelques Auteurs disent que la conspiration du Peuple de Mexique se forma par les intelligences que Narvaez avoit en cette Ville. D'autres soûtiennent que Motezuma en fut l'auteur, par le desir qu'il avoit de recouvrer la liberté : sur quoy il n'est pas necessaire de nous arrêter, puisqu'on a vû le peu de fondement de ces secrettes negociations, qu'on attribuoit à Narvaez : & que Motezuma n'avoit point de part à la fureur de son Peuple D'autres en ont cherché la source dans la fidelité des Mexicains, qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppression où il étoit, & ce sentiment s'acorde plus avec la raison, qu'avec la verité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles, assez probablement ; puisqu'ils se trouverent mêlez fort avant dans la sedition, publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inspirant aux autres cette même fureur qui les disposoit à recevoir les réponses de ces detestables Oracles. Ils repetoient ce que le Demon leur annonçoit ; & quoy qu'ils ne fussent pas les premiers auteurs du soûlevement, ils luy donnerent en effet beaucoup de chaleur, en irritant les esprits, & entretenant la sedition.

Les Ecrivains Etrangers s'éloignent encore davantage du vrai-semblable, en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautez atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Espagnols en la conquête des Indes. Ce qu'il

y a de plus fâcheux, est qu'ils appuyent la malignité de leur recit, par l'autorité du Pere Barthelemy de las Casas, ou Casaus, qui fut Evêque de Chiapa, dont ils copient ou traduisent les paroles, en nous chargeant par le témoignage d'un Auteur de nôtre Nation, & d'une qualité distinguée. Il a écrit, comme on le voit encore dans ses Ouvrages, que les Mexicains voulant divertir & regaler leur Empereur, preparerent une danse ou bal public, de ceux qu'ils appellent Mitoles; & que Alvarado voyant la quantité des joyaux dont ils étoient parez, vint avec tous ses Soldats attaquer ces miserables, qu'il massacra pour les dépoüiller; & qu'en cette funeste occasion, plus de deux mille Nobles Mexicains passerent au fil de l'épée: ce qui, selon cette Relation, reduit la conspiration aux termes d'une juste vengeance. Comme cette action est trop outrée pour tomber dans le sens d'un Capitaine, elle ne paroît pas seulement extravagante, mais encore impossible: sur quoy il est bon de sçavoir que ce Prelat sollicitoit alors le soulagement des Indiens, & que pour encherir ce qu'on leur faisoit souffrir, il s'est moins attaché à la verité, qu'à l'exageration. La plus grande partie de nos Auteurs l'ont convaincu d'un défaut de lumieres & de bonnes informations sur ces énormes cruautez dont il a accusé les Espagnols; & l'on est trop heureux de le trouver si bien refuté, qu'on n'ait rien à démêler avec le respect qui est dû à sa dignité.

La verité constante est donc, que peu de temps aprés le départ de Cortez, Alvarado reconnut que les Nobles Mexicains relâchoient beaucoup de l'attention & de la complaisance qu'ils avoient pour les Espagnols; & que cette nouveauté l'obligea de les observer, & de veiller sur leurs démarches. Il détacha quelques-uns de ses confidens pour éclairer ce qui se passoit dans la Ville;

& il apprit que le Peuple devenoit inquiet & misterieux : qu'on faisoit des assemblées en des maisons particulieres, avec certaines précautions mal concertées, qui cachoient le projet & découvroient l'intention. Il anima ses confidens, & reçut enfin par leur moïen, des lumieres tres-sûres d'une conspiration formée contre les Espagnols, ayant gagné quelques-uns des Conjurez mêmes, qui en apporterent les avis, en detestant la trahison, sans oublier leurs interêts. On approchoit du jour destiné à une grande Fête des Idoles, qu'ils celebroient par ces danses publiques, qui confondoient les Nobles indifferemment avec le Peuple, & qui mettoient toute la Ville en rumeur. Les Conjurez avoient choisi ce jour-là pour l'execution de leur dessein, supposant qu'il leur seroit fort aisé de s'assembler ainsi à découvert, sans que cette nouveauté pût donner aucun soupçon. Leur dessein étoit de commencer le bal, afin de soûlever le Peuple, en publiant qu'il s'agissoit de la liberté de leur Prince, & de la défense de leurs Dieux; remettant à ce moment la déclaration de l'entreprise, pour ne hazarder point un secret de cette importance, en le confiant mal à propos à la discretion de tout un Peuple : & veritablement cela n'étoit pas mal imaginé, la malice étant ordinairement soûtenuë de quelque sorte d'esprit.

Quelques-uns des principaux auteurs de la conjuration vinrent rendre visite à Alvarado, au matin du jour qui precedoit cette Fête solemnelle, & ils luy demanderent permission de la celebrer; tâchant de luy fermer les yeux par cette soûmission affectée. Alvarado, dont les soupçons n'étoient pas encore pleinement éclaircis, leur accorda la permission, à la charge qu'ils ne porteroient point d'armes, & qu'ils ne répandroient point de sang humain dans leurs sacrifices : cependant il apprit cette même nuit, qu'ils alloient en secret

cacher leurs armes, en un endroit fort proche du Temple. Alors voyant tous ses doutes levez, il prit une resolution temeraire, à la verité; mais qu'on auroit pû considerer comme un bon remede à un mal si violent, s'il avoit été appliqué avec une juste moderation. Alvarado prit donc ses mesures pour attaquer les Conjurez au commencement du bal, sans leur donner le loisir de prendre leurs armes, ni de soûlever le Peuple: ce qu'il fit en sortant avec cinquante Espagnols, sous pretexte de venir prendre leur part du regale, par pure curiosité. Ils trouverent ces Nobles à demi yvres, tant par la fumée des liqueurs, que par l'excez de la joye qu'ils sentoient d'avoir conduit heureusement leur trahison jusqu'à ce point là. Les Espagnols les chargerent, & les défirent sans aucune resistance, en blessant & tuant ceux qui n'eurent ni l'esprit, ni le temps de fuir, ou de se jetter par les fenêtres du Temple. L'intention du Capitaine Espagnol étoit de les châtier, & de les separer, ce qu'il obtint sans difficulté; mais non pas sans quelque desordre, parce que ses Soldats se jetterent sur les blessez & sur les morts pour arracher les joyaux qu'ils portoient. Il étoit difficile alors de retenir cette licence, & il l'est presque toûjours quand le Soldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

Tout cela fut executé avec plus d'ardeur que de prudence; les Espagnols se retirerent avec toute la fierté des vainqueurs, sans que leur Capitaine prît le soin d'informer le peuple des motifs de cette action. Il devoit publier la trahison que ces Nobles avoient dressée contre luy: montrer les armes qu'ils avoient cachées, ou faire quelque chose de sa part, afin de tourner en sa faveur les esprits de la multitude, qui a toûjours assez de disposition à se chagriner contre la Noblesse. Mais Alvarado, satisfait de la justice de l'action, & du

bonheur de l'execution, ne connut pas combien il luy importoit d'y ajoûter les ornemens de la raison ; & le peuple qui ignoroit la conſpiration, & qui voyoit le carnage qu'on avoit fait de ſes Nobles, & les joyaux qu'on leur avoit arrachez, attribua ce procedé à une avarice enragée, & en conçut tant de fureur qu'il prit les armes en un moment, & forma un corps effroyable de ſeditieux, qui ſe trouverent ſoulevez ſans que les premiers conjurez y euſſent contribué aucun de leurs ſoins.

Le General repreſenta fortement à Alvarado ſa temerité, & ſur tout l'imprudence d'avoir hazardé la plus grande partie de ſes forces en un jour, où toute la Ville étoit en mouvement, laiſſant le quartier qui devoit faire le premier de ſes ſoins, expoſé à tous les accidens qui pouvoient arriver. Il luy témoigna ſon déplaiſir de ce qu'il avoit caché à l'Empereur les premiers ſujets de ſes inquietudes ; parce qu'Alvarado n'eut aucune confiance en Motezuma, juſques à ce qu'il le vit combattre à ſon côté dans les occaſions qui ſuivirent. Au lieu qu'il devoit communiquer ſes ſoupçons à ce Prince, quand ce n'auroit pas été à deſſein de ſe prévaloir de ſon autorité ; mais afin de ſonder ſon cœur, & de connoître s'il étoit ſûr de le laiſſer avec une ſi foible garde ; ce qui étoit preſque la méme choſe que tourner le dos à l'ennemi, dont on a plus de lieu de ſe défier. Enfin, il blâma le peu de conſideration qu'il avoit eu, de ne pas juſtifier ſur l'heure une conduite ſi violente à l'exterieur auprés du peuple de Mexique, & même des coupables qu'il auroit mis dans leur tort. Ces reproches du General font bien voir que cette action, en ſes motifs, & en ſes circonſtances, n'avoit pas la malignité qu'on luy avoit imputée ; puiſque Cortez n'en ſeroit pas demeuré aux ſimples paroles, pour châ-

tier un crime aussi atroce, & il n'auroit pas manqué de prendre occasion d'en punir l'auteur, au moins par la prison, afin de faciliter un accommodement par cette espece de satisfaction. Aussi trouvons-nous qu'Alvarado même en fit la proposition au General, comme d'un moyen propre à ramener les esprits de ce peuple; mais que Cortez le rejetta, jugeant qu'il étoit bien plus noble de prendre la voye de publier les justes raisons qu'on avoit eu de punir les premiers conjurez, pour desabuser le peuple, & affoiblir la faction des Nobles.

Les revoltez ne parurent point ce soir, & il n'arriva aucun accident capable de troubler le repos de la nuit. Le jour vint; & le General voyant que le silence des ennemis duroit encore, & qu'il paroissoit infidele, à cause qu'on ne remarquoit pas un seul homme dans les ruës, ni dans tout ce qui étoit à la portée de la vûë, il fit sortir Diego d'Ordaz pour reconnoître la Ville, & penetrer le fonds de ce mistere. Ce Capitaine suivi de quatre cens soldats Espagnols ou Tlascalteques, marcha en bon ordre par la grande ruë, & découvrit bien-tôt une troupe d'Indiens en armes, que les ennemis avoient jettée devant eux, à dessein de l'amorcer. Il s'avança, voulant faire quelques prisonniers, afin de prendre langue; lors qu'il se vid en tête une effroyable multitude de gens bien armez; & un moment aprés une autre armée qui ne cedoit point en nombre à la premiere, vint luy donner à dos. Ce gros s'étoit tenu caché dans les ruës qui traversoient la principale avenuë; & l'une & l'autre troupe chargea les Espagnols avec une égale ferocité, au même temps qu'une troisiéme armée de menu Peuple parut aux fenêtres & sur les terrasses, en si grande confusion, qu'elle sembloit ôter à nos Soldats jusques à la respiration, en remplissant l'air de pierres & de traits.

Ordaz eut beſoin de toute ſa valeur & de ſon experience pour ſe tirer de ce peril promptement & ſans deſordre. Il forma ſon bataillon ſuivant le terrein, faiſant le premier & le dernier rang des Soldats armez de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, durant que les Arquebuſiers tiroient aux fenêtres & aux terraſſes. Il lui fut impoſſible d'avertir le General du danger où il ſe trouvoit : & Cortez n'ayant point d'avis, ne crut pas que ce Capitaine eût beſoin de ſecours ; ſuppoſant qu'il avoit aſſez de forces pour executer l'ordre qu'on lui avoit donné. Neanmoins la chaleur du combat ne dura pas long-temps ; parce que les Indiens chargerent confuſément ; enſorte que le trop grand nombre leur ôtoit l'uſage de leurs armes ; ou qu'ils perdirent tant de monde à la premiere attaque, que les autres ſe retirerent à une diſtance où ils ne pouvoient offenſer les nôtres, ni en être offenſez. Les Arquebuſiers eurent bien-tôt nettoyé les terraſſes : & Ordaz, qui venoit ſeulement pour reconnoître, & qui ne jugeoit pas à propos de s'engager plus avant, voyant que les ennemis l'entouroient de loin, ſans combattre autrement que par des cris & des menaces, ſe reſolut de s'ouvrir à coups d'épée, le chemin de ſa retraite : ſur quoi il donna ſes ordres, gardant la même forme de bataille ; & fit charger vigoureuſement ceux qui occupoient la ruë qui conduiſoit au quartier des Eſpagnols, au même temps qu'on repouſſoit les autres qui s'avançoient à l'avant-garde, & qu'on tiroit à ceux qui ſe découvroient au haut des maiſons. Ainſi ce Capitaine fit ſa retraite avec beaucoup de peine ; & elle lui coûta du ſang, lui-même ayant été bleſſé avec la plus grande partie de ſes Compagnons. Il en mourut huit ſur la place ; & peut-être étoient-ils de la troupe des Tlaſcalteques, puiſqu'on n'a parlé que d'un

Espagnol, qui se signala fort en cette rencontre; & qui mourut en faisant son devoir avec beaucoup de gloire. Diaz rapporte les exploits de ce brave homme, & dit qu'il se nommoit Lezcano. Les autres Auteurs n'en ont rien dit; & l'on ne sçait point son vrai nom, qui meritoit d'être connu de la posterité, qui doit neanmoins honorer sous ce surnom la memoire de ce vaillant Soldat. Cortez connut par ce succez, qu'il n'étoit pas temps d'avancer des propositions, qui en diminuant la reputation de ses forces, augmenteroient l'insolence des revoltez. Il resolut de leur laisser souhaiter d'eux-mêmes la paix, avant que de la proposer; & voulant leur inspirer le desir du repos par la rigueur du châtiment, il se preparoit à entrer dans la Ville, avec la plus grande partie de son armée. Le General n'avoit alors personne dont il pût se servir pour insinuer un accommodement: Motezuma se défioit de son autorité, & craignoit une désobéïssance de la part de ses Sujets: & entre ces rebelles il n'y avoit ni commandement, ni obeïssance. Tous commandoient, & personne ne vouloit obeïr: c'étoit un amas confus, sans gouvernement & sans distinction, composé de Noblesse & de Peuple. Cortez souhaitoit ardemment de prendre les voyes de la douceur, & il ne desesperoit pas d'y parvenir; mais il croyoit devoir la faire attendre, avant que d'employer la persuasion: en quoy il se gouvernoit comme un Capitaine sage & adroit; parce qu'il n'est ni sûr, ni avantageux d'opposer la raison desarmée, à l'impetuosité d'un Peuple seditieux; puisqu'elle ne fait, pour ainsi dire, que begaïer, lorsqu'elle n'est point soûtenuë par les armes; & que le Peuple est un monstre inéxorable, à qui les oreilles manquent, quoyqu'il ait une infinité de têtes.

CHAPITRE XIII.

Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, & sont repoussez. Cortez fait deux sorties contre eux ; & quoy qu'il les eût batus en ces deux rencontres, il voit peu d'esperance de les reduire.

LEs Mexicains poursuivirent vivement Ordaz & sa troupe : ils traitoient sa retraite de fuïte ; & ils pousserent leur victoire pretenduë avec une fureur aveugle : qui dura jusqu'à ce que l'artillerie du quartier l'arrêta, malgré eux. Le carnage qu'elle fit dans leurs troupes, les obligea à reculer, autant qu'il étoit necessaire pour s'éloigner du peril : neanmoins ils firent alte à la vûë des Espagnols ; & on connut par leur silence, & par la diligence dont ils userent à se rassembler & à se mettre en ordre, qu'ils vouloient passer à quelque nouvelle entreprise.

Leur dessein étoit de donner un assaut general au quartier, & en peu de temps toutes les ruës des environs parurent couvertes de gens en armes. Leurs timbales & leurs cors donnerent un moment aprés le signal du combat ; & tous ces mutins s'avancerent en même temps, avec une égale précipitation. Ils avoient mis à l'avant-garde plusieurs troupes d'Archers, qui en tirant aux creneaux, devoient faciliter les approches. Les décharges qu'ils faisoient étoient si épaisses, & si souvent repetées, durant que les Soldats destinez à l'assaut passoient entre leurs rangs, que nos gens qui défendoient les murailles, en furent embarrassez ; ayant une extrême peine à songer

en même temps à se défendre, & à repousser les ennemis. Le quartier fut presque inondé de la quantité de fleches ; & cette façon de parler ne doit point paroître trop hardie, puis qu'il fut necessaire d'employer plusieurs personnes à ramasser ces flèches, qui nuisoient une seconde fois aux Espagnols, en bouchant les passages qui conduisoient aux remparts. L'artillerie & les Arquebusiers faisoient un terrible carnage parmi ces revoltez : mais ils étoient si déterminez à mourir, ou à vaincre, qu'ils couroient en foule remplir le vuide que les morts avoient laissé : & ils se serroient courageusement, en foulant indifferemment les blessez & les morts.

Plusieurs en vinrent jusques à se pousser sous le canon, ou avec une obstination inconcevable, ils tâchoient de rompre les portes & d'abattre les murs avec leurs hâches garnies de pierres à fuzil. Quelques-uns élevez sur les épaules de leurs compagnons, cherchoient à en venir aux mains à la portée de leurs armes. D'autres se servoient de leurs piques comme d'échelles pour monter aux fenêtres & aux terrasses. Tous enfin se lançoient au fer & au feu, comme des bêtes farouches, dans l'excez de leur rage : & ces actions d'une temerité brutale, auroient pû passer pour des proüesses éclatantes, si la valeur y avoit pris autant de part que la ferocité.

A la fin les ennemis repoussez par tout, se retirerent aux ruës de traverse, pour se mettre à couvert. Ils s'y maintinrent jusques à ce que la nuit les separa ; parce qu'ils n'avoient pas accoûtumé de combattre durant l'absence du Soleil ; mais sans donner aucunes marques qui pussent faire esperer qu'ils renonçoient à leur entreprise : au contraire, ils eurent la hardiesse de venir troubler le repos des Espagnols, en mettant le feu en plusieurs endroits du quartier ; soit qu'ils l'eussent jetté

jetté en s'attachant aux portes & aux fenêtres, à la faveur de l'obscurité; soit qu'ils se fussent servis de leurs fleches, en les chargeant de feux d'artifice: ce qui paroît plus vrai-semblable, parce que la flâme s'empara en un moment de tout le logis avec tant de fureur, qu'on fut obligé pour la couper, d'en abattre une partie, & ensuite de travailler à mettre en défense les bréches qu'on avoit faites pour empêcher la communication de cet incendie; & cette fatigue occupa la meilleure partie de la nuit.

Le jour paroissoit à peine, lors que les ennemis revinrent, sans oser s'approcher des murs. Ils se contenterent de provoquer les Espagnols à quitter leurs remparts, en les appellant au combat par de grandes injures. Ils les traitoient de lâches & de poltrons, parce qu'ils ne se défendoient qu'à l'abri de leurs murailles: & le General qui avoit déja resolu de faire une sortie, prit l'occasion de ce défi pour animer ses Soldats. Il les prepara par un petit discours à se venger de ces injures, & forma sans perdre de temps trois bataillons, d'autant de Soldats qu'il le jugea à propos, donnant à chacun plus d'Espagnols que de Tlascalteques. Deux de ces bataillons devoient nettoyer les ruës de traverse: & le troisiéme, où Cortez marchoit en personne, suivi des plus braves Soldats de son armée, fit son attaque par la ruë de Tacuba, où le gros des ennemis paroissoit. Le General disposa ses rangs, & distribua les armes selon le besoin qu'on avoit de combattre en tête & des deux côtez, sur le modele de ce qu'Ordaz avoit pratiqué en sa retraite; jugeant que ce qui avoit merité ses loüanges, étoit digne de son imitation; ce qui étoit la marque d'une ame noble & élevée: sçachant d'ailleurs les risques où les Commandans s'exposent, lors qu'ils dédaignent de suivre les traces qui leur ont été frayées,

par les ſubalternes ; puis qu'on n'eſt pas peu éloigné de commettre des fautes, lors qu'on prétend ſe diſtinguer de ceux qui ont bien fait.

Les trois bataillons chargerent en même temps; & les ennemis reçûrent cette premiere charge ſans s'étonner ; & ſans perdre le terrein. Ils la ſoûtinrent, & attaquerent même juſqu'à en venir aux coups de main, & aux priſes. Ils eſcrimoient de leurs maſſuës, & de leurs épées de bois avec une furie deſeſperée. Ils ſe pouſſoient à corps perdu dans les piques & dans les épées, afin de donner leur coup aux dépens de leur vie. Les Arquebuſiers qui avoient leur emploi marqué contre les fenêtres & les terraſſes, ne pouvoient empêcher la grêle des pierres, parce que les Mexicains les jettoient ſans ſe montrer ; & il falut mettre le feu à quelques maiſons, afin de faire ceſſer cette ennuyeuſe hoſtilité.

Enfin les rebelles cederent à l'effort des Eſpagnols ; mais en lâchant le pied, ils rompoient les ponts qui étoient ſur les canaux, & faiſoient tête de l'autre côté, obligeant à remplir ces canaux en combatant toûjours, afin de ſuivre la victoire. Ceux qui étoient deſtinez à donner par les ruës de traverſe, chargerent cette multitude de Peuple qui les occupoit avec tant de vigueur, que le General ſe vit hors de danger d'être envelopé par derriere, & n'eut affaire qu'aux ennemis qu'il avoit en tête : juſques à ce qu'ayant rencontré une place aſſez étenduë, les trois bataillons ſe joignirent, & pouſſerent les Indiens, qui tournerent le dos confuſément, & avec la même impetuoſité qu'ils avoient été au combat.

Cortez ne permit pas qu'on pouſſât la victoire juſqu'à une entiere deſtruction de ces Sujets de Motezuma, qui fuyoient de tous côtez en deſordre, & ſon cœur ne put ſouffrir qu'on l'achevât, en répandant encore le ſang de ces miſerables,

qu'il croyoit assez punis de leur insolence par ce châtiment. Il rappella ses Soldats, & se retira, sans trouver aucune opposition qui l'engageât à un nouveau combat. Les Espagnols perdirent douze de leurs Compagnons en cette occasion, & ils eurent un grand nombre de blessez de coups de pierre ou de fleche, & personne de coups de main. Du côté des Mexicains, le nombre des morts fut si grand, que les corps qu'ils ne purent retirer, emplissoient les ruës, aprés avoir teint les canaux de leur sang. Le combat dura toute la matinée: & les Espagnols se virent quelquefois extrêmement pressez. Neanmoins l'heureux succez de cette journée fut entierement dû à leur valeur, à leur experience, & à leur discipline militaire. Aucun d'eux ne se distingua, parce qu'ils se signalerent tous également, les Soldats ainsi que les Capitaines: & que leurs exploits s'effacerent reciproquement les uns les autres. Les Tlascalteques à leur imitation parurent vaillans sans emportement, & Cortez conduisit cette action en brave & prudent Capitaine, courant de tous côtez, & toûjours avec plus d'ardeur où le peril étoit le plus grand, l'épée dans le ventre des ennemis, l'œil sur ses Soldats, & l'esprit present à tout: laissant en doute si sa hardiesse avoit plus contribué à la victoire, que son admirable conduite; car il possedoit en un souverain degré ces deux vertus, que l'on souhaite sans distinction, & qui concourent sans préference dans un grand Capitaine.

Il falut donner quelque temps au repos des Soldats, & à panser les blessez, durant trois ou quatre jours, où on songea seulement à la défense du quartier, qui eut toûjours à sa vûë l'armée des revoltez, qui luy donnerent quelques legeres attaques, en se presentant, & tournant le dos avec la même facilité. Durant cet intervalle, le General voulut tenter quelques moyens pour

obtenir la paix, en faisant proposer divers partis par des Officiers de Motezuma, qu'il laissa sortir. Cependant il n'oublioit pas de prendre d'autres mesures pour la guerre : il fit construire quatre tours ou châteaux de bois, qu'on menoit aisément sur des rouës, afin de s'en servir, s'il se presentoit quelque occasion de faire une nouvelle sortie. Chaque tour qui pouvoit contenir vingt ou trente hommes, avoit son premier plancher garni de fortes planches contre les pierres qu'on jettoit du haut des terrasses, & ses côtez étoient percez de plusieurs trous, par lesquels on pouvoit tirer sans se découvrir, à la façon des mantelets dont on se sert à la guerre, pour aller saper les murs d'une Place. Cette invention parut alors fort propre à garantir les Soldats qui devoient mettre le feu aux maisons, & rompre les tranchées qui traversoient les ruës ; & l'on ne sçait si Cortez n'eut point encore dessein d'épouvanter les ennemis par la nouveauté de ces machines roulantes.

De tous ces Officiers qui étoient sortis pour faire des propositions d'accommodement, les uns revinrent assez maltraitez, & les autres demeurerent avec les rebelles. Motezuma en fut extrêmement irrité: il souhaitoit passionnément la reduction de ses Sujets ; cachant d'ailleurs, avec un artifice aisé à penetrer, la crainte qu'il avoit qu'ils n'achevassent de perdre le respect dû à son autorité. Cependant on faisoit dans la Ville de nouveaux apprêts pour la guerre : les Seigneurs qui favorisoient la rebellion, avoient appellé leurs Sujets ; & les forces des ennemis s'augmentoient à tous momens. Ils ne cessoient point de provoquer les Espagnols dans leur quartier, où les Soldats se lassoient d'endurer cette embarassante repetition de cris & de fleches, qui ne laissoient pas d'irriter leur patience, quoi que le vent en emportât la plus grande partie.

Le General trouvant les Eſpagnols en cette diſpoſition, reſolut, ſuivant l'avis de ſes Capitaines & l'approbation de l'Empereur, de faire une nouvelle ſortie contre les Mexicains. Il mena avec ſoy la plus grande partie des Eſpagnols, & juſqu'à deux mille Tlaſcalteques, quelques pieces de canon, & les machines bien garnies; outre des chevaux qu'on menoit en main, afin de s'en ſervir quand la commodité du terrein le permettroit. Tout étoit alors en profond ſilence; mais à peine eut-on commencé la marche, que l'on reconnut la difficulté de l'entrepriſe aux cris effroyables de cette multitude, qui répondoient à l'horrible tonnerre des timbales & des cors. Les ennemis n'attendirent point qu'on les attaquât, & vinrent au devant des Eſpagnols avec une reſolution ſurprenante, & beaucoup plus d'ordre qu'ils n'avoient accoûtumé d'en garder. Ils donnerent & reçûrent la premiere décharge ſans perdre leurs rangs, & ſans témoigner trop de precipitation: neanmoins ils s'apperçûrent bien-tôt de la perte qu'ils faiſoient: ſur quoy ils firent une retraite en forme juſqu'aux premiers remparts qui traverſoient les ruës, où ces rebelles recommencerent à combattre avec tant d'opiniâtreté, qu'il fallut faire avancer quelques pieces d'artillerie, afin de les chaſſer de ces poſtes. Tous les ponts des canaux étoient levez auprés des endroits deſtinez à leur retraite: ainſi la difficulté redoubloit à tous momens, & on ne trouvoit point de lieu pour les charger à découvert. Il parut ce jour-là que leurs mouvemens étoient conduits avec plus de juſteſſe qu'on n'en remarque ordinairement dans les tumultes populaires. Ils tiroient tous enſemble, & fort bas, afin de ne point perdre leur coup dans la reſiſtance des armes: ils défendoient leurs poſtes ſans confuſion, & s'en retiroient ſans deſordre, juſques à mettre des

gens dans les canaux, qui perçoient en nageant les Espagnols à grands coups de pique. Ce qu'ils firent encore fort bien, fut de mettre sur les terrasses des pierres d'une pesanteur énorme, afin d'écraser les châteaux de bois; & ils en vinrent à bout, en les brisant en mille pieces. Tous ces actions faisoient connoître que les rebelles avoient quelqu'un qui les commandoit: car ils s'animoient & se soûtenoient à propos, & on découvroit quelques traces d'obéïssance, entre les déreglemens de cette multitude.

On combattit durant la plus grande partie du jour, les Espagnols & leurs alliez étant reduits à gagner le terrein de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup: on y brûla plusieurs maisons: & les Mexicains y verserent plus de sang qu'aux deux occasions précédentes, parce qu'ils s'approcherent de plus prés du feu du canon & de la mousqueterie, soit qu'ils n'eussent pas la liberté de fuir, comme ils avoient accoutumé, ou qu'ils en eussent été empêchez par l'obstacle de leurs remparts.

La nuit s'approchoit: & le General voyant, avec quelque chagrin, qu'il étoit engagé mal à propos à une chicane inutile, en gagnant pied à pied des postes qu'il ne vouloit pas garder, retourna en son logement; laissant, à dire vray, la sedition plus irritée que punie. Il perdit jusques à quarante Soldats, la plûpart Tlascalteques: & plus de cinquante Espagnols se retirerent blessez, ou maltraitez. Cortez même eut un coup de fleche à la main gauche; mais il portoit alors dans l'ame une playe plus profonde, ayant reconnu en cette rencontre qu'il étoit impossible de continuer la guerre avec des forces si inégales, sans perdre son armée, ou sa reputation. Ce fut pour la premiere fois que l'esperance luy manqua: cette nouveauté surprit son courage, & fit souffrir

ſa conſtance. Il s'enferma dans ſon appartement, afin de ſe donner tout entier aux reflexions, quoy qu'il prît le pretexte de ſa bleſſure. Le General y trouva dequoy exercer ſa raiſon durant la meilleure partie de la nuit. Il ſentoit un extrême déplaiſir d'être obligé à ſortir de Mexique ; & il ne voyoit point de moyen pour s'y maintenir. Il cherchoit à lutter contre les difficultez, & alors il voyoit que le bon ſens étoit du party de la défiance. Ainſi ſa valeur conteſtoit contre ſon jugement ; mais tout cela n'étoit qu'une diſpute ſans concluſion, où les conſeils de la prudence devenoient fâcheux & importuns, & qui luy apprit ce qu'il coûte à être détrompé avant qu'on en tire aucun avantage.

CHAPITRE XIV.

Motezuma exhorte Cortez à ſe retirer. Ce General luy offre de ſortir auſſi-tôt que ſes Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre aſſaut au quartier. Motezuma leur parle de deſſus la muraille, & eſt bleſſé ſans pouvoir les reduire.

MOtezuma n'eut pas une meilleure nuit : ſon eſprit flotant en de terribles inquietudes, luy repreſentoit l'infidelité de ſes Sujets, & déchiroit ſon cœur par des mouvemens contraires, qui forçoient ou flattoient ſucceſſivement ſon inclination. La colere le pouſſoit à la vengeance ; la crainte à la moderation ; & l'orgueil heurtoit toutes les autres paſſions. Il monta ce jour-là ſur la plus haute tour du quartier des Eſpagnols, d'où il reconnut entre les rebelles

le Seigneur d'Iztapalapa, & d'autres Princes qui pouvoient aspirer à l'Empire. Motezuma les vid courir de tous côtez animer les Mexicains, & les conduire avec ordre; & il n'avoit point encore éprouvé une pareille insolence de la part de sa Noblesse. Son chagrin & sa jalousie augmenterent en même temps; mais la colere prit le dessus, suivant les premiers mouvemens de son naturel, qui le poussoit à répandre du sang pour se venger. Neanmoins faisant reflexion sur les difficultez qui se presentoient, & voyant que le Peuple soûlevé faisoit un corps considerable, qui marquoit une conspiration formée & conduite avec ordre, il tomba dans l'abbattement, demeurant sans action, & sans imaginer aucun remede à ce mal; en sorte que l'étonnement & la foiblesse étoufferent les mouvemens impetueux de la ferocité: tant les dangers qui menacent la Couronne sont affreux aux Tyrans, qui en se vantant d'être redoutez, sont d'ordinaire les plus susceptibles des atteintes de la crainte.

Enfin ce Prince faisant un effort pour chercher en son esprit les voyes propres à rétablir son autorité, n'en trouva point de meilleure, que celle de renvoyer promptement les Espagnols, & de retourner en son Palais, afin d'éprouver la douceur & l'équité, avant que de lever le bras de la justice. Il fit appeller au matin le General, & il luy communiqua les motifs de son chagrin avec assez d'adresse. Il luy exposa *l'insolence de la Noblesse, affectant neanmoins de marquer qu'il ne la craignoit pas; & qu'il se sentoit plus embarrassé du châtiment qu'il devoit imposer, qu'il n'apprehendoit les suites de leur revolte.* Il ajoûta, *Que ces troubles de son Etat demandoient un prompt remede, & qu'il falloit absolument ôter toute sorte de pretexte aux seditieux, & les convaincre de leurs illusions, avant que de punir*

leurs crimes. Que tous les tumultes étoient fondez sur des apparences de raison ; & que dans les preventions d'un Peuple mutiné, la prudence conseilloit de s'introduire en cedant quelque chose, afin d'établir ensuite un empire plus absolu : Que les cris de ses Sujets étoient en quelque façon justifiez par leur objet ; puis qu'ils se reduisoient à demander la liberté de leur Prince, étant persuadez qu'il n'en joüissoit pas, & abusez seulement dans le choix des moyens qu'ils prenoient pour l'obtenir : Qu'on étoit en une situation où Cortez & ses troupes ne pouvoient plus se défendre de sortir de Mexique, sans retardement, afin qu'il pût reprendre toute son autorité, soûmettre ses Sujets rebelles, & éteindre ce feu, en éloignant la matiere qui l'entretenoit. Aprés quoi Motezuma repetant au General le recit de ce qu'il avoit souffert pour ne pas manquer à la parole qu'il lui avoit donnée, toucha legerement les sujets de chagrin qui le tourmentoient davantage. Cependant les instances qu'il lui fit d'obeïr sans replique furent si pressantes, que l'on découvroit clairement les influences de la crainte dans l'ardeur de ses prieres.

Cortez se trouvoit alors convaincu, que la retraite étoit necessaire, quoi qu'il n'eût point abandonné l'esperance de rétablir cette entreprise sur de meilleurs fondemens. Ainsi employant à propos ce qu'il avoit dirigé, afin que sa proposition parut moins surprenante, il repondit sur le champ à l'Empereur : *Que son esprit & sa raison s'accordoient à luy obeïr avec une aveugle resignation ; parce qu'il n'avoit point de passion plus forte que celle d'executer ce qui étoit agreable à sa Grandeur, sans examiner les motifs de l'ordre qu'elle luy donnoit, ni perdre le temps à luy representer des inconveniens, que sa prudence avoit sans doute prevûs & considerez puis qu'en cette sorte de discussion l'inferieur doit toûjours soûmet-*

tre son jugement, & regarder la volonté du Prince comme la plus puissante des raisons. Qu'il auroit neanmoins un tres-sensible regret de s'éloigner de luy, sans le laisser en possession d'une parfaite obeïssance de la part de ses Sujets, sur tout lors que la conjoncture de la declaration des Nobles en faveur des mutins, demandoit une attention particuliere, qui meritoit tous les soins de l'Empereur: puis que les Nobles ayant une fois franchi les bornes du devoir, se trouvent bien plus prés des derniers attentats; mais qu'il ne luy appartenoit pas de faire des raisonnemens qui pussent retarder son obeïssance, quand sa grandeur luy proposoit le départ comme un remede necessaire, connoissant parfaitement les maux de son Etat: Neanmoins que sur cette supposition, & la resolution constante de partir incessamment aves son armée pour aller à Zempoala: il osoit supplier l'Empereur de faire quitter les armes à ses Sujets, avant que les Espagnols partissent; puisque la consequence seroit tres-pernicieuse, s'ils attribueient à leur revolte ce qu'ils ne devoient qu'à la bonté de leur Prince; qu'en cela l'obstination de ces rebelles le touchoit moins que la conservation du respect dû à l'autorité de l'Empereur: puisqu'il abandonnoit par pure complaisance pour sa Grandeur, l'emploi de châtier ses revoltez, portant d'ailleurs à la pointe de son épée & de celle de ses Soldats tout ce qui luy étoit necessaire pour se retirer en toute seureté.

Motezuma n'attendoit pas une décision si prompte en la réponse du General. Il croyoit trouver plus de resistance dans son esprit; & même il apprehendoit quelque broüillerie sur un sujet où il s'étoit fort aheurté. Ce Prince témoigna donc à Cortez sa reconnoissance avec beaucoup de joye, & il parut sur son visage & au ton de sa voix qu'il commençoit à respirer. Il offrit de mander à ses Sujets qu'ils missent les armes bas,

approuvant la reflexion du General, outre qu'il sentoit une extrême repugnance à retenir les effets de sa colere contre des gens qui avoient merité son indignation, ne trouvant point le moyen d'accorder les droits de la Souveraineté avec la dissimulation. Pendant qu'il prenoit ces mesures avec le General, l'alarme sonna furieusement par tout le quartier. Cortez courut pour donner ordre à la défense, & trouva ses Soldats occupez à soûtenir un assaut que les ennemis leur livroient de tous côtez. Les Espagnols étoient toûjours alerte ; ainsi les assaillans furent reçûs à toute rigueur par la décharge du canon & des arquebusiers, sans qu'elle pût arrêter leur furie ; car ils fermoient les yeux au peril, & ils s'avançoient si brusquement en se poussant les uns les autres, que leur avant garde qui paroissoit emportée par un mouvement forcé, se trouva tout d'un coup au pied de la muraille. Ils laisserent les Archers & les Frondeurs à une juste distance, où ils recommencerent à tirer afin d'écarter ceux qui se presentoient pour repousser l'assaut qu'on donnoit en même-temps avec une égale resolution à l'attaque & à la défense. Les revoltez sauterent en plusieurs endroits par dessus le rempart ; mais le General qui avoit un corps de reserve d'Espagnols & de Tlascalteques dans la grande court du Château, envoyoit le secours necessaire aux postes les plus pressez ; & il eut alors besoin de toute son activité & de la valeur de ses Soldats, pour empêcher que la resistance ne môlît en quelques endroits ; & qu'on ne vint à reconnoître ce qui manque au courage, lors qu'il n'est pas soûtenu par la force.

Motezuma instruit de l'embarras où Cortez se trouvoit, fit appeller Marine, qu'il envoya dire au General : *Que suivant l'etat des affaires & ce qu'ils avoient resolu ensemble, il seroit bon qu'il*

se montrât à ses Sujets de dessus la muraille, afin de commander aux mutins de se retirer, & aux Nobles de venir desarmez; luy representer les pretentions des uns & des autres. Cortez reçut la proposition, jugeant que cette diligence étoit necessaire à donner quelques momens de repos aux Soldats, quand elle seroit inutile pour vaincre l'opiniâtreté de cette fiere multitude. L'Empereur se prepara d'abord à cette action avec beaucoup d'inquietude sur la disposition de l'esprit de ses Sujets en ce qui regardoit sa personne. Il prit tous les ornemens de sa dignité, le Diadême, le Manteau Imperial, les pierreries qu'il ne portoit qu'aux jours de ceremonies, & tous ces bijoux dont l'affectation publioit la défiance; puisque ces soins faisoient connoître que sa presence avoit besoin de quelque éclat exterieur pour s'attirer le respect par les yeux, ou que le secours de la pourpre & de l'or luy étoit necessaire à couvrir la foiblesse de sa Majesté. Avec tout cet appareil de grandeur, Motezuma suivi des Nobles Mexicains qui étoient demeurez à son service, monta sur le rempart, opposé à la principale avenuë. Les Soldats Espagnols étoient rangez en haye aux deux côtez de l'Empereur; & un de ses Officiers s'avançant jusques au parapet, avertit les rebelles à haute voix, qu'ils préparassent leur respect & leur attention pour le Grand Motezuma, qui vouloit bien écouter leurs demandes, & les honorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'apaiserent; la crainte l'emportant sur la fureur retint la voix, & pour ainsi dire, la respiration de ces mutins, & le Prince parut alors, composant son visage d'un air où la severité naturelle jointe à une douceur affectée, marquoient en méme temps ses chagrins & sa crainte. Plusieurs de ces rebelles se jetterent à genoux à la vûë redoutable de la personne de leur Empe-

reur ; & quelques-uns se prosternerent jusques à baiser la terre : leur crainte autorisant encore la coûtume qu'ils avoient de l'adorer. Motezuma jettant d'abord sa vûë sur toute l'assemblée l'arrêta enfin sur les Nobles ; & témoignant qu'il distinguoit ceux qui luy étoient connus, il leur commanda de s'approcher en les appellant par leurs noms. Il les honora du titre d'amis ou de parens ; & même en faisant une extrême violence à son orgueil, il les remercia du zele qui les obligeoit à souhaiter sa liberté, sans épargner les termes les plus honnêtes dans le discours qu'il leur fit, & que nous trouvons rapporté diversement dans les Auteurs, dont neanmoins la plus grande partie convient que l'Empereur s'expliqua de cette maniere.

Je suis si fort éloigné de regarder comme un crime ce mouvement de vôtre zele, que je ne puis désavoüer l'inclination qui me porte à vous en justifier. L'excez qui a paru en vôtre conduite à prendre les armes sans ma permission, n'est qu'un excez de fidelité. Vous avez crû, non sans quelque raison, que j'étois retenu par force dans ce Palais de mes Predecesseurs ; & le dessein de tirer vôtre Prince d'une injuste prison, est une trop grande entreprise pour être tentée sans un peu de désordre ; puis qu'il n'y a point de loix qui puissent renfermer une douleur extrême dans les bornes de la prudence : & quoi que vous ayez pris cette occasion de marquer vôtre inquietude sur de foibles conjectures ; puis que je suis en pleine liberté avec ces Etrangers, que vous traitez d'ennemis, je reconnois que l'erreur de vôtre imagination ne doit point ôter le merite de vôtre bonne volonté. J'ai demeuré avec eux volontairement & par mon propre choix, & j'ai crû devoir cette honnêteté au respect qu'ils m'ont toûjours rendu, & ce devoir au Prince qui les a envoyez. Ils ont main-

tenant leur congé : j'ai ordonné qu'ils se retirent, & vous les verrez incessamment sortir de ma Cour : mais il n'est pas juste que leur obeïssance previenne la vôtre, ni que leur civilité marche avant vôtre devoir Quittez les armes & paroissez comme vous le devez en ma presence, afin qu'ayant appaisé tous ces bruits & calmé ces mouvemens, vous deveniez capables de juger de la grace que je vous fais par le pardon que je vous accorde. Motezuma finit ainsi son discours, & aucun de ces revoltez ne fut assez hardi pour y répondre. Les uns étonnez de voir reduire en prieres la colere & le châtiment qu'ils attendoient, regardoient ce changement avec quelque sorte de honte,& les autres répandoient des larmes en considerant ce fier Empereur si humble,ou ce qui est encore plus déplorable, si humilié. Mais au même temps que leurs esprits étoient ainsi suspendus par ces divers mouvemens, le peuple passant en un moment de la crainte à la fureur, fit paroître un funeste effet de l'inconstance qui le pousse souvent d'une extrêmité à l'autre. La sedition recommença par un tumulte horrible : & on ne manqua pas de gens pour allumer ce feu ; puis qu'ils avoient déja élû un nouvel Empereur, ou au moins que son élection étoit déja resoluë ; car les Historiens rapportent la chose diversement.

L'insolence alla bien-tôt jusques au mépris : ils crierent à Motezuma, qu'il n'étoit plus leur Empereur, & qu'il laisât le Sceptre & la Couronne, pour prendre la quenoüille & le fuseau ; l'appellant lâche, effeminé, & vil esclave de leurs ennemis. Les cris emportoient les injures ; & le Prince tâchoit, en faisant signe des yeux & de la main, de s'attirer leur attention, lors que la quantité de traits qu'ils lancerent en ce moment, luy fit éprouver les dernieres horreurs d'un execrable attentat de la part de ses Sujets. Deux Soldats

que le General luy avoit donnez pour gardes, s'efforcerent de le couvrir avec leurs boucliers, & de prévenir le peril; mais tous leurs soins ne furent pas capables d'empêcher que Motezuma ne fut blessé de plusieurs coups de fleches, & encore plus dangereusement d'une pierre, qui l'atteignit à la tête, & dont le coup offensant le cerveau, le fit tomber sans aucun sentiment. Cortez ressentit cet accident comme un des plus cruels contre-temps qui pouvoient lui arriver. Il fit conduire l'Empereur à son appartement, & courut à la défense avec un terrible emportement: mais il se vit encore privé de la satisfaction de se venger, ne trouvant plus d'ennemis; parce qu'au moment qu'ils avoient vû tomber leur Prince, & connu qu'il étoit blessé, l'énormité de leur crime les épouvanta jusqu'à ce point, qu'ils fuirent, sans sçavoir qui les poussoit: & croyant que la colere des Dieux alloit fondre sur leurs têtes, ils chercherent de tous côtez à se dérober à la vûë du Ciel, avec cette espece de terreur confuse & affreuse, que les crimes énormes laissent ordinairement dans les esprits, à l'instant qu'on vient d'achever de les commettre.

Cortez, sans s'arrêter un moment, alla voir Motezuma, qui avoit repris quelque connoissance; mais avec tant d'impatience & de desespoir, qu'il falut le retenir pour empêcher qu'il n'attentât sur sa vie. On ne pouvoit venir à bout de le panser, parce qu'il rejettoit toute sorte de medicamens: il poussoit d'effroyables menaces, qui se terminoient en des gemissemens: la colere faisant un effort qui degeneroit en lâcheté: enfin les raisons l'offensoient, les conseils l'irritoient; & on eût dit qu'il n'avoit repris les sens, que pour perdre le jugement. Le General jugea donc à propos de donner quelque temps à la reflexion, afin que cet esprit pût se dégager des premieres im-

pressions de l'offense qu'il avoit receuë. Il le recommanda à ses domestiques ; & veritablement ce Prince étoit en une pitoyable extrémité, exposé au cruel combat de sa fierté naturelle, contre l'abatement de son esprit, & regardant comme un grand exploit la resolution de s'ôter la vie de ses propres mains : brutale ressource des esprits lâches, qui succombent sous le poids des disgraces, & ne témoignent leur valeur que contre ce qu'ils sentent de plus foible.

CHAPITRE XV.

Motezuma meurt, sans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoye son corps dans la Ville. Les Mexicains celebrent ses obseques. On rapporte les bonnes & les mauvaises qualitez de ce Prince.

L'Impatience de Motezuma continuoit de la même force : ses blessûres en devenoient plus dangereuses ; & l'on remarquoit à chaque moment la funeste influence des passions de l'ame sur la corruption des humeurs. Le coup qu'il avoit à la tête, parut d'abord considerable, & son desespoir le rendit bien-tôt mortel, parce qu'il fut impossible de luy appliquer les remedes necessaires, jusques à ce que l'abatement de ses forces le mit en état de ne pouvoir plus les soûtenir. On avoit la même peine à le reduire à prendre quelque nourriture, dont le besoin l'extenuoit, sans qu'il témoignât de vigueur, qu'en cette furieuse & déterminée resolution de s'ôter la vie. Son desespoir croissant à mesure qu'il sentoit diminuer ses forces, on connut le danger ; &

le General, qui étoit toûjours auprés de luy, parce que ce Prince se composoit, & paroissoit plus tranquille en la presence de Cortez, s'attacha serieusement à luy insinuer les choses qui luy convenoient le plus en cette conjoncture. Cortez voulut donc luy parler des veritez de nôtre Religion, essayant de l'amener par la douceur à la detestation de ses erreurs, & à la connoissance du vray Dieu. Motezuma avoit témoigné en plusieurs rencontres quelque inclination aux ceremonies & aux principes de la foy catholique. Les abus de l'Idolatrie le dégoûtoient, jusques à donner quelque esperance de sa conversion; mais sa diabolique raison d'Etat en retardoit l'effet: ainsi la superstition des autres l'engageoit, lorsque la sienne l'abandonnoit, & il donnoit plus à la crainte de ses Sujets, qu'à son respect pour ses Dieux.

Le General fit de sa part tout ce que le devoir d'un Chrêtien exigeoit de sa charité: il employa l'ardeur & la tendresse des prieres pour obliger ce Prince à reconnoître le vray Dieu, & à s'assurer d'une éternité bienheureuse, en recevant le Baptême. Frere Barthelemi d'Olmedo l'en pressoit par des raisons plus puissantes, que les Capitaines qui avoient déja le plus de part à son estime appuyoient par leurs instantes prieres; & Marine, en les expliquant, y ajoûtoit encore les motifs qui l'avoient convaincuë. Enfin quoi qu'en dise l'envie, ou la malice; car elles ont sur cela même accusé les Espagnols d'une coupable negligence, on n'oublia aucun de ces soins que les hommes peuvent apporter pour reduire un esprit à la connoissance de la verité: mais les réponses de Motezuma n'étoient que des emportemens d'un esprit outré, qui ne songeoit qu'à se venger, à faire d'horribles menaces, & à se desesperer. Aprés avoir chargé le General du châtiment des traîtres, il fut durant trois jours en cet horrible

combat ; aprés quoy ce malheureux Prince rendit son ame au Demon pour toute l'éternité, donnant les derniers soupirs de sa vie à l'esprit de vengeance & de ferocité, & laissant au monde un terrible exemple de ce qu'on doit craindre en ces momens de la part des passions, toûjours ennemies des regles, & encore plus fieres dans un esprit absolu ; puis qu'on perd la vigueur necessaire pour les assujettir, au même tems qu'elles trouvent de nouvelles ressources en l'habitude qu'on s'est faite de leur obeïr.

Tous les Espagnols furent également sensibles à la funeste mort de ce Prince, parce qu'ils étoient tous engagez à l'aimer par ses presens, par ses caresses & par les autres graces qu'il leur faisoit. Le General qui luy étoit le plus redevable, & qui faisoit la plus grande perte, en fut si sensiblement touché, que sa douleur eut quelques instans d'un chagrin inconsolable ; & toute la violence qu'il apportoit à l'empêcher de paroître sur son visage, laissa neanmoins échaper le secret de son cœur par des larmes, que ses yeux ne purent retenir. Le fondement de tous les desseins rouloit sur la sujettion volontaire de ce Prince, dont la mort déconcertoit ses mesures, & le forçoit à travailler sur un autre plan, afin d'arriver à la fin qu'il s'étoit proposée. La plus vive douleur du General étoit d'avoir vû pour comble de misere mourir l'Empereur en son obstination. Ce point essentiel partageoit son cœur entre la tristesse & la crainte, lorsque les mouvemens de sa pieté étoient confondus dans une si terrible idée.

La premiere diligence de Cortez fut d'assembler les Officiers de l'Empereur, dont il choisit six des plus considerables, à qui il ordonna de porter le corps de ce Prince dans la Ville. Quelques Sacrificateurs qu'on avoit pris dans les rencontres precedentes étoient de ce nombre ; & les

uns & les autres avoient été témoins des blessures & de la mort de Motezuma. Le General leur commanda de dire de sa part aux Princes qui donnoient les ordres aux seditieux : *Qu'il leur envoyoit le corps de leur Empereur massacré par leurs mains ; & que l'énormité de ce crime donnoit un nouveau droit à la justice de ses armes. Qu'avant que de mourir, ce Prince l'avoit prié plusieurs fois de prendre sur son compte la vengeance de cet attentat, & le châtiment d'une si horrible conspiration : neanmoins, que regardant ce malheur comme l'effet d'une brutale impetuosité du menu Peuple, dont les gens d'un esprit plus sage & plus éclairé auroient reconnu & châtié l'insolence, il en revenoit encore aux propositions de la paix, qu'il étoit prêt de leur accorder. Qu'ils pouvoient envoyer des Deputez pour entrer en conference & convenir ensemble des articles qui paroîtroient raisonnables : mais qu'ils devoient en même tems être persuadez que s'ils ne se rendoient presentement à la raison & au repentir, ils seroient traitez non seulement comme ennemis, mais comme rebelles & traîtres à leur Prince, en éprouvant sur ce pied là les dernieres rigueurs de ses armes ; puis qu'aprés la mort de Motezuma, dont le respect le retenoit dans les bornes de la moderation, il ne songeroit plus qu'à desoler & à détruire entierement la ville de Mexique ; & qu'ils connoîtroient trop tard, par une funeste experience, la difference qui se trouve entre une hostilité qui ne tend qu'à la défense, puis qu'on n'avoit d'autre dessein que celuy de les ramener à leur devoir ; & une guerre declarée, où l'on auroit toûjours devant les yeux l'obligation de punir un crime de cete nature.*

Les Mexicains partirent aussi-tôt, portant sur leurs épaules le corps de Motezuma ; & à quelques pas du quartier les seditieux vinrent le re-

connoître avec beaucoup de respect, ainsi qu'on le remarqua du haut des murailles. Ils le suivirent tous, en jettant leurs armes, & abandonnant leurs postes; & en cet instant toute la Ville retentit de pleurs & de gemissemens, témoignant que ce pitoyable spectacle, qui leur representoit leur crime, l'emportoit sur la dureté de leurs cœurs. Ils avoient déja éleu un autre Empereur, comme on le sçut bien-tôt: ainsi la douleur n'étoit point accompagnée d'un veritable repentir: mais ces restes de fidelité n'étoient point desagreables au nouveau Prince, puis qu'ils étoient rendus au nom, & non pas à la personne du Souverain. Les clameurs & les plaintes durerent toute la nuit parmi le Peuple, qui alloit en troupes par les ruës, repetant le nom de Motezuma avec une espece d'inquietude tumultueuse, qui publioit leur desespoir, sans perdre les apparences d'une sedition.

Quelques-uns ont avancé que les Mexicains traînerent le corps de l'Empereur, & qu'ils le mirent en pieces, sans pardonner à ses enfans, ni à ses femmes. D'autres ont dit qu'ils l'exposerent à la raillerie & aux outrages du menu Peuple, jusques à ce qu'un de ses domestiques ramassant quelque peu de bois, dont il fit un bûcher, brûla le corps en lieu écarté. On pouvoit attendre ces injures d'une Populace enragée, dont l'inhumanité rendroit vraisemblable tout ce qui s'éloigne le plus de la raison: neanmoins le plus certain est, qu'ils respecterent ce cadavre, affectant de témoigner, par les honneurs qu'ils luy rendirent en la pompe funebre, qu'ils étoient affligez de sa mort, comme d'une disgrace où leur intention n'avoit point eu de part: si ce n'est qu'ils ne se figurassent satisfaire ou tromper leurs Dieux, par cette apparence de respect. Ils le porterent au point du jour suivant à la montagne de Chapul-

tepeque, en grand appareil : c'est où ils celebroient les funerailles de leurs Princes, & où ils conservoient leurs cendres. Au même tems les cris & les gemissemens redoublerent dans la Ville, de la part de cette multitude qui accouroit ordinairement à de semblables fonctions. Ces circonstances furent confirmées depuis par les Mexicains mêmes, qui rapportoient les honneurs rendus à leur Prince, comme des proüesses de leur zele, ou comme une satisfaction essentielle de leur crime.

On n'a pas manqué d'Ecrivains qui ont attribué au General la mort de Motezuma, ou qui ont au moins essayé de le charger de ce crime, en assurant qu'il fit tuer ce Prince, afin de s'en débarrasser. Quelqu'un de nos Historiens rapporte qu'on le dit ainsi, sans refuter ce bruit, ni en défendre la memoire de Cortez; & quoique cette negligence ne soit pas une preuve convaincante de mauvaise intention, neanmoins elle ressemble fort à la calomnie. Il se peut faire que les Mexicains répandirent ce bruit quelque tems aprés la mort de leur Empereur, à dessein d'exciter la haine des Indiens contre les Espagnols, ou d'effacer la honte de leur Nation : mais ils ne dirent, & même ils n'imaginerent alors rien qui en approchat ; & on ne devoit point donner à la plume la liberté de publier un fait de cette consequence sur un si foible fondement. Comment se pourroit-il faire qu'un homme aussi habile & aussi appliqué que Cortez étoit, voulût se désaisir d'un gage qui faisoit sa plus grande sureté, lors qu'il avoit sur les bras les forces de tout cet Empire ? Et quel avantage pouvoit-il tirer de la mort d'un Empereur ami, & presque Sujet, pour la conquête d'un Etat soûlevé & ennemi ? La disgrace des grandes actions vient souvent de la diversité des rapports qu'on en fait ; & il est aisé

à un esprit mal tourné, d'inventer des circonstances, qui n'étant peut-être pas capables d'obscurcir la verité, l'exposent neanmoins aux atteintes de l'opinion, ou de l'ignorance, en soumettant à la temeraire credulité du vulgaire, ce qui est de plus essentiel dans l'Histoire. Les Etrangers ont pris le soin de décrier la conduite de Cortez en toute cette entreprise: mais les preuves qu'il a données de sa prudence & de son bon esprit devoient bien le garantir du soupçon d'une si haute extravagance, quand l'élevation de son ame & la haute generosité ne le défendroient pas de la malignité d'une si cruelle action. Ainsi toute la confusion en demeure à l'envie, vice sans plaisir; qui fait le supplice de ceux qui le cachent, & l'affront de ceux qui le produisent, servant de lustre à celuy qu'elle persecute, & de honte à l'envieux.

Motezuma fut un Prince que la seule nature avoit orné de grandes & rares qualitez; d'un air agreable, & rempli de majesté; d'un esprit penetrant, & d'un jugement solide, quoique sans aucun secours de l'étude; mais s'attachant à la substance des choses. Sa valeur l'avoit élevé au dessus de tous les Nobles, avant qu'il montât sur le Trône; & depuis elle luy avoit acquis entre les Etrangers la reputation la plus haute que les grands Rois puissent avoir. Son genie & ses inclinations tournées entierement à la guerre, l'avoient rendu tres-habile en cet art, à leur maniere. Ainsi, lorsque l'occasion de prendre les armes se presentoit, l'armée devenoit sa Cour ordinaire. Ce Prince avoit gagné neuf batailles, où il commandoit en personne, & par la conquête de differentes Provinces, étendu bien loin les limites de l'Empire; oubliant les brillans du Trône pour les applaudissemens du champ de bataille, & croyant que le Sceptre le plus fermé est

celuy qu'on fait du Bâton de General. Il avoit un grand fond de generosité naturelle, qui le portoit à faire des graces tres-considerables sans ostentation, donnant comme s'il acquittoit ses dettes, & mettant la magnificence entre les devoirs de la Majesté. Il aimoit la justice, & son zele alloit jusques à la severité, contre les Ministres qui la rendoient au Peuple; & il paroissoit aussi sobre à la table, que reservé sur les autres plaisirs: mais ces vertus, propres à sa personne & à sa dignité, étoient balancées & obscurcies par de plus grands vices, attachez à l'une & à l'autre. Sa moderation dans les plaisirs, n'étoit qu'une sensualité delicate & rafinée, puisque ce fut cet Empereur qui introduisit le tribut des concubines, en rendant par tous ses Roïaumes la beauté esclave de ses appetits, sans que la nouveauté du ragoût pût les rendre excusables. Sa justice alloit jusques à l'autre extremité, où elle étoit souvent confonduë avec la cruauté; parce qu'il poussoit le châtiment jusques à la vengeance, donnant au chagrin la place de la raison. Enfin la liberalité de Motezuma fut encore plus dommageable que genereuse; puis qu'elle l'obligeoit à charger ses Royaumes de tributs insupportables; & que ce fruit abominable de son iniquité étoit converti en des profusions & des dégâts inestimables. Ce Prince ne connoissoit point de milieu, entre le Sujet & l'Esclave, où il n'en vouloit point convenir; & trouvant des raisons politiques en l'oppression de ses Vassaux, leur crainte luy plaisoit encore plus que leur patience. L'orgueil fut son vice capital & dominant: il sacrifioit à son merite, lors qu'il vantoit son bonheur; & il s'estimoit plus que ses Dieux, quoi qu'il fût étroitement attaché à la superstition de son Idolatrie. Il recevoit de frequentes visites du Demon, dont la malignité forge des oracles & des visions pour

ceux qui sont avancez jusques à un certain degré dans le chemin de perdition. Cependant Motezuma se soûmit volontairement à Cortez, dans une prison qui dura tant de jours, contre toutes les regles naturelles de son ambition & de sa fierté. On auroit pû douter alors de la cause de cette soûmission ; mais on connoît maintenant par ses effets, que la main de Dieu s'étoit employée à dompter ce monstre, en luy inspirant l'esprit de douceur, afin d'introduire les Espagnols dans son Empire: ce qui fut le principe de la conversion de tant d'Idolâtres. Cet Empereur laissa quelques enfans, deux de ses fils furent tuez par les Mexicains, lors que Cortez sortit de la Ville; & les filles, au nombre de deux ou trois, se convertirent, & furent mariées à des Espagnols. Le plus illustre de tous ces enfans, fut Dom Pedro de Motezuma, qui fit profession de la Foy Catholique, peu de temps aprés la mort de son pere, & qui reçut ce nom au Baptême. Outre l'illustre naissance qu'il tenoit de son pere, il avoit encore l'honneur d'être sorti d'une Princesse de la Province de Tula. Elle étoit une des Reines qui joüissoient également des mêmes honneurs dans le Palais Royal: & elle se convertit à la Foy, à l'imitation de son fils, recevant le nom de Donna Maria de Niagua Fuchtil, titres qui marquoient la Noblesse de ses ancêtres. Le Roy honora Dom Pedro de grandes terres & de rentes en la Nouvelle Espagne, avec la qualité de Comte de Motezuma, dont la succession legitime se conserve aujourd'hui dans la Maison des Comtes de ce nom, alliée dignement avec la memoire heroïque d'une si illustre origine.

Cet Empereur regna dix-sept ans, & fut le onziéme Souverain de Mexique, & le deuxiéme du nom de Motezuma. Il perit ainsi dans un déplorable aveuglement, à la vûë de tant de secours,

& capables de le ſauver. O profondeur impénetrable des Decrets de la divine Juſtice, adreſſez à nôtre cœur, bien plus qu'à nôtre entendement.

CHAPITRE XVI.

Les Mexicains reviennent aſſieger le quartier. Cortez fait une ſortie, & gagne un de leurs Temples, qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de degât qu'il peut dans la Ville, à deſſein de les étonner, & de ſe retirer plus aiſément.

LEs Mexicains ne firent aucun mouvement conſiderable, durant les trois jours que Motezuma languit de ſes bleſſures, quoy qu'il y eût toûjours des troupes en vûë, qui faiſoient quelques legeres irruptions, que l'on repouſſoit aiſément. On auroit pû douter ſi cette ſuſpenſion étoit un effet de l'horreur de leur crime, ou de la crainte de leur Empereur, irrité par une ſi cruelle offenſe, ſi on n'avoit appris, peu de jours aprés, que ce refroidiſſement procedoit du Peuple, qui ſe trouvoit en deſordre & ſans Chefs; parce que les Nobles étoient occupez à couronner un nouvel Empereur qui ſelon les informations qu'on en eut, ſe nommoit Quetlavaca, Roy d'Iztacpalapa, & ſecond Electeur de l'Empire. Il ne vêquit que peu de jours; & la memoire de ſon nom a été preſque effacée, par ſa foibleſſe & ſon peu d'application. Les Mexicains qui étoient ſortis avec le corps de Motezuma, ne revinrent pas; & cette marque d'opiniâtreté au commencement d'un nouvel Empire, faiſoit tirer

de mauvaises consequences. Cortez souhaitoit faire sa retraite avec reputation, suivant qu'il s'y étoit engagé avec ses Capitaines & ses Soldats, jugeant bien qu'il avoit besoin de nouvelles forces pour revenir à Mexique, avec plus d'esperance de conquerir cette Ville, ce qu'il avoit toûjours consideré comme devant arriver quelque jour, & qu'il regardoit alors comme une obligation qui luy étoit imposée depuis la mort de Motezuma, dont le respect retranchoit les desseins du General à des bornes moins courageuses.

On ne fut pas long-tems à être éclairci de ce que les Indiens tramoient durant cette suspension, puis qu'ils recommencerent la guerre avec plus d'ordre & de forces au point du jour qui suivit les obseques de Motezuma. Les premiers rayons du Soleil découvrirent aux Espagnols toutes les ruës autour du quartier garnies d'un grand nombre d'Indiens armez, qui occupoient encore les tours d'un Temple peu éloigné du quartier, dont on pouvoit en battre une partie, en commandement, à coups d'arc & de fronde. Le General auroit fortifié ce poste s'il eût eu assez de forces pour les separer; mais il ne vouloit pas tomber dans la béveuë de ceux qui abandonnent le necessaire pour s'attacher à la précaution.

On montoit par cent degrez à la terrasse de ce Temple, qui soûtenoit quelques tours assez spacieuses, où cinq cens Soldats choisis entre la plus brave Noblesse de Mexique, avoient pris leur poste, si fort resolus de s'y maintenir, qu'ils s'étoient pourvûs d'armes & de vivres pour plusieurs jours.

Cortez trouva de l'embarras à déloger les ennemis de ce poste dominant, dont l'avantage étant une fois reconnu, & mis en œuvre par les Mexicains pouvoit avoir de funestes suites, ce qui l'obligeoit à faire un prompt & vigoureux effort

afin de les prevenir. L'ordre qu'il ſuivit pour y réüſſir ſans hazarder beaucoup, fut de faire ſortir la plus grande partie de ſa troupe, dont il forma pluſieurs bataillons auſſi forts qu'il le jugea à propos, afin de défendre les avenuës & s'oppoſer au ſecours. Il commit l'attaque du Temple au Capitaine Eſcobar avec ſa compagnie & cent autres Soldats d'élite. On commença d'abord à combattre aux avenuës dont les Eſpagnols ſe ſaiſirent; & un moment aprés Eſcobar attaqua le Temple, & ſe rendit maître & du Veſtibule & d'une partie des degrez ſans reſiſtance, parce que les Indiens ſe laiſſerent engager exprés; & lors qu'ils virent l'occaſion favorable, ils parurent tout à coup aux baluſtres ou parapets d'en haut, & chargerent les Eſpagnols à coups de fleches & de dards ſi furieuſement, qu'ils les obligerent à s'arrêter. Eſcobar fit tirer à ceux qui ſe découvroient; mais il ne put ſoûtenir la ſeconde charge qui fut encore plus rude. Ils avoient preparé de groſſes pierres & des pieces de bois qu'ils pouſſoient du haut de l'eſcalier, & qui roulant avec une rapidité augmentée par la pente des degrez, obligerent les Eſpagnols à reculer juſques à trois fois. Quelques-unes de ces pieces de bois étoient à demi enflammées à deſſein de les rendre plus nuiſibles par une groſſiere imitation de nos armes à feu, qui devoit être un grand effort d'eſprit de leurs Ingenieurs. En effet les Soldats s'ouvroient pour éviter le coup, & lorſque les rangs étoient une fois rompus, il faloit neceſſairement perdre du terrain.

Le General accompagné d'une troupe de Cavaliers, couroit à tous les endroits où on combattoit; & il reconnut le deſavantage de ſes gens: ſur quoy ne conſultant que ſa valeur, il mit pied à terre, & aprés avoir fortifié la troupe d'Eſcobar de quelque Tlaſcalteques du corps de reſer-

ve, & des Cavaliers qui le suivoient, il se fit attacher une rondache au bras où il étoit blessé: & se jetta sur les degrez l'épée à la main d'un air si fier & si determiné, que dés ce moment ceux qui le suivoient ne connurent plus le peril. Les obstacles de l'assaut furent surmontez en un moment: on gagna heureusement le plus haut degré, & ensuite la balustrade où on vint aux mains à coups d'épée & de massuë. Les Mexicains étoient tous nobles, & leur resistance marqua la difference que l'amour de la gloire met entre les hommes. Ils se laissoient tailler en pieces plutôt que de rendre les armes. Quelques-uns se precipitoient par dessus les appuis, persuadez que ce genre de mort qui étoit de leur choix avoit quelque chose de plus noble: & les Ministres du Temple, aprés avoir appellé plusieurs fois le peuple à la défense de leurs Dieux, moururent tous en combattant comme des desesperez: en sorte que Cortez se vid en peu de tems maître de ce poste par le carnage de cette Noblesse Mexicaine, sans perdre un seul homme, & avec peu de blessez. On ne doit pas oublier en ce lieu la haute resolution que deux braves Indiens conceurent dans l'embarras de la mêlée, & la vigueur dont ils tâcherent d'en venir à l'execution. Ces vaillans hommes déterminez à sacrifier leur vie à leur patrie, & croyant achever la guerre par leur mort, concerterent ensemble de se precipiter du plus haut du Temple avec le General. Ils marcherent toûjours unis, & lors qu'ils apperçurent Cortez sur le bord du precipice, ils jetterent leurs armes à dessein de s'approcher de luy comme des deserteurs qui venoient se rendre. Ils mirent le genou en terre en posture de supplians, & sans perdre un moment ils se jetterent sur le General, & se lancerent par dessus la balustrade, le poids de leur prise devant donner une plus grande im-

preſſion à cet effort. Cortez s'en défit neanmoins heureuſement, mais avec quelque peine, & leur attentat luy donna bien moins de colere que d'admiration, lorſque la mort de ces Indiens luy fit connoître le peril qu'il avoit évité, ſans deſaprouver leur témérité, pour la part que la grandeur du courage y pouvoit pretendre.

Cette attaque du Temple eut quelques circonſtances qui en faciliterent le ſuccés avec moins de perte. Les Indiens s'épouvanterent lors qu'ils virent redoubler le nombre des aſſaillans, & à leur tête ce même Capitaine qu'ils croyoient invincible. Ils ſe preſenterent à la défenſe des degrez avec plus de precipitation que de diligence: & on remarqua que les pieces de bois qu'ils rouloient d'en haut en travers, ce qui devoit faire le plus grand effet, paſſerent toutes de leur long entre les Eſpagnols, qu'elles n'offenſerent preſque point. Cet accident fut trop ſouvent réïteré pour être fortuit. Quelques-uns même l'ont rapporté entre les merveilles que la divine Providence fit éclatter en cette conquête. La faute pouvoit venir du trouble où ils ſe trouverent qui les empêcha de jetter ces pieces avec plus de précaution; mais il eſt conſtant que cet accident facilita beaucoup la priſe du Temple: & entre tant d'évenemens qu'on ne doit attribuer qu'à Dieu ſeul en toute cette guerre, on peut ſans pouſſer trop loin la credulité, balancer quelquefois entre le miracle & le cas fortuit.

Cortez fit auſſi-tôt tranſporter à ſon quartier les vivres dont ils avoient garni les magaſins du Temple, en une quantité conſiderable, & qui fut d'un grand ſecours en cette occaſion. Il commanda qu'on y mît le feu, & qu'on rasât les tours & quelques maiſons entre ce lieu & ſon logement, qui empêchoient que l'artillerie ne commandât ſur cette éminence. On commit ce ſoin aux Tlaſ-

calteques qui s'en acquitterent promptement. Alors le General revenant à ses troupes qui étoient engagées dans les ruës, trouva qu'un gros considerable de Mexicains avoit chargé les Espagnols par celle de Tacuba ; & que ses gens extrêmement pressez défendoient cette principale avenuë avec beaucoup de peine. Cortez remonta d'abord à cheval, & passant le bras blessé dans les rênes de la bride, il prit une lance & courut au secours. Tous les Cavaliers le suivirent avec la compagnie d'Escobar, & d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis, qu'on perçoit à coup de lance, sans en perdre un seul dans l'épaisseur de la foule, outre ceux qui étoient renversez & foulez aux pieds. Le combat fut sanglant, parce que les Indiens qui s'écartoient pour éviter le choc, donnoient dans l'infanterie qui les tailloit en pieces sans beaucoup de peine. Cependant le General oubliant sa prudence, & flatté par ses exploits, se laissa emporter si avant à l'ardeur du combat, que lors qu'il se reconnut, il vid que la retraite luy étoit interdite, parce que le gros des ennemis qui fuyoient devant l'Infanterie venoit tomber sur luy, & le mettoit en danger de la vie par la victoire de ses gens mêmes.

En cette extremité Cortez resolut de se jetter dans une autre ruë où il crut trouver moins d'embarras ; & à quelques pas de l'entrée il rencontra un party considerable d'Indiens en desordre, qui menoient prisonnier son grand amy André de Duero, tombé entre leurs mains par la chûte de son cheval. Le dessein qu'ils eurent d'abord de le conduire au sacrifice luy sauva la vie ; car le General poussant furieusement au milieu de cette troupe, écarta ceux qui tenoient Duero, & mit les autres en desordre ; en sorte que ce Cavalier eut la liberté de se dégager, & de se saisir d'un poignard qu'ils luy avoient laissé par im-

prudence en le desarmant. Il en tua quelques Indiens & regagna sa lance & son cheval. Alors les deux amis se joignirent & passerent la ruë au grand galop, en perçant les troupes des ennemis, jusques à ce qu'ils rencontrerent leurs gens. Le General compta toûjours depuis cette action entre ses plus heureuses avantures, puis qu'au moment qu'il n'étoit pas trop assuré de sa propre vie, il se trouva en main une occasion de sauver celle de son meilleur ami. C'est ainsi que sa bonne fortune, dans le sens qu'un Chrêtien le doit prendre, l'assistoit si à propos, que ses fautes mêmes luy produisoient des occasions d'acquerir de la gloire.

Les ennemis étoient déja en mouvement pour se retirer de tous côtez ; & le General ne crut pas qu'il fût necessaire de s'engager plus avant ; parce qu'il étoit impossible de suivre la victoire sans laisser le quartier découvert. Il fit sonner la retraite ; & quoique les Soldats revinssent las & fatiguez d'un combat qui avoit duré si long-tems, il n'y eut que peu de blessez, & on n'en perdit pas un seul. Ce bonheur ajoûtoit un nouveau plaisir au repos qu'ils goûtoient ; puisque rien n'est meilleur que la victoire, à essuyer les sueurs du combat. On brûla plusieurs maisons en cette rencontre ; & la perte des Mexicains donna lieu de croire que la rigueur du châtiment pourroit les corriger. Quelques Auteurs ont mis cette sortie entre celles qui furent faites avant la mort de Motezuma ; mais la seconde Relation de Cortez même nous apprend qu'elle ne se fit qu'aprés la mort de l'Empereur : & nous l'avons suivie, sans nous arrêter à une plus exacte discussion ; parce que cet incident n'est pas un de ceux dont la situation importe beaucoup à l'Histoire. Le succez de l'assaut du Temple étoit dû principalement à la valeur du General, parce que son courage &

son exemple apprirent aux Soldats que les difficultez qui les arrêtoient n'étoient pas insurmontables. Il oublia deux fois ce jour-là, de quelle importance est la personne d'un General pour la conservation de ses troupes en se jettant dans le peril avec plus d'ardeur que de prudence ; & ces excez de vivacité quoi qu'ils réüssissent, meritent plus d'admiration que de loüanges.

Cette action fut d'un si grand éclat entre les Mexicains, qu'ils la firent peindre comme une avanture extraordinaire ; & on trouva depuis quelques toiles qui representoient au naturel l'attaque des degrez, le combat sur la terrasse, & en dernier lieu leur défaite entiere, sans épargner l'incendie & la ruïne des tours, ni déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols ; ces Peintures leur tenant lieu d'Histoires, où ils respectoient la fidelité, parce qu'ils regardoient comme un crime, d'imposer à la posterité. Neanmoins on remarqua fort bien qu'ils ne manquoient pas de malice, à feindre quelques secours pour sauver la gloire de leur Nation. Ils avoient peint plusieurs Espagnols estropiez & blessez ; faisant à coups de pinceau un carnage que leurs armes n'avoient pas fait, & honorant leur perte par le prix qu'elle avoit coûté: faute d'exactitude, dont les Historiens mêmes ne sçauroient laver leur profession ; puis qu'ils se font, pour ainsi dire, un peché d'habitude de cette espece de soin, qui fait prendre aux circonstances le tour de l'inclination qui conduit leur plume. Ainsi on lit fort peu d'Histoires dont le stile n'accuse la Patrie, ou l'affection de l'Auteur. Plutarque en son traité de la gloire des Atheniens trouve quelque rapport entre l'Histoire & la Peinture ; il veut qu'on fasse une vive & exacte description des Pays, & qu'on represente aux yeux les actions qu'on rapporte: mais cette ressemblance

ressemblance de la plume au pinceau n'est jamais plus juste que lors qu'on décrit les lieux où les choses sont arrivées ; par des traits artificieux, que l'on fait passer pour des ornemens de la narration, qui font la perspective des tableaux, & que l'on peut appeller les lointains de la verité.

CHAPITRE XVII.

Les Mexicains proposent un traité de paix, à dessein de faire perir les Espagnols par la famine. On penetre leur intention, & Cortez assemble ses Capitaines. Ils prennent la resolution de sortir de Mexique cette nuit même.

Le jour suivant les Mexicains demanderent une conference, & on la leur accorda avec quelque esperance de parvenir à un accommodement raisonnable. Cortez alla jusques sur la muraille pour entendre leurs propositions ; & quelques nobles s'étant avancez, luy declarerent de la part du nouvel Empereur : *Qu'il se disposât sans remise, à marcher avec son armée vers la mer, où ses grands canots l'attendoient ; & qu'on cesseroit les attaques durant le tems dont il auroit besoin pour preparer son voyage. Que s'il ne se determinoit promtement à prendre ce party, il devoit être assuré de perir, luy & tous ses Soldats, sans aucune ressource : puisque les Mexicains étoient déja convaincus par plusieurs experiences, que les Espagnols n'étoient point immortels, & que quand la mort de chaque Soldat devroit leur coûter vingt mille hommes, il leur en resteroit encore assez pour chanter la derniere victoire.* Le

General répondit : *Que les Espagnols ne s'étoient jamais vanté d'être immortels ; mais seulement d'avoir plus de courage & de force que tous les autres hommes , & si élevez au dessus de ceux de leur Nation , que sans avoir besoin d'un plus grand nombre de Soldats , il se sentoit assez de cœur pour entreprendre de détruire non seulement la Ville , mais encore tout l'Empire de Mexique. Qu'ayant neanmoins un extréme déplaisir de ce qu'ils avoient souffert par leur obstination , son dessein étoit de se retirer , puisque le sujet de son Ambassade étoit fini par la mort du grand Motezuma ; dont la bonté & la consideration le retenoit à sa Cour. Qu'il alloit executer cette resolution , pourvû que de part & d'autre on s'assurât de quelques conditions raisonnables , afin qu'il eût la commodité de se disposer à ce voyage.*

Les Ministres du nouveau gouvernement s'étoient assemblez en presence de l'Empereur , afin de consulter sur les moyens de soûtenir la guerre ; & aprés plusieurs deliberations , ils avoient arrêté , qu'afin d'éviter le carnage que les armes des Etrangers faisoient de leurs Soldats , la mort déplorable de tant de Noblesse , & la ruine de la Ville , il étoit à propos de les affamer par un siege. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein d'attendre que les Espagnols se rendissent , ils vouloient seulement les affoiblir , & les tailler en pieces quand ils n'auroient plus de forces. Ces Ministres avoient imaginé ce nouveau genre de siege , inconnu jusques alors en leur milice : & ils n'avoient introduit ce pourparler de paix qu'afin d'obtenir la suspension d'armes qu'ils souhaitoient ; supposant qu'ils pourroient entretenir la negotiation par diverses propositions , jusques à ce qu'on eût consumé le peu de vivres qui étoient dans le quartier : sur quoy ils donnerent ordre aux commandans des troupes , qu'ils prissent un extréme soin

d'empêcher le ſecours, d'occuper de loin & de prés tous les paſſages par où les aſſiegez pouvoient s'échaper : & de rompre tous les ponts des chauſſées qui conduiſoient au chemin de Vera-Cruz. Ils jugeoient que la politique ne ſouffroit pas qu'on les laiſſât ſortir de la Ville pour aller ſoûlever les Provinces mal ſatisfaites, ou ſe refaire à l'abri des murailles de Tlaſcala.

Quelques-uns de ces Miniſtres firent attention ſur la miſere à quoy on expoſoit pluſieurs Mexicains des plus conſiderables, priſonniers dans le quartier,& qui alloient neceſſairement perir par la faim, avant que les ennemis en ſentiſſent les premieres atteintes : mais ils parurent tous ſi zelez pour le Public, qu'ils conclurent que ces priſonniers ſeroient trop heureux de mourir pour leur Patrie ; & peut-être ce qui fit tort à ces malheureux, fut de ſe trouver en la compagnie de trois fils de Motezuma, dont la mort n'auroit pas été fort regrettée en cette aſſemblée ; parce que l'aîné étoit un jeune homme digne de regner, aimé du peuple ; & l'unique ſujet qui pouvoit donner de la jalouſie au nouvel Empereur : foibleſſe pitoyable des miniſtres de ce caractere, qui ſatisfont à leurs paſſions, lors qu'ils croyent travailler au bien de l'Etat.

Ce qui leur faiſoit le plus de peine, étoit le Chef de leurs infames Sacrificateurs ; qui étoit en la même priſon ; car ils le reveroient comme la ſeconde perſonne de l'Etat : & ils croyoient qu'en le laiſſant perir, ils commettroient un grand crime contre les Dieux ; ſur quoy l'adreſſe dont ils uſerent pour obtenir ſa liberté, eſt fort remarquable. Les mêmes Envoyez revinrent ſur le ſoir à la conference, & propoſerent de la part de leur Prince : *Qu'afin d'éviter les conteſtations qui pourroient retarder le traité, il ſeroit bon que quelqu'un des Mexicains priſonniers, bien inſtruit de*

tout ce qui devoit entrer en negotiation : vint trouver les Ministres de l'Empereur. Cet expedient parut assez plausible, & sans difficulté, & du moment qu'ils s'apperçûrent qu'on le goûtoit, ils insinuerent aux Espagnols amiablement & par forme d'avis que personne ne seroit si propre à cet employ, qu'un bon homme de Sacrificateur qu'ils tenoient en prison, parce qu'il sçauroit faire valoir leurs raisons, & vaincre les difficultez qui se presenteroient. Ce pretexte specieux, & assez bien imaginé, eut l'effet qu'ils pretendoient. Ce n'est pas qu'on n'eût penetré l'artifice de la proposition, qu'ils negligeoient si fort en apparence : mais comme les veuës du General alloient à découvrir le fond de leur intention, il crut qu'il luy importoit beaucoup moins de se défaire d'un prisonnier abominable & embarrassant. Le Sacrificateur sortit donc, fort bien informé de quelques conditions aisées à obtenir, touchant la commodité & la facilité des passages, afin de parvenir aux conclusions plus essentielles sur le fait des armes, des ôtages & des autres articles, au retour de cet Envoyé. Mais on se vit bien-tôt desabusé sur ce sujet : les sentinelles reconnurent que les ennemis avoient investi le quartier de plus loin qu'ils n'avoient accoûtumé, & qu'ils prenoient de grandes précautions en faisant des tranchées & des remparts, afin de défendre les ouvertures des chaussées qu'ils avoient sur le lac ; des gens qui rompoient les ponts de la principale avenuë, & qui embarrassoient le chemin de Tlascala ; & ces diligences découvrirent le secret de leurs conferences.

Cette nouvelle émut le General ; mais comme il avoit appris à surmonter des obstacles plus difficiles, il revint à son assiette naturelle, & dans la premiere chaleur de ses reflexions, qui alloient toûjours aux remedes, il ordonna qu'on fist un

pont de grosses solives & de planches assez fortes pour soûtenir le canon, afin de traverser les coupures qu'ils avoient faites à la chaussée. Le pont étoit fabriqué d'une maniere que quarante hommes pouvoient l'ébranler & le conduire aisément. Cortez ne s'arrêta qu'autant qu'il fut necessaire pour mettre cet ouvrage sur les chantiers, & assembla les Capitaines, afin de prendre leurs avis sur le tems auquel on devoit faire la retraite. Il leur proposa cet article avec beaucoup d'indifference, soit qu'il n'eût rien décidé là dessus, soit qu'il ne voulût pas se charger de l'évenement. Les avis furent partagez ; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour, & l'un & l'autre party avoit de fortes raisons. Les premiers disoient : *Que la prudence & la valeur n'étant point opposées, on devoit choisir la voye la plus sûre. Que les Mexicains par usage ou par superstition quittoient les armes durant la nuit : & qu'il falloit supposer encore que le traité de paix qu'ils croyoient presque arrêté les tiendroit alors moins éveillez ; & que leur dessein étant d'embarrasser la sortie des Espagnols, ainsi qu'on le jugeoit par leurs travaux ; ils pouvoient considerer le risque d'un combat au passage du lac, où on ne pouvoit dresser de rangs, ni se servir de la cavalerie, outre qu'ils auroient les flancs découverts aux canots des ennemis qu'ils auroient encore à percer & à soûtenir en tête & en queuë.* Ceux qui étoient d'un autre avis disoient : *Qu'il étoit presque impratiquable de hazarder durant la nuit une marche avec bagage & artillerie par un chemin incertain & élevé sur l'eau, lors même que la disposition du tems couvert & pluvieux augmentoit les tenebres & l'absurdité d'une pareille resolution. Que l'entreprise de mettre une armée en mouvement avec tout son attirail, & l'embarras de marcher en jettant des ponts pour*

s'ouvrir des passages, ne pouvoit s'executer sans bruit & sans retardement; & qu'il étoit juste de profiter de la negligence de son ennemi, mais qu'on ne pouvoit jamais compter sur cette supposition. Que l'habitude des Mexicains de ne point prendre les armes durant la nuit n'étoit pas si bien fondée qu'on le supposoit, puis qu'ils l'avoient interrompuë lors qu'ils vinrent mettre le feu au quartier & s'emparer du Temple qui en étoit proche. Ainsi qu'elle n'étoit point un motif suffisant à se persuader qu'ils eussent entierement abandonné une ressource qui devoit attirer toute leur attention: qu'il y auroit toujours moins de risque pour les Espagnols, de sortir en combattant en plein jour, que de faire une retraite qui auroit l'apparence d'une fuite afin d'aller chercher honteusement un abry chez les nations qui leur étoient alliées; & qui peut-être ayant perdu l'idée de leur valeur, mépriseroient leur amitié. Enfin que ce seroit toûjours une méchante politique d'avoir besoin de ses amis, & d'avoir recours à eux, aprés avoir perdu la reputation.

La resolution de se retirer durant la nuit passa au plus grand nombre des voix; & Cortez s'y rendit paroissant encore emporté par quelque motif reservé, Tous les Officiers convinrent qu'il faloit se hâter, & on resolut de sortir cette nuit-là, afin de ne point laisser aux ennemis le tems de prendre de nouvelles mesures pour embarrasser le passage de la digue par des remparts & des tranchées dont ils avoient accoûtumé d'en fortifier les ouvertures. Le General pressa la construction du pont; & quoy qu'il y ait lieu de croire que son intention eût été d'en faire construire deux autres, parce que les Mexicains avoient rompu la digue en trois endroits; neanmoins le tems ne permit pas qu'on fist cette diligence: & elle ne parut pas necessaire, parce qu'on se figu-

ra qu'on pourroit transporter le pont d'un canal à l'autre, durant que l'armée passeroit. Mais on reconnoît ordinairement trop tard en ces suppositions la difference qui se trouve entre la speculation & la pratique.

On ne peut nier que le General ne témoignât plus d'indifference & moins d'action qu'à l'ordinaire en cette contestation de ses Capitaines. On a crû qu'il étoit entré au Conseil, prévenu de l'opinion qui prévalut sur la vaine prédiction d'un Astrologue, qui vint luy donner un avis mysterieux, de marcher cette nuit même; parce que la plus grande partie de l'armée periroit, s'il laissoit passer certaine constellation favorable qui étoit prête à se tourner en un aspect infortuné. Ce Devin, nommé Botello, avoit une place de Soldat volontaire, & étoit plus connu dans les troupes sous le nom de Sorcier, auquel il répondoit sans se fâcher, croyant qu'il étoit un attribut de son habileté. Quoique cet homme n'eût aucune connoissance des belles lettres, ni aucuns principes, il se vantoit neanmoins de penetrer dans l'avenir; n'étant pas au reste si pernicieux que ceux qui sçavent ces arts diaboliques, dont ils font une étude; ni si simple, qu'il n'étalât quelques caracteres, nombres, ou paroles de celles qui contiennent une abominable stipulation avec le premier imposteur. Cortez se moquoit toûjours des pronostics de cet homme, méprisant le sujet, à cause de la profession; & il l'écouta alors avec le même mépris: mais enfin il l'écouta, ce qui étoit presque la même chose que de le consulter, lors qu'il ne devoit consulter que sa prudence, afin de choisir le meilleur party; & la fausse prédiction enleva son esprit: tant ces gens sont à craindre, & leurs observations dangereuses, que les personnes de bon sens doivent avoir en horreur, particulierement ceux

qui gouvernent les autres ; puis qu'au même tems que l'esprit en reconnoît la vanité, elles préoccupent le cœur par quelques especes qui l'entraînent vers la crainte, ou vers la confiance : & lors qu'on arrive au moment de prendre une resolution, les impressions ou les chimeres de l'imagination se revoltent contre l'entendement, & donnent toûjours quelque atteinte à la raison.

CHAPITRE XVIII.

L'armée marche en bon ordre ; & à l'entrée de la digue, les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long-tems ; & enfin elle prend terre auprés de Tacuba, avec une difficulté & une perte considerables.

On envoya sur la fin du jour un des prisonniers Mexicains, sous pretexte de continuer le traité, suivant les propositions dont le Sacrificateur étoit chargé, croyant que cette feinte serviroit à tromper les ennemis, en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne foy, & qu'on se disposoit à partir au plus tard dans huit jours. Cependant le General ne songeoit qu'à hâter les apprêts de son voyage, le peu de tems qu'on avoit rendant les momens precieux.

Il donna ses ordres, & prit le soin d'instruire tous les Capitaines, en prévenant, par une éxacte prévoyance, tous les accidens qui pouvoient traverser la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant-garde deux cens Soldats Espagnols, avec les Tlascalteques les plus aguerris, & jusques à

vingt Cavaliers, ſous le commandement de Gonzale de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo, & André de Tapia. Il commit l'arriere-garde à Pierre d'Alvarado, à Jean Velaſquez de Leon, & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez; & ce corps étoit plus fort que le premier. La bataille étoit compoſée du reſte de l'armée, & c'étoit elle qui conduiſoit les priſonniers, l'artillerie & tout le bagage. Le General fit encore un corps de reſerve auprés de ſa perſonne, afin de porter du ſecours où il ſeroit neceſſaire. Il étoit d'environ cent Soldats choiſis, ſous les Capitaines Alonſe d'Avila, Chriſtophle d'Olid, & Bernardin Vaſquez de Tapia: aprés quoy il fit un petit diſcours aux Soldats ſur les difficultez & les dangers de cette entrepriſe; ſur quoy il appuya, parce que dans les converſations qu'ils avoient enſemble, ils s'étoient prévenus de cette opinion, que les Mexicains ne combattoient jamais durant la nuit: & il étoit neceſſaire de leur inſpirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuſe ſecurité, flatteuſe ennemie des plus braves gens, dont elle pouſſe l'eſprit à la nonchalance, pour le jetter enſuite dans le trouble, au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuſe frayeur.

Alors Cortez fit apporter en une chambre de ſon appartement, l'or, l'argent & tous les joyaux qui compoſoient le treſor dont Chriſtophle de Guzman ſon Camerier avoit la charge. On en tira le quint du Roy en eſpeces les plus precieuſes, & du moindre volume, & on le mit avec toutes les formalitez requiſes entre les mains des Officiers qui avoient le ſoin des rôles & des munitions de l'armée. Le General donna une jument de ſon équipage pour ſervir avec quelques chevaux bleſſez à porter ces eſpeces, afin de ne point

charger les Indiens qui pouvoient servir dans les occasions. Le reste, suivant l'estimation que l'on put en faire, alloit au-delà de sept cens mille écus : & Cortez se resolut, sans aucune repugnance, à abandonner cette somme, en protestant publiquement : *Qu'il n'étoit pas tems de s'en embarrasser, & qu'il seroit honteux d'occuper si indignement leurs mains, qui devoient être libres pour la défense de leur vie & de leur reputation.* Neanmoins comme il reconnut que les Soldats touchez de cette perte, n'approuvoient pas un desinteressement si genereux, il dit en sortant : *Que la retraite qu'ils alloient faire ne devoit point être considerée comme un abandonnement des biens qu'ils avoient acquis, ni du dessein de conquerir cet Empire, mais seulement comme une disposition necessaire pour revenir à cette entreprise avec plus de vigueur, comme l'effort qu'on fait pour retirer le bras, sert à donner une plus grande impression au coup que l'on porte.* A quoy il ajoûta certains mots, qui firent comprendre que ce ne seroit pas un grand peché, de se munir de ce qu'on pourroit emporter commodément : ce qui étoit à peu prés remettre la chose à la discretion de l'avarice du Soldat. Ainsi quoique la plus grande partie, sur tout ceux qui avoient de l'honneur, voyant ces richesses en leur pouvoir, n'en eussent pris que ce qui ne pouvoit les empêcher de courir aux occasions ; les autres, & particulierement les gens de Narvaez, s'attacherent au pillage sans aucune consideration, accusant la petite capacité de leurs manches & de leurs pochettes, & chargeant leurs épaules au-delà de leurs forces. Il semble que cette permission fut une tache à la prévoyance de Cortez, qui ne pouvoit ignorer que le butin ne retient pas seulement le bras du Soldat, mais encore son courage, puisque les gens qui n'ont pas d'attachement à leur

devoir, ſe défont bien plus aiſément du point d'honneur, que de leur proye.

On ne ſçauroit imputer autre choſe au General, ſi ce n'eſt de s'être perſuadé qu'il pouvoit faire cette marche ſans oppoſition, & cette confiance qui paroît peu conforme à ſon genie, avoit quelque relation à la prédiction de l'Aſtrologue : mais aprés avoir fait la faute de l'avoir écouté, celle-cy en eſt ſeulement la ſuite, & non pas une nouvelle erreur.

Il étoit prés de minuit lorſque les Eſpagnols ſortirent du quartier, ſans que ni leurs ſentinelles, ni leurs coureurs euſſent fait aucune rencontre : & quoique la pluye & l'obſcurité favoriſaſſent le deſſein de marcher en grand reſpect, & la penſée que les ennemis ſe tiendroient dans leurs remparts ; on obſerva neanmoins le ſilence avec tant d'exactitude, que l'on n'auroit pû obtenir par la crainte, ce que l'obéïſſance produiſit en ces Soldats. L'avant-garde paſſa ſur le pont volant, & ceux qui le conduiſoient, le porterent juſques au premier canal, où il ſervit ; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le ſoûtenoient, qu'il auroit été impoſſible de le tranſporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit ſuppoſé : mais on ne fut pas en cette peine ; parce qu'avant que l'armée eût achevé de paſſer ce premier trajet de la digue, il falut prendre les armes, les ennemis l'ayant attaquée de tous côtez, lors qu'on les attendoit le moins.

L'adreſſe dont les Barbares conduiſirent toute cette entrepriſe, eſt veritablement admirable : ils obſerverent tous les mouvemens de leurs ennemis avec une diſſimulation fine & éclairée. Ils aſſemblerent & diſtribuerent ſans bruit la multitude incroyable de leurs troupes: & ils s'aiderent du ſilence & de l'obſcurité, afin de parvenir plus

sûrement au dessein qu'ils avoient de s'approcher sans être découverts. Le lac fut entierement couvert de canots armez, qui vinrent par les deux côtez de la chaussée, commencer le combat avec tant de sang froid & d'ordre, qu'au méme tems qu'on entendit l'effroyable tintamarre de leurs cris & de leurs cors, on sentit les coups de leurs fleches.

Toute l'armée étoit perduë sans ressource, si les Indiens avoient gardé dans la chaleur du combat le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant; mais la moderation étoit pour eux un état si violent, que l'obéïssance cessa du moment que la colere vint à s'allumer, & l'habitude l'emporta. Ils chargerent en foule à l'endroit où ils remarquerent le gros de l'armée, avec une si horrible confusion, que leurs canots se mettoient en pieces en heurtant contre la chaussée; & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer, étoit encore un autre écuëil presque aussi redoutable. Les Espagnols firent un furieux carnage parmy ces miserables, nuds & en desordre; mais les forces manquoient à l'exercice continuel des épées & des masses: & un moment aprés il falut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde, où on fit la plus grande execution; parce que les Indiens qui étoient éloignez, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent en l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils sauterent sur la chaussée, en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient se tourner: & ce nouvel assaut fut d'un grands secours aux Espagnols, qui rompirent aisément les Mexicains; & aprés les avoir taillez en pieces presque tous, leurs corps servirent à combler le canal, sans qu'on eût besoin d'autre diligence que celle de les jetter dans le fossé, où ils firent un pont à nos troupes. C'est ce qu'aucuns de nos

Auteurs ont écrit, quoyque d'autres rapportent qu'on rencontra heureusement une poutre assez large, que les ennemis avoient laissée en rompant le second pont, où les Soldats passerent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride. Quoy qu'il en soit; car il n'est pas aisé d'accorder ces circonstances, & elles ne meritent pas tant d'attention; l'industrie & le bonheur contribuerent également à faire surmonter la difficulté de ce passage: & l'avant-garde continua sa marche, sans s'arrêter beaucoup au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causoit une diminution considerable aux eaux du Lac. Ainsi on passa aisément à gué ce qui en restoit, & on considera comme une grande fortune, que les ennemis, qui avoient tant de troupes de reste, n'eu eussent point jetté quelqu'une au bout de la digue, où les Espagnols qui gagnoient les bords du Lac, fatiguez ou blessez, & dans l'eau jusqu'à la ceinture, auroient été obligez à disputer d'abord, par un nouveau combat tres-desavantageux: mais la prévoyance des Mexicains n'alla pas jusques à cette précaution; & il semble qu'ils découvrirent un peu tard la marche de l'armée, ou ce qui est plus certain, la confusion & l'empressement ne donnerent pas le tems necessaire à prendre toutes les mesures pour l'empêcher.

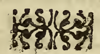
Le General passa avec la premiere troupe; & ayant ordonné sans s'arrêter à Jean de Xaramille de la mettre en bataille à mesure que les Soldats arrivoient, il retourna sur la chaussée avec les Capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez: là il se jetta l'épée à la main au plus fort de la mêlée, animant ses Soldats par sa presence & par son exemple. Cortez fortifia sa troupe d'autant d'hommes qu'il en étoit besoin pour repousser les ennemis: il commanda que l'on fît la retraite, en défilant par le centre; &

afin que le mouvement fût plus libre, il fit jetter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarrassoit le passage. La valeur du General eut un grand employ en ce combat; mais son esprit souffrit encore davantage, lors qu'au milieu de cette affreuse obscurité, le vent porta à ses oreilles les cris des Espagnols, qui se recommandoient hautement à Dieu aux derniers momens de leur vie: & ces cris mêlez avec les hurlemens & les menaces des Indiens, allumoient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvemens de la colere & ceux de la pitié.

On entendoit ces funestes voix en un endroit de la Ville où il étoit impossible de porter du secours, les ennemis qui étoient sur le Lac ayant eu l'adresse de rompre le pont volant, avant que toute l'arriere-garde eût achevé de passer; & c'est en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte, parce que le gros des Mexicains vint tomber sur eux, & les obligea à se retirer en desordre de l'autre côté de la chaussée. Les moins diligens furent taillez en pieces en cette occasion; & la plus grande partie fut de ceux, qui oubliant leur devoir, n'étoient pas dans les rangs, à cause de l'embarras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier. Ils perirent honteusement embrassant ce miserable fardeau, qui les avoit rendus inutiles au combat & pesans à la fuite: & ces miserables victimes de l'avarice décrierent encore mal à propos cette occasion, parce qu'ils furent comptez au nombre des morts, comme s'ils avoient vendu cherement leur vie; quoy qu'en bonne justice les poltrons ne doivent point entrer dans la liste des gens de guerre.

Enfin Cortez fit sa retraite avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arriere-garde: & comme il passoit sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée, Alvarado vint se joindre

à la troupe, étant redevable de sa vie à un effort de sa vigueur & de son agilité, qui approchoit du prodige. Ce Capitaine se voyant chargé de tous côtez, son cheval tué, & devant soi un canal fort large, mit le bout de sa lance au fond de ce canal, & élançant en l'air son corps, soûtenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté: hardiesse merveilleuse, que l'on regarda depuis comme une espece de miracle; & Alvarado même, lors qu'il faisoit reflexion à son avanture, à la vûë du canal, trouvoit de la difference entre le fait, & la possibilité. Bernard Diaz n'a pû s'accommoder de cette histoire, & il l'a combatuë assez mal, laissant cette circonstance, & la reprenant avec toute la défiance d'un homme qui craint d'avoir été trompé, ou qui se repent de sa bonne foi: il n'y en a point trop, à croire qu'Alvarado n'auroit pas voulu en cette conjoncture, feindre une action contre la vrai-semblance & la probabilité, & qui n'alloit tout au plus qu'à la gloire de sa legereté. C'est pourquoi nous avons rapporté ce que les autres Auteurs en ont crû & publié, & ce que la voix publique a autorisé, en signalant cet endroit par le nom du saut d'Alvarado; sans faire façon d'avoüer qu'en cette avanture, ainsi qu'en plusieurs autres, le vrai peut concourir avec ce qui paroît peu vrai-semblable: & l'extrêmité où ce Capitaine se trouvoit, rend l'action moins admirable, puis qu'elle n'étoit qu'un effort extraordinaire de la derniere necessité.



CHAPITRE XIX.

Cortez marche vers Tlascala. Quelques troupes des Villes voisines le suivent de loin, jusques à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Espagnols, & les obligent à se retirer dans un Temple.

LE jour commençoit à paroître, lors que toute l'armée se trouva en terre-ferme; & l'on fit alte auprés de Tacuba, quoi qu'on eût lieu de craindre quelque insulte de la part de cette Ville fort peuplée, & attachée au parti des Mexicains. Neanmoins le General ne voulut pas encore abandonner les bords du lac, afin de recueillir ceux qui pouvoient être échapez de ce combat : & la précaution parut necessaire & bien imaginée, puis qu'elle sauva quelques Espagnols & Tlascalteques, qui par leur valeur & par leur adresse se jetterent à la nage, & arriverent au bord du lac, où ils eurent le bonheur de se cacher dans les champs de maiz qui étoient aux environs.

Ces gens apprirent au General, que la derniere partie de l'arriere-garde avoit été entierement défaite; & lors qu'il eut mis toutes les troupes en bataille, on trouva qu'il manquoit environ deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalteques, quarante-six chevaux, & tous les Mexicains prisonniers, qui sans pouvoir être reconnus en cette confusion durant l'obscurité, furent traitez comme ennemis par ceux de leur Nation. Les Soldats étoient fatiguez, & étonnez par la diminution considerable de l'Armée, & la perte de l'ar-

tillerie;

tillerie, à la veille d'être encore chargez par les ennemis, & éloignez du terme de la retraite. Entre tant de ſujets de chagrin, on regardoit comme un malheur encore plus affligeant la mort de quelques-uns des principaux Chefs, dont les plus ſignalez furent Amador de Lariz, François de Morla, & François de Salcedo, qui perdirent la vie, en s'acquittant de leur devoir avec une valeur extraordinaire. Jean Velaſquez de Leon mourut auſſi en cette occaſion, faiſant la retraite à la queuë de l'arriere-garde, accablé par le grand nombre des ennemis, & témoignant un courage invincible juſques au dernier ſoupir. La perte de cet Officier fut generalement regretée, parce qu'il étoit reſpecté de tous les Soldats, comme la ſeconde perſonne de l'armée. Velaſquez étoit en effet un Capitaine d'un tres-grand ſervice, autant pour le conſeil que pour l'execution; un peu ſec en ſes manieres, mais toûjours vray & ſincere, ſans être ny fâcheux, ny ennuyeux dans la converſation, embraſſant le meilleur party avec tant de generoſité & de grandeur d'ame, qu'il abandonna celuy de ſon parent Diego Velaſquez, parce qu'il vit que ſes intentions n'étoient pas droites. L'eſtime qu'il avoit acquiſe le faiſoit conſiderer comme un homme tres-neceſſaire à la conquête de Mexique; & ſa perte laiſſa un égal exercice à la memoire, & au deſir.

Pendant que les Capitaines mettoient les troupes en ordre pour la marche, Cortez appuyé ſur une pierre ſe repoſoit, mais dans un accablement d'eſprit qui n'eut jamais tant de beſoin de ſa force & de ſon courage pour retenir ſon reſſentiment dans une juſte moderation. Il rapeloit toute ſa conſtance, & demandoit quelque tréve à ſes triſtes reflexions. Cependant au même tems qu'il donnoit ſes ordres, & qu'il animoit ſes Soldats avec cette vivacité qu'il conſervoit toû-

jours, ses yeux répandirent des larmes qu'il ne put leur cacher, par une foiblesse de l'humanité, qui étant excitée par un sentiment de tendresse pour l'interêt commun, ne donnoit aucune atteinte à la grandeur du courage. Et ce fut assurément un spectacle digne d'admiration de voir tant d'affliction soûtenuë de tant de fermeté, & le visage de Cortez baigné de ses larmes sans luy faire perdre l'air d'un vainqueur.

Il se souvint alors de la prédiction de l'Astrologue, & demanda ce qu'il étoit devenu; soit à dessein de reprocher à cet homme le conseil qu'il luy avoit donné de hâter la marche de l'armée, ou de faire quelque diversion à ses chagrins, en raillant le devin sur la fausseté de son art. On trouva que ce miserable avoit peri à la premiere attaque sur la digue, suivant la destinée ordinaire à ceux de sa profession. On ne parle pas icy de ceux qui possedant à fond les principes de cette science, sçavent encore la reduire aux termes de la raison; mais seulement de ces imposteurs qui prennent la qualité d'Astrologues judiciaires ou Devins, & dont la plus grande partie traîne une miserable vie, terminée par quelque desastre: appliquez au bonheur d'autruy, & toûjours chargez de miseres; en sorte qu'un Auteur fort approuvé a cru que le seul penchant à l'observation des aspects heureux ou infortunez des astres, marquoit un point de naissance sous une maudite étoile.

Entre tant de disgraces, Cortez eut cette consolation qui luy fut commune avec toute l'armée, de ce qu'au milieu de cette horrible confusion, Aguilar & Marine échaperent du combat. Ces deux sujets n'étoient pas moins necessaires alors à la conquête, qu'ils l'avoient été autrefois; parce qu'il étoit impossible faute de truchemens, d'exciter ou d'attirer les esprits des

Nations, dont on se proposoit l'assistance. Un autre effet de bonheur qui n'étoit pas moins considerable, fut que les Mexicains n'eurent pas le cœur de suivre leur avantage, & qu'ils donnérent aux Espagnols le tems de respirer, & de se mettre en marche avec plus d'ordre & moins d'empressement, enlevant même tous les blessez sur la croupe des chevaux. Leur retardement vint d'un accident inopiné que l'on peut avec justice attribuer à la Providence. Les fils de Motezuma qui étoient auprés de leur pere en sa prison, & les autres prisonniers qui suivoient le bagage des Espagnols, furent massacrez par les Mexicains mêmes ; & les Indiens attachez à piller la dépoüille des morts, reconnurent au matin ces pauvres Princes percez de leurs fleches. Comme le peuple les reveroit avec cette espece d'adoration qu'il avoit pour l'Empereur leur pere, cette vûë jetta les Mexicains dans une si horrible consternation, que les uns demeuroient immobiles, sans oser dire la raison de leur étonnement, les autres se retiroient éperdus & faisoient place à la foule ; mais personne ne disoit mot, la frayeur étouffant jusques aux soupirs. Enfin le bruit de cette avanture courut par toutes les troupes & y fit le même effet, suspendant pour un tems tous les autres sentimens, par cette espece d'aliénation que les Anciens appelloient terreur panique. Les Commandans résolurent d'informer l'Empereur de cet accident ; & ce Prince qui avoit besoin d'une feinte démonstration de douleur, afin de flatter l'esprit de ses Sujets dans une veritable affliction, ordonna que l'on fit alte par tout, & que l'on commençât la cérémonie des funerailles par les clameurs & les gemissemens ordinaires, jusques à ce qu'on eût livré les corps aux Sacrificateurs, pour les conduire au lieu de la sepulture de leurs Ancêtres. Les Espagnols fu-

rent redevables du repos & du soulagement qu'ils trouverent aprés une si furieuse désolation & tant de fatigues à la mort de ces Princes. Neanmoins ils la regretterent comme une de leurs plus grandes pertes, & particulierement le General, qui respectoit en eux la memoire de leur Pere, & fondoit une bonne partie de ses esperances sur le droit que l'aîné avoit à la Couronne.

Cependant l'armée s'avançoit sur le chemin de Tlascala sous la conduite de quelques guides de cette nation. Le retardement des ennemis donnoit une juste défiance ; & comme en ces occasion la crainte fait quelquefois un meilleur effetc que l'assurance, on marchoit en bon ordre sans qu'aucun Soldat osât quitter les rangs.

On ne fut pas long-temps sans découvrir quelques troupes d'Indiens armez, qui suivoient les traces de l'armée, sans en approcher. Ils étoient sortis de Tacuba, d'Escapuzalco & de Tenecuya, par l'ordre des Mexicains, à dessein d'arrêter les Espagnols jusques à ce qu'ils se fussent acquittez des devoirs funebres qu'ils rendoient aux enfans de Motezuma : précaution remarquable entre des Barbares. Ces troupes ne firent pas un grand embarras, parce qu'elles se tinrent toûjours à une distance d'où elles ne pouvoient offenser les Espagnols que par leurs cris ; & cette importunité dura jusques à ce que le gros des Mexicains étant arrivé, ces gens détachez s'y joignirent avec empressement. Et s'avançant alors avec la legereté naturelle aux Indiens, ils attaquerent l'armée avec tant de furie, qu'on fut obligé de tourner tête pour les recevoir.

Le General étendit autant qu'il put ses bataillons sur un même front, & mit tous les Arquebusiers & les Arbalestriers aux premiers rangs, se trouvant engagé à combattre en raze campagne, sans voir aucun lieu de retraite, ny pouvoir for-

tifier ses troupes à dos. Tous les Indiens qui s'approchoient étoient abatus, sans que leur mort épouvantât les autres. Les Cavaliers faisoient des irruptions fort sanglantes. Cependant le nombre des ennemis croissoit à tous momens, & ils incommodoient fort les Espagnols à coups de fleches, & de pierres. Nos gens commençoient à se lasser sans esperer de vaincre, & leur valeur accusoit déja le manque de forces, lors que Cortez qui combattoit en Soldat, sans oublier les attentions d'un Capitaine, remarqua une petite éminence peu éloignée, & qui commandoit de tous côtez sur la plaine. Il y avoit sur cette hauteur un bâtiment garni de tours, que l'extremité où il se trouvoit luy figura comme une forteresse. Cortez resolut de gagner ce poste avantageux par sa situation; & ayant détaché quelques Soldats à dessein de le reconnoître, il les fit suivre par toute l'armée. Ce mouvement donna beaucoup de peine, parce qu'il falut faire tête aux ennemis en gagnant le terrain vers la hauteur, & jetter tous les Arquebusiers sur les avenuës. Enfin le General vint heureusement à bout de son dessein, parce qu'on trouva le poste abandonné, & dans le bâtiment tout ce qu'on pouvoit s'imaginer alors pour se mettre à couvert.

C'étoit un Temple d'Idoles sauvages, à qui ces Barbares recommandoient la fertilité de leurs moissons. Les Sacrificateurs & les Ministres de ce culte abominable l'avoient laissé desert, fuyant le voisinage de la guerre, contraire à leur profession. L'enceinte du Temple étoit assez spacieuse, & fermée d'une muraille qui étant flanquée de quelques tours, pouvoit être mise en défense. Les Espagnols reprirent haleine à l'abri de ses remparts, qu'ils regardoient comme une forteresse inexpugnable. Ils tournerent en même-temps les yeux & leurs cœurs vers le Ciel, rece-

vant ce ſoulagement comme un ſecours de la Divine protection ; & cette pieuſe reflexion ſubſiſta même aprés la peril, puiſqu'ils firent bâtir en ce lieu même, un Hermitage ſous le titre de Nôtre-Dame des Remedes, afin de conſerver dans la memoire des hommes, l'importance de la reſſource qu'ils rencontrerent en ce Temple pour ſe tirer d'une occaſion où ils ſe trouvoient reduits à la derniere extremité: & l'on en voit encore aujourd'huy les effets ſenſibles, au ſecours que la ſainte Image procure à pluſieurs beſoins, & en la devotion des fideles qui viennent rendre à la tres-ſainte Vierge de tres-humbles graces de ce bien fait.

Les ennemis n'eurent pas le courage de monter ſur la hauteur, & même ils ne témoignerent aucun deſſein de tenter un aſſaut. Ils s'approcherent ſeulement à la portée du mouſquet, de l'éminence qu'ils enveloperent de tous côtez. Ils faiſoient de temps en temps quelques irruptions, en batant l'air à coups de fléche & quelquefois les murs du Temple, comme s'ils euſſent voulu les punir de ce qu'ils s'oppoſoient à leur vengeance. Cependant leurs cris & les menaces dont ils tâchoient de ſatisfaire leur fauſſe valeur, en découvroient la foibleſſe ; & on n'eut pas beaucoup de peine à les repouſſer juſques à la fin du jour, qu'ils reprirent tous le chemin de Mexique: ſoit afin de garder leur coûtume de ſe retirer avec le Soleil, ſoit qu'ils ſe trouvaſſent abatus d'avoir été en un continuel exercice depuis la minuit du jour precedent. On reconnut du haut des Tours qu'ils faiſoient alte au milieu de la plaine ; & qu'ils tâchoient de couvrir leur deſſein en ſe partageant en diverſes troupes : comme s'ils n'en avoient pas donné des marques évidentes, & publié par la maniere dont ils ſe retiroient, que la queſtion n'étoit pas encore decidée.

Le General logea l'armée avec toutes les précautions qu'on est obligé de prendre durant la nuit en un poste peu seur. Il commanda que l'on changeât souvent les gardes & les sentinelles, afin que tout le monde goûtât à son tour un peu de repos : on alluma du feu en quelques endroits, tant parce que la saison demandoit ce secours, que pour consumer les fleches des Mexicains, & leur retrancher cette munition.

On distribua par mesure aux Soldats le peu de rafraîchissement que l'on trouva dans ce Temple, & que les Indiens avoient pû sauver avec le bagage ; & les Officiers donnerent une attention particuliere à la guerison des blessez, qui étoit difficile en ce défaut general de toute sorte de provisions. Neanmoins on inventa quelques remedes de ce qu'on avoit en main, & qui soulagerent au moins la douleur par vertu, ou par hazard : on tira du fil & des bandes des couvertures des chevaux.

Cortez appliqué à toutes ces choses, n'en étoit pas moins attentif au peril où il se trouvoit engagé ; & avant que de se donner quelques momens de repos, il assembla les Capitaines afin de concerter avec eux ce qu'on devoit faire en cette conjoncture. Il avoit déja formé sa resolution, mais il se gardoit bien de décider souverainement aux occasions périlleuses, étant grand maître en cet art d'attirer les esprits à l'avis le plus raisonnable, sans découvrir son sentiment, ni s'armer de son autorité. Il leur proposa donc divers partis avec les inconveniens, remettant à leur choix à décider sur la facilité ou la difficulté des moyens. Il remontra d'abord : *Qu'on ne retomboit pas deux fois impunément en l'extrêmité où ils s'étoient trouvez ce soir-là ; & qu'ils ne pouvoient sans temerité se rejetter dans l'engagement de marcher en combattant avec des forces si inégales à*

celles des ennemis, & de faire en même temps deux mouvemens si opposez. Il ajoûta : *Qu'afin d'éviter une resolution dont le danger & les inconveniens étoient si considerables, il avoit songé à attaquer les ennemis dans leur camp à la faveur de la nuit, mais que ce parti luy paroissoit moins avantageux, en ce qu'on dissiperoit seulement cette multitude d'Indiens par la fuite, pour les voir rassembler un moment aprés suivant leur coûtume, qui feroit traîner long-temps cette guerre. Qu'il avoit donc pensé à se maintenir dans le poste où ils étoient jusques à ce que la fatigue d'un siege obligeât les Mexicains à se retirer, si la necessité des vivres qui commençoit à se faire sentir, n'eut rendu cette voye presque impratiquable. Qu'il s'offroit un autre parti, (c'étoit celuy qu'il vouloit prendre) qui étoit de se mettre en marche dés cette nuit même : ensorte que le jour les trouvât à deux ou trois lieuës du lieu où ils étoient. Que si les Indiens suivant leur maniere ne faisoient aucun mouvement jusques au lever du Soleil, les Espagnols auroient l'avantage de faire leur chemin sans obstacle ; & quand les Mexicans prendroient la resolution de les suivre, ils ne pourroient les joindre sans être fatiguez, & il seroit plus aisé de continuer la retraite en trouvant moins de vigueur dans les ennemis. Neanmoins que considerant le mauvais état de l'armée, & la lassitude des Soldats, ce seroit une cruauté de les exposer sans aucune raison, au travail d'une marche precipitée durant les tenebres, & par un chemin incertain ; quoique l'occasion & la necessité où ils se trouvoient demandassent des remedes extraordinaires, & une prompte resolution ; & puis qu'il n'y avoit rien de sûr, il faloit peser les difficultez, & s'abandonner à la resolution, qui en auroit le moins.*

Sur ce raisonnement du General tous les Capitaines

taines convinrent que le dessein le moins perilleux, & de plus facile execution, étoit d'avancer la marche de l'armée, sans autre retardement, que celuy qui étoit necessaire à donner quelques heures au repos des Soldats; & on conclut de partir à minuit précisément. Cortez se rendit à l'avis commun, comme s'il n'en eût pas été l'Auteur. C'est ainsi qu'il en usoit avec adresse, afin d'éviter les disputes, lors qu'on en venoit à la conclusion: & c'est la methode de ceux qui sçavent l'art de decider en demandant conseil, ce qui se fait en prevenant toutes les objections par la force de son raisonnement.

CHAPITRE XX.

Les Espagnols continüent leur retraite, avec une furieuse fatigue & de grands obstacles, jusques à leur arrivée à la vallée d'Otumba, où toutes les forces des Mexicains furent rompuës & défaites dans un combat.

Peu de temps avant l'heure marquée, on assembla les Soldats qui dormoient en défiance, & qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre, & les raisons qu'on avoit de l'executer : à quoy ils applaudirent tous, en se disposant à marcher. Le General commanda qu'on laissât les feux allumez, afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il alloit faire, & donna le commandement de l'avant-garde à Diego d'Ordaz, avec de bons guides. Il jetta la plus grande partie de ses forces à l'arriere-garde, où il demeura, voulant être prés du peril, & assûrer

par ses soins la tranquillité des autres. Ainsi l'armée se mit en marche ; & Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin, afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancerent en cet ordre plus d'une demi-lieuë, sans que le silence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un païs inégal, & coupé de plusieurs montagnes, les Coureurs donnerent en une embuscade, que ceux-mêmes qui l'avoient dressée découvrirent mal à propos, & si brutalement, qu'ils en avertirent les Espagnols par leurs cris, & par les pierres qu'ils leur tiroient de loin. On voyoit descendre des montagnes & sortir d'entre les buissons diverses troupes d'Indiens, qui venoient insulter les Espagnols par les flancs, mais sans aucun ordre : & quoyqu'ils ne fissent pas un corps capable d'arrêter la marche, il faloit toûjours le repousser, éviter diverses embuscades, & disputer quelques défilez. On apprehenda d'abord une seconde irruption de l'armée qu'on avoit laissée de l'autre côté du Temple ; & quelques-uns de nos Auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains ; mais leur maniere n'étoit pas de combatre ainsi par détachemens, & cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent ensuite. Nôtre sentiment est donc que ces Indiens étoient ramassez des milices de toutes les Villes voisines, qui par un ordre superieur venoient incommoder la marche, en occupant les passages ; puisque si les Mexicains avoient connu la retraite des Espagnols, ils seroient venus en gros, les attaquer par l'arriere-garde, & n'auroient point partagé leur armée en petites troupes, afin de convertir la guerre en ces hostilitez.

L'armée fit deux lieuës, combattant ainsi avec moins de peril, que d'importunité ; & au point du jour elle fit alte, en un autre Temple, moins

grand & moins élevé que le premier, mais assez bien posté pour découvrir la campagne, & prendre, suivant le nombre des ennemis, les mesures capables d'établir sa sûreté. Le jour découvrit la quantité & le desordre des Indiens : & ce qu'on craignoit comme une nouvelle charge de la part des Mexicains, se trouvant reduit à quelques incursions de Païsans, on continua la marche sans s'arrêter, & à dessein de s'avancer le plus qu'il seroit possible ; afin d'éviter, ou de rendre moins facile la poursuite des Mexicains.

Les Indiens continnoienr leurs cris & leurs menaces, mais de loin, comme des chiens peureux, qui épuisent toute leur colere en de vains abois, jusques à ce qu'à deux lieuës de-là, on reconnut un Bourg bien situé, & qui paroissoit fort peuplé. Cortez le destina pour le logement de ses troupes, & donna ordre qu'on s'en saisit à vive force, si l'on ne pouvoit y entrer paisiblement : mais on le trouva abandonné de tous ses Habitans, & quelque peu de vivres qu'ils n'avoient pû emporter, qui ne contribuerent pas moins que le repos, à établir les forces des Soldats,

L'armée s'arrêta en ce lieu, un jour ou deux, selon quelques Auteurs ; parce que l'état où les blessez se trouvoient, ne permettoit pas que l'on fit une plus grande diligence. Elle fit ensuite deux autres journées de marche ; aprés quoy elle trouva un païs fâcheux & stérile, toûjours hors du grand chemin ; & en grand soupçon des guides qui la conduisoient. Les Soldats ne trouvoient point de couvert où il pussent passer la nuit, & la persecution des Indiens ne cessoit point : ils étoient toûjours en vûë, soit qu'ils fussent les mêmes, ou d'autres, qui suivant les premiers ordres, faisoient des courses en leur païs ; mais sur tout, la soif & la faim travaillerent extrémement les Es-

pagnols en ces passages, jusques à les jetter dans le dernier accablement. Neanmoins les Soldats & les Officiers s'animoient reciproquement à souffrir, & la patience faisoit ses efforts à l'envi de la valeur. Ils en vinrent jusques à manger les herbes & les racines, sans examiner si elles étoient venimeuses, ou non, quoyque les plus sages les cueillissent avec choix, suivant la connoissance que les Tlascalteques en avoient. Un des chevaux blessez mourut alors; & on oublia aisément & avec plaisir, le besoin qu'on pourroit en avoir, parce qu'il fut distribué comme un regale admirable aux plus pauvres Soldats, qui celebrerent cette fête, en conviant leurs amis au festin, où les scrupules du goût cederent à la contrainte de la necessité.

Cette fâcheuse marche aboutit enfin à un petit Bourg, dont les Habitans laisserent l'entrée libre, sans se retirer comme les autres, témoignant de la joye & de l'empressement à servir les Espagnols. Ces soins & ces caresses étoient un nouveau stratagéme des Mexicains, tendant à ce que leurs ennemis donnassent de meilleure foi dans le piege qu'ils leur avoient tendu. Les Indiens produisirent, sans aucune violence, les provisions qu'ils avoient, & en tirerent même des Bourgs voisins, autant qu'il étoit necessaire pour faire oublier aux soldats ce qu'ils avoient enduré. Au point du jour, l'armée se mit en ordre, afin de passer la montagne, dont la côte opposée conduisoit à la vallée d'Otumba, qu'il faloit necessairement traverser pour gagner le chemin de Tlascala. On reconnut que les ennemis prenoient d'autres manieres: leurs cris n'étoient plus que des railleries, qui témoignoient une espece de satisfaction; & Marine remarqua qu'ils repeterent plusieurs fois ces mots; *Allez, Tyrans, vous serez bien-tôt en un lieu, où vous perirez tous.* Ce dis-

cours donna beaucoup à penser aux Espagnols; car il étoit repeté trop souvent, pour être avancé temerairement. Quelques-uns se figuroient que ces Indiens, voisins de la Province de Tlascala, voïoient avec plaisir le peril où les Espagnols alloient se jetter; supposant que le peuple de cette Province n'avoit plus ni fidelité, ni affection pour eux: mais le General, & les Officiers qui avoient plus de penetration, comprirent que ce changement au procedé des Indiens, étoit un indice certain de quelque embuscade fort proche; & leur raisonnement étoit fondé sur diverses experiences de la facilité avec laquelle ces peuples découvroient sottement ce qu'ils avoient le plus d'interêt de cacher.

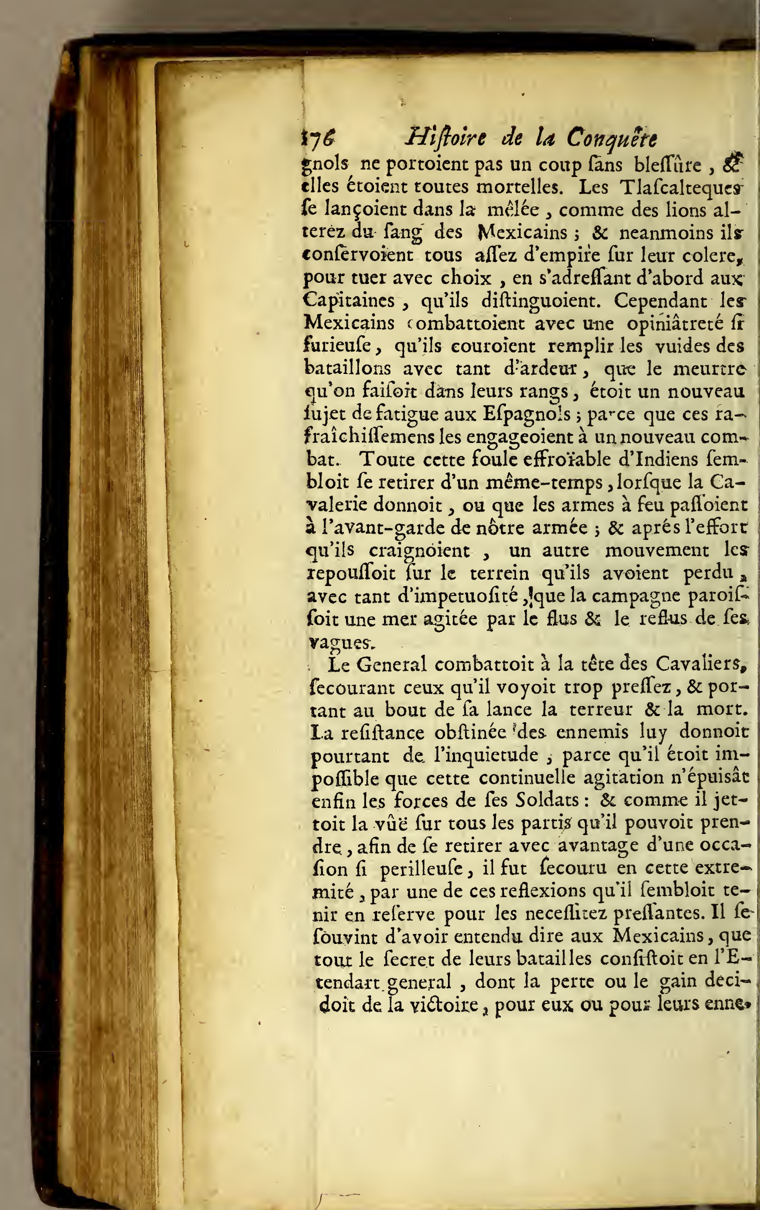
Sur cette supposition, Cortez prevint l'esprit des Soldats, en les animant à se disposer à quelque nouvelle occasion: & l'on continuoit la marche, lorsque les coureurs vinrent l'avertir que les ennemis s'étoient emparez de toute la vallée que l'on découvroit du haut de la montagne, embarrant le chemin que les Espagnols cherchoient, par un nombre effroïable de troupes en armes. C'étoit la même armée des Mexiquains qui s'étoit retirée de devant le Temple; & qui avoit reçû un renfort considerable. Les Commandans, suivant ce qu'on peut en juger par l'évenement, avoient reconnu la retraite subite des Espagnols: & quoy qu'ils eussent pû esperer de les joindre aisément, l'experience qu'ils avoient faite durant cette nuit, leur avoit donné une juste défiance de ne pouvoir les défaire entierement, avant qu'ils arrivassent aux frontieres de Tlascala, s'ils vouloient se retrancher dans les postes avantageux de ces montagnes. Ils avoient donc dépêché en diligence à Mexique, afin qu'on appliquât toutes les forces à l'execution d'un dessein de cette importance; & la proposition

qu'ils en firent fut si bien receûë, que toute la Noblesse partit au même moment, avec le reste des milices qu'ils avoient convoquées. Ces troupes se joignirent à l'armée en trois ou quatre jours; & on la partagea en divers corps, qui marcherent à l'abri des montagnes avec tant de diligence, qu'ils previnrent les Espagnols, & occuperent la vallée d'Otumba, dont le terrein fort vaste leur donnoit lieu d'étendre leurs bataillons sans embarras, & d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne: & veritablement, un projet concerté & executé avec tant de justesse, pourroit être envié, même en des Chefs d'une plus grande experience, & entre des Nations plus polies.

On eut de la peine à se persuader que cette armée fût celle des Mexicains; & on crut en montant la côte, que ces diverses troupes qui voltigeoient autour des Espagnols, s'étoient reünies à dessein de défendre quelque passage, avec la foiblesse & la lâcheté qui leur étoient ordinaires: mais la surprise fut extrême, lorsqu'on découvrit du haut de la montagne une puissante armée rangée en assez bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée, & le fonds s'étendoit au-delà de la portée de la vûë. Ce dernier effort de la puissance des Mexicains étoit composé de differentes Nations, ainsi qu'on pouvoit le connoître par la diversité, & la separation de leurs enseignes, de leurs couleurs, & de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, le Capitaine General de l'Empire paroissoit sur sa litiere superbement ornée, élevé au dessus de tous, sur les épaules de ses doméstiques, afin de donner ses ordres, & de les faire executer à sa vûë. Il portoit sur sa cuisse l'Etendart Imperial, qu'on ne confioit point en d'autres mains que les siennes, & qu'on ne

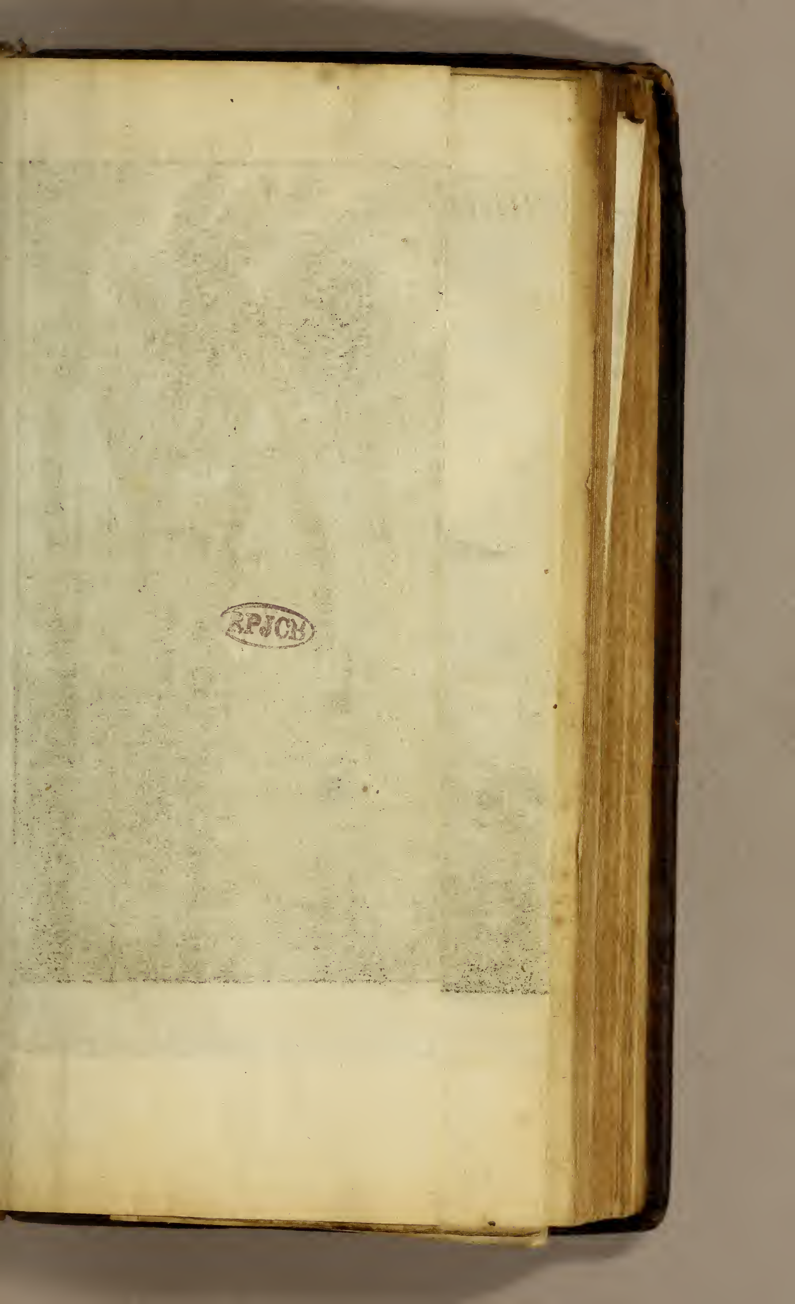
mettoit en campagne qu'aux occasions de la derniere importance. Sa figure étoit celle d'un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes de diverses couleurs. Cet assortiment avoit, sans doute, son mistere, superieur aux hieroglyphes des enseignes subalternes : & le mouvement confus de tant d'armes & de tant de plumes, formoit un spectacle qui conservoit son agrément entre tant d'autres objets qui donnoient de la terreur.

Pendant que les Soldats reconnoissoient le danger qui alloit donner de l'exercice à leur courage & à leurs forces, Cortez examinoit sur leurs visages les mouvemens de leur cœur, avec cet air brillant d'un certain feu, qui anime mieux cent fois que tous les discours : & comme il les vid plus émûs de colere que d'étonnement : *Voicy*, dit-il, *l'occasion de mourir, ou de vaincre ; c'est la cause de Dieu, qui combat pour nous.* Cortez n'en dit pas davantage, parce que les Soldats l'interrompirent, en demandant l'ordre de charger les ennemis. Il ne le retarda que d'un moment, pour leur donner quelques avis necessaires en cette rencontre ; & en criant, à son ordinaire, *Saint Jacques & saint Pierre*, il s'avança à la tête de l'armée, aïant étendu le front de ses bataillons autant qu'il avoit pû, afin qu'ils ne fissent qu'une ligne avec la Çavalerie rangée sur les aîles, avec ordre de soûtenir l'Infanterie en flanc, & à dos même, s'il en étoit besoin. La premiere décharge des arbalêtes & des arquebuses fut faite si à propos, que les ennemis n'eurent pas le temps de lancer leurs traits ; & ils furent chargez aussi-tôt, à coups de pique & d'épée, avec un grand carnage, durant que les Cavaliers perçoient & rompoient les troupes qui s'avançoient à dessein d'enveloper les Espagnols. On gagna du terrein à cette premiere charge ; les Espa-



gnols ne portoient pas un coup ſans bleſſûre, & elles étoient toutes mortelles. Les Tlaſcalteques ſe lançoient dans la mêlée, comme des lions alterez du ſang des Mexicains; & neanmoins ils conſervoient tous aſſez d'empire ſur leur colere, pour tuer avec choix, en s'adreſſant d'abord aux Capitaines, qu'ils diſtinguoient. Cependant les Mexicains combattoient avec une opiniâtreté ſi furieuſe, qu'ils couroient remplir les vuides des bataillons avec tant d'ardeur, que le meurtre qu'on faiſoit dans leurs rangs, étoit un nouveau ſujet de fatigue aux Eſpagnols; parce que ces rafraîchiſſemens les engageoient à un nouveau combat. Toute cette foule effroïable d'Indiens ſembloit ſe retirer d'un même-temps, lorſque la Cavalerie donnoit, ou que les armes à feu paſſoient à l'avant-garde de nôtre armée; & aprés l'effort qu'ils craignoient, un autre mouvement les repouſſoit ſur le terrein qu'ils avoient perdu, avec tant d'impetuoſité, que la campagne paroiſſoit une mer agitée par le flus & le reflus de ſes vagues.

Le General combattoit à la tête des Cavaliers, ſecourant ceux qu'il voyoit trop preſſez, & portant au bout de ſa lance la terreur & la mort. La reſiſtance obſtinée des ennemis luy donnoit pourtant de l'inquietude; parce qu'il étoit impoſſible que cette continuelle agitation n'épuisât enfin les forces de ſes Soldats: & comme il jettoit la vûë ſur tous les partis qu'il pouvoit prendre, afin de ſe retirer avec avantage d'une occaſion ſi perilleuſe, il fut ſecouru en cette extremité, par une de ces reflexions qu'il ſembloit tenir en reſerve pour les neceſſitez preſſantes. Il ſe ſouvint d'avoir entendu dire aux Mexicains, que tout le ſecret de leurs batailles conſiſtoit en l'Etendart general, dont la perte ou le gain decidoit de la victoire, pour eux ou pour leurs enne-


RPJCB

A. Descente des Cortez dans la Vallée   Bataille dans la Vallée d'Ottumba   B. General des Mexiquains.

mis : sur quoy Cortez se fondant sur le trouble & l'épouvante que le mouvement de la Cavalerie donnoit aux ennemis, resolut de faire un effort extraordinaire, à dessein de gagner l'Etendart Imperial, qu'il connoissoit fort bien. Il appella les Capitaines Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila ; & il leur proposa sa resolution, & la maniere de l'executer. Alors Cortez, suivi de ces braves Officiers, & de ceux qui l'accompagnoient, donna au grand galop, à l'endroit qui luy parut le plus foible, & le moins éloigné du centre. Les Indiens, suivant leur coûtume, firent place à la Cavalerie ; & avant qu'ils se fussent ralliez, le General repoussa cette multitude confuse & sans ordre, avec tant de vigueur, qu'en portant par terre des bataillons entiers, il arriva avec son escadron au lieu où l'Etendart de l'Empire paroissoit, escorté de tous les Nobles de sa garde : & pendant que les Officiers Espagnols écartoient cette escorte à grands coups d'épée, Cortez poussa son cheval droit au General des Mexicains, qu'il fit ter d'un coup de lance du haut en bas de la litiere, dangereusement blessé. Ses gardes avoient déja deserté ; & un simple Cavalier nommé Jean de Salamanque, voyant ce General à terre, descendit de cheval, & luy ôta le peu de vie qui luy restoit, avec l'Etendart, qu'il mit aussi-tôt entre les mains de Cortez. Ce Cavalier étoit Gentilhomme ; & parce qu'il avoit donné la derniere main à l'exploit de son General, l'Empereur Charles luy fit quelques graces, & luy donna pour cimier de ses armes, le pennache dont l'Etendart de Mexique étoit couronné.

Au moment que les Barbares virent l'Etendart de l'Empire entre les mains des Espagnols, ils abatirent toutes les autres Enseignes, & jettant leurs armes, ils s'enfuirent de tous côtez dans les bois & les campagnes de maiz, où ils cher-

choient à se mettre à couvert. Toutes les montagnes furent couvertes de ces troupes éperdues de frayeur, & le champ de bataille demeura aux Espagnols. On suivit la victoire à toute rigueur, en faisant main-basse sur ces fuyards ; parce qu'il étoit important de les dissiper, en sorte qu'ils n'eussent plus la hardiesse de se rassembler :& la colere s'accordoit en cela avec les mouvemens de la prudence & les regles de la guerre. Cortez eut quelques blessez parmy ses troupes, & il en mourut deux ou trois à Tlascala. Il reçut luy-même un coup de pierre à la tête, si violent, qu'il perça son casque & luy offensa le cerveau, par une contusion dont il guerit avec peine. Il laissa aux Soldats tout le butin, qui fut considerable ; parce que les Mexicains avoient apporté en cette rencontre tous les joyaux & les ajustemens dont ils pretendoient orner leur triomphe. L'Histoire dit qu'ils perdirent vingt mille hommes en ce combat, & elle enfle toûjours le nombre des morts en de pareilles occasions : cependant, quiconque sera persuadé que l'armée des ennemis alloit à deux cens mille combattans, trouvera moins de disproportion à ce qu'on a rapporté touchant le nombre des morts.

Tous les Auteurs, & les Etrangers mêmes, parlent de cette victoire comme d'une des plus grandes que l'on ait remportées en l'une & en l'autre Amerique ; & s'il étoit constant que saint Jacques eût combattu visiblement en faveur des Espagnols, ainsi que plusieurs prisonniers l'assuroient, la sanglante défaite de ces Barbares seroit moins surprenante, & paroîtroit moins exagerée : quoy qu'à dire la verité, il ne soit pas necessaire d'avoir recours à un miracle sensible, en une rencontre où la main de Dieu s'est declarée par des témoignages si éclatans ; puis qu'il s'est reservé particulierement le succés des ba-

tailles, en se nommant luy-même le Seigneur des armées : afin que les hommes apprissent qu'ils doivent reconnoître & attendre les victoires de la disposition de ses arrêts souverains, sans faire aucun fond sur la grandeur de leurs forces ; parce qu'il sçait châtier l'injustice, en assistant les plus foibles : & encore sans prendre trop de confiance en leur bon droit ; parce qu'il luy plaît quelquefois de corriger ceux qu'il aime, en mettant le foüet entre les mains des personnes qu'il n'aime pas.

Fin du quatriéme Livre.





HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

L'armée entre dans la Province de Tlascala, & va loger à Qualipar. Les Caciques & les Senateurs envoyent visiter Cortez. On celebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques ; & on est asûré de l'affection de ces Peuples par de nouvelles preuves.



CORTEZ rassembla ses troupes, que l'ardeur du pillage avoit fait écarter; & il les remit en ordre de bataille dans leurs premiers postes:aprés quoy on continua la marche,non sans quelque soupçon

que les ennemis ne revinssent charger l'arriere-garde, parce qu'on en découvroit toûjours quelques troupes au haut des montagnes. Neanmoins comme on ne pouvoit sortir ce jour-là du Païs ennemi, & qu'on étoit pressé par le besoin de panser les blessez, le General fit alte à quelque maisons écartées, où l'armée passa la nuit avec peu d'assurance. Au point du jour elle reprit sa route, sans aucun obstacle, les plaines voisines ne laissant pas lieu de craindre aucune embuscade, quoiqu'on reconnut encore que ce Païs étoit ennemi, à ces cris & à ces menaces éloignées dont ils sembloient donner congé aux Espagnols, qu'ils ne pouvoient arrêter.

On découvrit bien-tôt les bornes de la Province de Tlascala, que l'on connoît encore aujourd'huy aux ruïnes de cette admirable muraille que ses anciens Habitans avoient élevée, à dessein de défendre les frontieres de leurs Provinces, en joignant par cet ouvrage les montagnes qui luy servent de bornes, en tous les endroits où elles laissoient quelques ouvertures. Toute l'armée celebra par des acclamations l'entrée qu'elle fit sur les terres de cette Republique : les Tlascalteques baisoient le terrain, comme des enfans désolez qui reviennent entre les bras de leur mere ; & les Espagnols rendoient graces au Ciel, par de tres-humbles prieres, de la faveur qu'il leur accordoit de respirer en liberté, aprés tant de fatigues. Ils allerent tous se mettre en possession de cette heureuse tranquillité, autour d'une fontaine, où ils se coucherent, & dont les eaux acquirent en cette rencontre la reputation de santé & de délicatesse, par les loüanges qu'elles reçûrent des Espagnols, & que les Auteurs n'ont pas oubliées ; soit que le besoin redoublât le plaisir du rafraîchissement, ou que le repos, qui n'étoit troublé d'aucune crainte, luy donnât cet agrément.

Le General prit ce moment, pour repreſenter familierement à ſes Soldats, combien il leur importoit de conſerver l'amitié du Peuple de Tlaſcala, par leur modeſtie, & par leur reconnoiſſance: qu'ainſi ils devoient conſiderer dans la Ville capitale, la plainte du moindre Habitant, comme un peril qui les menaçoit tous. Aprés quoy il reſolut de faire quelque ſéjour en chemin, afin de prendre langue, & de preparer leur entrée à Tlaſcala, ſuivant les meſures qu'on prendroit avec le Senat. L'armée alla donc ſur le midy, loger à Gualipar, groſſe Bourgade, dont les Habitans vinrent la recevoir, avec toutes les démonſtrations de leur bonne volonté, en offrant aux Eſpagnols leurs maiſons, & tout ce qui leur étoit neceſſaire, de ſi bon cœur, que ceux mêmes qui avoient conçû quelques ſoupçons, reconnurent qu'il ne pouvoit y avoir aucun artifice en la ſincerité de leur procedé. Cortez reçut leurs offres, & établit ſon quartier, avec toutes les précautions neceſſaires pour ne pas échoüer contre une fauſſe confiance.

Son premier ſoin fut d'informer les Senateurs de Tlaſcala, de ſa retraite & de ſes avantures, par deux Tlaſcalteques qu'il dépêcha: & quoyqu'il crût les prévénir par cet avis, la renommée de ſa victoire les en avoit déja inſtruits; en ſorte qu'au même temps que ſes Envoïez partoient, il vit arriver de la part de la Republique, ſon cher ami Magiſcatzin, Xicotencal l'aveugle, ſon fils, & quelques autres Senateurs. Magiſcatzin s'avançant le premier, vint embraſſer le General; & aprés l'avoir ſalué, il ſe retira de quelques pas, pour le regarder, & ſatisfaire ſon admiration, comme un homme qui avoit de la peine à ſe perſuader qu'il joüît encore du plaiſir de voir Cortez vivant. Cependant l'aveugle Xicotencal arriva, tendant les mains où le ſon de la voix le con-

duisoit ; & son affection se declara encore plus tendrement, puisqu'aprés s'être assûré par l'attouchement, sa joye s'expliqua par une grande abondance de larmes, l'unique marque dont ses yeux pouvoient faire éclater ses sentimens. Les autres vinrent aprés cela salüer le General, & feliciter les Capitaines & les Soldats qu'ils connoissoient : mais entre la sincerité de ces caresses, le jeune Xicotencal, par une fâcheuse distinction, laissa remarquer en son procedé, quelque chose de farouche, ou au moins de trop fier : & quoyqu'on l'attribuât alors à la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bien-tôt que son cœur conservoit encore la défiance d'un ami reconcilié, ou son orgueil, les remords d'un vaincu. Le General se retira avec les Senateurs, & trouva en leur conversation tous les égards de bien-seance & d'honnêteté qu'il auroit pû souhaiter en des gens de la derniere politesse. Ils luy dirent qu'ils avoient déja assemblé leurs troupes, à dessein de marcher à son secours contre leurs communs ennemis ; & qu'ils avoient trente mille hommes prêts à rompre tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche. Ils luy témoignerent une extrême douleur de sa blessure, qu'ils regardoient comme le sacrilege attentat d'une guerre seditieuse. Ils regretterent la perte des Espagnols, particulierement celle de Jean Velasquez de Leon, que son merite, qu'ils avoient sçû remarquer, leur faisoit aimer. Ils detesterent la barbare perfidie des Mexicains; & enfin ils offrirent au General de l'assister à s'en venger, avec tout le gros de leurs milices, & de celles de leurs alliez : ajoûtant, afin d'appuyer leurs offres, qu'ils n'étoient pas seulement amis des Espagnols, mais encore Vassaux de leur Prince ; & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les ordres de son Ministre, & à mourir auprés de luy. Les Senateurs conclurent

leur discours par cette délicatesse du point d'honneur, où, en distinguant entre la qualité d'amis & de Vassaux, ils marquoient que leur inclination faisoit en eux le même effet, que la fidelité & le devoir.

Cortez répondit à leurs offres & à leurs propositions, avec beaucoup d'honnêteté ; & cette conversation luy justifia non-seulement la continuation de la bonne volonté de ces Peuples en toute sa vigueur, mais encore le redoublement de leur estime pour les Espagnols. La perte qu'ils avoient faite en sortant de Mexique, passoit pour un de ces accidens ordinaires à la guerre, & étoit entierement effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit à Tlascala, comme un prodige de valeur, & qui donnoit un pompeux relief à toute leur retraite. Les Senateurs proposerent à Cortez, de passer incessamment à la Ville, où le logement de ses troupes étoit déja preparé : neanmoins ils convinrent aisément d'accorder quelques jours de repos aux Soldats ; parce qu'ils souhaitoient de leur part, de faire les preparatifs d'une entrée la plus magnifique qu'il leur seroit possible, & de la maniere dont ils avoient accoûtumé de celebrer le triomphe de leurs Generaux.

Les Espagnols furent trois jours à Gualipar, assistez liberalement de toute sorte de rafraîchissemens, aux dépens de la Republique ; & d'abord que les blessez se trouverent en meilleur état, on en donna avis à Tlascala, & on se prepara à marcher. Les Officiers & les Soldats se parerent le mieux qu'ils pûrent pour l'entrée, en se servant des joyaux & des plumes des Mexicains ; ces marques exterieures donnant un nouvel éclat à leur victoire, puisqu'il y a des rencontres où l'ostentation augmente le prix des choses, & où l'on peche, par une modestie hors de saison. Les Caciques & les Ministres en corps vinrent au-devant

des Espagnols, avec tous leurs ornemens, & un nombreux cortege de leurs parens. Les chemins étoient couverts d'une multitude de Peuple, qui faisoit entendre par tout des applaudissemens & des acclamations, où la gloire des Espagnols vainqueurs étoit relevée par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville, les timbales, les flûtes, & les cors separez en differens chœurs, qui se répondoient alternativement, firent une salve bruïante, mais assez agreable; & ces instrumens guerriers entonnoient par tout des airs pacifiques. Enfin, aprés que le logement de l'armée fut établi dans toutes les formes, le General, aprés un peu de résistance, alla prendre le sien chez Magiscatzin, en cedant aux instances qu'il luy en fit, afin de conserver son estime. La même raison engagea Pierre d'Alvarado à loger chez l'aveugle Xicotencal: & quoyque les autres Caciques voulussent regaler aussi chez eux ce qui restoit de Capitaines, ils s'en excuserent civilement; parce qu'il ne faloit pas que le quartier & le corps-de-garde demeurassent sans Chefs. Les Espagnols entrerent en cette Ville au mois de Juillet de l'année 1520. quoyqu'on rencontre encore sur ce sujet quelque diversité dans les Relations: mais nous reservons les discussions, lorsque la contrarieté donne atteinte au fond des évenemens, où le plus ou le moins peuvent faire une erreur considerable.

Le même soir on commença les fêtes du triomphe, qui furent continuées durant plusieurs jours, où les Indiens appliquerent tout ce qu'ils avoient d'adresse & d'agilité, à divertir leurs hôtes, & à célebrer leur victoire; sans excepter les Nobles, & ceux-mêmes qui avoient perdu leurs parens, ou leurs amis aux combats; soit qu'ils ne voulussent point laisser de prendre part à la joye publique; ou que cette Nation belliqueuse crût qu'il

n'étoit point permis de plaindre la destinée de ceux qui mouroient à la guerre. On voïoit tous les jours des défis, à qui emporteroit le prix destiné aux plus beaux coups de fleches: d'autres combattoient au saut, ou à la course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde ou voltigeurs, qui tâchoient de se surpasser l'un l'autre, par les tours de corde les plus perilleux : à quoy ils donnoient une application particuliere, & où l'esprit du spectateur, toûjours suspendu par une espece de crainte, perd une partie du plaisir.

Cependant la fin de tous ces spectacles étoit toûjours égaïée par le bal. On appelle ainsi de certaines danses, où il entroit de l'invention & du déguisement, où le Peuple s'abandonnoit à la joye, dont le bruit tumultueux sembloit neanmoins se charger de faire les derniers honneurs de la victoire, à l'envi des applaudissemens.

Cortez trouvoit en ce procedé, toute la franchise & la bonne correspondance dont il avoit flatté ses esperances : les Nobles signaloient leur amitié, & leur veneration pour sa personne ; autant que le Peuple luy témoignoit de passion & de respect. Il paroissoit tres-sensible, & tres-reconnoissant à leur affection ; & il celebroit leurs exercices, en caressant les uns, & honorant les autres, avec autant de confiance, que de satisfaction. Les Capitaines luy aidoient à gagner les esprits, par des manieres agreables, & des presens ; & jusques aux moindres Soldats, chacun tâchoit à se faire aimer, en faisant part aux Tlascalteques, des dépoüilles qu'ils avoient conquises : mais au même temps que cet état heureux étoit, pour ainsi dire, en sa plus agreable saison, un grand chagrin vint en troubler le cours. La blessure du General avoit été mal pansée : & l'exercice trop violent qu'il s'étoit donné, porta au cerveau une inflam-

mation vehemente, ſuivie d'une fiévre, qui abatit entierement ſes forces, & le reduiſit bien-tôt aux termes de faire tout craindre pour ſa vie.

Les Eſpagnols ſentirent ce cruel contre-temps, comme une menace adreſſée à leur fortune & à leurs vies: mais la conſternation des Indiens fut d'autant plus remarquable, qu'elle étoit moins attenduë. A peine eurent-ils appris la maladie du General, qu'ils ceſſerent toutes les réjoüiſſances, & paſſerent à l'autre extremité de la triſteſſe & de la deſolation. Les Nobles accablez de chagrin, venoient à tous momens s'informer de la ſanté du Teule, qui eſt, ainſi qu'on l'a dit, le nom qu'ils donnent aux Heros, qu'ils ne conſiderent gueres moins que leurs Dieux. Le Peuple venoit en foule plaindre ſa perte, avec tant d'emportement, qu'on fut obligé de tromper ces officieux importuns par des eſperances de la ſanté prochaine du General, afin de les faire retirer; de crainte que leurs plaintes & leurs cris n'offenſaſſent l'imagination du malade. Le Senat fit appeller auſſi-tôt les plus habiles Medecins de la Province, dont toute la ſcience conſiſtoit en la connoiſſance & au choix des ſimples utiles à la Medecine, qu'ils appliquoient avec un diſcernement admirable de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede ſuivant l'état & les accidens de la maladie. Auſſi Cortez ne dût ſa gueriſon qu'à leur ſeule induſtrie; car en uſant d'abord de quelques ſimples doux & benins pour ôter l'inflammation, & appaiſer les douleurs qui cauſoient ſa fiévre, ils paſſerent par degrez à ceux qui faiſoient meurir, & enſuite fermer les playes, avec tant de juſteſſe & de bonheur, qu'en peu de temps ils le remirent en une parfaite ſanté. Que les Medecins Rationnels ſe moquent maintenant des Empiriques; il eſt neanmoins conſtant que tout leur art en commun, ne doit ſon origine qu'à l'experience; &

qu'en un Païs où l'on ignoroit cette Philosophie qui se pique de rechercher les causes par les effets, on fut trop heureux de rencontrer un si grand progrez de connoissances, fondées sur les enseignemens de la Nature même. La Nouvelle de ce bonheur fut celebrée par de nouvelles fêtes. Cortez reconnut encore davantage à cette épreuve l'affection des Tlascalteques : & du moment qu'il eut la tête libre, il s'appliqua à faire un nouveau plan de ses grands desseins, en prenant des mesures pour éviter les inconveniens, & écarter les difficultez, dans ce contraste de raisons, où la prudence des grands hommes travaille quelquefois beaucoup, pour s'ajuster aux mouvemens de leur cœur.

CHAPITRE II.

On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit soûlevée. Des Ambassadeurs de Mexique viennent à Tlascala ; & on découvre une conspiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Espagnols.

LE General étoit fort en peine de ce qui se passoit à Vera-Cruz, parce que la conservation de ce poste étoit une des principales bases sur quoi il fondoit l'établissement de ses nouveaux projets. Il écrivit à Rodrigue Rangel, qui étoit Lieutenant de Sandoval en ce Gouvernement ; & la réponse de cet Officier arriva bientôt par la diligence extraordinaire de ses Couriers à pied. Rangel mandoit, qu'il n'étoit arrivé rien de nouveau qui pût donner aucune inquietude

dans la Place, ni ſur la côte : Que Narvaez & Salvatierra étoient fort bien gardez en leur priſon: & que les Soldats de la garniſon étoient contens, & fort bien traitez ; parce que la bonne correſpondance des Zempoales, des Totonaques, & des autres alliez continuoit avec les mêmes témoignages d'affection & d'exactitude de leur part.

Ce Lieutenant donnoit encore avis à Cortez, que huit Soldats avec un Commandant qu'on avoit envoyez à Tlaſcala querir l'or deſtiné aux Eſpagnols de Vera-Cruz, pour leur part du preſent, n'étoient point revenus à la Ville : & ſi le bruit qui couroit entre les Indiens étoit veritable, qu'on les avoit tuez en la Province de Tepeaca ; il y avoit lieu de craindre que les Soldats de Narvaez, qui étoient demeurez bleſſez à Zempoala, n'euſſent péri par la même trahiſon: parce qu'à meſure qu'ils ſe ſentoient gueris, ils marchoient par petites troupes avec une extrême paſſion de ſe rendre à Mexique, où l'avidité des Soldats ſe figuroit des richeſſes immenſes.

Cette diſgrace affligea extrêmement le General ; parce que dans ſon entrepriſe il avoit compté ſur ces Soldats, dont le nombre, ſuivant Herrera alloit au delà de 50, & quand il auroit été moindre, ſi l'on en croit Bernard Diaz, ç'auroit toûjours été une grande perte en une occaſion & en un païs, où un Eſpagnol valoit pluſieurs milliers d'Indiens. Cortez voulut s'en informer des Tlaſcalteques, qui confirmerent ce que Rangel luy avoit mandé : & il leur ſçut bon gré de la diſcretion qui leur avoit fait étouffer ces mauvaiſes nouvelles, de crainte que le chagrin ne fût un obſtacle au retour de ſa ſanté.

Il étoit conſtant que les huit Soldats partis de Vera-Cruz étoient arrivez à Tlaſcala, d'où ils étoient retournez chargez de l'or qui leur étoit

échû en partage, en un temps où on commençoit à se défier de la fidelité des Indiens de la Province de Tepeaca, qui entre plusieurs autres s'étoient soûmis aux Espagnols à leur premier voyage de Mexique. On justifia depuis que les uns & les autres avoient été massacrez en cette Province : & on n'eut pas lieu de douter de cette perfidie, lors qu'on apprit qu'ils avoient appellé des troupes de Mexique à dessein de les soûtenir. Cortez se voyoit engagé à la necessité de châtier ces rebelles & de chasser les ennemis loin de son voisinage ; & cela ne souffroit point de remise, parce que cette Province étoit en une situation qui rompoit le commerce de Mexique à Vera-Cruz : & il faloit s'assurer de ce passage, avant que de s'appliquer à d'autres desseins. Neanmoins il suspendit la proposition qu'il vouloit faire au Senat, d'assistet les Espagnols de leurs forces pour cette expedition : parce qu'il apprit que les Tepeaques avoient depuis peu de jours percé les frontieres de Tlascala, en pillant & détruisant quelques bourgades de cette Province : & il jugea qu'ils auroient recours à luy par cette même raison. En effet le Senat resolut que l'on châtieroit cette insolence par la voye des armes, & qu'on tâcheroit d'interesser les Espagnols en cette guerre, puis qu'ils étoient également irritez & offensez de la mort de leurs compagnons. Ainsi ce que Cortez avoit prévû ne manqua pas d'arriver, & il se vit en termes d'accorder une grace qu'il devoit demander.

Un autre incident vint encore amener de nouvelles inquietudes. On reçut avis de Gualipar, que trois ou quatre Ambassadeurs du nouvel Empereur de Mexique étoient arrivez à la frontiere : qu'ils étoient adressez à la Republique de Tlascala, & qu'ils n'attendoient que la permission du Senat pour se rendre à la Ville. La matiere

fut miſe en déliberation ; car le cas étoit ſurprenant, & on ne laiſſoit pas de reconnoître que toute negociation de la part d'un ennemi dangereux & puiſſant, doit-être écoutée comme une menace enveloppée. Neanmoins quoyque les Senateurs s'attendiſſent que cette Ambaſſade ſeroit certainement contre les Eſpagnols, & qu'ils euſſent arrêté conſtamment, que quelque avantage qu'on leur offrît, il ne devoit point l'emporter ſur l'obligation de ſoûtenir l'interêt de leurs amis : ils conclurent de recevoir les Ambaſſadeurs, afin de tirer aumoins avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexicains n'avoit point encore fourni d'exemple ; & il eſt aiſé de juger que le conſentement de Cortez intervint en cette reſolution ; puiſque les Ambaſſadeurs furent conduits publiquement à l'audience, & qu'il n'eut en toute cette affaire, aucun ſujet d'accuſer les Tlaſcalteques du moindre défaut de ſincerité.

Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat & de gravité. Leurs Tamenes marchoient à la tête en bon ordre, & portoient le préſent composé de diverſes pieces d'or, d'argent, de fines étoffes du païs, de plumes & d'autres curioſitez, avec pluſieurs charges de ſel, qui étoit la marchandiſe la plus précieuſe & la plus recherchée en cette Province. Les Ambaſſadeurs portoient en leurs mains les marques de paix ; & ils étoient ſuperbement parez & ſuivis d'un nombreux cortege, tant de leurs amis que de leurs domeſtiques. Ils croyoient que ce pompeux apareil figuroit la grandeur du Prince qui les avoit envoyez : & en effet, il ſert quelquefois à impoſer aux eſprits par cette vaine oſtentation de pouvoir qui ébloüit ou divertit les yeux, à deſſein de ſurprendre les oreilles. Les Senateurs les attendirent en leur Tribunal, ſans manquer à la courtoiſie ni donner dans l'excez des careſſes ; mais en hommes

delicats, sur les droits de la Souveraineté de leur République; & qui à travers leurs civilitez laissoient entrevoir quelques chagrins.

Aprés avoir nommé l'Empereur de Mexique, avec toutes les qualitez & de tres-profondes soûmissions, les Ambassadeurs firent leur proposition en ces termes *Qu'il offroit aux Tlascalteques la paix & une alliance perpetuelle entre les deux Nations, le commerce libre & des interêts communs, à condition qu'ils prendroient incessament les armes contre les Espagnols; ou qu'ils se serviroient pour s'en deffaire aisément de l'imprudence qu'ils avoient eu de venir se livrer entre leurs mains* Ils n'eurent pas le temps d'achever ce raisonnement; parce qu'ils furent interrompus par un murmure confus, qui devint un assez grand bruit, avec des marques d'une indignation qu'on retenoit à peine, & qui enleva bien-tôt toute la gravité de ces Senateurs.

Neanmoins un des plus anciens leur remontra l'indécence de ce procedé, contre l'usage & la raison; & obtint que les Ambassadeurs seroient renvoïez à leur logis, afin d'y attendre les resolutions du Senat. Aprés leur sortie on proposa l'affaire; & sans prendre les avis en particulier, toutes les voix concoururent au sentiment de ceux qui l'avoient déja declaré un peu indiscretement par leurs murmures. Seulement, on polit les termes de ce refus, & la civilité trouva sa place entre les seconds mouvemens de la colere. On conclut donc qu'on nommeroit trois ou quatre Deputez qui porteroient la réponse du Senat aux Ambassadeurs. *Qu'on faisoit une extrême attention à la proposition de la paix, pourvû qu'elle fût accompagnée de partis raisonnables & proportionnez à la gloire & à la reputation de l'un & de l'autre Etat. Que les Tlascalteques observoient religieusement les loix de l'hospitalité; & qu'ils n'étoient point*

point accoûtumez à faire servir la confiance d'instrument à la mauvaise foi, qu'ils se faisoient honneur de regarder comme impossible, ce qui n'étoit pas permis, & d'aller tout droit à la verité des choses; puis qu'ils n'entendoient point l'usage des prétextes, & ne sçavoient point donner à la trahison un autre nom que le sien. On n'eut point d'occasion d'apprendre la replique des Ambassadeurs : parce que du moment qu'ils virent que leur proposition avoit été mal reçûë, ils s'en allerent chargez d'autant de frayeur, qu'ils avoient apporté de gravité : & on ne jugea pas qu'il fût à propos de les retenir, parce qu'il avoit couru entre le Peuple un bruit qu'ils venoient solliciter le Senat contre les Espagnols, & on en craignoit quelque soulevement qui allât jusques à offenser les Privileges de leur caractere, & à ruïner l'attention des Sènateurs au droit des gens.

Quoique cette intrigue des Mexicains eût été démêlée à la satisfaction des Espagnols, elle ne laissa pas de produire un autre inconvenient qui renouvella leurs inquietudes. Le jeune Xicotencal n'avoit point declaré son sentiment au Senat, & s'étoit laissé emporter au torrent des voix : soit qu'il craignît l'indignation de ses Confreres, ou que le respect qu'il avoit pour son pere l'eût retenu. Neanmoins l'occasion de cette Ambassade luy donna lieu de répandre entre ses amis & ses partisans le venin dont son cœur étoit rempli sur le sujet de la paix qu'ils proposoient. Ce n'est pas qu'elle fût conforme à son genie, ni à ses interêts; mais il vouloit couvrir de ce prétexte specieux les honteux mouvemens d'envie qui l'agitoient. *L'Empereur de Mexique*, disoit-il, *dont la puissance formidable nous oblige d'avoir toûjours les armes à la main, & nous retient envelopez dans les desastres d'une continuelle guerre, nous offre maintenant son amitié : & n'y met point*

d'autre prix que la mort des Espagnols. Il ne fait que nous proposer ce que nous devrions déja avoir executé pour nôtre interêt & nôtre conservation ; puis que quand nous pardonnerions à ces nouveaux venus, l'intention de détruire absolument nôtre Religion ; qui pourra soûtenir, qu'ils ne projettent de renverser nos Loix & la forme de nôtre Gouvernement, pour reduire en Monarchie la venerable Republique des Tlascalteques ? Ils prétendent nous assujettir à la cruelle & odieuse domination de leurs Empereurs ; & ce joug est si pesant & si rude, que nous ne pouvons le considerer sans larmes, sur le col même de nos ennemis. Xicotencal ne manquoit ni d'éloquence pour donner à ses passions une apparence de raison, ni de hardiesse pour executer ce qu'elles lui inspiroient : & quoique plusieurs de ses confidens n'eussent point approuvé son sentiment, & qu'ils eussent essayé de l'en tirer, comme il passoit pour un brave Soldat, il y avoit lieu de craindre que cette faction ne fit un corps redoutable en un païs où il suffisoit d'être vaillant pour avoir raison. Neanmoins l'affection qu'on avoit pour les Espagnols étoit si bien établie, que les pratiques de ce mutin n'allerent pas loin sans tomber sous la connoissance des Magistrats. On traita l'affaire au Senat avec toute la reserve requise en une conjoncture de cette importance, & l'aveugle Xicotencal y fut appellé, sans que l'interêt du criminel qui étoit son fils, donnât aucune atteinte à la confiance qu'on avoit en sa constance & en son integrité.

Ils condamnerent tous cet attentat comme une fureur extravagante d'un esprit mutin qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les decrets du Senat, & ruïner tout le credit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort en punition de ce crime ; & l'aveugle fut un de ceux

qui appuyerent ce ſentiment avec plus de force, décidant de la trahiſon de ſon fils en Juge deſintereſſé ; & en pere qui ſacrifie toutes ſes affections à ſa patrie.

La conſtance & la grandeur d'ame de cet ancien Senateur toucherent ſi vivement les eſprits des autres, qu'ils adoucirent à ſa conſideration la rigueur de la Sentence ; & les avis allerent à punir le coupable en épargnant ſa vie. Ils le firent amener au Senat chargé de liens : & aprés luy avoir fait une ſevere reprimande ſur ſon inſolence, ils luy ôterent le bâton de General, en le privant de l'exercice & des honneurs de cette charge, avec la ceremonie de le jetter du haut en bas des degrez du Tribunal. La honte de cette dégradation l'obligea au bout de quelques jours, d'avoir recours à Cortez, en luy donnant des témoignages d'une ſincere reconciliation. Le General emploïa en ſa faveur tout ſon credit, avec tant de ſuccez, que Xicotencal fut rétabli en ſa dignité & aux bonnes graces de ſon pere ; quoique la ferocité de ſon genie le pouſſât peu de temps aprés à de nouvelles inquietudes qui luy coûterent la vie, ainſi qu'on le verra en ſon lieu. Ces deux incidens auroient pû produire des maux qui menaçoient les Eſpagnols de leur derniere ruïne : mais la perfidie de Xicotencal ne vint à la connoiſſance de Cortez, qu'aprés qu'on en eut prevenu les ſuites & châtié le crime ; & l'intrigue des Ambaſſadeurs de Mexique ſe termina à la ſatisfaction de ceux qui avoient le moins de confiance en la fidelité des Tlaſcalteques ; qui reçûrent un nouvel éclat de l'une & de l'autre action ; & cette conduite de gens dont les lumieres étoient ſi bornées, ſur ce qu'on nomme politeſſe, lorſque les Eſpagnols manquoient de tous les moyens humains pour ſe ſoûtenir, parut tenir du miracle : au moins on la conſidera alors,

comme un de ces effets dont on ne trouve point la raison, lorsqu'on la cherche entre les causes inferieures.

CHAPITRE III.

On entre dans la Province de Tepeaca ; & aprés avoir vaincu les rebelles, qui étant assistez des Mexicains avoient presenté la bataille aux Espagnols, on prend leur Ville, que l'on fortifie sous le nom de Segura de la Frontera.

DUrant que le jeune Xicotencal, content de la guerre qu'on alloit faire à Tepeaca, cherchoit, en assemblant les troupes de la Republique, d'effacer par sa diligence, la memoire de sa perfidie ; Cortez s'appliquoit à convaincre ses Soldats, de la necessité indispensable de châtier les Indiens de Tepeaca ; en leur representant la rebellion de ces traîtres, la mort des Espagnols, & tous les motifs qui pouvoient les exciter à la compassion, ou porter à la vengeance. Neanmoins tous les Espagnols ne convenoient pas de cette necessité ; & les gens de Narvaez s'opposerent au dessein du General, avec le plus d'opiniâtreté. Le souvenir des peines qu'ils avoient endurées, leur faisoit souhaiter plus ardemment la douceur du repos. Ils parloient en soûpirant, des cabanes qu'ils possedoient en l'Isle de Cuba ; soûtenant que la guerre qu'on alloit faire étoit fort inutile, & qu'on devoit plûtôt se retirer à Vera-Cruz, afin de solliciter les secours de Saint Domingue & de la Jamaïque, pour revenir avec moins de risque à l'entreprise de Mexique. Ce

n'est pas qu'ils eussent dessein de la pousser plus avant ; mais ils cherchoient quelque couleur pour s'approcher des bords de la mer ; où leurs cris & leur resistance auroient été plus soûtenus. Enfin la hardiesse de ces mutins alla jusques à ce point, qu'ils firent signifier au General une protestation en forme, parée de quelques motifs plus insolens qu'essentiels, & où le prétexte du bien public & du service du Roy servoient de voile à la crainte, & à la bassesse du cœur.

L'insolence de cet acte piqua Cortez, d'autant plus vivement, qu'elle arrivoit en un temps où les ennemis, qui étoient à Tepeaca, fermoient le chemin de Vera-Cruz, qu'il étoit impossible de percer sans leur faire la guerre que ces mutins refusoient. Il les fit venir en sa presence ; & toute sa moderation luy fut necessaire, pour empêcher qu'il ne s'emportât en cette occasion ; puis que la tolerance ou la dissimulation d'une injure personnelle, est une vertu dont un esprit bien fait se rend capable avec quelque difficulté : mais lors qu'il faut endurer les outrages qu'on fait à la raison par caprice, ou par brutalité, c'est le plus grand effort de la patience en un homme d'entendement.

Il leur témoigna comme il put ; *Qu'il leur sçavoit quelque gré du soin qu'ils prenoient de la conservation de l'armée :* & sans s'amuser à leur faire comprendre les raisons qu'il avoit, pour ne pas manquer à l'engagement pris avec les Tlascalteques, & le risque qu'il couroit de perdre leur amitié, en laissant impunie la trahison des Tepeaques, il employa des motifs proportionnez à la portée des hommes, que la raison ne touche guere par ce qu'elle a de meilleur. Il leur remontra seulement ; *Que comme les ennemis s'étoient emparez des défilez de la montagne, il faloit necessairement les combattre, afin de gagner*

la plaine. Que d'aller seuls à cette expedition, ce seroit perdre les troupes de gayeté de cœur, ou au moins les hazarder sans raison : mais qu'il n'étoit pas à propos de demander du secours aux Tlascalteques, & même qu'ils n'en accorderoient point pour une retraite qui les desesperoit. Qu'aussi, aprés avoir soûmis la Province rebelle, & asseuré le chemin ; ce qu'on feroit assisté de toutes les forces de la Republique ; il leur promettoit, sur son honneur & sur sa parole, que tous ceux qui n'auroient pas la volonté de suivre ses Etendarts, pourroient se retirer librement avec son congé. Il leur persuada ainsi de servir en cette guerre, en leur faisant connoître qu'ils n'étoient pas en état de former d'autres desseins : & dés ce moment il prit ses mesures pour l'expedition de Tepeaca ; ce qui appaisa pour quelque temps leurs inquietudes.

Cortez choisit jusques à huit mille Tlascalteques des mieux faits, qui formerent diverses troupes à leur maniere, sous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur au voyage de Mexique. Il laissa à la discretion de son nouvel ami Xicotencal, de le suivre avec le reste des troupes de la Republique ; & aprés avoir mis ses gens en bataille, il trouva quatre cens vingt Soldats Espagnols, en comptant les Capitaines & seize Cavaliers. Les Fantassins avoient presque tous la pique, l'épée & le bouclier. Il y avoit quelques arbalêtes : mais peu d'arquebuses, faute de poudre, qui les obligea à laisser la plus grande partie de ces armes chez Magiscatzin.

La marche de l'armée fut applaudie par les acclamations du Peuple. Les Soldats témoignoient tous une joye qui étoit un heureux présage de la victoire, & qui leur inspiroit une nouvelle ardeur, par le desir qu'ils avoient de se venger. Ce jour-là on fit alte en un Village des ennemis, à

cinq lieuës de Tlascala, & trois de Tepeaca, Ville Capitale qui donnoit son nom à une Province. Les Habitans de ce Village s'enfuïrent à la premiere vûë de l'armée; & les Coureurs ne pûrent attraper que cinq ou six Païsans, que les Espagnols tâcherent d'apprivoiser à force de caresses, malgré le chagrin des Tlascalteques, dont la ferocité leur auroit fait un accueil bien different. Au matin le General les fit venir en sa presence, où aprés les avoir assurez par quelques presens, il les fit mettre tous en liberté, en leur ordonnant que pour le bien & l'avantage de toute leur Nation, ils dissent de sa part aux Caciques, & aux principaux Ministres de Tepeaca: *Qu'il venoit avec cette armée venger la mort de tant d'Espagnols qui avoient été tuez sur leurs terres par une infame trahison, & punir leur revolte contre l'obeïssance qu'ils avoient jurée à son Prince. Neanmoins que s'ils se déterminoient à prendre les armes contre les Mexicains, à quoi il les assisteroit de ses forces, & de celles des Tlascalteques, la memoire de ces deux crimes seroit effacée par un pardon general; & qu'il leur rendroit son amitié, en leur épargnant les malheurs d'une guerre dont ils étoient justement menacez comme coupables, & qui l'obligeroit à les traitter en ennemis.*

Les Indiens partirent avec cette instruction, & même avec des assurances que Marine & Aguilar leur donnerent confidemment; en ajoûtant à ce que le General avoit dit, quelques conseils d'ami, & des promesses qu'ils seroient bien reçus au retour, encore que la proposition de la paix n'eût point d'effet. Ils revinrent le jour suivant, accompagnez de deux Mexicains, qui paroissoient une maniere d'Espions envoyez exprés, afin que les Païsans ne pussent alterer les termes de la réponse. Elle fut incivile & insolente: *Qu'ils ne mendioient point la paix, & qu'ils ne tarderoient*

point à chercher leurs ennemis à la campagne ; afin de les amener enchaînez aux pieds des Autels de leurs Dieux. Ils ajoûtoient à ce discours d'autres termes injurieux & menaçans, de gens qui comptent sur le nombre de leurs troupes. Neanmoins Cortez n'étant pas encore satisfait, les dépêcha, avec une nouvelle instance qu'il donnoit à sa justification. Il protestoit, *Que s'ils ne recevoient la paix aux conditions qu'il leur proposoit, il détruiroit leur Païs par le fer & par le feu, comme une retraite de traîtres à son Roy ; & qu'ils demeureroient esclaves des vainqueurs, qui ôteroient la liberté à tous ceux qui ne perdroient point la vie.* Le General fit comprendre cette réponse aux Envoyez par les Truchemens, & voulut qu'ils en emportassent une copie par écrit. Il sçavoit bien qu'ils ne la liroient pas : mais son dessein étoit qu'aprés avoir entendu le rapport d'une dénonciation si severe, ces paroles sans voix tracées sur le papier, redoublassent leur crainte : car l'écriture & l'usage de la plume surprenoit extremement les Indiens, qui regardoient comme un prodige cet art, par lequel les Espagnols se parloient & s'entendoient de si loin. C'est pourquoi Cortez voulut fraper leurs yeux, par ce qui touchoit leur imagination : ce qui étoit proprement leur inspirer de la frayeur par la voye de l'admiration.

Cependant son artifice fit alors si peu d'effet, que la seconde réponse fut encore plus insolente que la premiere, & elle vint au même temps que l'avis de la marche des ennemis, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire. Cortez, qui avoit déja resolu d'aller les attaquer, mit aussitôt ses troupes en bataille & en mouvement, sans s'arrêter à les haranguer ; parce qu'il sçavoit que les Espagnols étoient parfaitement aguerris à cette espece de combats, & que les Tlascalteques y

couroient avec tant d'ardeur, que toute la peine alloit à les retenir.

Les ennemis avoient dressé deux ou trois méchantes embuscades en des champs couverts de maiz, où la fertilité de cette terre en produit de si hauts & de si épais, qu'ils auroient pû venir à bout de leur dessein, s'ils y avoient apporté plus de précaution : mais on les découvrit de loin au mouvement causé par l'inquietude naturelle à ces Peuples ; & les bateurs d'estrade en donnerent l'avis si à propos, qu'on eut le temps de preparer les armes, & de s'approcher en bon ordre de l'embuscade, avec une tranquillité qui imitoit la negligence.

Le General étendit le front de ses bataillons autant qu'il étoit necessaire pour éviter d'être envelopé par le grand nombre ; & on commença le combat en chargeant les Mexicains, qui avoient l'avant-garde, & qui se virent attaquez de tous côtez, au moment qu'ils se preparoient à donner sur nôtre arriere-garde. Le premier choc les mit en desordre ; & tous ceux qui n'éviterent pas le peril par une prompte retraite, furent taillez en pieces. Les Espagnols gagnerent le terrain sans rompre leurs bataillons ; & comme les fleches & les dards des Indiens perdoient leur force dans l'épaisseur des canes de maiz, les coups d'épée & de pique firent une grande execution. Les ennemis soûtinrent neanmoins une seconde charge, aprés s'être alliez, & firent les derniers efforts que le desespoir inspire : mais la victoire ne balança pas long-temps ; parce que les Mexicains abandonnerent non-seulement le champ de bataille, mais encore tout le Païs, en cherchant une retraite chez leurs autres Alliez. Leur exemple obligea les Tepeaques à fuïr avec tant d'effroi, que des Envoyez de leur part vinrent dés le soir même offrir de rendre la Ville, & demander

quartier, en s'abandonnant à la discretion ou à la clemence des vainqueurs.

Les ennemis avoient perdu la plus grande partie de leurs troupes en cette occasion, où l'on fit plusieurs prisonniers, & un butin considerable. Les Tlascalteques y combattirent fort vaillamment, & ce qui est plus surprenant, avec tant d'attention aux ordres & à la discipline militaire, qu'ils se maintinrent sans perdre que deux ou trois hommes. Un cheval fut tué ; & quelques Espagnols reçûrent des blessures si legeres, qu'ils ne quitterent point leurs rangs. Le jour suivant fut celui de l'entrée dans la Ville, dont tous les Magistrats, & même les Officiers des troupes vinrent sans armes, comme des criminels au-devant des Espagnols ; le Peuple qui les suivoit témoignant aussi par son silence & par sa confusion qu'ils se reconnoissoient coupables, & qu'ils confessoient leur crime.

En approchant ils se jetterent tous à terre, jusques à la toucher du front ; & il falut que Cortez les rassurât ; afin de leur donner la hardiesse de lever les yeux. Il commanda que les Truchemens publiassent à haute voix le nom du Roy Charles, & un pardon general de sa part ; ce qui rompit les liens de la crainte, en sorte qu'ils commencerent à déclarer leur joye par des cris & des sauts. Le quartier des Tlascalteques fut marqué hors de la Ville ; parce qu'on apprehenda que l'habitude qu'ils avoient de maltraiter leurs ennemis, n'eût plus de force sur leurs esprits, que la soûmission aux ordres qu'ils commençoient à respecter. Cortez se logea dans la Ville avec les Espagnols, prenant toutes les précautions que l'occasion demandoit, & qu'il fit continuer jusques à ce qu'il eut reconnu la sincerité de ces Peuples, qui à la verité furent poussez & assistez par les Mexicains, à trahir les

Espagnols, & à tout ce qu'ils entreprirent aprés cette action.

Les Habitans de Tepeaca se trouvoient déja si las & si affligez d'avoir reçu une seconde fois le joug insupportable de la domination des Mexicains, & si bien desabusez de la conduite de ces gens-là, qui étant venus en amis, ne pouvoient s'empêcher d'usurper un pouvoir absolu sur les biens, l'honneur, & la vie même de leur hôtes, qu'ils firent diverses instances au General, de ne pas abandonner leur Ville : surquoy il fonda le dessein d'y construire une Forteresse, afin d'assujettir ces Peuples ; quoiqu'il leur fit comprendre que c'étoit à dessein de les proteger. Son principal motif étoit, de s'assurer le chemin de Vera-Cruz; ce qu'il obtenoit en se rendant maître de ce poste, que la Nature, en le rendant tres-fort, avoit encore disposé à recevoir tous les secours de l'art. On ferma l'enceinte par des remparts de terre soûtenuë de fascines, dont on composa les murs de la Ville, en coupant le roc en certains endroits où il s'avançoit ; & sur le plus haut de la montagne, on éleva de materiaux plus solides, une espece de Citadelle, qui parut une suffisante retraite contre tous les accidens qui pouvoient arriver en une guerre telle que les Indiens la pratiquoient. L'ouvrage fut poussé avec tant de chaleur & tant d'empressement de la part des Habitans de Tepeaca, & de leurs voisins, qu'il fut achevé & mis en défense en peu de jours. Le General commit quelques Soldats Espagnols à la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la seconde Ville peuplée dans l'Empire de Mexique.

Avant que d'executer ce dessein, Cortez s'étoit débarrassé de tous les prisonniers Mexicains & Tepeaques qu'on avoit faits au dernier combat, en donnant ordre qu'ils fussent conduits à Tlas-

cala, avec beaucoup de ſoin ; parce qu'on commençoit à les conſiderer comme des meubles de prix, par l'uſage qui s'étoit alors introduit en ce Païs-là, de les mettre aux fers, & de les vendre comme des eſclaves. Cet abus contre les droits de l'humanité, avoit commencé par les Iſles, où on pratiquoit cette eſpece de châtiment, à deſſein d'épouvanter les Indiens rebelles : mais en cette rencontre l'exemple ne ſert de rien à la juſtification, puiſque celuy qui ſuit un coupable ne fait que multiplier ſon crime ; & quelque motif qu'on ait eu de le commettre une premiere fois, l'imitation en eſt toûjours condamnable, comme une rechute.

Un ſi grand deſordre n'alla pas loin ſans être condamné, & ſans qu'on y apportât le remede neceſſaire ; quoiqu'il eût paru devant l'Empereur, armé de toutes les raiſons qui peuvent juſtifier l'eſclavage entre les Chrétiens. Ce point fut agité par de longues diſputes, de vive voix & par écrit : cependant le Prince, par le mouvement d'une ame veritablement Roïale, laiſſant aux Theologiens le ſoin d'accorder leurs controverſes, ordonna que les Indiens ſeroient mis en liberté, quand les loix de la guerre le permettroient; & cependant, qu'ils ſeroient traitez en priſonniers de guerre, & non pas en eſclaves : Heroïque deciſion, que la prudence partageoit avec la pieté ; parce que la bonne politique ne ſouffroit pas qu'on diminuât le nombre des Vaſſaux, pour augmenter celuy des Eſclaves ; & que la Religion n'enſeigne point à décrier par le foüet & la chaîne, l'autorité de la raiſon.

CHAPITRE IV.

Cortez envoye plusieurs Capitaines, pour reduire ou châtier les Villes revoltées, & marche en personne vers celle de Guacachula, contre une armée de Mexicains, qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là.

PEu de temps aprés que les Espagnols eurent établi leurs logemens à Tepeaca, Xicotencal arriva, suivi de ses troupes, qui, selon quelques Auteurs, alloient jusques à cinquante mille hommes. Il étoit important de les mettre en action, afin de rassûrer les Tepeaques, à qui ce grand nombre donnoit beaucoup d'inquietude, & le General sçachant que trois ou quatre Bourgs de cette Province soûlevez par les Mexicains, étoient encore hors de l'obéïssance, y envoya des Capitaines, accompagnez chacun de vingt ou trente Espagnols, & d'une forte troupe de Tlascaltèques; afin d'essaïer de reduire ces Indiens par les voyes de la douceur, ou de châtier leur obstination par la rigueur des armes. On trouva par tout de la resistance; & la force obtint par tout ce que la douceur avoit manqué, sans perdre un seul homme. Les Capitaines victorieux revinrent, aprés avoir soûmis ces Indiens, & terriblement écarté les Mexicains, qui se voyant batus de toutes parts, s'enfuirent de l'autre côté des montagnes. Le butin qu'on gagna à la poursuite des ennemis, & dans les lieux qu'on força, fut tres-riche, & abondant en toute maniere. Le nombre des prisonniers excedoit celuy des vainqueurs; & l'on a dit qu'il montoit à douze mille en la seule

Bourgade de Tecamalchadec, où on songea un peu à tenir la main, pour châtier les Habitans, parce que c'étoit le lieu où on avoit tué plusieurs Espagnols en trahison. On ne les nommoit déja plus prisonniers, mais captifs ; jusques à ce qu'étant mis en vente, ils perdoient ce nom, afin de passer en un esclavage personel, en recevant sur le visage la cruelle marque d'une miserable servitude.

En ce temps-là, suivant les connoissances qu'on en reçut depuis, l'Empereur qui avoit succedé à Motezuma étoit mort. On a dit qu'il se nommoit Queslavaca, Seigneur d'Iztacpalapa. Les Electeurs s'assemblerent, & donnerent leurs suffrages au cousin ou gendre de Motezuma, appellé Quatimosin, qui fut couronné & investi de l'Empire avec les ceremonies ordinaires. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, d'un esprit vif, & si appliqué, que contre les maximes de son prédecesseur, il se donna tout entier au soin des affaires, voulant faire connoître d'abord l'effet d'une autorité souveraine, lorsqu'elle passe en des mains qui sçavent en bien user. Il apprit ce que les Espagnols avoient fait en la Province de Tepeaca : & penetrant par ses lumieres dans les desseins qu'ils pouvoient former, aprés la reünion des Tlascalteques, & des autres Peuples voisins de leur Province, il entra en cette espece de crainte que la raison inspire, & qui regle les resolutions de la prudence.

Ce Prince prit d'abord des mesures bien concertées, qui donnerent une grande reputation aux commencemens de son Regne. Il anima les Soldats par des récompenses ; & par plusieurs privileges, il gagna l'amitié des Peuples, en les déchargeant de toute sorte d'impôts, pour tout le temps que la guerre dureroit ; & il établit un nouvel empire sur le cœur des Nobles, par une familiarité

majeſtueuſe, qui temperoit l'excez de cette adoration dont ſes predeceſſeurs avoient pretendu relever le reſpect qui leur étoit dû. Il n'épargna point les preſens & les graces aux Caciques de la frontiere, en les exhortant à la fidelité, & à la défenſe de leur propre Païs : & afin qu'ils n'euſſent pas lieu de ſe plaindre qu'il les chargeoit de tout le poids de la guerre, il envoïa une armée de trente mille hommes, pour échauffer & ſoûtenir leurs milices. Aprés une politique ſi juſte & ſi rafinée, les envieux de la gloire de nôtre Nation n'auront-ils point de honte de ſoûtenir qu'on avoit affaire à des bêtes brutes, qui ne s'aſſembloient que pour ceder à l'artifice & aux ruſes, & non pas à la valeur & à la conſtance de ceux qui les attaquoient ?

Cortez apprit que cette armée s'aſſembloit vers la frontiere ; & il n'en douta plus, lorſqu'il vid deux ou trois Nobles Indiens envoïez par le Cacique de Guacachula, Ville guerriere & fort peuplée, ſur le chemin de Mexique, & que le nouvel Empereur conſideroit comme un des remparts de ſon Empire. Ils venoient demander du ſecours contre les Mexicains : ils ſe plaignoient de leur orgueil & de leurs violences ; & ils offroient de prendre les armes contre eux, du moment que l'armée des Eſpagnols paroîtroit à la vûë de leurs murailles. Ils montroient la facilité & la juſtice de cette entrepriſe, en diſant que leur Cacique devoit être ſecouru, comme Vaſſal de nôtre Prince ; puiſqu'il étoit un de ceux qui luy avoient voüé leurs ſervices, en l'aſſemblée des Nobles qui s'étoit faite ſous le Regne & par les ordres de Motezuma. Le General leur demanda quel étoit le nombre des troupes que les ennemis avoient en ce quartier-là ; & ils répondirent qu'il alloit à vingt mille hommes autour de leur Ville, & qu'il y en avoit encore environ dix mille à une autre

Ville nommée Izucan, eloignée de quatre lieuës: mais que Guacachula,& quelques autres Places qui en relevoient, fourniroient une troupe considerable de Soldats braves & animez, qui ne demandoient que cette occasion de combatre leurs ennemis. Cortez les examina avec soin, par differentes questions qu'il leur fit, à dessein de penetrer l'intention de leur Cacique; & ils répondirent si à propos, qu'ils le laisserent assez persuadé que leur proposition étoit faite avec sincerité: & quand il lui seroit resté quelque soupçon, il l'auroit dissimulé; parce qu'encore qu'il n'eût pas été assuré du succez de ce traité, il se voïoit dans la necessité de chasser les ennemis de cette frontiere; & de soûmettre ces Villes, avant que d'entreprendre de leur accorder sa protection.

Le General s'attacha donc à cette entreprise avec tant d'ardeur, que dés le même jour il forma une armée d'environ trois cens Espagnols; douze ou treize Cavaliers, & plus de trente mille Tlascalteques, sous le commandement du Mestre de Camp Christophle d'Olid; & le projet étoit alors suivi de si prés de l'execution, que ce Capitaine marcha dés le matin du jour suivant, emmenant avec soi les envoïez de Guacachula. L'ordre étoit de s'approcher le plus prés qu'il pourroit de la Ville, sans hazarder rien: & en cas qu'il y eût lieu de soupçonner quelque trahison, de ne point attaquer la Place; mais de tenter de batre les troupes de Mexique, en les attendant en quelque poste avantageux.

Les Soldats marchoient avec joye & fort animez à cette expedition, lorsqu'à six lieuës de Tepeaca, & presque autant de Guacachula, l'armée aïant fait alte, il courut un bruit que l'Empereur de Mexique venoit en personne au secours de ces Villes avec toutes ses forces. Les Païsans le publioient ainsi, sans que cela parût avoir au-

sun fondement : neanmoins les gens de Narvaez ajoûterent une pleine foi à ce rapport, & l'amplifierent, sans écouter ni la raison, ni les ordres de la guerre. Ils blâmoient hautement l'expedition, en protestant qu'ils n'iroient pas plus loin, avec si peu de respect, qu'Olid offensé de leur procedé, leur dit fierement, qu'ils pouvoient s'en aller; mais qu'il ne leur répondoit pas des chagrins de Cortez, puisque la honte & l'infamie de leur retraite les touchoient si peu : & au même-temps qu'il alloit continuer la marche sans eux, un nouvel accident vint mettre au moins en compromis le succez de cette entreprise, s'il ne donna point quelque rude atteinte à la constance du Commandant.

On vid descendre du haut des montagnes voisines, des troupes d'Indiens armez, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire, & obligerent le Commandant à mettre son armée en bataille, sur ce qu'il crut que les Mexicains venoient l'attaquer; suivant en cela les loix de la guerre, puisque un excez de prévoyance n'a jamais fait de tort aux armées: mais quelques Cavaliers qu'il avoit detachez pour reconnoître ces troupes, revinrent lui donner avis qu'elles étoient commandées par le Cacique de Guacozingo, accompagné de quelques autres Caciques ses alliez, qui venoient au secours des Espagnols contre les Mexicains, dont l'armée avoit ravagé leurs frontieres, & menaçoit leurs Etats. Olid leur manda de faire alte, & que les seuls Caciques vinssent le trouver, ce qu'ils firent aussi-tôt : neanmoins, ce qui devoit donner de la joye & de la confiance, fit un contraire effet ; parce qu'il courut parmi nos Soldats un bruit, qui commença par les Tlascalteques, & passa bien-tôt jusques aux Espagnols. Les uns & les autres disoient que c'étoit une imprudence de se fier à ces troupes, dont l'amitié étoit

feinte & trompeuse ; & que les Mexicains les envoyoient, à dessein de charger les Espagnols en trahison durant le combat. Olid entra trop legerement dans les mêmes soupçons, qui l'obligérent à faire arrêter les Caciques, & à les envoyer à l'heure même à Tepeaca, afin que Cortez decidât de leur destinée; hazardant par cette action precipitée, de faire naître un trouble dangereux entre les troupes qu'il conduisoit, & celles des Indiens qui venoient effectivement le secourir comme amis. Ils demeurerent neanmoins, malgré ce témoignage injurieux de la défiance du Commandant, au poste où ils se trouvoient, avec cette consolation, qu'on remettoit au General à juger de la sincerité de leurs intentions ; & les nôtres n'oserent les inquietter, jusques à ce qu'ils eussent reçû de nouveaux ordres.

Les Caciques prisonniers arriverent bien-tôt en la presence de Cortez, & se plaignirent modestement du procedé de Christophle d'Olid, en faisant connoître que le traitement fait à leurs personnes ne les mortifioit pas si sensiblement, que l'atteinte qu'on donnoit à leur fidelité. Le General les écouta favorablement, & leur fit ôter les fers, avec toute l'honnêteté qui pouvoit les satisfaire, & regagner leur confiance; parce qu'il trouva en eux le caractere que la verité porte avec soi, lorsqu'elle veut se distinguer de la fourberie. Cependant il vid bien que cette expedition avoit besoin de sa presence, parce que le dégoût entre des Peuples amis & alliez, & les murmures des Soldats, sembloient être des menaces de quelque disgrace. Il se disposa aussi-tôt à ce voyage; & aprés avoir recommandé aux Officiers de Justice le Gouvernement de la nouvelle Ville, il partit avec les Caciques & une petite escorte, avec tant d'ardeur de pousser cette entreprise à bout, qu'il arriva en peu d'heures à l'armée.

La presence du General y ramena la tranquillité ; les choses parurent sous d'autres couleurs, & on vid cesser cette tempête qui troubloit les esprits. Cortez ne blâma pas Olid de ce qu'étant si proche il ne l'avoit pas averti de cette nouveauté, mais de ce qu'il avoit fait éclater mal à propos ses défiances, par l'emprisonnement des Caciques : & aprés la jonction des forces de ces Indiens aux siennes, il prit la route de Guacachula, sans s'arrêter ; ordonnant que les envoyez de cette Ville s'avançassent, afin de donner avis à leur Cacique, du mouvement & des forces de l'armée, non pas qu'il eût besoin des offres de ce Cacique, mais afin d'éviter l'embarras de traiter en ennemis, des Peuples qu'il vouloit soûmettre & conserver.

Les Mexicains étoient campez de l'autre côté de la Ville, mais au premier avis de leurs sentinelles ils prirent les armes avec tant de diligence, qu'ils étoient déja en bataille à dessein de soûtenir un combat à l'abri de la Place, lors que les Espagnols n'étoient pas encore à la portée du mousquet. Ils firent tête, & vinrent à la charge d'un air si determiné, qu'il paroissoit qu'on ne dût pas voir si-tôt la decision du combat, si le Cacique de Guacachula n'eût profité de cette occasion d'éprouver sa fidelité, en chargeant les Mexicains à dos, en même temps qu'on leur tiroit de dessus les murailles; ce qu'il fit avec tant d'ordre & de resolution, qu'en moins de demi-heure les ennemis furent défaits, ensorte qu'il s'en sauva fort peu, & encore fort blessez.

Cortez prit son logement dans la Ville avec les Espagnols, & on marqua un quartier hors de l'enceinte aux Tlascalteques & aux autres Alliez, dont le nombre croissoit à tous momens ; car dés que la renommée eut publié que le General marchoit en personne, tous les Caciques alliez accou-

rurent avec leurs troupes pour servir sous lui ; en sorte que suivant ce que Cortez en rapporte lui-même, son armée étoit de plus de six vingt mille hommes lors qu'il arriva à Guacachula. Il remercia le Cacique & ses Indiens en leur attribuant tout l'honneur de la victoire ; & ils s'offrirent à luy pour l'expedition d'Izucan, dans la confiance qu'ils luy seroient necessaires, parce qu'ils avoient une parfaite connoissance du païs, & qu'on pouvoit compter sur leur valeur. Les ennemis suivant l'avis que le Cacique en avoit donné, tenoient en cette Ville dix mille hommes de garnison, sans ceux qui s'y étoient jettez aprés la défaite. Les Habitans & les Païsans voisins étoient engagez à se declarer à toutes risques ennemis des Espagnols ; & la Place forte par sa situation, avoit de bonnes murailles, & quelques ravelins qui en défendoient les avenuës aux ouvertures de la montagne. Un ruisseau en baignoit le pied ; & comme il faloit necessairement le traverser, ils avoient rompu le pont, à dessein de disputer le passage. Toutes ces circonstances suffisoient pour donner de la reputation à cette entreprise, & de l'emploi à toutes les troupes.

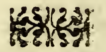
Olid conduisoit l'avant-garde, & devoit tenter le passage de la riviere avec une troupe de Soldats choisis. Il le trouva défendu par la meilleure partie de l'armée des ennemis, qui ne l'empêcha pas de se jetter dans l'eau, & de gagner l'autre bord, en combatant avec une resolution si determinée, & si peu d'égard au danger, que son cheval fut tué, & lui blessé à la cuisse. Les ennemis fuïrent dans la Ville, qu'ils pensoient conserver, ayant fait sortir les bouches inutiles, & gardé seulement trois mille Habitans fort resolus, & des vivres pour plusieurs jours. La force des murailles & le nombre des défenseurs frapoient les yeux ; & faisoient juger que l'assaut coûteroit

bien du sang : mais à peine l'armée eut-elle achevé de passer, & reçû les ordres pour l'attaque, que les cris des ennemis cesserent, & la garnison disparut en un moment. On auroit pû apprehender quelque surprise de la part de leur milice, dont tous les efforts se reduisoient à certains stratagêmes, si on n'avoit découvert au même temps la fuite des Mexicains, qui se sauvoient en desordre vers les montagnes. Cortez les fit pousser par quelques Compagnies d'Espagnols, & par la plus grande partie des Tlascalteques ; & quoique l'âprêté des rochers militât pour les ennemis, ils furent rompus en si peu temps qu'ils n'eurent presque pas le loisir de se défendre.

On trouva dans la Ville une si grande solitude, qu'à peine put-on rencontrer entre les prisonniers trois ou quatre de ses Habitans, dont Cortez se servit pour attirer les autres, en les envoyant dans les bois, où ces miserables s'étoient refugiez, prometttre de sa part une entiere abolition, & un traitement favorable à ceux qui reviendroient incessamment à leurs maisons. Cette diligence eut un si bon effet, que la Ville fut repeuplée presque par tout dés le même jour, chacun s'empréssant à joüir du benefice de la paix. Le General y demeura deux ou trois jours, afin de leur faire perdre toute leur crainte, & de les confirmer dans l'obeïssance, par l'exemple des Indiens de Guacachula. Au même temps il donna congé aux troupes des alliez, aprés avoir partagé avec eux le butin gagné en toutes les deux actions ; & il revint à Tepeaca, avec les Espagnols & les Tlascalteques, laissant la frontiere libre & nette, & ces Villes soûmises, (ce qui luy étoit tres-avantageux) & le cœur de ces Peuples affectionné aux Espagnols, par l'experience qu'ils faisoient de leur humanité. Cortez avoit encore le plaisir d'avoir ruiné les dispositions du nouvel Empereur de

Mexique en ses premiers projets, qu'on observe ordinairement comme des pronostics des nouveaux Regnes, & qui animent ou abattent l'esprit des Sujets, selon la qualité des évenemens.

Bernard Diaz del Castillo ne veut pas que Cortez ait assisté à cette expedition; & il y a lieu de douter si cet Auteur ne pretend point se consoler ainsi, d'être demeuré luy-même à Segura de la Frontiere, comme il l'avouë un peu auparavant; ou s'il ne s'est point laissé entraîner, sans y prendre garde, à la passion qu'il a de contredire en tout François Lopez de Gomara : car tous les autres Historiens décrivent cette expedition ainsi que nous l'avons rapportée ; & Cortez même, dans sa lettre à l'Empereur, du trentiéme Octobre 1520. explique les motifs qui l'obligerent à se mettre à la tête de l'armée. On a du regret de trouver en son chemin ces occasions de dédire un Auteur que l'on suit ; mais ç'auroit été une faute de Cortez indigne de sa prudence d'avoir negligé de se trouver en personne à une entreprise où il étoit appellé par le dégoût de ses Soldats, les plaintes de ses Alliez, l'insolence des gens de Narvaez, & par le penchant que le Commandant avoit à entrer dans leurs chagrins : ce qui mettoit en grand hazard une entreprise de cette importance. Diaz nous pardonnera donc : il peut avoir écrit la chose comme il croyoit la sçavoir; & c'est plûtôt en luy un défaut de memoire, qu'une atteinte à la verité du fait, ou une tache à la vigilance de son General.



CHAPITRE V.

Cortez avance les preparatifs dont il avoit besoin pour l'entreprise de Mexique. Il reçoit par hazard un secours de Soldats Espagnols. Il revient à Tlascala, où il trouve que Magiscatzin étoit mort.

EN arrivant à Tepeaca, qui avoit déja pris le nom de Segura, Cortez reçut l'avis que son cher ami Magiscatzin n'avoit plus que quelques momens à vivre. Cette nouvelle l'affligea trés-sensiblement, parce que les témoignages d'une affection sincere & passionnée qu'il avoit reçûs de la part de ce Senateur, avoient merité de la sienne une amitié reciproque, qu'il luy rendoit par reconnoissance & par inclination. Cortez voulant donc luy en donner des preuves les plus essentielles, dépêcha d'abord le Pere Barthelemi d'Olmedo, afin de luy procurer le secours le plus necessaire à son ame, en essayant de l'amener à la Foi de l'Eglise Catholique. Lors que ce Religieux arriva, Magiscatzin, quoique presque accablé par la force de sa maladie, conservoit encore un jugement libre, & un esprit disposé à recevoir de nouvelles impressions : ce grand nombre de Dieux luy sembloit fort extravagant; & il étoit choqué de la barbarie de leurs sacrifices. Le Christianisme luy paroissoit plus conforme aux loix de l'humanité & de la raison; n'étant, ce semble, dans l'aveuglement, que faute de lumiere, & non pas par le défaut de ses yeux. Le Pere n'eut pas beaucoup de peine à reduire Magiscatzin, qu'il trouva convaincu de son égare-

ment, & penetré du desir d'en être redressé : il ne fut donc question que d'instruire ce Senateur, & de luy faire quelques exhortations, afin d'échaufer sa volonté, & de mettre la tranquillité dans son ame : aprés quoi il demanda le Baptême, avec beaucoup d'empressement ; & il le reçut avec une foi pure, employant le peu de vie qui lui restoit en de ferventes reflexions sur son bonheur, & à exhorter ses enfans à renoncer au culte des Idoles, & à rendre une entiere obeïssance à son ami Cortez, en appliquant tous leurs soins à procurer l'avantage & la conservation des Espagnols, comme la leur propre ; parce que suivant les mouvemens qu'il sentoit en son cœur, il étoit persuadé que l'Empire de ce Païs-là devoit tomber entre leurs mains. Les Auteurs ont traité ce discours de Prophetie ; & peut-être que Dieu le lui inspiroit, ou que la prudence consommée de cet Indien le faisoit ainsi penetrer dans l'avenir. Ce qu'il y a de constant, est que la docilité qu'il témoigna en ces derniers momens, & une vocation si extraordinaire, furent la récompense que Dieu accorda à ce que Magiscatzin avoit fait en faveur des Chrêtiens ; sa providence ayant choisi cet homme pour le principal instrument de tant de ressources, dont ils étoient redevables à la Republique de Tlascala : aussi il avoit un assez grand fond de vertus morales, & tant de capacité pour les affaires, que tous les autres Senateurs recevoient avec respect ses decisions, presque comme des ordres absolus ; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette autorité, avec toute la moderation que l'on doit aux delicatesses de la liberté dans une Republique. Cortez fut touché de sa mort, comme d'une perte qui ne souffroit point de consolation, puis qu'il trouvoit à dire en sa personne non-seulement un ami à toutes épreuves ; mais encore un directeur fidele de ses desseins,

dont

dont l'affection & le respect lui avoient acquis le cœur des Tlascalteques : mais le Ciel qui sembloit prendre le soin de soûtenir ce General dans ses disgraces, les adoucit alors par un secours qui releva ses esperances.

Un vaisseau de moyenne grandeur vint moüiller à la rade de Saint Jean d'Ulüa : il portoit treize Soldats Espagnols, deux chevaux, & quelques munitions de guerre & de bouche, que Diego Velasquez envoyoit à Pamphile de Narvaez, ne doutant point qu'il ne lui eût déja acquis toutes les conquêtes de la Nouvelle Espagne, & attiré à son parti l'armée de Cortez. Le commandant de ce vaisseau étoit Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, lors que Cortez sortit de l'Isle de Cuba ; & ce General étoit redevable à l'amitié de Barba, de l'avantage d'être sorti du dernier embarras dont on avoit voulu traverser son expedition. Cortez avoit fait Capitaine de la Côte Pedro Cavallero, qui n'eut pas plutôt découvert ce navire, qu'il se jetta dans un esquif, pour aller le reconnoître. Il salüa fort civilement ces Avanturiers,& reconnut d'abord ce qu'ils cherchoient, à la maniere empressée & respectueuse dont Barba s'informa de Narvaez. Cavallero répondit sans hesiter : *Que Narvaez n'étoit pas seulement en parfaite santé, mais que ses affaires étoient en un état à donner de l'admiration. Que tous ces Païs lui étoient soûmis, & que Cortez fuyoit à travers les bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étoient restez.* Si l'on ne peut sauver ce détour du reproche de mensonge, au moins peut-on loüer la presence de l'esprit qui l'imagina, puis qu'il n'en falut pas davantage pour obliger ces Espagnols à mettre pied à terre, avec grande confiance, & pour aller droit à Vera-Cruz, où ils se trouverent arrêtez au nom de Cortez. Cependant Barba ne sçut point trop

mauvais gré à Cavallero de son adresse, parce qu'il n'étoit pas fâché de trouver son ami en une situation si avantageuse.

On les conduisit à Segura, où Cortez celebra avec un extréme plaisir cette heureuse avanture, qui augmentoit le nombre de ses Espagnols, avec cette circonstance réjoüissante, qu'il recevoit ce secours des mains de son ennemi. Il caressa fort Pierre de Barba, & il lui donna le commandement d'une Compagnie d'Arbalêtriers, pour marquer la confiance qu'il avoit en son amitié. Il fit aux Soldats quelques presens, qui les engagerent à s'enrôler dans ses troupes, & lût en secret la lettre qui s'adressoit à Narvaez. Velasquez supposant que ce Capitaine étoit le maître absolu de toute sa conquête, lui ordonnoit *de s'y maintenir à toutes risques*; & pour cet effet il lui promettoit de grands secours. La conclusion de sa depêche étoit, *Que si Cortez n'étoit pas mort, on le lui envoyât au plutôt, avec une bonne escorte; parce qu'il avoit un ordre precis de l'Evêque de Burgos, de le faire amener prisonnier en Espagne.* Cet ordre se seroit tourné en arrêt sans appel, si on avoit laissé l'affaire entre les mains de cet Evêque, ennemi de Cortez: & la passion que ce Ministre marquoit d'obliger Velasquez, donnoit lieu de craindre qu'il ne voulût faire un exemple éclatant du châtiment de Cortez, en couvrant son ressentiment particulier du pretéxte de la justice.

Au bout de huit jours un autre vaisseau arriva à la rade d'Ulüa. Il portoit un nouveau secours à Narvaez, & Cavallero s'en saisit encore avec la même adresse. Il y avoit huit Soldats Espagnols, une jument, & une quantité considerable de toute sorte d'armes & de munitions; sous le commandement du Capitaine Rodrigo Moreïon de Lobera. Ils passerent tous à Segura, où ils prirent parti dans l'Armée suivant l'exemple des premiers

arrivez. Ces ſecours venoient par des voyes ſi éloignées de toute ſorte d'apparence, que Cortez les regardoit comme de tres-heureux preſages ; parce qu'il lui ſembloit qu'ils portoient quelque caractere de bonheur, dont il ſe promettoit des ſuites en ſon entrepriſe.

Cependant il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en avancer le ſuccez. Il s'étoit promis la conquête de Mexique, & ce grand nombre d'Alliez qui venoient ſe joindre à ſes troupes, le confirmoit en ſa reſolution. Le paſſage du Lac étoit la plus grande difficulté : & cet obſtacle étoit terrible, parce que les Mexicains ayant une fois trouvé l'invention de rompre les ponts des chauſſées, on ne pouvoit plus ſe fier aux ponts volants, qui étoient l'unique précaution qu'on pouvoit prendre en un temps, où l'empreſſement ne permettoit pas de mettre en uſage d'autres expediens plus commodes & plus ſurs. Enfin Cortez s'arrêta au deſſein de faire conſtruire douze ou treize brigantins capables de reſiſter aux canots des Mexicains, & de conduire ſon Armée juſques dans leur Ville même ; croyant qu'il pourroit faire porter les pieces de ces vaiſſeaux ſans être aſſemblées, ſur les épaules des Tamenes Indiens, juſques aux bords du lac, depuis les montagnes de Tlaſcala, quoi qu'il y eût au moins quinze ou ſeize lieuës d'un chemin tres-rude. L'imagination du General étoit remplie de grandes idées ; & il avoit une averſion naturelle pour ces eſprits bornez, qui trouvent de l'impoſſibilité en tout ce qui leur paroît difficile.

Cortez communiqua ce deſſein à Martin Lopez, dont l'eſprit & l'habileté lui étoient une grande reſſource en de pareilles occaſions : & voyant que non-ſeulement cet Officier approuvoit le projet, mais encore qu'il promettoit de le faire reüſſir : il lui ordonna d'aller à Tlaſcala, avec

tous les Espagnols qui entendoient la charpenterie, & de mettre promtement la main à l'ouvrage, en se servant aussi des Indiens dont il auroit besoin pour couper du bois, & pour le reste de ce qui étoit à leur portée. Cortez donna ordre en même temps de faire apporter de Vera-Cruz la ferrure, les mâts, & les autres agrez qui restoient des vaisseaux que l'on avoit coulez à fonds : & comme il avoit observé que ces montagnes produisoient une espece d'arbres qui donnoient de la poix, il les fit ébrancher, & en tira tout le brai, qui lui étoit necessaire à carener ses brigantins.

La poudre manquoit à l'Armée : & la penetration du General lui fit encore imaginer le moyen d'en avoir d'une qualité tres-fine, en faisant tirer du soufre, dont les Indiens ignoroient l'usage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea que ce mineral devoit servir d'aliment à la flâme, & quelques Soldats Espagnols, entre lesquels Jean de Laet, nommé Montano, & Mesa Commandant d'artillerie, s'offrirent à tenter cette perilleuse avanture. Ils en revinrent avec une provision de soufre suffisante à fournir abondamment toute la munition aux troupes : & c'est ainsi que les soins du General s'étendoient à tout, & que son activité sembloit lui tenir lieu de délassement.

Aprés qu'il eut pris toutes ces mesures qui avoient d'abord leur effet, il resolut de retourner à Tlascala, afin de hâter les preparatifs de son expedition : & avant que de partir, il laissa de bonnes instructions au nouveau Conseil de Segura, aprés avoir nommé François d'Orozco pour Commandant de la Garnison, qui fut composée de vingt Soldats Espagnols, outre les milices du Païs, qui eurent ordre d'obeïr à ce Capitaine.

La mort de Magiscatzin obligea Cortez à pren-

dre le deüil en entrant à Tlascala, où lui & tous ses Officiers parurent revêtus de Casaques noires dessus leurs armes. Ces casaques étoient faites des mantes ; & on les avoit fait teindre exprés. L'entrée n'eut aucune autre pompe, que le bon ordre & le silence qu'on fit observer aux Soldats, qui marquoient prendre part à la douleur du General. Le témoignage qu'ils en donnoient fut applaudi par la Noblesse & le Peuple de Tlascala, dont Magiscatzin étoit reveré comme Pere de la Patrie : & quoi qu'on ne puisse douter que le ressentiment de Cortez ne fût tres-sincere, & qu'on l'eût entendu plusieurs fois se plaindre de cette disgrace, par les justes raisons qu'il avoit de s'en affliger ; neanmoins il est encore vrai-semblable que ce deüil tendoit à flater l'esprit de ces Indiens, & que cette demonstration exterieure avoit une double vûë ; celle de satisfaire à sa douleur, & de donner quelque chose aux applaudissemens du Peuple qui en étoit témoin.

Les Senateurs n'avoient point voulu pourvoir à la Charge de Magiscatzin, qui gouvernoit le principal quartier de la Ville au nom de la République. Ils souhaitoient que Cortez lui choisît un successeur, au moins qu'il confirmast leur choix : & lui faisant attention sur ce qu'il devoit à la memoire de son ami, nomma le fils aîné de Magiscatzin, & obtint en sa faveur tous les suffrages. C'étoit un jeune homme fort estimé par sa conduite & par son courage, & si bien né, qu'il entra en cette Charge, sans paroître embarrassé sur tout ce qui en regardoit les fonctions. Il donna même peu de temps aprés une preuve éclatante de son bon esprit, en ce qui étoit le plus essentiel, lors qu'il demanda le Baptême, & qu'il le reçut publiquement en grande ceremonie. Il prit le nom de Dom Laurent de Magiscatzin, & sa conversion fut l'effet des rai-

ſons dont le Pere Olmedo s'étoit ſervi, pour chaſſer les tenebres de l'erreur de l'eſprit de Magiſcatzin. Les ſerieuſes meditations que ce jeune homme fit ſur la force de ces raiſons, l'amenerent inſenſiblement à la connoiſſance & à la déteſtation de ſon aveuglement. Le Cacique d'Izucan reçut en même tems la grace du Baptême : ce jeune Prince étoit venu à Tlaſcala, revêtu de tous les ornemens de ſa nouvelle dignité, à deſſein de remercier le General de ce qu'il avoit decidé en ſa faveur un procez où ſes parens lui conteſtoient la ſucceſſion de ſon Pere. Cortez étoit alors l'arbitre ſouverain de tous les Caciques de ces Provinces, & même des particuliers, qui remettoient leurs differens entre ſes mains, & qui recevoient ſes deciſions comme des loix inviolables ; tant ils avoient de reſpect pour lui, & de confiance en ſon équité, qui attiroit leur obeïſſance.

Le bruit que ces converſions firent dans la Ville, réveilla le vieux Xicotencal, qui ne pouvant s'accommoder des abſurditez de l'Idolatrie, avoit neanmoins vieilli dans l'erreur, & ſe trouvoit en cette lâche & molle diſpoſition, qui ne peut ſoûtenir la moindre difficulté, ni prendre aucune reſolution : defauts ordinaires, & preſque naturels à la vieilleſſe. Cependant l'exemple de Magiſcatzin, dont l'autorité égaloit celle de Xicotencal, & la converſion de ce Senateur à la Foi, aux derniers momens de ſa vie, firent une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de l'aveugle, qu'elles le rendirent capable de recevoir des inſtructions, qui ouvrirent ſon cœur aux veritez de l'Evangile, & à ces vives lumieres qui diſſiperent ſes erreurs, en ſorte qu'il ſouhaita le Baptême, aprés les avoir deteſtées publiquement. Veritablement il paroît que les maximes de la Foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce Païs-

ſe, au moment de la reduction des Grands & des Sages de la Republique, qui prenoit de leurs conſeils les regles de ſon Gouvernement ; mais ce ſoin fut traverſé par d'autres affaires. Cortez s'appliquoit tout entier aux preparatifs de ſon expedition : le Pere Olmedo n'avoit point de gens qui puſſent l'aſſiſter, & ils étoient également perſuadez qu'on ne pouvoit traiter avec ſuccez des affaires de la Religion, juſques à ce qu'ayant impoſé le joug au Peuple dominant, on eût établi la paix, qu'ils regardoient comme une diſpoſition neceſſaire à ramener les eſprits des Tlaſcalteques à cette tranquillité qui fraye le chemin à la doctrine de l'Evangile. On laiſſa donc le plus eſſentiel pour une autre fois : la chaleur des exemples ſe refroidit, & le culte des Idoles ne ceſſa point. On pouvoit neanmoins tirer quelque fruit de cette favorable ſituation, en ce peu de jours que l'Armée demeura à Tlaſcala : mais nous n'apprenons point qu'on ait fait, ni même entrepris quelque autre converſion en un temps fâcheux, où l'on ne parloit que d'armes & de guerre, dont les ſoins ont accoûtumé d'étouffer tous les autres ; la raiſon n'oſant ſe produire, lors que la violence de leurs maximes attire toute l'attention.



CHAPITRE VI.

De nouveaux secours de Soldats Espagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez qui avoient demandé leur congé, retournent à l'Isle de Cuba. Cortez dresse une seconde Relation de son expedition, & dépêche de nouveaux Envoyez à l'Empereur Charles V.

Cortez se plaignoit de François de Garay, sur ce que ce Capitaine étant bien informé de l'entrée & du progrez qu'on avoit faits dans l'Empire de Mexique, ne laissoit pas de s'y établir du côté de Panuco, où il tâchoit de faire quelque conquête: mais l'étoile du General avoit un si heureux ascendant sur ses concurrens, que comme Diego Velasquez lui avoit fourni des secours par les mêmes voyes dont il pretendoit le ruïner, & maintenir Narvaez; ainsi les mesures que Garay avoit prises pour usurper quelque partie du Gouvernement de Cortez, tournerent à son avantage. On a dit que les vaisseaux de Garay furent repoussez de Panuco, lorsque nôtre Armée étoit encore à Zempoala. Ce Capitaine resolu de suivre son entreprise dressa une nouvelle flotte, commandée par ses meilleurs Officiers; mais la seconde expedition n'eut pas un meilleur succez. A peine ces Espagnols eurent-ils mis pied à terre, qu'ils trouverent une si fiere resistance de la part des Indiens, qu'ils furent obligez de regagner leurs navires en desordre; & ne songeant qu'à fuïr le danger, ils firent voile, chacun suivant des routes differentes. Ils coururent durant quelques

jours au hazard ; & ſans ſçavoir rien du deſſein les uns des autres, ils vinrent tous preſque au même temps aborder à la côte de Vera-Cruz, où ils s'engagerent à ſervir dans l'Armée de Cortez, ſans y être pouſſez par aucun autre motif, que par la reputation de ſa valeur.

Ce ſecours fut attribué à une grace du Ciel toute pure : car encore qu'il ſoit veritable que le trouble des Soldats & l'ignorance des Matelots ait pû diſperſer ces navires, & les abandonner au gré du vent, qui les pouſſa vers l'endroit où Cortez en avoit beſoin ; cependant leur arrivée ſi juſte & ſi à propos pour augmenter ſes troupes, eſt un évenement digne d'une particuliere attention ; puiſque cette liaiſon d'incidens ſi heureuſement enchaînez, ne ſe trouve point, ou au moins ſe trouve rarement, dans les termes imaginaires de ce qu'on appelle cas fortuit.

Le premier de ces navires étoit commandé par le Capitaine Camargo, & portoit ſoixante Soldats Eſpagnols. Celuy qui vint aprés étoit mieux armé, & rempli de Soldats plus aguerris, au nombre de cinquante, outre ſept chevaux, ſous le commandement de Michel Diaz d'Auz, Cavalier Aragonnois, qui ſe ſignala en toutes les occaſions avec tant de diſtinction, que ſa ſeule perſonne auroit tenu lieu d'un grand ſecours. Le dernier vaiſſeau fut celuy du Capitaine Ramirez, qui arriva un peu plus tard avec plus de quarante Soldats, dix chevaux, & une grande proviſion d'armes & de munitions. Tous débarquerent ſans façon : les premiers ſans attendre les autres prirent la route de Tlaſcala ; & ſur leur exemple les autres firent avec plaiſir le même voyage. Les avantures de cette conquête faiſoient déja tant de bruit dans les Iſles, que les Soldats en étoient enchantez, comme des gens qui ſe laiſſent prendre aiſément aux idées d'une fortune éclatante.

Ce secours augmenta considerablement le nombre des Espagnols, dont le courage reprit une nouvelle vigueur. Ceux de Cortez recevoient les derniers venus, avec des cris de joye, au lieu de complimens; & ils s'embrassoient, comme s'ils eussent été amis depuis long-temps, quoyqu'ils n'eussent d'autre liaison, que celle d'être de la même Patrie. Cortez même oubliant la gravité d'un General, s'abandonna aux transports de sa joye, sans oublier neanmoins de rendre graces au Ciel, en attribuant à Dieu, & à la justice de la cause qu'il soûtenoit, tout ce que ces évenemens avoient de favorable, & de merveilleux.

Cependant ils ne furent point capables de calmer l'inquietude des gens de Narvaez, qui firent de nouvelles instances, afin d'obtenir le congé de retourner en l'Isle de Cuba; surquoy ils representoient au General, la parole qu'il leur avoit donnée; & il ne pouvoit nier qu'il ne les eût engagez sous ce pretexte à l'expedition de Tepeaca. Cortez ne voulut donc point entrer en de nouvelles contestations; parce qu'il voyoit ses troupes augmentées de Soldats plus aguerris, & mieux disciplinez, & qu'il n'étoit pas à propos de conduire des libertins & des brailleurs, qui se desoloient aux moindres fatigues, en maudissant l'entreprise: gens pernicieux dans un camp, inutiles dans les occasions, & trompeurs dans les revûës, puisqu'ils passent en montre comme Soldats, sans qu'on en tire aucun service.

Il fit donc publier par tout: *Que ceux qui voudroient se retirer en leur Païs, en avoient la liberté; & qu'on leur fourniroit des vaisseaux, avec tout ce qui leur seroit necessaire* La plus grande partie des Soldats de Narvaez prit ce party. L'honneur en retint quelques-uns; & Bernard Diaz, qui n'a point nommé ceux-ci, en quoy il leur a fait tort, a employé sa plume à deshono-

sur les autres ; en rapportant leurs noms ; quoyqu'il parût plus conforme au bon sens de supprimer la memoire de ceux qui avoient si fort oublié le soin de leur reputation. Ce qu'il devoit marquer est, qu'un de ceux qui tomberent dans cet oubli, fut André de Duero, que l'on a vû si attaché aux interêts de Cortez, en diverses occasions. Quoyqu'on n'ait point publié les motifs de la retraite de cet homme, on peut croire que les pretextes dont il se servit n'étoient pas fort honnêtes, puisqu'on le vit à quelque-temps de-là, faisant beaucoup de bruit à la Cour de l'Empereur, en faveur de Diego Velasquez. S'il y eut quelque sujet effectif de rupture entre Cortez & Duero, la raison devoit être du côté du General; n'étant pas vrai-semblable qu'elle fût pour un homme qui ne la méprisoit pas moins que sa reputation, en laissant son ami engagé dans une entreprise où le peril & la gloire se trouvoient également partagez, pour se charger d'une commission où il se voyoit obligé à trahir ses propres lumieres, en se rendant esclave de la passion & de l'injustice de Velasquez.

Le General débarrassé de cette troupe de gens inquiets & mutins, qu'Alvarado eut soin de conduire jusques aux vaisseaux, prit alors ses mesures sur le temps qu'il faloit employer à la construction des brigantins, afin d'envoyer ses ordres aux alliez, pour le jour du départ. Il leur prescrivit la provision d'armes & de vivres qu'ils devoient faire, à proportion de leur nombre ; & aux heures que cette occupation luy laissoit, il se resolut d'achever une Relation, où il rapportoit en détail toutes les avantures de sa conquête, afin d'en rendre compte à l'Empereur. Son dessein étoit d'équiper un vaisseau ; & d'envoyer de nouveaux Agens, solliciter la dépêche des premiers, dont il n'avoit reçû aucunes nouvelles ; afin d'être au

moins informé du tour que cette affaire avoit pris à la Cour d Espagne, dont le silence commençoit à le mettre en peine, & à prendre place entre ses plus grandes inquietudes.

Cortez dressa cette Relation en forme de lettre, & reprenant le plus essentiel des dépêches qu'il avoit données aux Capitaines Portocarrero, & Montexo, il faisoit un détail sincere de tous ses avantages, & aussi de toutes les disgraces qui luy étoient arrivées, depuis que l'Armée étoit partie de Zempoala; & que par ses travaux & ses exploits elle étoit entrée triomphante dans la Ville capitale: & de-là, jusques au temps où elle avoit été forcée de se retirer à Tlascala, avec une perte considerable. Il marquoit qu'il esperoit être en état de maintenir sa conquête, par le nombre des Espagnols qui avoient fortifié ses troupes, & les grandes liaisons qu'il avoit prises avec plusieurs Nations, pour revenir assieger Mexique. Il exprimoit avec une noble & genereuse confiance l'espoir qu'il avoit de reduire à l'obeïssance de sa Majesté ce nouveau Monde, dont les bornes du côté du Nord, étoient inconnuës à ceux du Païs même. Le General étaloit la richesse de cet Empire, la fertilité de ses terres, & l'opulence de ses Princes. Il mettoit le juste prix à la valeur & à la constance des Espagnols, à la fidelité & au zele des Tlascalteques: & pour ce qui regardoit sa personne, Cortez s'en tenoit à ce que ses actions pouvoient en publier; quoy que sans s'écarter des bornes d'une honnête modestie, il donnât à la reputation de la conquête, quelques traits qui n'effaçoient pas la gloire du Conquerant. Il demandoit une prompte justice, contre les injustes poursuites de Diego Velasquez, & de François de Garay; & il faisoit de fortes instances, afin d'obtenir promptement un secours de bons Soldats Espagnols, avec des chevaux, des

armes, & des munitions de guerre. Il appuyoit encore plus fortement sur la necessité pressante d'envoyer des Ecclesiastiques & des Religieux d'une vertu connuë & éprouvée, pour aider au Pere Olmedo à la conversion des Indiens ; rapportant qu'on en avoit reduit & baptisé quelques-uns des plus qualifiez, & laissé dans l'esprit des autres quelques lumieres de la verité, qui faisoient esperer qu'on en pourroit tirer beaucoup de fruit. C'est la substance de la lettre que Cortez écrivit alors à l'Empereur, informant sa Majesté des évenemens, comme ils s'étoient passez, sans oublier aucune circonstance considerable, qu'il exprimoit fort sincerement en des termes propres, & même choisis, suivant le genie de son siecle, dont on ne sçait si les expressions ne convenoient pas mieux que celles du nôtre, à ce caractere simple & naturel que le stile des lettres demande ; quoy qu'on ne veüille pas nier qu'il n'y laissât couler quelques équivoques aux noms des Provinces & des Villes, qui étant encore nouveaux, ne pouvoient être prononcez exactement, ni rendus fidelement sur le papier.

Diaz nous apprend que le General confia ces dépêches aux Capitaines Alonse de Mendoza, & Diego d'Ordaz : & quoy que Herrera n'ait nommé que le premier, il ne paroît pas vrai-semblable que Cortez l'eût envoyé tout seul pour un emploi de cette qualité, où il étoit de la prudence de prevenir les accidens d'une longue navigation. L'instruction qu'il leur donna écrite de sa main, portoit qu'avant que de montrer leur commission en Espagne, ni déclarer qu'ils vinssent de sa part, ils allassent voir son pere, & les Capitaines qui avoient passé en Espagne l'année precedente ; afin de suivre & de pousser ensemble la negociation dont ils étoient chargez, selon l'état de l'affaire. Il mit entre leurs mains un nouveau

present pour l'Empereur, composé de l'or & des autres raretez qu'on avoit conservées à Tlascala; & de ce qui fut ajoûté par les Soldats, prodigues en cette occasion, de leur pauvre richesse. On y joignit le petit butin acquis aux expeditions de Tepeaca & de Guacachula: present moins riche, à la verité, que le precedent; mais plus considerable, pour avoir été amassé au milieu des disgraces; & qu'on devoit regarder comme un reste des pertes dont Cortez faisoit un sincere aveu en sa Relation.

Il jugea qu'il étoit encore à propos que les Tribunaux de Vera-Cruz & de Segura écrivissent à sa Majesté, puisqu'ils representoient les Magistrats en ses deux Villes. Ils demandoient les mêmes assistances, & exposoient que leur devoir les obligeoit d'informer sa Majesté, de quelle importance il étoit de maintenir Hernan Cortez dans la Charge de Capitaine General; puisque l'avancement d'un si grand ouvrage étant dû à sa valeur & à sa conduite, il seroit difficile de trouver une autre tête, & d'autres mains capables de luy donner sa derniere perfection: surquoy ils exprimoient ingenûment leurs pensées, & ce qu'ils jugeoient être le plus avantageux en cette conjoncture. Diaz écrit que Cortez vit leurs lettres; voulant peut-être insinuer que cette sollicitation en sa faveur étoit mendiée. Il est probable que ces lettres ne furent point envoyées sans la participation du General; mais il est encore plus certain qu'elles contenoient des veritez, qui n'avoient pas besoin du secours de la flaterie, ou de l'exageration. Diaz se plaint encore, de ce qu'on ne permit pas aux Soldats d'écrire à part, au nom de tout le corps. Ce n'est pas qu'il eût d'autres sentimens sur ce sujet, que ceux des Tribunaux; il en convient, & le repete en plus d'un endroit: mais comme il

s'agiſſoit de conſerver leur General, il auroit bien voulu ſe faire un merite de ſon avis entre les autres, & ſe diſtinguer en cela, comme il ſe diſtinguoit effectivement dans les combats. Si ces mouvemens d'ambition pour la gloire approchent du vice; on doit le pardonner à ceux qui ſe ſentent du merite; & ce vice, entre les gens de guerre, reſſemble fort à la vertu.

Ordaz & Mendoza partirent ſur un des vaiſſeaux qui étoient arrivez depuis peu, avec toutes les proviſions neceſſaires à un tel voyage. Le General reſolut encore d'envoyer les Capitaines Alonſe d'Avila & François Alvarez Chico, aux Religieux de Saint Jerôme qui préſidoient à l'Audience Royale de Saint Domingue, unique alors en tous ces Païs-là; & dont la Juriſdiction étoit Souveraine ſur le reſſort des autres Iſles, & des nouvelles découvertes en Terre-ferme. Il leur faiſoit part de tous les Memoires qu'il avoit envoyez à l'Empereur; aprés quoy il leur demandoit quelques ſecours plus prompts pour l'entrepriſe où il ſe trouvoit engagé, & contre les vexations de Velaſquez & de Garay. Quoyque ces Miniſtres fuſſent convaincus de la juſtice des raiſons de Cortez, & qu'ils admiraſſent ſa valeur & ſa conſtance; neanmoins l'Iſle de Saint Domingue n'étoit pas alors en état de partager le peu de forces & de proviſions qui luy reſtoient. Les Religieux approuverent donc tout ce que le General avoit fait : ils offrirent d'appuyer auprés de l'Empereur, la juſtice de ſes prétentions, & de ſolliciter les ſecours neceſſaires à une entrepriſe ſi importante, & ſi avancée; prenant ſur eux le ſoin de reprimer les deux concurrens de Cortez, par des ordres preſſans & redoublez. C'eſt en ce ſens que ces Miniſtres répondirent à ſes lettres; & les Envoyez revinrent bien-tôt, plus chargez de belles paro-

les, que d'effets. Mais avant que de passer au recit des derniers exploits de cette conquête, & durant qu'on travaille avec ardeur à la construction des brigantins, il est à propos de revenir aux premiers Envoyez de Cortez, & à l'état de son affaire à la Cour de l'Empereur, puisqu'on doit souhaiter d'en avoir quelque connoissance; cette espece de digression étant de celles qui sont necessaires, & permises aux Historiens; & qui sans gâter la proportion d'un ouvrage, contribuent à sa perfection.

CHAPITRE VII.

Les Envoyez de Cortez arrivent en Espagne, & passent à Medellin, où ils demeurent jusques à ce que les troubles de l'Etat étant cessez, ils puissent se rendre à la Cour, où ils obtiennent la recusation de l'Evêque de Burgos.

NOus avons laissé Martin Cortez avec les deux premiers Envoyez de son fils, Portocarrero & Montexo, dans le miserable exercice de suivre la Cour des Gouverneurs, & d'embarrasser l'antichambre des Ministres, si éloignez d'être admis à leur audience, que sans oser prendre la hardiesse de les importuner par des requêtes, ils se presentoient seulement dans la foule, sur leur passage, trop heureux d'en recevoir quelque coup d'œil jetté au hazard: ressource infortunée des Solliciteurs disgraciez, qui ayant la raison pour eux, apprehendent de la détruire, en la produisant mal à propos. L'Empereur les avoit écoutez favorablement, ainsi qu'on l'a dit: &

& quoy qu'il eût du dégoût de l'insolence & des attentats de quelques Ville d'Espagne, qui tâchoient de rompre son voyage en Allemagne, par des protestations peu respectueuses, & qui avoient l'air de menaces ; il prit neanmoins le temps de s'informer, avec une particuliere attention, de ce qui s'étoit fait en la nouvelle Espagne, & d'établir quelque fondement sur ce qu'on pouvoit se promettre de cette entreprise. Il voulut s'instruire de tout, sans dédaigner de faire des questions sur plusieurs choses ; la Majesté Royale ne perdant rien de son lustre à tirer quelquefois de ses Sujets, des lumieres qui l'éclaircissent du fond d'une affaire, les Souverains ne devant pas toûjours entrer pleins de doutes dans leur Conseil. L'empereur penetra d'abord tout ce qu'on devoit se promettre de ces admirables commencemens : & l'idée qu'il se forma du merite de Cortez, lui parut digne de son estime ; sa Majesté ayant une inclination naturelle pour les hommes extraordinaires.

Les affaires de l'Etat, & le voyage de l'Empereur, qui pressoit, ne lui permirent pas de s'arrêter à quelque resolution déterminée, sur un sujet où il rencontroit tant de contradictions, tant de la part des Agens de Velasquez, que de celle des Ministres qui appuyoient les sollicitations de ses Agens, ou donnoient un mauvais tour aux raisons de Cortez ; neanmoins, le jour que l'empereur s'embarqua, qui fut le quinze de May 1520. il recommanda particulierement cette affaire au Cardinal Adrien Gouverneur du Royaume en son absence. Ce Cardinal soûtenoit fort sincerement le bon droit de Cortez : mais comme les informations surquoy il devoit se regler, venoient du Conseil des Indes, où l'autorité & la passion du President Evêque de Burgos, emportoient toutes les voix ; le Cardinal se trouvoit dans

un embarras, où il ne lui étoit pas aisé de suivre son penchant pour se déterminer, lorsqu'on lui presentoit les raisons de Velasquez couvertes du voile de la justice, & les exploits de Cortez décriez sous le nom de rebellion.

Le temps lui manqua, lorsqu'il lui étoit le plus necessaire, pour découvrir & examiner la verité; & il attira les soins du Ministre sur d'autres mouvemens bien plus fâcheux, & de la derniere importance. Quelques Villes s'émûrent, sous pretexte de corriger ce qu'ils appelloient les desordres du Gouvernement; & elles en trouverent d'autres, qui voulurent bien se perdre avec elles, sans faire reflexion sur les malheurs où un si pernicieux exemple pouvoit les entraîner. Elles ressentoient toutes l'absence de leur Souverain, comme le plus grand des maux : & quelques-uns croïant lui rendre service, & ne point sortir des termes de l'obeïssance, prenoient ces transports d'un faux zéle, pour des preuves de respect & de devoir.

Le Peuple voulut soûtenir ses premiers crimes, par la voie des armes; & quelques Gentils-hommes se dégraderent jusques à prendre part à cette extravagance, faute de lumiere : défaut qui corrompt ordinairement les bons sentimens que la noblesse du sang inspire. Les grands Seigneurs & les Ministres embrasserent le bon parti, au peril de leur vie. Enfin tout le Roïaume s'ébranla; & il s'en falut peu, que l'autorité souveraine ne fût usurpée par ces factions, que l'Histoire a nommées Communautez, sans qu'on en puisse découvrir la raison, puisque la plainte ne fut point commune, en un Etat où plusieurs Villes, & presque toute la Noblesse, soûtenoient le parti du Roy : cependant les rebelles donnerent ce nom à leur insolence; & le titre dont ils honoroient leur revolte, a trouvé grace auprés de la posterité.

La relation de ces mouvemens n'eſt pas de nôtre ſujet, qui neanmoins nous obligeoit à les toucher en paſſant, comme une des cauſes qui arrêterent les bonnes intentions du Cardinal, & qui traverſerent la negociation des Envoïez de Cortez. Veritablement la ſaiſon n'étoit pas propre à former de nouvelles entrepriſes, lorſque le Gouverneur & les Miniſtres étoient ſi appliquez à remedier aux maux qui affligeoient le dedans de l'Etat, que les ſoins du dehors ne pouvoient les toucher. Ainſi Martin Cortez & ſes Compagnons voïant le peu de fruit qu'ils tiroient de leurs ſollicitations, & le deſordre des affaires generales, ſe retirerent à Medellin, reſolus de laiſſer paſſer la tempête, & d'attendre le retour de l'Empereur, qui avoit compris leurs raiſons, & temoigné qu'il ſeroit favorable à la juſtice de leurs pretentions. Ils virent bien que ſon autorité leur étoit neceſſaire pour ſurmonter les oppoſitions formées par l'Evêque de Burgos, & les autres embarras qui naiſſoient de l'état preſent des affaires.

Ordaz & Mendoza arriverent alors à Seville aprés avoir fait heureuſement leur voïage; & ſans ſe découvrir, ni parler de leur commiſſion, ils s'informerent adroitement de ce qui ſe paſſoit ſur ce ſujet. Cette précaution leur valut la liberté, puiſqu'ils apprirent avec une extrême ſurpriſe, que les Juges de la Contratation avoient un ordre exprés de l'Evêque, d'empêcher le paſſage, & de ſe ſaiſir de tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Eſpagne de la part de Cortez, aprés avoir arrêté l'or, & les autres marchandiſes, qui ſeroient pour leur compte, ou pour celuy de leurs amis. Ordaz & Mendoza ne ſongerent qu'à mettre leurs perſonnes en ſureté, & ſe trouverent trop heureux de ſauver ſeulement les dépêches & les lettres qu'ils portoient; laiſſant le preſent & le reſte entre les mains de ces Juges, & à la diſcretion de l'Evêque de Burgos.

Ils sortirent de Seville avec beaucoup de crainte d'être connus & arrêtez, voulant aller droit à la Cour chercher Martin Cortez, & les premiers Envoyez ; afin d'en tirer des lumieres sur la conduite qu'ils devoient tenir conformément à leur instruction : mais ayant appris en chemin, que Cortez & ses amis s'étoient retirez à Medellin, ils se rendirent en cette Ville, où leur arrivée fut celebrée avec toute la joie que des nouvelles si surprenantes pouvoient inspirer. Ils délibererent s'il étoit à propos de porter les dépêches de Cortez au Cardinal Gouverneur, afin de le prévenir sur des connoissances si importantes : neanmoins la consideration des troubles qui agitoient le Royaume, leur fit comprendre le peu de fruit qu'ils tireroient d'une diligence qui demandoit de l'attention pour des affaires éloignées, & qui regardoient l'augmentation, & non pas le salut de l'Etat. Ainsi ils resolurent de garder leur retraite, jusques à ce qu'on eût vû la fin de ces mouvemens, & que le devoir des Ministres leur permît de partager leurs soins.

Les troubles de la Province de Castille s'augmentoient tous les jours : les mutins ne se contentant pas de soûtenir leur revolte, poussoient l'insolence jusques à desoler le plat-païs par des courses, & à assieger les Villes qui conservoient leur fidelité. La tolerance qu'on avoit pour eux, sembloit les exciter, & leur donner l'ambition de se rendre agresseurs. D'abord on avoit resolu de les ramener par la douceur & par la patience : mais la violence du mal ne s'accommodoit pas de ces remedes doux, dont l'operation étoit trop lente ; d'autant plus, que les rebelles s'imaginoient avoir pour eux la force & la justice. Ils ne manquoient pas d'Ecclesiastiques, qui sans faire aucune reflexion sur leur devoir, faisoient de la Chaire une école de sedition, pour maintenir les

Peuples dans l'opiniâtreté, en leur persuadant qu'il y alloit du service de Dieu & de celuy du Roy, de corriger les abus de l'Etat. Enfin les Grands, & presque tous les Nobles, se virent obligez à prendre les armes; afin de rendre à la Justice l'autorité qu'elle doit avoir, & d'animer les Villes qui tenoient pour l'Empereur : & quoique les revoltez eussent assez de temerité pour former un corps, & pour mesurer leurs armes avec ceux qu'ils appelloient leurs ennemis, deux rencontres où ils perdirent beaucoup de monde, avec toute leur reputation, & le supplice de quatre des principaux auteurs de la revolte, abatirent leur orgueil, & dissiperent leurs forces. Les plus sages, ou les moins emportez, prirent le parti de se mettre à couvert : les Villes rentrerent dans l'obeïssance, le tumulte cessa, & la consideration du devoir revint dans les esprits, suivant la destinée des émotions populaires, qui se soûlevent & se calment avec la même facilité.

L'avis qu'on reçut en même tems du retour de l'Empereur, fut d'une grande consequence pour rétablir la tranquillité. Ce Prince, par toutes ses lettres, assûroit qu'il avoit resolu de laisser les autres affaires, pour courir aux lieux où les besoins de son Royaume demandoient sa presence. Cette assûrance acheva de remettre toutes choses dans l'ordre; & Martin Cortez trouvant cette conjoncture propre à renouveller ses sollicitations, partit aussi-tôt avec les quatre Envoyez de son fils, & se rendit à la Cour, où aprés quelques remises, ils obtinrent enfin une audience particuliere du Cardinal Gouverneur. Ils l'instruisirent en gros de l'état où la conquête de Mexique se trouvoit alors, remettant le détail aux lettres de Cortez, qu'ils luy presenterent. Ils luy produisirent les ordres qu'on avoit donnez à Seville contre leur liberté, & celle de tous les Agens

qui viendroient de Mexique ; appuïant sur la saisie des joïaux, & des autres pieces qui composoient le present destiné à l'Empereur : ce qui leur fit naître l'occasion d'exposer le sujet qu'ils avoient de se défier de l'Evéque de Burgos ; surquoy ils demanderent au Cardinal la permission de recuser ce Juge, suivant les loix de la justice ordinaire ; offrant de prouver les causes de cette recusation, en se soumettant aux peines d'une temeraire contestation. Le Cardinal les écouta avec beaucoup d'application. Il parut touché de leur disgrace ; & il les en consola, par des promesses de leur donner une prompte expedition. Les ordres donnez à Seville, & la saisie, lui déplûrent d'autant plus, que tout cela s'étoit fait sans son aveu. Ainsi il répondit à la requête des Envoïez de Cortez, contre l'Evêque, qu'ils pouvoient le pousser en Justice, ainsi qu'ils le jugeroient à propos ; & que pour lui, il prendroit sur son compte le soin de les défendre, contre les violences qu'ils pourroient apprehender dans le cours de ce procez. C'étoit leur en dire assez pour les animer à se jetter dans un peril aussi redoutable, qu'est celuy de plaider contre une personne armée d'une grande autorité : entreprise où l'on est, pour ainsi dire, obligé à parler de bas en-haut, & où la crainte ôte beaucoup de force à la raison.

Cet heureux début leur donna le courage de recuser le President du Conseil des Indes, dans son propre Tribunal. Ils produisirent leurs raisons écrites avec toute la moderation necessaire pour ne point offenser le respect : mais ces raisons étoient si fortes & si connuës des autres Juges, qu'il n'oserent les rejetter par un déni de justice, en une affaire de cette qualité, particulierement sur le bruit qui couroit alors, du retour de l'Empereur, applaudi par tous ceux qui n'avoient

point sujet de craindre sa presence, & qui ayant porté le calme dans tous les esprits, répandoit encore des influences de circonspection sur celuy de tous les Ministres. Diaz, & ceux qui l'ont suivi, touchent un peu trop fortement les motifs de cette recusation. Diaz rapporte ce qu'il a entendu dire, & les autres l'ont copié; car tous ces motifs ne paroissent pas vrai-semblables en la personne d'un Prelat venerable & qualifié. Il est neanmoins constant qu'on en prouva quelques-uns; comme le mariage qu'il traitoit alors de sa niece avec Diego Velasquez, l'aigreur qu'il avoit marquée en diverses occasions aux Agens de Cortez, qu'il traitoit de rebelle & de traître, lors que sa prudence cedoit à sa passion. Ces preuves jointes aux ordres donnez à Seville, pour arrêter les Envoyez, (& ce fait, qui étoit public, ne pouvoit être déguisé,) furent jugées suffisantes pour autoriser & faire passer la recusation, aprés une exacte discussion dans toute la rigueur du droit; jugement qui fut appuyé de l'avis du Conseil d'Etat, & des conclusions du Cardinal. On ordonna donc que l'Evêque n'entreroit en aucune connoissance des affaires entre Hernan Cortez & Diego Velasquez. On revoqua ses ordres, les saisies furent levées, & l'importance de cette entreprise attira toute la consideration des Ministres. Les exploits de Cortez presque effacez par le décri de sa fidelité, reçûrent les éloges qu'ils meritoient; & le Cardinal par plusieurs decrets recommanda la prompte expedition de cette affaire. Il fit même paroître un desir si sincere de l'avancer, qu'ayant reçû en même temps la nouvelle de son exaltation au Trône de Saint Pierre, & étant parti peu de jours aprés, pour s'embarquer, il dépêcha encore quelques ordres sur ce sujet; soit que le bon droit de Cortez eût fait cette impression sur son esprit; ou que l'ayant déja rem-

pli des soins de sa dignité, il se crût obligé de lever tous les obstacles d'une conquête qui devoit ouvrir le chemin à l'entrée des veritez de l'Evangile; & faciliter la conversion de ces miserables Idolatres : interêts de l'Eglise, dignes d'occuper les premieres reflexions d'un Souverain Pontife.

CHAPITRE VIII.

Ce qui se passa en toute cette affaire, jusques à sa conclusion.

LE nouveau Pape Adrien sixiéme de ce nom, se trouvoit alors à Victoria, où il étoit allé, afin de donner ordre de plus prés à secourir les Provinces de Navarre & de Guipuscoa, dont les François ravageoient les Frontieres, afin d'entretenir & d'échaufer les troubles de celle de Castille: mais les instances redoublées de Rome, & de toute l'Italie, l'obligerent à partir, aprés avoir reglé tout ce qui regardoit la Charge qu'il avoit exercée. Peu de temps aprés, l'Empereur vint aborder à la côte de Biscaye; & descendant à Sant Ander, il trouva que les maux dont ses Royaumes avoient été affligez, commençoient à s'appaiser. La tempête avoit cessé; mais on entendoit encore ce bruit sourd, qui subsiste quelque temps entre le calme & l'agitation: ce qui luy fit comprendre que le châtiment de quelques seditieux exceptez de l'amnistie generale, étoit necessaire pour rétablir l'autorité des Loix, & le repos de ses Peuples. Il trouva encore des restes fâcheux d'un autre mal, qui avoit affligé l'Espagne durant son absence. Les François avoient attaqué le Royaume de Navarre, & quoyqu'ils eussent été battus

battus en quelques occaſions, ils conſervoient encore Fontarabie ; & il faloit reprendre cette Place, où les ennemis ſe diſpoſoient à jetter un puiſſant ſecours. Mais ces ſoins, & ceux que ſes autres Etats demandoient, en Italie, en Flandres, & en Allemagne, n'empêcherent point l'Empereur de s'appliquer aux affaires de la Nouvelle Eſpagne, pour leſquelles il avoit une particuliere attention. Il accorda une audience aux Envoyez de Cortez : & quoyque les Agens de Velaſquez euſſent en même tems preſenté leur requête, comme ſa Majeſté avoit pris une exacte connoiſſance du different, ſur les inſtructions du nouveau Pape, il confirma par une nouvelle ſentence, la recuſation de l'Evêque de Burgos, & nomma entre ſes Miniſtres, des Commiſſaires qui puſſent terminer enfin cette grande conteſtation. Le Grand Chancelier du Royaume, Mercure de Gattinare, préſidoit à cette Aſſemblée, dont étoient Hernan de Vega Seigneur de Grajal, le Grand Commandeur de Caſtille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, le Licentié François Vargas Conſeiller & Camerier de ſa Majeſté, & Monſieur de la Roſe, Flamand, & Miniſtre d'Etat. Monſieur de la Chau, que Diaz & Herrera ont joint à ces Miniſtres, ne pouvoit être de ce Conſeil ; puiſqu'il y avoit plus d'un an qu'il étoit mort à Saragoſſe, & que Gattinare avoit ſuccedé à la Charge de Chancelier, vacante par ſa mort. Le choix de perſonnes ſi qualifiées, fit paroître la droiture des intentions de l'Empereur ; puiſqu'il n'avoit point alors de Miniſtres en qui ſa Majeſté eût plus de confiance ; & qu'on ne pouvoit aſſembler un Conſeil, où les bonnes lettres, l'équité & la prudence, fuſſent en un plus haut rang.

On examina d'abord tous les memoires dreſſez ſur les lettres & ſur les relations qui avoient été

produites au procez ; mais on trouva le fait si embarrassé par les diverses informations toutes opposées, que les Juges crûrent qu'il étoit necessaire de faire entrer les Agens des deux partis, afin qu'ils pussent s'expliquer de vive voix, & rendre raison de leur droit à la premiere Assemblée ; parce qu'ils convenoient tous de finir cette contestation, & qu'ils vouloient s'instruire clairement de la maniere dont ils se justifioient des accusations formées de part & d'autre, & comment ils soûtenoient leurs raisons, afin qu'ils en pussent tirer la verité toute pure, sans s'amuser aux formalitez d'une procedure, dont les chicanes & les disputes ne sont le plus souvent que de mauvaises refuïtes, dont on obscurcit le fond d'une affaire, & qu'on pourroit appeller les détours de la justice.

Les Envoyez des deux partis ne manquerent pas de se trouver le jour suivant au Conseil, avec leurs Avocats ; & entre ceux de Velasquez, André de Duero se signala assez mal-à-propos : mais on fut moins surpris de le voir alors infidele à son ami, sçachant qu'il avoit déja manqué de fidelité à son Maître. On lût les Memoires, surquoy on interrogeoit les parties, pour voir comment ils répondoient aux Charges qui resultoient des differentes informations ; & comment ils justifioient leurs plaintes, & les Juges tiroient de leurs réponses ce qui étoit necessaire à decider nettement sur cette affaire. Enfin au bout de quelques jours d'audiences, les Commissaires demeurerent d'accord, qu'il n'étoit pas juste que Velasquez s'attribuât l'avantage de la conquête de la Nouvelle Espagne, sans autre titre, que celuy d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise, & d'avoir nommé Cortez pour la conduire ; puisque tout ce qu'il pouvoit demander legitimement se reduisoit à ce qu'il y avoit employé,

en justifiant que c'étoit de son propre bien, & non pas des effets qui appartenoient au Roy, & dont il avoit la disposition dans l'étenduë de son Gouvernement : sans que la nomination qu'il avoit faite de la personne de Cortez, luy pût acquerir aucun droit sur la gloire, & le profit de cette conquête; l'acte de la nomination étant sans force & sans autorité, sans la participation des Ministres de l'audience Royale, dont il devoit recevoir les ordres. On ajoûta que Velasquez étoit déchû de son pouvoir le jour qu'il avoit revoqué Cortez; & qu'en ce qui le regardoit, il avoit détruit par cette revocation tout ce qui pouvoit appuyer son titre, pour se dire le maître de l'expedition, aprés avoir laissé Cortez en liberté d'agir, suivant ce qu'il jugeoit être le plus avantageux au service de sa Majesté : d'autant plus que la plus grande partie des troupes qu'il commandoit, avoient été levées à ses dépens; & qu'il avoit équipé les vaisseaux de son argent & de celuy qu'il avoit emprunté de ses amis.

Ainsi quoyqu'il parut aux yeux de ces Juges si sages & si éclairez quelque chose d'irregulier, ou au moins de peu soûmis, dans les premieres démarches de Cortez; ils crurent neanmoins, qu'on devoit accorder quelque grace aux justes sujets de plainte qu'on luy avoit donnez, & encore plus aux grands & admirables progrez qui avoient été comme les suites de son indignation; puisqu'on luy étoit redevable d'une conquête si importante & si peu attenduë, dont les difficultez n'avoient servi qu'à donner de l'éclat à sa valeur, & sur tout à sa fidelité & à l'attachement inviolable qu'il conservoit pour son devoir. Ces considerations obligerent les Juges à conclure que Cortez meritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des Païs qu'il avoit conquis: Qu'on devoit l'encourager en luy procurant des secours considerables;

afin qu'il fût plus en état de poursuivre une entreprise qu'il avoit si fort avancée ; & ils ne pûrent s'empêcher de taxer Diego Velasquez d'une ambition dereglée, lors qu'il s'appuyoit sur de si foibles fondemens pour usurper la gloire & le fruit des travaux d'un autre. Ils traiterent encore comme un attentat digne d'une severe correction, la hardiesse qu'il avoit euë d'assembler & d'envoyer une Armée contre Cortez, sans faire aucune reflexion sur les suites qu'un procedé si violent pouvoit avoir : & en méprisant les défenses qu'il en avoit reçûës de la part des Ministres de l'Audience Royale de Saint Domingue.

On envoya ces conclusions à l'Empereur, & aprés l'approbation de sa Majesté, la Sentence fut prononcée en cette forme. On déclaroit Hernan Cortez bon Ministre & fidele vassal de sa Majesté. On honoroit des mêmes qualitez les Capitaines & les Soldats qui l'avoient accompagné : & on imposoit un silence perpetuel à Diego Velasquez sur la conquête de la Nouvelle Espagne; luy ordonnant sous peine de punition, de n'y apporter aucun obstacle, soit par luy-même, ou par quelqu'un qui s'avoüât de luy: reservant neanmoins tous ses droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits à l'armement des vaisseaux, afin qu'il pût en justifier la dépense conformement à sa relation & les demander en Justice. C'est-là tout ce qui fut reglé par la Sentence ; les Juges ayant remis les graces dont on vouloit honorer Cortez, la correction de Velasquez, & les autres ordres dont l'assemblée avoit fait un projet, aux dépêches qui seroient faites au nom de l'Empereur.

Quelques Auteurs ont avancé que ce jugement fut dressé sur la raison d'Etat, plus que sur l'exacte rigueur de la Justice. Il n'est pas de nôtre sujet d'examiner le droit des prétendans,

Nous avons touché les motifs de la Sentence, & les considerations des Juges ; & nous reconnoissons de bonne foy, qu'il y eut quelque chose en la premiere démarche de Cortez, qui avoit besoin d'être interpreté favorablement. Mais on ne peut nier que la conquête ne luy appartînt au même titre, que les Païs conquis appartenoient à l'Empereur. Sur ce fondement qui est vrai, les Juges ne pouvoient-ils pas ramener l'affaire aux termes de l'équité, en la tirant des regles du Droit commun, & en moderant par quelque indulgence la severité de la Justice ordinaire ; ce temperament se trouvant autorisé par la foiblesse des raisons de Velasquez, & par la considération des violences & de l'irregularité de son procedé ? On dit qu'il ne vécut pas long-temps aprés avoir reçû les lettres de l'Empereur, qui marquoient peu de satisfaction de sa conduite. C'est un ancien privilege des Souverains, que leurs paroles seules tiennent lieu de récompense & de châtiment. On ne peut refuser à Velasquez les éloges qu'il meritoit par sa qualité, ses talens & sa valeur, dont il avoit donné des preuves éclatantes en la conquête de l'Isle de Cuba ; mais en cette occasion il se trompa malheureusement dans le principe ; & il fit de fausses démarches sur les moyens dont il prétendoit se servir pour arriver à ses fins ; enfin son impatience luy causa la mort. Son premier aveuglement vint de la défiance : vice qui comme l'excez de la crainte, donne quelquefois jusques à la temerité. Le second vint de la colere qui prive les hommes de l'avantage de la raison, dont elle les rend ennemis : Et le troisiéme fut causé par l'envie qui tient lieu de colere aux ames basses, & qui sentent leur foiblesse.

On traita aussi-tôt des moyens d'assister Cortez ; & l'Empereur commit ce soin aux Ministres qui

composoient l'assemblée. Il donna une audience favorable à ses Envoyez, témoignant qu'il étoit fort satisfait que la justice se fût declarée pour eux. Il honora Martin Cortez de plusieurs marques de sa bien-veillance, en consideration du merite de son fils ; dont il luy promit de recompenser les services par des graces proportionnées à leur grandeur. Cependant on nomma quelques Religieux pour aller travailler à la conversion des Indiens, qui étoit la premiere vûë de sa Majesté, dont la pieté preferoit toûjours le soin de la Religion aux interêts de son Etat. Il commanda que l'on tint prêt un secours considerable, d'armes & de chevaux pour embarquer sur la premiere Flote ; & considerant de quelle importance il étoit de ne retarder point ses dépêches & ses ordres, pendant que Cortez avoit encore les armes à la main, contre des ennemis puissans : outre l'embarras que la jalousie de ses concurrens pouvoit apporter à ses conquêtes, l'Empereur envoya d'abord ces ordres par diverses lettres qu'il fit expedier.

La premiere étoit adressée aux Gouverneurs & à l'Audience Royale de Saint Domingue, à qui il declaroit ses intentions, avec ordre d'assister Cortez de tout leur pouvoir, & d'écarter tous les obstacles qu'on pourroit former à son entreprise. L'autre lettre pour Velasquez, luy défendoit absolument de se mêler de cette affaire, & desapprouvoit severement les excez & la violence de son procedé. La troisiéme adressée à François de Garay, blâmoit son entrée dans le Gouvernement de la Nouvelle Espagne, & portoit une défense de continuer ce dessein. Enfin la derniere dépêche étoit pour Hernan Cortez, remplie de ces marques d'honneur & de bien-veillance, dont les Souverains sçavent favoriser ceux dont ils ont reçû de grands services, lors qu'ils ne

dédaignent pas d'avoüer qu'ils s'en ſentent obligez. L'Empereur approuvoit en cette lettre, non-ſeulement les actions que Cortez avoit faites, mais encore les deſſeins qu'il formoit pour reprendre la Ville de Mexique : il faiſoit comprendre à ce General, qu'il connoiſſoit toute l'étenduë de ſon merite, ſa valeur, ſa conſtance, ſans oublier la maniere adroite & prudente, avec laquelle il avoit ſçû ménager l'eſprit de ſes Soldats & de ſes Alliez. Sa Majeſté touchoit en peu de mots les ordres qu'on avoit donnez pour le mettre en repos, & en ſeureté de la part de ſes concurrens : & la qualité qu'on luy envoyoit de Gouverneur & de Capitaine General par tout cet Empire. L'Empereur l'aſſûroit encore de luy donner des témoignages plus ſolides de ſa reconnoiſſance : faiſant un détail exprés & fort honorable, des Capitaines & des Soldats qui ſervoient ſous ſon commandement. Il luy recommandoit avec beaucoup d'affection, de bien traiter les Indiens, & d'avoir ſoin qu'ils fuſſent inſtruits des veritez de nôtre Religion, & conſiderez comme une ſemence propre à recevoir la culture de l'Evangile. Il concluoit par des eſperances de grands & puiſſans ſecours ; remettant à ſa valeur & à ſa fidelité l'achevement d'un ſi grand ouvrage : Lettre qui honore éternellement l'illuſtre poſterité de Cortez, comme un de ces titres, qui portant la Nobleſſe dans les familles qui n'ont pas cet avantage d'elles-mêmes, donnent un nouvel éclat à celle qu'ils ont reçûë de leurs ancêtres.

L'Empereur ſigna à Valladolid toutes ces dépêches : datées du vingt-deuxiéme jour d'Octobre de l'année 1522. & ordonna que deux des Envoyez de Cortez en fuſſent les porteurs, & partiſſent inceſſamment. Les deux autres demeurerent, pour ſolliciter le ſecours, & pour attendre une inſtruction, qu'on dreſſoit ſur diverſes obſerva-

tions, & sur les dispositions qu'on souhaitoit de donner à la forme du Gouvernement politique & militaire de cet Empire. Quoy que le recit des exploits de Hernan Cortez ait souffert quelque interruption par ce détail, nous avons crû qu'il étoit à propos de suivre cette matiere jusques à la conclusion; afin de ne la laisser point en l'air, & tronquée, pour ainsi dire, au peril d'être obligez d'entrer en d'autres digressions: liberté que non-seulement les Historiens ont bien voulu se donner, mais encore les Annalistes, qui s'attachent par des loix plus étroites à la suite des temps, ainsi que Tacite l'a pratiqué en ses Annales, lors que rapportant ce qui s'étoit passé sous l'Empire de Claudius, il y fait entrer, & conduit jusques à la fin, la guerre faite en la Grande Bretagne, par deux Vice-Preteurs, Ostorius & Didius, croyant qu'il y avoit moins d'inconvenient d'interrompre la suite des années, que de tomber dans la faute de desunir des évenemens considerables.

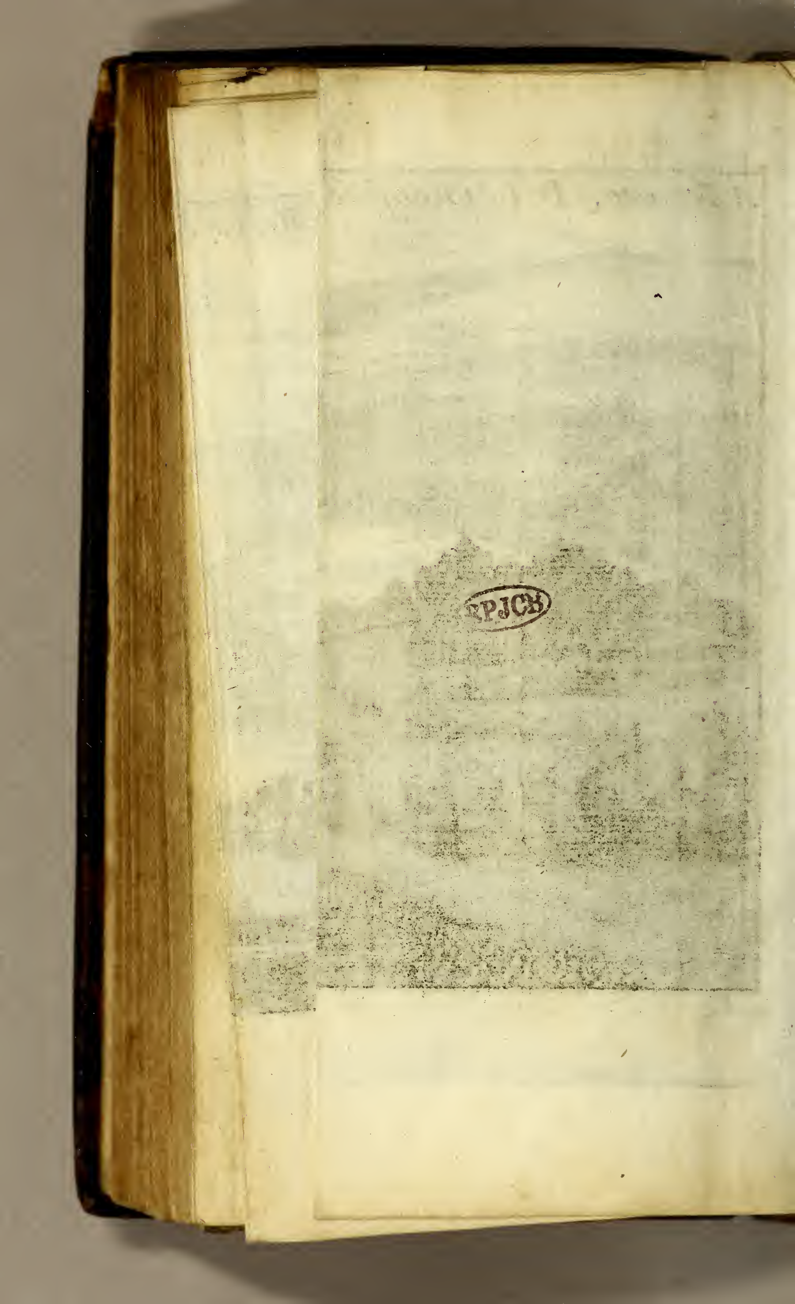
CHAPITRE IX.

Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions : il fait la revûë de son Armée. Les Alliez en font autant à son imitation. On publie des Ordonnances ; & on commence la marche, à dessein de s'emparer de Tezeuco.

ON approchoit de la fin de l'année 1520. lors que Cortez prit la resolution d'entrer avec toutes ses forces dans le Païs ennemi, & de


to : I page 242.
A. Tezcuco. B. la Chaussée principalle. C. Quitlarac. D. Iztacpalapa. E. Mexico. F. Aqueduc. G. Cuyoacan. H. Magiscatzingo. I. Cimameca. K. Suchimilco. L. Deux autres Chaussées.
I
E
K
L
L
F
F
B
C
D
B
H
B
G
A

C



remettre la decision de son entreprise, à ce que le sort des armes en ordonneroit. Il avoit depuis peu de jours reçû un de ces secours que sa bonne fortune faisoit tomber sans peine sous sa main. Le Gouverneur de Vera-Cruz lui donnoit avis qu'il étoit arrivé à la côte un navire venu des Canaries, chargé d'une quantité considerable d'arquebuses, de poudres, & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux, & quelques passagers, qui venoient à dessein de vendre ces choses aux Espagnols employez aux conquêtes.

Les marchandises étoient déja montées à un prix excessif en tous les ports des Indes, où l'interêt avoit effacé l'horreur que l'on avoit pour un commerce si éloigné, & sujet à tant de risques. Cet avis fit naître au General le desir de se prevaloir des avantages que l'occasion lui offroit : il envoya un Commissaire à Vera-Cruz, avec de l'or & de l'argent en barres, & une escorte suffisante. Le Gouverneur de la Ville fut chargé du soin d'acheter les armes & les munitions au meilleur prix qu'il seroit possible ; ce que cet Officier executa avec tant d'adresse, & en donnant de si belles idées de l'entreprise où son General étoit engagé, qu'il n'acheta pas seulement toute la charge du vaisseau à un prix fort moderé ; mais encore il persuada au Capitaine & au Maître du navire, d'aller servir en l'Armée de Cortez avec treize Soldats Espagnols, qui venoient chercher fortune dans les Indes : impression qui étoit alors en sa plus grande force, & qui regne encore en l'esprit de ceux qui cherchent à s'enrichir par cette voye, sans que la perte de tant de malheureux abusez par cette fausse esperance puisse servir d'instruction pour moderer l'avidité des autres.

Cortez fortifié de ce secours, & des autres qu'il avoit reçûs contre toute sorte d'apparence, resolut d'avancer le tems de la marche de son Armée,

Il ne pouvoit plus differer, ni attendre que ses brigantins fussent achevez ; parce que les troupes de la Republique, & celles de ses alliez, étoient arrivées, & que leur sejour luy faisoit apprehender les inconveniens de l'oisiveté.

Il assembla ses Capitaines, afin de déliberer avec eux, sur ce qu'on pouvoit entreprendre d'avantageux à leur dessein, avec les forces qu'ils avoient, jusques à ce qu'ils eussent assemblé toutes les troupes qu'ils attendoient, & qui étoient en marche, & qu'ils se vissent ainsi en état d'attaquer Mexique. Il y eut divers avis, qui se reduisirent à la resolution d'aller droit à Tezeuco, & de s'emparer, à tout évenement, de cette Ville. Comme elle étoit située sur le chemin de Tlascala, & presque sur le bord du Lac, elle parut propre à faire une Place d'armes : c'étoit un poste où l'on pouvoit se fortifier, & s'y maintenir, tant pour recevoir avec moins de peine les secours que l'on attendoit, que pour desoler par des courses le Païs ennemi. Ils y trouvoient une retraite assûrée proche de Mexique, & qui pouvoit leur être une ressource contre les accidens qui arrivent quelquefois à la guerre. Les troupes suffisoient à cette expedition : & quoique les canaux qui conduisoient les eaux du Lac jusques à la Ville, parussent trop étroits pour recevoir les brigantins, on remit à une autre fois à pourvoir à cette difficulté ; & on conclut d'abreger le terme destiné pour la marche de l'Armée.

Le jour suivant fut employé à faire la revûë des Espagnols, dont le nombre se trouva monter à cinq cens quarante fantassins, & quarante cavaliers, outre neuf pieces d'artillerie qu'on avoit tirées des vaisseaux. La montre se fit en presence d'une prodigieuse multitude d'Indiens qui étoient accourus à ce spectacle ; & on luy donna tout l'éclat d'une revûë generale, en faisant moins

d'attention au dénombrement des Soldats, qu'à la pompe du ſpectacle. On n'oublia rien de ce qui alloit à l'oſtentation, comme la parure des Soldats, le mouvement des drapeaux, le manege des chevaux, & le divers maniment des armes, lorſqu'ils ſe preparoient à ſalüer le General : tout cela fut executé ſi galamment, & avec tant de juſteſſe, que les Indiens y applaudirent par des acclamations redoublées ; & la milice étrangere y reçut de bonnes inſtructions. Aprés cela, Xicotencal, qui commandoit les troupes de la Republique, voulut auſſi faire paſſer ſes Soldats en revûë. Ce n'eſt pas que cette methode eût jamais été pratiquée par les Mexicains : mais il pretendoit faire ſa cour au General, en imitant les Eſpagnols. Les timbales, les cors, & les autres inſtrumens de leur muſique, marchoient à la tête. Les Capitaines venoient aprés à la file, ſuperbement parez d'une grande quantité de plumes de diverſes couleurs, & de joyaux en pendants, attachez aux oreilles & aux levres. Ils portoient ſous le bras gauche leurs maſſuës, ou leurs ſabres avec leur garniture, & la pointe en haut ; & chacun avoit un Page, qui portoit ſon bouclier, ou ſa rondache, où la défaite de leurs ennemis, & le recit de leurs exploits, étoient exprimez par diverſes figures. Ils ſalüerent à leur maniere les deux Generaux ; & enſuite les Compagnies paſſerent en differentes troupes, diſtinguées par la couleur des plumes, & auſſi par leurs enſeignes; c'eſt-à-dire des repreſentations de quelques animaux, qui étant élevez au bout des piques, tenoient lieu d'Etendarts. Toute cette armée pouvoit monter au nombre de dix mille hommes choiſis, quoique la Republique en eût mis ſur pied bien davantage ; mais le reſte de cette levée fut occupé à la conduite des brigantins, dont la conſervation étoit d'une ſi grande conſe-

quence, que le Senat reçut comme une grande faveur, cet emploi, qu'il auroit pû regarder comme une marque de mépris.

Herrera soûtient que les Tlascalteques passerent en cette revûë, au nombre de quatre-vingt mille hommes, sur quoi il s'écarte de Bernard Diaz, & des autres Auteurs; si ce n'est qu'il ait crû qu'il n'étoit pas important de confondre ces Peuples avec ceux de Cholula & de Guacocingo, dont les troupes étoient campées hors de la Ville: en effet, on ne doute pas que Cortez ne sortit de Tlascala, suivi de soixante mille hommes de guerre. On ne comprend point aussi en ce nombre les troupes que les autres Nations alliées y joignirent, soit durant la marche, soit au rendez-vous: ce qu'ils firent avec tant de zele, que durant le siege de Mexique, le General vid plus de deux cens mille hommes sous son commandement. Ce qui rend cette circonstance encore plus remarquable, est qu'il ne s'est point dit que les provisions ayent jamais manqué, ni qu'il y ait eu aucun different entre ces diverses Nations, ni enfin qu'on ait trouvé le moindre embarras en la distribution des ordres, ou dans l'exactitude du service. On ne peut douter que l'adresse & la prudence de Cortez n'eussent beaucoup de part à cette conduite; mais il faut encore reconnoître une cause superieure. Dieu, qui vouloit reduire ce vaste Empire à sa sainte Loi, se servoit des talens du General, & lui facilitoit les moyens qui le conduisoient à la fin ordonnée par sa Providence, en imprimant dans les esprits la disposition qu'il eût pû produire dans les évenemens.

On publia alors en maniere de ban quelques ordonnances que le General avoit tracées aux heures de son loisir, à dessein de prevenir les inconveniens qui peuvent naître de la guerre, lors qu'elle perd son principal attribut, qui est la ju-

ſtice. Il ordonna donc, ſous peine de la vie, que perſonne ne fût aſſez hardi pour tirer l'épée contre un autre, dans les quartiers, ou durant la marche: qu'aucun Eſpagnol ne maltraitât de fait, ou de paroles, les Indiens alliez : qu'on ne fît aucune violence, ni autre injure aux femmes, même à celles du parti ennemi : qu'aucun Soldat ou Officier n'abandonnât les rangs, pour aller piller les Villages, ſans ordre, & ſans avoir une troupe ſuffiſante à l'execution du commandement: qu'on ne joüât ni armes, ni chevaux ; ſur quoy on s'étoit un peu relâché. Cortez défendit encore, ſous peine d'infamie & de dégradation, les juremens, les blaſphêmes, & les autres abus qui s'introduiſent par la tolerance, ſous le faux titre de licences militaires.

Les mêmes Ordonnances furent ſignifiées aux Chefs des troupes étrangeres ; & le General aſſiſta luy-même à l'interpretation que Marine & Aguilar leur en firent, afin de leur faire comprendre que les peines ordonnées regardoient tous les gens de guerre indifferemment, & que les moindres excez de leurs Soldats ſeroient punis à toute rigueur. Il fit paſſer cette parole des Tlaſcalteques aux autres Nations : & ſa diligence eut un tel effet, que l'on reconnut dés ce moment beaucoup de retenuë dans le procedé irregulier de ces Indiens ; quoy qu'on fût encore obligé de tolerer quelques excez durant cette expedition, où on étoit forcé d'accorder quelque choſe à leur ruſticité, ou à l'uſage : neanmoins deux ou trois châtiments exemplaires ſuffirent à les faire rentrer dans les regles de la diſcipline ; & la peine qu'ils prirent aprés cela à cacher leurs deſordres, jointe à la crainte qu'ils témoignoient d'en être châtiez, fut priſe, autant qu'on le put faire, pour une reparation qu'ils en faiſoient à la juſtice du General.

Le jour signalé pour la marche étoit celui auquel on celebroit la Fête des Saints Innocens. Lors qu'il fut arrivé, le Pere Olmedo dit la Messe, où tous les Espagnols assisterent ; & l'on fit une Priere particuliere, afin de demander à Dieu un heureux succez. Au sortir de la Chapelle, le General commanda aux Indiens de former leurs bataillons à la campagne : & aprés qu'ils furent rangez en ordre de bataille, il sortit de la Ville à la tête des Espagnols, qui marchoient à la file, afin d'apprendre aux Indiens la maniere de former des rangs en doublant, & de se donner le loisir necessaire à ce mouvement ; un de leurs plus grands défauts à la guerre, étant l'impetuosité dont ils commençoient une action toûjours precipitée, & ainsi sujette au desordre.

Alors Cortez assembla tous les Commandans de ces diverses Nations ; & il leur fit une petite exhortation, par le moyen de ses Truchemens. Il leur recommanda d'animer leurs Soldats, en leur faisant connoître l'interêt commun qui les engageoit à cette entreprise ; puis qu'ils alloient combatre pour leur liberté, & pour celle de leur Patrie ; qu'ils se défissent de tous ceux qui ne marchoient pas volontairement à cette expedition : qu'ils châtiassent avec soin les excez qui se commettroient contre les Ordonnances. Il leur enjoignit sur tout de representer aux Indiens l'obligation qu'ils avoient d'imiter les Espagnols leurs amis, non-seulement dans les actions de valeur, mais encore dans la moderation de leur conduite.

Ils partirent pour aller executer les ordres du General, qui retourna à la tête de sa troupe, dont le silence lui donnoit à connoître qu'on se preparoit à l'écouter : *Mes amis & mes Compagnons*, dit-il, *je ne pretens pas vous faire sentir par des exagerations inutiles l'engagement où vous êtes, d'agir en cette expedition comme des*

Espagnols le doivent faire. Vôtre valeur m'est assez connuë ; & j'en ai reçû des preuves si éclatantes, que je les ai regardées quelquefois avec des sentimens de jalousie. Je demande seulement, moins comme vôtre General, que comme un de vos Compagnons, que nous jettions tous ensemble les yeux avec une égale attention sur cette multitude d'Indiens qui nous suit, & qui fait sa propre cause de la nôtre. Ce témoignage de leur zele nous impose une double obligation, digne de nos reflexions. La premiere est de les traiter comme nos amis, en nous accommodant à la foiblesse & au peu d'étenduë de leur raison. L'autre est de les avertir par nôtre conduite de celle qu'ils doivent garder. Vous avez entendu les Ordonnances qui ont été publiées pour tout le monde : la moindre faute que l'on commettra contre elles entre vous autres, aura outre sa propre malice, la malignité de l'exemple. Il faut donc que chacun s'applique à considerer les funestes impressions que son mépris répandroit sur nos Alliez ; ou nous serons forcez de jetter les yeux sur l'importance de les corriger, par celles qui suivent le châtiment. J'aurai une extrême douleur, de me voir obligé à cette necessité contre le moindre de mes Soldats : mais ce sentiment sera comme un mal necessaire ; & la justice & la patience marcheront toûjours d'un pas égal dans ma conduite. Vous êtes assez informez de la grandeur de l'entreprise à laquelle nous nous preparons. La conquête d'un Empire pour nôtre Roi, sera une action digne d'être celebrée dans l'Histoire. Les forces que vous voyez assemblées, & celles qui doivent se joindre à nous, seront proportionnées à cet heroïque projet : & Dieu, dont nous soûtenons la cause, marche avec nous. Il nous a déja maintenus à force de miracles : & il n'est pas possible qu'il abandonne une entreprise, où il s'est declaré tant de fois nôtre Chef. Sui-

vons-le donc, & ne le desobligeons pas Cortez finit ainsi son discours, en repetant ces dernieres paroles : & soit que sa vivacité ne lui permît pas d'achever, ou qu'en effet il eût tout dit, il commença la marche au bruit des acclamations de ses Soldats. La joie qu'ils témoignoient en le suivant, luy paroissoit un tres-heureux augure, appuyé par ces favorables hazards qui avoient augmenté le nombre des Espagnols, & par cette ardeur officieuse, qui poussoit tant de Nations à l'assister. Il consideroit tout cela comme des presages d'un bon succez : ce n'est pas qu'il fît beaucoup d'attention sur de semblables observations ; mais il semble que l'entendement se relâche quelquefois, pour laisser à l'esperance le plaisir de se divertir des songes de l'imagination.

CHAPITRE X.

L'Armée marche, & surmonte plusieurs obstacles. Le Roi de Tezeuco envoie une Ambassade, pour tromper le General. On luy répond en mêmes termes ; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville sans resistance.

L'Armée fit ce jour-là six lieuës, & alla loger à Tezmeleuca, dont le nom signifie une chênaie en la langue du Païs. C'étoit une Bourgade considerable sur les frontieres de la Province de Mexique, & sous la Jurisdiction du Cacique de Guacozingo. Il y avoit fait preparer des provisions suffisantes pour toute l'Armée, & un regale en particulier pour les Espagnols. Le jour suivant, on continua la marche sur les ter-

res

res des ennemis, avec toutes les precautions necessaires à la sûreté. On eut quelques avis que les troupes des Mexicains étoient assemblées de l'autre côté d'une montagne, dont les défilez par un chemin tres-rude, rendoient fort difficile la route qui conduisoit à Tezeuco ; & parce qu'on n'arriva en ce lieu qu'aprés midi, & qu'on apprehendoit que la nuit ne vint trop tôt, pour disputer aux ennemis un passage si mal aisé, entre des rochers, l'Armée fit alte au pied de la montagne, & s'y logea le mieux qu'elle pût. On aluma par tout le camp, de grands feux, dont la chaleur fut à peine assez forte pour resister à l'incommodité du froid.

Au lever du Soleil, les Soldats commencerent à monter, & à percer les détours de cette montagne au petit pas, afin d'attendre l'artillerie. Ils n'avoient pas encore fait une lieuë, lorsque les avant-coureurs revinrent donner avis que les ennemis avoient embarrassé le chemin, de plusieurs arbres abatus, & de pieux aigus, qu'ils avoient plantez en des endroits où ils avoient remüé la terre, afin d'y faire enfoncer les chevaux. Le General, qui ne perdoit aucune occasion d'animer ses compagnons, dit alors aux Espagnols : *Ces braves ne paroissent pas avoir beaucoup d'envie de nous voir de prés, puisqu'ils jettent des embarras audevant de nos pieds, crainte que nous n'en venions trop tôt aux mains.* Alors, sans s'arrêter un moment, il commanda qu'on fît passer à l'avant-garde deux mille Tlascalteques, afin d'écarter les arbres ; ce qui fut executé si promptement, que l'arriere-garde ne s'apperçut qu'à peine, de ce retardement. Quelques Compagnies s'avancerent, pour reconnoître les défilez, où on auroit pû dresser des embuscades ; & on marcha l'espace de deux lieuës, qui restoient jusqu'es au haut de la montagne, avec toute la circons-

pection que l'on doit avoir, sur ces marques du voisinage des ennemis.

On découvroit de la hauteur, le grand Lac de Mexique ; & le General ne manqua pas de representer aux Espagnols en cette occasion, les miseres qu'ils avoient endurées en cette Ville, & les richesses qu'ils y avoient possedées, mêlant ainsi le souvenir des biens & des maux ; afin de les échauffer par deux motifs tres-puissans, celui de la vengeance, & celui de l'interêt. On remarquoit aussi dans les Bourgades les plus éloignées des fumées qui passoient successivement de l'une à l'autre : & quoi qu'on ne doutât pas qu'elles ne servissent à donner avis que l'on avoit découvert l'armée, on ne laissa pas de continuer la marche avec moins de difficulté, & la même précaution ; parce que le chemin étoit toûjours rude, & que l'épaisseur du bois ne laissoit que tres-peu de terrein libre

Enfin aprés avoir surmonté tous les obstacles, on découvrit de loin l'Armée des ennemis, qui occupoit toute la plaine, sans faire aucun mouvement, comme des gens qui se trouvent en un poste d'où il leur est aisé de se retirer. Les Espagnols pousserent des cris de joye, celebrant comme une heureuse avanture, l'occasion qui s'offroit si promtement de combattre leurs ennemis. Les Tlascalteques ne témoignoient pas moins d'ardeur : mais elle se tourna bien-tôt en une espece de fureur ; ensorte que le General par ses menaces & par ses cris ; & tous les Officiers par leurs soins & par leur empressement eurent encore assez de peine à les empêcher de courir en desordre au combat. Les Mexicains étoient en bataille au-delà d'une ravine qu'il faloit necessairement passer. Un ruisseau qui recueilloit les torrens qui tomboient de la montagne creusoit son chemin au fond de cette ravine, & il étoit enflé considera-

blement. On le passoit sur un pont de quelques pieces de bois, que les Mexicains avoient pû couper sans difficulté. Mais selon ce qu'on en pût juger par la suite, ils l'avoient conservé à dessein d'attaquer les Espagnols à ce passage étroit, croyant qu'il leur seroit impossible de former un bataillon de l'autre côté du pont, lors qu'ils se verroient chargez vigoureusement. C'est ainsi qu'ils faisoient leur compte loin du peril ; mais quand ils eurent reconnu l'Armée de Cortez si nombreuse & si brillante, d'autres idées moins creuses se saisirent de leur imagination : le cœur leur manqua pour la défense de leur poste ; & comme ils affectoient de marquer de la valeur & de couvrir leur crainte, ils prirent le parti de faire une honnête retraite, sans tourner le dos, commençant à reconnoître la difference qui se trouve entre ce mouvement & la fuïte.

Cortez pressa avec chaleur la marche de ses troupes, & lors qu'il vint à reconnoître le passage de la riviere, il se crut fort heureux, que les ennemis s'en fussent écartez ; parce qu'encore qu'on n'y trouvât point de resistance, on ne pût le passer sans difficulté. Il fit prendre les devans à vingt Cavaliers soûtenus de quelques compagnies de Tlascalteques, à dessein d'entretenir l'escarmouche sans s'engager jusques à ce que toute l'Armée fût en état de combatre. Mais d'abord que les Mexicains eurent vû former les bataillons au-delà du ruisseau, ils oublierent toute leur politique, & ils se mirent en fuïte, en se repandant les uns dans les chemins les plus écartez, & les autres à travers les rochers & les forts de la montagne.

Le General ne voulut pas s'amuser à suivre ces fuïards ; parce qu'il étoit important de se saisir de Tezeuco, & que le moindre retardement devoit être consideré comme un obstacle à son prin

cipal dessein. Neanmoins on fit en passant un assez grand carnage des Mexicains qui se trouverent embarrassez entre l'épaisseur des halliers, dont la montagne étoit couverte. L'Armée passa la nuit dans un bourg abandonné de ses habitans où elle prit un peu de repos, sans neanmoins quitter les armes, ni oublier de mettre double corps-de-garde sur toutes les avenuës. Le jour suivant on découvrit en marchant environ dix Indiens qui venoient à grand pas en maniere d'Envoyez ou deserteurs; ils portoient une lame d'or élevé eau bout d'une lance comme un Etendard, ce qui fut pris pour un signal de paix. Leur chef étoit Ambassadeur du Roi de Tezeuco, qui envoyoit prier le General de ne point sacager les lieux de son Domaine, assurant qu'il souhaitoit entrer en son alliance : que pour ce sujet, il avoit fait preparer dans la ville, un logement commode pour tous les Espagnols qui le suivoient, & que les autres nations qui composoient son Armée recevroient hors des murs toutes les provisions dont elles auroient besoin. Cortez les examina par plusieurs questions; & cet Envoyé qui étoit fort bien instruit répondit à tout sans s'embarrasser. Il dit de plus, que son Maître avoit lieu de se plaindre de l'Empereur qui regnoit alors à Mexique; parce qu'il cherchoit à se venger par des extorsions insupportables, de ce qu'il lui avoit refusé sa voix lorsqu'on avoit procedé à l'election : que ce procedé injuste & violent obligeoit le Roi de Tezeuco à s'unir avec les Espagnols, comme avec des gens qui avoient le plus grand interêt à la ruine de ce Tyran.

Les Historiens ne nous informent point si le frere de Cacumazin, que nous avons laissé prisonnier à Mexique regnoit alors à Tezeuco. On a rapporté la maniere dont Motezuma confera la

Couronne & la Dignité de premier Electeur à un jeune Prince, frere de celuy qui avoit conspiré contre les Espagnols, & la part que Cortez eut à toute cette action. Il paroît par ce qui arriva ensuite, que Cacumazin qu'on avoit dépossedé, étoit revenu sur le Trône : & on peut croire que cela s'étoit fait par l'autorité du nouvel Empereur, la haine que ce Roi devoit avoir pour les Espagnols étant une circonstance tres-favorable à sa restitution ; ce qui donne plus de couleur à cette conjecture, est la défiance que Cortez témoigna. Aussi-tôt qu'il eut donné audience à l'Envoyé, il s'écarta avec ses Capitaines afin de décider sur la réponse qu'il devoit faire. Aucun d'eux ne crut la proposition sincere : ils jugerent que cette honnêteté ne convenoit pas au caractere d'un Prince qu'on avoit cruellement offensé : Que cependant le General devoit considerer comme un effet de sa bonne fortune, la liberté qu'on luy offroit d'entrer en une ville qu'il avoit resolu d'emporter de vive force : qu'en recevant la proposition il s'épargneroit autant de sang & de peine, & qu'étant une fois au dedans des murailles où on prendroit les mêmes précautions que dans une place emportée d'assaut, ils agiroient suivant les occasions. C'est ce qui fut resolu ; & Cortez dépêcha l'Envoyé avec cette réponse : *Qu'il recevoit la paix & l'offre qu'il luy faisoit sur le logement ; & qu'il avoit dessein de répondre sincerement à la bonne volonté qui l'engageoit à demander son amitié.*

L'Armée continua sa marche, & alla loger en un des Fauxbourgs de la ville, ou au moins à un village qui en étoit fort proche. L'entrée fut remise au lendemain ; parce qu'on voulut donner une journée entiere à une action, qui selon ses indices demandoit un tems considerable. Un de ces indices étoit la solitude qui regnoit dans le vil-

lage, & l'autre qui n'étoit pas moins concluant, que le Cacique ne se montroit point, & n'avoit envoyé personne au devant du General. Cependant on n'entendit aucun mouvement, & tout parut tranquille jusques au lever du Soleil, que le General donna ordre, & disposa ses troupes à attaquer la Ville. Il se croyoit encore engagé à cette extremité ; mais il connut bien-tôt qu'il pouvoit s'en dispenser, lors qu'il trouva les portes ouvertes & le Peuple sans armes. Il détacha quelques troupes qui se saisirent des portes, & toute l'Armée entra sans aucune resistance. Le General preparé à tout évenement s'avança dans les ruës sans donner aucune atteinte à la paix, quoi qu'avec toutes les précautions que la guerre demandoit. L'Armée marchoit au meilleur ordre qu'il étoit possible de garder jusques à une grande place où Cortez forma quelques bataillons, & occupa par de bons corps-de-gardes toutes les avenuës qui y conduisoient. Les habitans qui se montrerent en grand nombre en quelques endroits, paroïssoient effarouchez, & d'un air qui avoit peine à cacher les mouvemens du cœur. On prit garde aussi que toutes les femmes s'étoient retirées, & ces circonstances conformes aux premiers indices, redoublerent les soupçons.

Le principal de leurs Temples étoit situé sur une éminence qui commandoit à toute la Ville, & d'où on découvroit la plus grande partie du Lac. On jugea qu'il étoit à propos de s'en emparer ; & le General en donna l'ordre à Pierre d'Alvarado, Christophle d'Olid, & Bernard Diaz. Ils y conduisirent quelques pieces d'artillerie, & un bon nombre de Tlascalteques. Ils trouverent le poste sans défense, & lors qu'ils furent au haut du temple, ils découvrirent une grande multitude de Peuple hors de la Ville, dont les uns

fuyoient vers les montagnes, & les autres se jettoient dans les canots pour gagner la Ville de Mexique. Cette vûë fit cesser les doutes de la mauvaise foi du Roi de Tezeuco. Cortez ordonna qu'on le cherchât & qu'on l'amenât en sa presence, ce qui fit connoître qu'il s'étoit retiré dans l'Armée des Mexicains avec le peu de monde qui avoit pû se resoudre à le suivre, & qui selon le rapport des habitans, n'alloit qu'à quelques miserables sans honneur; parce que la Noblesse & le reste de ses Sujets haïssoient sa tyrannie, & étoient demeurez, sous pretexte de chercher une occasion plus commode pour aller le joindre. On apprit alors que le dessein de ce Prince étoit de caresser les Espagnols jusques à ce qu'il les eût jettez dans une pleine confiance, & d'introduire aprés cela les troupes de Mexique, afin de les égorger tous en une nuit. Mais qu'ayant sçû par son Ambassadeur que Cortez venoit à luy avec de tres-grandes forces, le cœur luy avoit manqué pour l'execution de cette trahison; & que le parti de sa fuite luy avoit paru le plus sûr, en laissant sa ville & ses Sujets à la discretion de son ennemi.

Le bonheur en cette occasion usurpa toute la part que l'industrie & la valeur y pouvoient pretendre. Le General avoit porté les yeux sur la Ville de Tezeuco, comme sur un poste avantageux, pour y faire une Place d'armes, & necessaire à la reüssite de ses desseins, & la méchante politique du Prince qui la gouvernoit, lui en ouvrit les portes sans combat. Sa fuite délivra Cortez d'un embarras, où la méfiance & les soupçons pouvoient le jetter à tous momens; & le mécontentement des Sujets de ce Tyran les engagea sans peine dans le parti des Espagnols. Ainsi tout prend une situation favorable à ceux qui sont nez pour être heureux; & c'est peut-

être la raiſon qui a fait placer cet attribut entre ceux des grands Capitaines. La valeur execute ce que la prudence ordonne ; mais la valeur & la prudence doivent la facilité du ſuccez à ce qu'on appelle bonheur ou fortune. Les payens qui lui ont donné ce nom, ne l'entendoient pas, ou ils l'entendoient mal. Ils adoroient la Fortune comme une Divinité, quoique bizarre, (à ce qu'ils s'imaginoient) ſans aucun diſcernement, & toûjours aveugle & inconſtante ; mais c'eſt ſous ce même nom que nous reconnoiſſons les preſens que la main liberale de Dieu nous fait gratuitemen. C'eſt ainſi que l'on rectifie l'idée de ce qu'on entend par le terme de Bonheur : que celuy de Fortune eſt reduit à ſa veritable ſignification ; & que les perſonnes heureuſes reconnoiſſent la veritable ſource des graces qu'ils reçoivent.

CHAPITRE XI.

L'Armée étant logée dans Tezeuco, les Nobles viennent offrir leur ſervice au General. Il rend le Royaume à celuy qui en étoit le legitime heritier, laiſſant l'uſurpateur ſans aucune eſperance d'être rétabli.

CORTEZ donna ſes premiers ſoins à faire perdre aux Païſans toute la crainte qu'ils pouvoient avoir conçûë. Il ordonna à ſes Soldats de les traiter avec douceur, & de ne ſonger qu'à gagner le cœur de ces peuples, qu'ils devoient conſiderer comme Sujets du Prince à qui ils obeïſſoient

soient eux-mêmes. Cet ordre fut encore donné plus précisément aux troupes des alliez, par l'organe de leurs Commandans : & leur obeïssance sur ce point fut d'autant plus considerable, qu'ils se trouvoient alors en un Païs ennemi, instruits à toute la violence que le droit de la guerre leur permettoit, & avec toute la fierté que la présomption d'être vainqueurs inspire à des barbares. Cependant ils avoient tant de respect pour le General, qu'ils ne se contenterent pas seulement de reprimer la ferocité de leur naturel, autorisée par un méchant usage : mais ils chercherent encore à se rendre agreables à tous les Habitans de cette Province, en publiant la paix par leurs discours, & par leurs actions. L'armée passa cette nuit dans les Palais du Roi fugitif, qui étoient si vastes, que les Espagnols y trouverent tous des logemens commodes avec une partie des Tlascalteques. Les autres troupes se cantonnerent aux ruës les plus voisines du Palais, sans entrer dans les maisons, afin de ne point incommoder les Habitans.

Au point du jour, quelques Ministres des Idoles vinrent demander un traitement favorable à leurs Dieux, & rendre graces de celuy qu'ils avoient reçû jusques à cette heure. Ils exposerent au General, que la Noblesse de la Ville attendoit sa permission, pour venir l'assûrer de son obeïssance & de son affection. Il leur accorda l'une & l'autre requête, sans avoir besoin d'affectation, pour marquer combien elles luy étoient agreables ; d'autant plus, qu'il souhaitoit ardemment d'en voir l'effet. Quelque tems aprés, ces Nobles vinrent, revêtus des habits qu'ils portoient ordinairement aux ceremonies publiques. Un garçon fort jeune, & assez bien fait, paroissoit être le Chef de cette troupe ; & en effet il portoit la parole, en presentant au Ge-

neral ces Soldats, *qui venoient*, dit-il, *servir dans son armée, à dessein de meriter par leurs exploits l'honneur de se reposer à l'ombre de ses Etendarts :* à quoy il ajoûta en peu de mots certaines expressions vives & fortes, qu'il prononça d'un si bon air, que l'offre qu'il faisoit fut également approuvée, & applaudie. Cortez même ne put l'écouter sans admiration ; & il fut si charmé de l'éloquence & de la bonne grace de ce jeune homme, outre l'avantage qu'il trouvoit en sa proposition, qu'il l'embrassa par un transport de joie dont il ne fut pas le maître, en trouvant tant de sagesse & de discretion en un Indien : aprés quoy il reprit un air serieux, afin de répondre avec plus de gravité à sa proposition.

Les autres Nobles s'avancerent alors, & aprés avoir rempli toutes les ceremonies des premiers devoirs, le General demeura avec celui qui servoit comme de Gouverneur à ce jeune Prince, & avec quelques-uns des plus considerables. Lors que les Truchemens furent arrivez, Cortez n'eut pas de peine à tirer par quelques questions la verité de tout ce que le Cacique avoit entrepris en faveur des Mexicains ; la trahison qu'il meditoit en offrant artificieusement de loger les Espagnols dans sa Ville, & la lâcheté qui l'avoit obligé à tourner le dos à la premiere vûë du peril : enfin ils firent comprendre que personne ne regrettoit son absence, puis qu'il étoit generalement haï ; & qu'on celebroit sa retraite comme le plus grand bonheur qui pût arriver à ses Sujets. Cortez insista particulierement sur cet article ; parce qu'il lui étoit important de profiter de cette disposition, afin d'établir en ce lieu une Place d'armes pour les besoins de son armée:& il trouva en leur réponse tout ce que ses souhaits pouvoient se figurer de plus avantageux à ce dessein ; le plus ancien de ces Nobles, qui sembloit avoir penetré

le motif de ses questions, lui ayant dit : *Que Cacumazin Seigneur de Tezeuco, n'étoit pas le Prince legitime & naturel de cet Etat ; mais un Tyran, le plus abominable que la nature eût jamais produit entre ses monstres. Qu'il avoit massacré cruellement de sa main Nezabal son frere aîné, afin de lui arracher la Couronne. Que le Prince qui venoit de luy parler au nom de tous, comme le premier entre les Nobles, étoit fils legitime du Roi défunt : mais que la foiblesse de son âge avoit intercedé pour lui, ou peut-être attiré le mépris du Tyran : & que cet enfant bien instruit du peril qui le menaçoit, avoit sçû étouffer ses plaintes avec tant de sagesse, que sa dissimulation commençoit à passer pour un défaut d'esprit & de courage. Que l'entreprise de l'assassinat de Nezabal avoit été dressée & conduite du consentement & par le secours de l'Empereur qui regnoit avant Motezuma, & que celui qui gouvernoit maintenant l'Etat de Mexique favorisoit encore Cacumazin, parce qu'il prétendoit employer sa perfidie à la ruine des Espagnols : mais que la Noblesse de Tezeuco avoit ce traître en horreur, & détestoit ses violences ; & que tous les Peuples trouvoient son empire insupportable, parce qu'il n'avoit pour but que de les opprimer, ayant rejetté les voyes douces, qui ne vont qu'à les assujettir.*

Le vieillard s'expliqua à peu prés en ce sens : & à peine Cortez eut-il entendu son discours, qu'il comprit en un instant tout ce qu'il avoit à faire. Il s'approcha du Prince dépossedé avec des témoignages de quelque respect : & aprés l'avoir pris par la main, il fit appeller les autres Nobles qui attendoient sa resolution, & en commandant à ses Truchemens d'élever leur voix, il fit ce discours : *Mes amis, vous avez devant vos yeux le fils legitime de vôtre veritable Roi. L'injuste Maître qui avoit usurpé vos hommages &*

vôtre obeïssance par de méchantes voyes, s'étoit saisi du Sceptre de Tezeuco avec une main teinte dans le sang de son frere aîné : & comme le don de conserver l'autorité souveraine n'est point accordé aux Tyrans, il a exercé son pouvoir de la même maniere qu'il l'avoit acquis, en se souciant fort peu de meriter la haine de ses Sujets, pourvû qu'il s'en fît craindre, en traitant comme des esclaves ceux qui avoient la facilité de tolerer son crime ; & enfin étant assez lâche pour vous abandonner dans le danger. Ce mépris qu'il a témoigné pour vous, lors qu'il s'agissoit de vous défendre, vous découvre assez la bassesse de son cœur, & met entre vos mains le remede propre à faire cesser vos miseres. Je pourrois, si un devoir plus puissant ne me retenoit pas, tirer avantage de sa fuite, & user du droit de la guerre, en soûmettant cette Ville que je tiens, comme vous le voyez, reduite à la discretion de mes Soldats : mais l'inclination des Espagnols ne les pousse pas aisément à commettre des injustices : & comme celui qui nous a offensez, n'étoit pas vôtre Roi legitime, vous n'en devez pas porter la peine, comme si vous étiez ses Sujets : & ce Prince ne doit pas être privé du droit que la naissance lui donne. Recevez-le de ma main, ainsi que vous l'avez reçû du Ciel. Rendez-lui en ma consideration l'obeïssance que vous lui devez, comme au successeur de son pere, & qu'il soit porté sur vos épaules dans le Trône de ses ancêtres. Pour moi qui considere moins mon interêt que l'équité & la justice, je ne demande en cela que son amitié, & non pas son Royaume ; & je souhaite plus vôtre agrément que vôtre soumission.

Cette proposition du General fut reçûë par tous les Nobles avec de grands applaudissemens : ils obtenoient tout ce qu'ils desiroient, & ils se trouvoient délivrez de leurs craintes. Les uns se jet-

terent à ses pieds pour lui rendre graces de sa generosité ; & les autres allant d'abord au devoir que la nature leur imposoit, coururent baiser la main de leur Prince. Cette nouvelle fut bien-tôt publique ; & les cris commencerent à témoigner la joye du Peuple, qui déclara son consentement par des acclamations, des danses, & des jeux, dont ils celebroient leurs plus grandes fêtes ; sans épargner aucune de ces démonstrations, dont la joye des Peuples fait ordinairement la décoration de ses folies.

On remit au jour suivant le couronnement du nouveau Roi ; ce qui se fit avec toute la pompe & les ceremonies qui étoient ordonnées par les Loix du Païs. Cortez y assista comme dispensateur, & pour ainsi dire, donateur de la Couronne : ainsi il eut sa part des applaudissemens, & acquit plus d'empire sur ces Indiens, que s'il les avoit soûmis à force d'armes ; ce trait de prudence & de vivacité étant un de ceux qui lui ont fait meriter le titre d'un tres-sage & tres-adroit Capitaine. Il lui étoit de la derniere importance, pour l'entreprise de Mexique, d'être le maître de cette Place : & il trouva moyen de se créer une extrême obligation sur le Roi par le plus grand de tous les biens que l'on puisse faire en cette vie. Il sçut encore interesser la Noblesse à défendre les droits de ce Prince, en la laissant irreconciliable avec le Tyran, gagner l'esprit du Peuple par son desinteressement & son équité ; & enfin établir une entiere sureté dans la Ville, pour tout ce qui étoit necessaire à ses troupes, ce qu'il n'auroit pû obtenir par une autre voye qu'avec peu de confiance. Mais le plus grand plaisir qu'il ressentit en cette action, fut qu'en reparant l'injustice qu'on avoit faite à ce jeune Prince, il suivoit les principes de la droite raison ; puis qu'il lui accordoit toûjours le pre-

mier rang, quand il jettoit la vûë sur les autres maximes de sa conduite ; & que l'élevation de son genie & de ses inclinations, lui faisoient toûjours preferer les mouvemens de la pure generosité à toutes les regles de la prudence.

CHAPITRE XII.

Le Roi de Tezeuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche avec une partie de son Armée pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a besoin de toute sa prévoyance, pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens lui avoient dressée.

C'Est ainsi que Cortez merita l'estime & la veneration de cés Peuples. La Noblesse entra dans ses interêts, & devint ennemie des Mexicains : la Ville se repeupla en peu de tems par le retour des Habitans en leurs maisons : & le Prince eut toûjours tant de déference & de soûmission pour le General, qu'il ne se contenta pas de lui offrir ses troupes, & de servir auprés de sa personne en cette expedition ; mais encore il ne donna aucun ordre que par son avis : & quoi qu'il soûtinst entre ses Sujets le caractere d'un Roi, il prenoit celui de Sujet en presence de Cortez, qu'il respectoit comme son Superieur. Il pouvoit avoir dix-neuf ou vingt ans ; & il avoit l'intelligence & la raison d'un homme né en un Païs moins barbare. Cortez tourna adroitement cette bonne disposition à faire entrer dans les conversations le sujet de la Religion ; & il reconnut à la maniere dont il écoutoit & raisonnoit même

ſur ſes diſcours, que ce Prince avoit du penchant à s'attacher au plus ſûr, ce qui lui fit naître quelque confiance de le reduire. La barbarie des ſacrifices de ſa Nation ne lui plaiſoit pas : la cruauté lui paroiſſoit un crime ; & il demeuroit d'accord que ces Dieux, qui s'appaiſoient par l'effuſion du ſang des hommes, ne pouvoient être amis du genre humain. Frere Barthelemi d'Olmedo ſe mêla dans leurs entretiens : & comme il trouva le Prince ébranlé dans ſes erreurs, & penchant vers la verité, il le rendit en peu de jours capable de recevoir le Baptême, dont la ceremonie ſe fit publiquement avec beaucoup de ſolemnité. Il prit par ſon propre choix le nom de Hernan, par reſpect pour ſon parrein.

On commençoit à travailler aux canaux qui portoient les eaux du Lac aux reſervoirs de la Ville ; & le Prince envoya ſix ou ſept mille Indiens de ſes Sujets, afin de donner plus de largeur & de profondeur à ces canaux, à proportion de la grandeur des brigantins. Le General voulant en même tems faire quelques progrez utiles à ſon expedition, ſe reſolut de paſſer à Iztacpalapa avec une partie de ſes troupes, à cauſe que ce poſte étant avancé de ſix lieuës, il étoit important d'ôter cette retraite aux canots des Mexicains, qui venoient quelquefois troubler le travail des Indiens. Cette reſolution étoit encore appuyée par la neceſſité de donner de l'exercice aux troupes des Alliez qui ne ſe maintenoient dans l'oiſiveté que par la force d'une autorité qui ne laiſſoit pas de coûter beaucoup de ſoins & de fatigues.

La Ville d'Iztacpalapa étoit, comme on l'a dit, aſſiſe ſur la chauſſée par où les Eſpagnols firent leur premiere entrée ; & dans une telle ſituation, qu'en occupant quelque portion du terrein

de cette chaussée, la plus grande partie de ses maisons qui alloient au delà de dix mille, étoit bâtie dans le Lac même, dont les courans s'introduisoient au-dedans de la Ville fondée sur la digue, par des conduits qu'on avoit pratiquez, avec des écluses qui lâchoient ou retenoient les eaux suivant les besoins. Cortez se chargea du succez de cette faction; & prit avec soi les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid suivis de trois cens Espagnols & d'environ dix mille Tlascalteques: & quoy que le Roy de Tezeuco voulût l'accompagner avec ses troupes, le General ne le luy permit pas, en luy faisant comprendre que sa presence luy étoit encore plus utile dans la Ville, dont il laissa le Gouvernement à Gonzale de Sandoval, & à tous deux les instructions necessaires pour établir la sureté de ce poste, & pour prevenir tous les accidens qui pouvoient arriver en son absence.

Cortez prit le chemin de la chaussée à dessein d'attaquer la Ville par cet endroit, & de chasser les ennemis des autres postes à coups de canon, selon que l'occasion s'en presentoit. Cependant les ennemis furent avertis de ces mouvemens; car à peine l'armée parut-elle à la vûë de la Ville, qu'on découvrit à quelque distance des murailles un gros de huit mille hommes qui étoient sortis pour les défendre avec tant de resolution, qu'encore qu'ils fussent inferieurs en nombre, ils attendirent nos troupes jusques à mesurer leurs armes avec celles de nos Soldats, à combattre avec assez de valeur, pour faire leur retraite en gens de guerre & sans desordre, jusques dans la Ville où ils disparurent sans fermer les portes, ni en défendre l'entrée. Ils se lancerent tous dans le lac, en poussant des cris menaçans, avec la même fierté qu'ils avoient fait paroître au combat. Le General vid bien que cette maniere de retraite ten-

doit à l'engager en un plus grand peril ; & il resolut d'entrer dans la Place, avec tout le respect que ces indices demandoient. Toutes les maisons se trouverent abandonnées ; & quoyque le bruit des cris & des menaces fût encore fort grand du côté du lac, Cortez aprés avoir consulté les autres Capitaines, trouva bon de garder ce poste & de s'y loger, sans s'engager à un nouveau combat, parce que le jour manquoit. Mais au commencement de la nuit on reconnut que l'eau débordoit de tous côtez hors des canaux avec tant d'impetuosité, que les endroits les plus bas de la Ville étoient déja inondez. Le General reconnut d'abord que le dessein des ennemis étoit de noïer cette partie de la Ville ; ce qu'ils pouvoient excecuter facilement, en fermant les écluses du côté du grand lac. Ce danger inévitable l'obligea à donner promptement l'ordre de la retraite ; & quoyqu'on ne perdit aucun moment, neanmoins les Soldats furent obligez à la faire dans l'eau jusques aux genoux.

Cortez sortit ainsi assez mortifié & fort chagrin de n'avoir pas prevû ce stratagéme des Indiens, comme si sa vigilance eût pû fournir à tout ; & que la prévoïance des mortels ne fût pas limitée. Il conduisit l'armée vers Tezeuco, où il pensoit se retirer en laissant la conquête d'Iztacpalapa pour une autre occasion ; puisqu'il ne pouvoit l'entreprendre sans y emploïer de plus grandes forces du côté du lac, & avoir des vaisseaux afin de chasser les Mexicains de ce poste. L'armée se logea comme elle put sur une petite éminence hors du danger de l'inondation, où elle passa la nuit avec beaucoup d'incommodité : les Soldats étoient trempez, & ils n'avoient aucune défense contre le froid ; mais leur courage étoit si grand qu'on n'entendit pas le moindre murmure. Le General leur inspiroit la patience par son exem-

ple ; & par ses discours il essaïoit, en les animant contre les ennemis, d'effacer le chagrin de sa retraite, & des scrupules que cette disgrace auroit pû jetter dans leurs esprits contre sa prévoïance.

Aux premiers rayons du Soleil, l'armée suivit l'ordre de la retraite, comme on l'avoit arrêté; & on fit doubler le pas aux Soldats, afin de les rechauffer par ce mouvement plutôt que par la crainte d'une nouvelle insulte de la part des ennemis. Cependant dés que le grand jour vint à paroître, on découvrit une troupe presque innombrable d'Indiens qui s'avançoit. On ne laissa pas de continuer la marche au petit pas ; le dessein du General étoit de lasser les ennemis en differant le combat, quoique nos Soldats eussent assez de peine à marcher, & qu'ils témoignassent par leurs cris, qu'ils souffroient avec chagrin qu'on retardât l'envie qu'ils avoient de se venger, les uns de l'affront qu'on avoit reçû, les autres des incommoditez qu'ils avoient endurées : chacun suivant sa passion qui l'animoit, mais tous avec un même mouvement de vengeance dans le cœur.

Enfin l'Armée s'arrêta & fit tête aux Mexicains, lors que Cortez s'en vid pressé. Ils vinrent au combat avec la même impetuosité qu'ils avoient témoignée à la poursuite. Mais les arbalestes des Espagnols & les fleches des Tlascalteques, (les armes à feu étant inutiles à cause que la poudre étoit moüillée,) repousserent le premier effort de leur ferocité : & en ce moment les cavaliers firent une charge si à propos, qu'ayant ouvert le chemin aux troupes des Alliez, ils rompirent de tous côtez cette multitude sans ordre & sans conduite, & l'obligerent à abandonner le champ de bataille avec une perte considerable.

Cortez continua la retraite sans s'arrêter à pousser les fuïards, parce qu'il avoit besoin de ce jour

entier afin d'arriver à ſon quartier avant la nuit. Mais les ennemis qui ſe ralioient avec la même diligence dont ils uſoient en fuïant, revinrent encore par deux fois inſulter l'arriere-garde ſans s'épouvanter du carnage qu'on faiſoit dans leurs troupes, juſques à ce que la crainte de s'approcher de Tezeuco, où les Eſpagnols avoient le gros de leur armée, leur fit reprendre le chemin d'Iztacpalapa; aſſez bien châtiez de leur temerité; puiſqu'ils perdirent en ces divers combats plus de ſix mille hommes: & quoi qu'il y eût quelques bleſſez du côté des Eſpagnols, il ne mourut que deux Tlaſcalteques & un cheval, qui tout couvert de fleches & de coups des épées des Indiens, eut neanmoins aſſez de vigueur pour retirer ſon Maître de la melée.

Cortez & toute ſon Armée celebrerent ce commencement de vengeance, comme une juſte ſatisfaction des fatigues qu'ils avoient endurées; & un peu avant la nuit ils firent leur entrée dans la Ville, honorez par trois ou quatre victoires remportées, pour ainſi dire, en chemin faiſant, qui donnerent un grand luſtre à cette expedition, & effacerent entierement l'affront de leur retraite.

Neanmoins il faut avoüer que le ſtratagéme des Mexicains étoit bien concerté. Ils firent une ſortie à deſſein d'attirer les ennemis: ils ſe laiſſerent faire une charge, afin de les engager; & ils feignirent une retraite, pour les precipiter au milieu d'un peril effroyable. Ils abandonnerent les lieux qu'ils pretendoient inonder; & ils avoient une grande Armée toute prête, afin de ne point riſquer le ſuccez de leur deſſein. Ceux qui cherchent à obſcurcir la gloire de nos exploits contre les Indiens, peuvent maintenant prononcer, ſi leurs armées étoient, comme ils diſent, des troupeaux de bêtes, & s'ils manquoient de tête pour

inventer des ruses de guerre, puisqu'ils leur accordent au moins de la férocité dans l'execution. Toute l'activité de Cortez lui servit à peine, à se tirer du piege qu'ils lui avoient tendu : & il n'en sortit pas sans admiration, & même sans une espece de jalousie, de l'adroite disposition qu'ils avoient donné à leur stratagême ; puisque l'invention de ces tromperies dont on surprend son ennemi, est une de ces qualitez dont les Soldats tirent le plus de gloire, croyant qu'elles ne sont pas seulement utiles, mais encore justes, sur tout quand on les employe dans une guerre fondée sur une juste défense. C'est neanmoins assez, à mon avis, qu'on les croye permises ; quoyque d'ailleurs on puisse leur accorder l'attribut de justes, puisqu'elles entrent dans le châtiment des inadvertances & des negligences, qui sont les plus dangereuses fautes à la guerre.

CHAPITRE XIII.

Les Provinces de Calcho & d'Otumba demandent secours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval, & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amenent des prisonniers, par le moyen desquels Cortez propose encore la paix à l'Empereur de Mexique.

CORTEZ recevoit à Tezeuco de frequentes visites des Caciques ; & des autres Indiens voisins de cette province, qui venoient luy offrir leur obeissance & leurs troupes. Ils se-

plaignoient tous, des mauvais traitemens qu'ils recevoient de l'empereur de Mexique, dont les Soldats enlevoient leurs biens, aprés avoir outragé leurs personnes, ajoûtant le mépris à l'inhumanité. Entre ceux-là, des Envoyez des Provinces de Chalco & d'Otumba vinrent en diligence, donner avis qu'une puissante Armée des ennemis étoit proche de leurs frontieres, avec ordre de ruiner entierement leur Païs, en punition de ce qu'ils s'étoient alliez aux Espagnols. Ils témoignoient assez de resolution pour s'opposer à ces forces; & ils demandoient quelques secours, qui leur aidât à soûtenir une défense si legitime. Leur requête paroissoit non seulement raisonnable, mais encore importante; parce qu'on avoit un grand interêt d'empêcher les Mexicains de mettre le pied en ce quartier-là, où ils auroient retranché la communication avec la Province de Tlascala, qu'on devoit maintenir en toutes manieres. Le General dépêcha aussi-tôt les Capitaines Gonzale de Sandoval, & François de Lugo, avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers & un gros de Tlascalteques, entre lesquels il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient obtenu, par importunité, la permission de mettre à couvert dans leur Ville, le butin qu'ils avoient gagné; ce qu'on leur avoit accordé par politique : puisque comme on attendoit de nouveaux secours de cette Republique, il étoit avantageux d'attirer les Soldats de cette Nation, par l'apât de l'interêt, & par cette espece de liberté.

Ces miserables ayant ainsi changé la qualité de Soldats en celle de Porte-faix, marcherent avec le bagage de l'Armée: & comme leur avarice avoit reglé le poids de leur charge, sans consulter leurs épaules, ils ne pouvoient suivre la marche; & ils s'arrêtoient quelquefois, afin de reprendre haleine. Les Mexicains, qui avoient dressé plusieurs embuscades des troupes qu'ils avoient sur

le grand Lac, dans les champs plantez de maïz, furent avertis de la negligence des Tlascalteques: & ils attaquerent ces traîneurs lorsqu'ils se reposoient, non seulement à dessein de leur ôter le butin, mais encore d'en venir à une bataille, comme il parut par les cris qu'ils jetterent, & par l'ordre des bataillons qu'ils formoient en même-temps. Sandoval & Lugo accoururent aussi-tôt au secours; & chargerent les ennemis, avec toutes les forces unies, si à propos, que les Mexicains tournerent le dos à la premiere charge.

Cinq ou six Tlascalteques embarrassez & desarmez, perirent en cette occasion; mais on reprit tout le butin, augmenté de quelques dépoüilles des ennemis: & on continua la marche, en prenant le soin de faire marcher au milieu des troupes, les gens inutiles, dont l'embarras dura jusques à ce que l'Armée ayant passé la Province de Chalco, se vid proche des frontieres de celle de Tlascala, où ils se détacherent, afin d'aller mettre leur bagage en lieu de sûreté, & délivrerent ainsi Sandoval des soins fatiguans qu'il prenoit de les assister.

Les ennemis avoient assemblé toutes les milices de ces Provinces, à dessein de châtier la rebellion des Peuples de Chalco & d'Otumba: & sçachant que les Espagnols marchoient à leur secours, ils avoient renforcé leur Armée, des troupes qui étoient autour du Lac, dont ils formerent un gros redoutable, sur le chemin des Espagnols, en une ferme resolution de les combattre à la campagne. Sandoval & Lugo, bien avertis de leur projet, donnerent tous les ordres qu'ils jugerent necessaires, & s'avancerent en bataille, sans discontinuer la marche, à la vuë des ennemis. Les Espagnols & les Tlascalteques s'arrêterent, afin de reconnoître de plus prés l'intention des Mexicains; les premiers avec une assurance intrepi-

de ; & les autres avec une ardeur inquiete, qu'on eut peine à retenir. Les Mexicains avoient l'avantage du nombre ; & l'ambition d'être les premiers à attaquer, les poussa contre nôtre Armée fort brusquement : & suivant leur coûtume, ils lancerent d'abord, sans garder aucun ordre de bataille, toutes leurs armes de jet. Les deux Capitaines sçûrent profiter de ce desordre : & aprés avoir employé bien plus utilement les arquebuses & les arbalêtes, sans en perdre un seul coup, ils firent donner les Cavaliers, dont le choc, toûjours terrible aux Indiens, ouvrit le chemin aux Espagnols & aux Tlascalteques, pour se jetter au milieu de cette multitude confuse, qu'ils rompirent d'abord en la troublant, & ensuite par un horrible carnage. Ce ne fut un moment aprés qu'une honteuse fuite de tous côtez. Les troupes de Chalco & d'Otumba, qui étoient sorties de la Ville au bruit de la bataille, vinrent à propos pour achever la défaite si entierement, que cette grande Armée de Mexicains fut dissipée sans ressource ; & ces deux Provinces alliées se virent secouruës sans aucune perte.

On reserva huit prisonniers, qui paroissoient des plus considerables ; afin d'en tirer quelques connoissances : & l'Armée alla passer la nuit dans la Ville de Chalco, dont le Cacique, aprés avoir rendu ses devoirs aux Espagnols, s'avança afin de leur faire preparer un logement, où ils trouverent une grande abondance de vivres & de rafraîchissemens pour toutes les troupes, sans oublier les acclamations sur leur victoire, reduites suivant leur coûtume, à des cris confus d'une fole réjoüissance. Les Peuples de Chalco étoient ennemis des Tlascalteques ; à cause que les premiers avoient toûjours obeï aux Empereurs de Mexique, & qu'ils avoient de perpetuelles contestations sur les bornes de leurs frontieres : mais

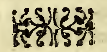
ces deux Nations oublierent alors tous leurs démêlez, par les avances que ceux de Chalco firent aux Tlaſcalteques, à qui ils ſe reconnnoiſſoient obligez du ſoin qu'ils avoient pris d'accourir à leur ſecours; outre qu'ils reconnurent qu'afin de ſe conſerver la protection de Cortez, ils devoient être amis de ſes alliez. Les Eſpagnols intervinrent dans ce traité: & aprés avoir aſſemblé les Chefs, & les perſonnes les plus conſiderables des deux Nations, ils firent la paix avec toutes les aſſûrances & les ſolemnitez dont ils ſe ſervoient en ces actes publics. Sandoval s'obligea de l'autoriſer par l'agrément du General; & les Tlaſcalteques s'engagerent reciproquement à le faire ratifier par leur Republique.

Cet exploit ayant été fait en ſi peu de tems, & avec tant de gloire, Sandoval & Lugo ramenerent l'Armée à Tezeuco, accompagnez du Cacique, & de quelques autres Indiens, qui voulurent rendre graces au General même du ſecours qu'il leur avoit envoyé, & luy offrir tout ce que les deux Provinces pouvoient fournir de Soldats. Cette faction fut extrémement applaudie à Tezeuco; & Cortez en donna tout l'honneur aux Capitaines, ſans oublier les Chefs des Tlaſcalteques. Il careſſa les Nobles de Chalco, & agréa leurs offres, reſervant à s'en ſervir juſques au premier avis qu'il leur en donneroit: aprés quoy il fit amener en ſa preſence les huit priſonniers Mexicains. Ils le trouverent au milieu de ſes Capitaines, affectant toute la ſeverité d'un vainqueur offenſé. La peur & la confuſion paroiſſoient ſur leur viſage, où l'on voyoit des marques d'un eſprit abatu, & mal diſpoſé à ſouffrir le châtiment, que ſuivant leurs coûtumes ils croyoient inévitable. Cortez ordonna qu'on ôtât leurs fers: & comme il vouloit profiter de cette occaſion, afin de juſtifier dans l'eſprit de ſes alliez la guerre qu'il

avoit entreprise, lorsqu'on luy vertoit faire toutes les avances de la paix, & qu'il vouloit encore convaincre ses ennemis mêmes de sa generosité, il leur fit ce discours par l'organe de ses Truchemens : *L'usage établi parmi vous, & cette espece de justice qui autorise les loix de la guerre, me mettent en droit de tirer satisfaction de vôtre malice, en employant le fer & le feu pour vous traiter avec la même inhumanité dont vous traitez vos prisonniers : mais nous autres Espagnols ne sommes pas persuadez que ce soit une faute punissable d'être pris en servant son Prince ; parce que nous sçavons distinguer les malheureux des coupables. Je pretens donc seulement vous convaincre de l'avantage que nôtre clemence a sur vôtre brutalité, en vous donnant en un même tems la vie & la liberté. Allez dés ce moment vous ranger sous les Etendarts de votre Prince, & dites-lui de ma part, puisque vous êtes Nobles, & que vous devez observer la Loi attachée à la grace qu'on vous fait : Que je viens lui demander raison de la mauvaise guerre qu'il m'a faite, lorsque je me suis retiré de Mexique, en rompant avec perfidie les traitez qui m'avoient obligé à faire cette retraite ; mais principalement pour venger la mort de Motezuma, qui me touche le plus sensiblement. Que je suis suivi d'une armée redoutable, non-seulement par le nombre des Espagnols, qu'il sçait être invincibles, & qui est considerablement augmenté ; mais encore par les troupes de toutes les Nations qui abhorrent le nom des Mexicains : & que j'espere en peu de tems l'attaquer au milieu de sa Cour même, y portant toutes les rigueurs d'une guerre que le Ciel favorise ; resolu de ne point relâcher d'une si juste colere, jusques à ce que j'aye reduit en cendres toutes les Villes de son Empire, & noyé la memoire de son nom dans le sang de ses Sujets. Neanmoins que si*

pour éviter sa propre ruïne, & la desolation de son Païs, il se sent encore quelque inclination à la paix, je suis prêt à la lui accorder à des conditions que l'on jugera raisonnables ; parce que les armes de mon Roi, que les foudres mêmes du Ciel assistent en ces rencontres, ne blessent que lors qu'elles trouvent de la resistance, toûjours plus disposées à suivre les mouvemens de l'humanité, que l'impetuosité de la vengeance.

Le General finit ainsi son discours, & donna aussi-tôt une escorte suffisante aux huit prisonniers, avec ordre qu'on leur fournît une barque, afin qu'ils se retirassent à Mexique par la voie du Lac. Ces miserables ayant peine à croire ce changement de leur destinée, se jetterent aux pieds de Cortez, & luy promirent de faire sçavoir à leur Prince ce qu'il luy proposoit, & de contribuer de tous leurs soins à le porter à la paix ; mais on n'en reçut aucune réponse : & Cortez n'avoit pas fait cette avance dans la pensée de reduire les Mexicains à entrer en un traité, dont ils paroissoient fort éloignez ; mais seulement afin d'autoriser la justice de ses armes, & de donner un nouveau lustre à sa clemence entre ces Barbares: vertu dont les habiles conquerans sçavent faire un fort bon usage ; puisqu'elle donne une situation favorable aux esprits qu'on veut assujettir, & qu'elle est toûjours aimable aux ennemis mêmes ; entre lesquels ceux qui connoissent la raison, la reçoivent avec éloges ; & ceux qui ne la connoissent pas, la regardent au moins avec respect.



CHAPITRE XIV.

Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezeuco ; & durant qu'on leur donne la derniere main, Cortez sort avec une grande partie de son Armée, pour aller reconnoître les bords du grand Lac.

En ce tems Cortez reçut la nouvelle que les brigantins étoient achevez ; & Martin Lopez luy donnoit avis qu'il alloit se mettre en chemin, pour les conduire à Tezeuco, parce que la Republique de Tlascala avoit dix mille Tamenes tout prêts ; huit mille pour porter les planches, les mâts, la ferrure, & les autres materiaux necessaires ; & deux mille afin de relayer les autres quand ils seroient fatiguez, sans comprendre ceux qui portoient les vivres & les munitions, outre quinze ou vingt mille Indiens de guerre avec leurs Capitaines, qui n'attendoient que cette occasion de joindre l'Armée. Lopez mandoit qu'il partiroit le jour suivant à la tête de ces troupes ; & qu'il attendroit une escorte au dernier Bourg de la Province de Tlascala, parce qu'il n'osoit pas, sans être soûtenu de plus grandes forces, tenter le passage à travers les Païs de l'obeïssance de l'Empereur de Mexique. Ces brigantins étoient la seule chose qui manquoit, afin de serrer de plus prés la Ville de Mexique ; & le General reçut cette nouvelle avec tant de joie, qu'elle se communiqua à toute l'Armée. Il donna sur le champ la charge de conduire l'escorte à Gonzale de Sandoval, avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers, & quelques Compagnies

de Tlascalteques, afin que ce secours, joint aux forces de la Republique, fût en état de resister aux insultes des Mexicains.

On lit dans l'histoire de Herrera, qu'il sortit de Tlascala cent quatre-vingt mille hommes de guerre, avec les brigantins ; ce qui a si peu de vraisemblance, qu'on croit que c'est une faute d'impression. Bernard Diaz ne compte que quinze mille hommes ; ce qu'on croira plus aisément, si l'on considere le nombre de ceux qui servoient déja dans l'Armée de Cortez. La Republique donna le commandement de cette troupe à un des Seigneurs ou Caciques des quartiers, nommé Chechimecal, jeune homme de vingt-trois ans, mais d'un esprit & d'un courage si élevé, qu'il étoit déja consideré comme un des premiers Capitaines de sa Nation. Lopez sortit de Tlascala, resolu d'attendre l'escorte à Gualipar, Bourgade peu éloignée des Terres de l'Empereur de Mexique. Chechimecal ne goûtoit pas ce retardement : il étoit bien persuadé que sa valeur, & celle de ses troupes suffisoient à défendre le convoi contre toutes les forces de Mexique ; neanmoins il se reduisit à observer les ordres de Cortez, croyant que son obeïssance luy tenoit lieu d'un grand exploit. Lopez regla la marche, en sorte qu'au sortir de la Ville, tout alla d'un grand ordre. Les Archers & les Frondeurs, soûtenus de quelques Piquiers, marchoient à la tête, & étoient suivis des Tamenes & de tout le bagage. Le reste des troupes faisoit l'arriere-garde ; & ce fut ainsi qu'on entreprit une chose aussi extraordinaire que celle de faire conduire des vaisseaux par terre : Et s'il nous étoit permis de donner dans quelqu'une de ces metaphores, dont le stile historique ne rejette pas absolument l'usage, on pourroit dire que ces vaisseaux commencerent alors à flotter sur les épaules des hommes, entre ces on-

des formées par les differens mouvemens que l'inégalité du terrein faisoit prendre à cette troupe : Invention admirable que Cortez mit alors en pratique, & dont le recit pourroit faire passer la verité pour un songe, ou croire en le lisant, que les yeux font la fonction de l'imagination.

Cependant Sandoval, qui marchoit vers Tlascala, s'arrêta un jour entier à Zulepeque, petite Ville peu éloignée de son chemin, & qui refusoit d'obeïr au General ; outre que c'étoit le lieu où ces pauvres Espagnols, qui passoient de Vera-Cruz à Mexique, avoient été trahis & massacrez. Sandoval avoit ordre de châtier & de soûmettre cette Ville en faisant son chemin : mais à peine l'Armée eut-elle tourné tête de ce côté-là, que les Habitans l'abandonnerent, & s'enfuirent aux montagnes. Le Commandant envoïa trois ou quatre Compagnies de Tlascalteques aprés les fuïards : & lorsqu'il entra dans la Place, sa colere & son dépit s'accrurent à la vûë des funestes marques de cette trahison. On trouva contre une muraille quelques lignes écrites avec du charbon, en ces termes : *L'infortuné Jean Juste fut pris en cette maison, avec plusieurs autres de sa compagnie* ; aprés quoy on vid dans le Temple les têtes de ces Espagnols sechées au feu & à la fumée, afin de les preserver de la corruption : Triste & affreux spectacle, qui conservant les horreurs de la mort, rendoit encore plus effroyables ces hideux simulacres du Demon. A cette vûë, la pitié alluma la colere ; & Sandoval resolut de sortir avec son armée, pour aller châtier à toute rigueur cette execrable cruauté. Il donnoit déja les ordres, lorsque les Compagnies qu'il avoit détachées, revinrent avec un grand nombre de prisonniers, hommes, femmes, enfans, aprés avoir tué dans les montagnes tous ceux qui avoient voulu s'échaper, ou balancé à se rendre. Ces mi-

ferables enchaînez & éperdus de fraïeur, témoignoient leur repentir par des larmes, & par des cris pitoïables. Ils se jetterent aux pieds des Espagnols; & ils n'y furent pas long-tems, sans exciter leur compassion. Sandoval se fit prier par ses Officiers, afin d'encherir la grace qu'il vouloit leur faire; & enfin il les fit délier, & les reçut en l'obeïssance de son Prince : à quoy le Cacique & les principaux s'obligerent pour toute la Ville; & ils s'acquiterent fidelement de ce devoir, par crainte, ou par reconnoissance.

Sandoval ordonna qu'on recueillît les miserables dépoüilles de ces Espagnols qui avoient été sacrifiez, afin de les faire enterrer; & il continua sa marche jusques aux frontieres de Tlascala, sans aucune rencontre. Lopez vint au devant de luy, avec Chechimecal & les Tlascalteques, en ordre de bataille. Les deux Armées se saluërent d'abord par des décharges, & les cris ordinaires en ces occasions, & ensuite par des embrassades & des civilitez particulieres. On donna quelques heures necessaires au repos des troupes qui venoient d'arriver : aprés quoy Sandoval donna les ordres pour les faire marcher. Il mit les Espagnols à l'avant-garde, avec les Tlascalteques qu'il avoit amenez. Les Tamenés, escortez de quelques troupes, composoient le corps de bataille; & Chechimecal fut chargé du soin de l'arriere-garde : mais ce jeune homme s'offensa de n'avoir pas le poste le plus avancé; & son chagrin alla jusques au point de faire craindre qu'il ne quittât l'Armée; en sorte que Sandoval fut obligé à l'aller trouver, afin de l'appaiser. Il voulut luy faire comprendre que son poste étoit le plus honorable, puisqu'il étoit le plus perilleux; dautant qu'on devoit craindre seulement que les Mexicains ne vinssent insulter l'armée par cet endroit-là : mais Chechimecal n'en convint pas; il dit,

Que comme à l'assaut de la Ville de Mexique il devoit être le premier à mettre le pied sur la bréche, il vouloit marcher toûjours à la tête, afin de donner l'exemple à toutes les troupes. Sandoval fut enfin reduit à demeurer auprés de cet emporté, pour donner tout l'honneur à l'arriere-garde : & ce sentiment, inspiré par la seule vanité, est un de ceux qui produisent les plus grands desordres dans les Armées ; puisque le principal devoir d'un Soldat est l'obeïssance, & que la veritable valeur a des bornes prescrites par la raison, qui oblige toûjours un vaillant homme à recevoir sans s'ébranler les perils qui viennent à luy, sans pretendre à la fole ambition de les aller chercher.

L'Armée marcha suivant sa premiere ordonnance sur les Terres de l'ennemi : & quoy que les troupes des Mexicains parussent sur quelques hauteurs éloignées, neanmoins ils n'oserent en venir aux mains ; & ils crurent que leurs cris & leurs menaces étoient un assez grand exploit.

On fit alte à la vûë de Tezeuco, par complaisance pour Chechimecal, qui demanda à Sandoval le temps de se parer de ses plus belles plumes, & de tous ses joyaux ; ce qu'il ordonna encore à ses Officiers, disant que cette démarche qui les approchoit de l'occasion, devoit être celebrée par des Soldats, comme une grande fête : Rodomontade digne de son orgueil & de son âge. Cortez, accompagné du Roi de Tezeuco & de tous ses Capitaines, attendit hors de la Ville ce secours qu'il avoit tant souhaité : & aprés avoir caressé les Chefs, & donné quelque tems aux acclamations des Soldats, l'entrée se fit avec éclat. Les Tamenes marchoient à la file, ainsi que les Soldats : & on rangea tout le bois, la ferrure, & les autres pieces, chacune à part sous un

grand atelier que l'on avoit construit exprés auprés des canaux.

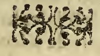
Toute l'armée se réjoüit de voir en sûreté ces apprêts, si necessaires à mettre la derniere main à la conquête de Mexique, que tout le monde desiroit avec une égale ardeur; & Cortez rendit graces à Dieu des bontez dont il recompensoit son zele & ses intentions, par cette esperance, ou pour mieux dire, par cette assûrance d'un heureux succez.

Lopez s'appliqua aussi-tôt à la construction des brigantins; & on luy donna de nouveaux Officiers, pour travailler à l'assemblage des pieces, & aux autres ouvrages de l'architecture navale. Cependant le General aïant appris des Experts qu'il ne faloit pas moins de vingt jours, afin de mettre ces bâtimens en état de servir, resolut d'emploïer ce tems à aller lui-même reconnoître le païs qui étoit sur les bords du lac, en remarquant les postes dont il devoit se saisir, afin d'empêcher les irruptions des troupes de Mexique, & faire en passant le degât sur les terres de cet Empire: & aprés avoir communiqué à ses Capitaines cette entreprise, qui leur parut digne de ses soins, il se disposa à l'executer; laissant à Sandoval le Gouvernement de Tezeuco, & un ordre exprés d'avancer la construction des brigantins. Ce Capitaine se trouvoit toûjours à propos pour toute sorte d'emplois; & ceux dont Cortez l'honoroit, témoignoient assez l'estime qu'il faisoit de sa valeur & de sa capacité.

Au même temps qu'il songeoit à nommer les Capitaines & les troupes qui devoient l'accompagner, Chechimecal luy demanda audience; & sans sçavoir que Cortez se preparoit à une sortie, il luy dit: *Que les hommes comme luy, nez pour la guerre, languissoient dans l'oisiveté d'une garnison, sur tout aprés avoir passé cinq jours*

entiers

entiers sans avoir trouvé une seule occasion de tirer l'épée. Que ses troupes étoient fraîches, & souhaitoient de se faire voir aux ennemis : & que pressé par leurs instances, & par celle de son propre courage, il supplioit tres-humblement le General de luy marquer à l'heure même quelque entreprise, où il pût donner des preuves de sa valeur, & preluder avec les Mexicains, jusques à ce que le tems fût venu d'achever leur défaite par la destruction de leur Ville. Cortez avoit déja resolu de le conduire avec soy ; mais cette vanité hors de saison ne luy plut pas : & comme il n'étoit pas trop satisfait des saillies de ce jeune homme, dont Sandoval l'avoit informé, il luy répondit avec une espece de raillerie : *Qu'il luy avoit déja preparé une expedition d'importance, où il pourroit soulager l'ardeur qui le pressoit mais qu'il vouloit l'accompagner luy même, afin d'être temoin de ses exploits.* Cortez avoit naturellement du dégoût des fanfarons, parce qu'on trouve rarement la valeur sans la modestie ; neanmoins il ne laissa pas de reconnoître que ces fougues de courage étoient des chaleurs d'un sang échaufé par la jeunesse, & un défaut assez ordinaire aux nouveaux Soldats, qui sont sortis heureusement des premieres occasions, & dont le peu d'experience leur fait confondre la valeur avec la temerité, qu'ils regardent comme l'essentiel de leur profession.



CHAPITRE XV.

Cortez va à Ialtocan, où il trouve de la resistance. Il surmonte les obstacles, & passe jusques à Tacuba : & aprés avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats, il fait sa retraite.

ON jugea qu'il étoit à propos de commencer l'expedition par Ialtocan, Ville située à cinq lieuës de Tezeuco, sur un de ces petits lacs qui se déchargent dans le grand. Il étoit important de châtier les Habitans de cette Ville; parce que peu de jours auparavant ils avoient maltraité & blessé des Envoyez qui venoient leur offrir la paix, en leur proposant de se soûmettre aux Espagnols; & ce châtiment étoit d'une grande consequence pour les autres Indiens de ce quartier-là. Cortez partit aprés avoir entendu la Messe, où tous les Espagnols assisterent; laissant une instruction particuliere à Sandoval, & quelques avis au Roi de Tezeuco, à Xicotencal, & aux autres Nations qui demeuroient dans la Ville. Les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid accompagnerent le General, avec deux cens cinquante Espagnols, vingt cavaliers, & une compagnie forte & éclatante, qui se forma de Nobles de Tezeuco; outre Chechimecal, suivi de ses quinze mille Tlascalteques, soûtenus de cinq mille des troupes de Xicotencal. Cette Armée n'eut pas marché quatre lieuës, que l'on découvrit les Mexicains en plusieurs bataillons, à dessein, comme il paroissoit, de défendre en pleine campagne la place qu'on vouloit attaquer;

mais à la premiere décharge des bouches à feu & des arbalêtes, ſuivie du choc des chevaux, cette Armée ſe mit en deſordre, & donna lieu à nos gens de ſe jetter au milieu de leurs bataillons, qu'ils rompirent en ſi peu de temps, qu'à peine eut-on celuy de remarquer leur reſiſtance. La plus grande partie ſe ſauva aux montagnes: les autres ſe jetterent ſur le Lac, & quelques-uns dans la Ville d'Ialtocan; laiſſant un grand nombre de morts ſur le champ de bataille, outre les bleſſez, & quelques priſonniers que l'on envoya auſſi-tôt à Tezeuco.

L'attaque de la Place fut remiſe au jour ſuivant, & l'Armée alla s'emparer de quelques maiſons qui en étoient fort proches, où elle paſſa la nuit ſans avanture. Au point du jour on reconnut que l'entrepriſe étoit beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit crû. La Ville étoit fondée dans le Lac même, & tenoit à la terre par une chauſſée, ou un pont de pierre, ſur lequel on paſſoit aiſément l'eau à gué; mais les Mexicains qui gardoient ce poſte avoient rompu la chauſſée, & tiré encore un foſſé ſi profond, qu'il étoit impoſſible de le paſſer autrement qu'à la nage. Cortez s'avançoit avec confiance d'emporter la Place d'emblée; & lors qu'il rencontra en tête ce fâcheux obſtacle, il en eut du chagrin & de la confuſion: mais les railleries dont les ennemis témoignoient leur aſſûrance, lui apprirent qu'il ne pouvoit plus s'en dédire ſans hazarder ſa reputation.

Il ſongeoit déja à remplir ce paſſage de terre & de faſcines, lors qu'un des Indiens qui étoient venus de Tezeuco, l'avertit qu'un peu plus avant on trouveroit une hauteur où l'eau du foſſé avoit peine à couvrir la terre. Le General le retint, afin de lui ſervir de guide, & marcha à l'heure même vers l'endroit deſigné. On ſonda l'eau, & quoi qu'on en trouvât plus que l'avis n'en ſuppo-

soit, il n'y en avoit pas assez pour empêcher qu'on ne passât au gué. Cortez le fit tenter par deux compagnies de cinquante à soixante Espagnols, avec un nombre d'Alliez tel qu'il lui parut necessaire, suivant les troupes qui s'avançoient à dessein de lui disputer le passage. Il se tint au bord du gué avec son Armée en bataille, afin d'envoyer les secours qu'on lui demanderoit; & assûrer la campagne contre les irruptions des Mexicains.

Les ennemis s'apperçûrent qu'on alloit gagner ce passage qu'ils avoient eu dessein de couvrir; & ils s'avancerent pour le défendre à coups de fléches & de frondes, dont ils blesserent quelques Soldats, & donnerent assez d'affaires à ceux qui combattoient dans l'eau, qui en quelques endroits alloit jusques à la ceinture. Il y avoit proche de la Ville un terrein assez étendu où l'eau n'avoit pas penetré; & les Arquebusiers qui marchoient à la tête, n'eurent pas plûtôt occupé ce poste, que les Mexicains se retirerent dans la place, & en ce peu de tems que le reste de l'Armée mit à sortir de l'eau, ils la quitterent pour se jetter dans leurs canots avec tant d'empressement, que nos gens y entrerent sans trouver d'opposition. Le pillage ne dura pas long-tems, quoi qu'on l'eût permis, afin de rendre ce châtiment plus exemplaire; parce qu'on ne trouva dans les maisons que ce qu'ils n'avoient pû emporter. Neanmoins on transporta à l'Armée quelques charges de maiz & de sel, plusieurs mantes & quelques joyaux d'or que leurs Maîtres avoient oubliez, ou negligez. Les Capitaines n'avoient point d'ordre de s'emparer de la Ville, mais seulement d'en punir les habitans. Ainsi aprés avoir donné quelque tems à pousser la victoire, ils repasserent le fossé, ayant mis le feu au Temple & aux principaux édifices. Le General approuva

cette conduite, ſuppoſant que les flâmes de ce lieu répandroient la frayeur dans l'eſprit des Indiens, & avertiroient par leur éclat les Villes voiſines du peril qui les menaçoit.

On continua la marche, & l'Armée paſſa la nuit prés de Cobatitlan ville conſiderable que l'on trouva abandonnée. Les Mexicains ſe montrerent encore, mais en un lieu d'où ils ne pouvoient attaquer, ni être attaquez. La même choſe arriva à Tenayuca, & encore à Eſcapuzalco, Bourgs ſituez ſur le bord du Lac, & fort peuplez, que l'on trouva deſertez. On coucha en l'un & en l'autre; & Cortez meſuroit exactement les diſtances & remarquoit par tout ce qui étoit avantageux à ſes deſſeins, ſans permettre qu'on fît aucun dommage aux édifices, afin de faire voir qu'il n'uſoit de rigueur qu'aux endroits où il trouvoit de la reſiſtance. La Ville de Tacuba n'étoit éloignée du dernier poſte que d'une demie lieuë, & elle le diſputoit à Tezeuco pour la grandeur & pour le nombre de ſes habitans. Son aſſiete occupoit l'extremité de la principale chauſſée, où les Eſpagnols eſſuyerent tant de hazards & de peine; & c'étoit un poſte tres-avantageux, parce qu'entre toutes les Villes du Lac il étoit le plus proche de Mexique, & comme la clef du chemin qu'il faloit neceſſairement occuper pour former le ſiege de cette grande cité. Cependant le General n'avoit pas alors deſſein de s'en ſaiſir à cauſe qu'il étoit trop éloigné de Tezeuco. Il vouloit ſeulement reconnoître & obſerver de plus prés ce qu'il devoit prévenir ou éviter, lors qu'il voudroit châtier le Cacique de l'injure qu'il en avoit reçûë, puis qu'on ne devoit pas laiſſer impunie l'inſolence de ce Cacique, & que la terreur de ce châtiment rendroit la Ville plus diſpoſée à l'obeïſſance.

L'Armée s'en approcha avec le même ordre

que si elle eût marché à une entreprise plus difficile ; & avant que de reconnoître la place on découvrit des troupes presque innombrables composées de l'Armée des Mexicains, qui avoient toûjours suivi la marche des Espagnols, & de la garnison de Tacuba. Ces troupes que la Ville ne pouvoit contenir s'étoient postées sous les murailles à dessein de les défendre ; & elles s'avancerent separées en divers bataillons qui chargerent avec tant de fierté & de si grands cris, qu'ils auroient pû ébranler des gens qui n'auroient point connu par tant d'experiences à quoi cela se reduisoit. En effet lors qu'ils donnerent dans le feu des Arquebusiers, qui les effrayoit encore plus qu'il ne les offensoit ; & que les chevaux qui n'étoient pas moins terribles eurent ouvert leurs rangs, ils se rompirent avec un si grand desordre, que le reste de l'Armée ayant dissipé leur avant-garde penetra jusques au centre de ce gros, & obligea les Mexicains à faire tête sans ordre & sans jugement, ainsi qu'on le demandoit. Neanmoins leur seule opiniâtreté disputa assez long-tems la victoire : mais enfin ils tournerent le dos par tout, pour fuïr les uns dans la Ville, & les autres sans choix en tous les lieux qui les éloignoient du peril.

Les Espagnols maîtres du champ de bataille employerent le reste du jour à choisir un poste avantageux où ils pussent passer la nuit : cependant à la pointe du jour les ennemis parurent encore en campagne, à dessein de reparer par la voye des armes l'affront qu'ils avoient reçû. Le General rangea ses troupes au même ordre, & fit les mêmes mouvemens que le jour precedent. Il batit aussi les Mexicains avec d'autant plus de facilité, qu'ils avoient encore la frayeur dans l'imagination, & que la fuite étoit encore presente à leur memoire.

On les poussa à grands coups d'épée & de lances jusques dans la Ville, où les Espagnols entrerent aprés eux avec quelques compagnies de leurs Alliez. Le General soûtint durant quelque temps le combat au milieu des ruës, & lors qu'il le jugea à propos, il se retira au poste qu'il avoit occupé, abandonnant à ses Soldats le pillage des maisons qu'ils avoient prises, où ils mirent le feu, autant pour faciliter sa retraite, qu'afin de laisser des marques de sa colere.

Cortez demeura cinq jours à la vûë de Tacuba dans son poste où les ennemis venoient le visiter tous les jours : on les ramenoit aussi toûjours batant dans la Ville; & l'intention du General étoit de consumer la garnison en ces sorties; & lors que leur foiblesse commença à se declarer par le nombre qui diminuoit tous les jours, il resolut de les attaquer à son tour. Les postes étoient déja marquez pour l'assaut, & les ordres donnez, quand on vid avancer sur la chaussée un gros considerable de Mexicains. Il faloit batre le secours avant que de forcer la Ville : ainsi Cortez voulut l'attendre à quelque distance de la chaussée, à dessein de charg r les Mexicains, lors qu'ils entreroient en terre ferme, & d'en faire un plus grand carnage en ce lieu étroit & serré. Ils avoient ordre, & l'on dit que c'étoit de Guatimozin même, de pousser quelque troupe devant eux, qui se laissant faire une charge, attirât les Espagnols sur la chaussée. Ils executerent cet ordre avec une adresse remarquable : quelques-uns sauterent negligemment en terre ferme : & formerent quelques rangs si mal à propos, que Cortez crut que ce mouvement d'industrie en étoit un de crainte. Il laissa une partie de son Armée opposée aux sorties de la garnison de Tacuba, & marcha droit à la chaussée; supposant qu'aprés avoir batu ces ennemis avec facilité, il reviendroit

tomber sur la Ville. Les Mexicains avancez en terre ferme, tournerent le dos à la premiere démarche des Espagnols, & se retirerent à leur gros, qui fit le même mouvement, cedant le terrein pied à pied, & dans une espece de desordre, à dessein d'engager nos Soldats. En effet le General les suivit, emporté par ces apparences de victoire; mais avec peu de reflexion, puisque le succez de la retraite d'Iztacpalapa n'étoit pas encore assez éloigné pour être effacé de sa memoire, & qu'il ne pouvoit ignorer que les fuïtes des Indiens n'étoient pas toûjours sinceres, & qu'ils s'en servoient à appeller leurs ennemis en des embuscades: mais l'enchaînement de tant de victoires, qui est quelquefois l'écueil des vainqueurs, ne lui laissa pas le loisir de démêler toutes les circonstances qui distinguent une peur artificieuse de la veritable.

Les Mexicains se rallierent, & firent tête, lors qu'ils virent le General engagé dans le détroit de la chaussée: & comme ils l'entretenoient par leur resistance, un nombre presque infini de canots sortit de Mexique, vint investir les deux côtez de la digue; ensorte que les Espagnols se trouverent en un moment attaquez en tête & par les flancs. Alors, quoi qu'un peu tard, ils reconnurent leur imprudence, & furent obligez à se retirer en combattant ceux qui attaquoient l'avant-garde, & à défendre les deux côtez contre les canots. Les ennemis s'étoient munis de piques fort dangereuses, dont quelques-unes étoient armées de la pointe des épées des Espagnols, qu'ils avoient gagnées à la premiere retraite que nos gens firent de nuit. Ils en blesserent plusieurs, & il s'en falut peu qu'on ne perdît une enseigne, parce qu'au moment que le combat étoit le plus échaufé, Jean Volante qui la portoit, fut renversé d'un coup de pique dans le Lac: les Indiens qui étoient les plus proches, se jetterent aussi-tôt dans

l'eau, où ils le prirent, & le mirent en un canot, à dessein de le presenter à l'Empereur. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat: & quand il se vid éloigné des autres bâtimens, il se saisit de ses armes, & se débarassant de ceux qui le gardoient, dont il tua quelques-uns, il se jetta dans l'eau, & se sauva à la nage sans abandonner son enseigne: également brave & heureux en cette action.

Cortez se mêla l'épée à la main dans les plus grands dangers; & retira enfin ses troupes en terre ferme avec un peu de perte, aprés avoir tiré une assez grande vengeance de la tromperie qu'ils lui avoient faite, en l'attirant sur la chaussée; puis qu'il y fit perir tant d'ennemis, ainsi que dans le Lac même, que l'artifice leur coûta tout ce qu'ils auroient pû perdre en une bataille. Neanmoins comme il jugea bien qu'il y auroit de la temerité à retourner à l'entreprise de Tacuba, malgré ce nouveau secours, qui se tenoit toûjours en vue, il délibera de se retirer à Tezeuco, ce qu'il executa sur le champ par l'avis de ses Capitaines, sans que les Mexicains osassent quitter la digue, ni sortir de leurs canots, jusques à ce que l'éloignement de nôtre Armée leur donna le courage de la suivre de loin: mais ils se contenterent d'étourdir nos Soldats par de grands cris; & toute leur vengeance se reduisit à cette fatigue inutile. Cette expedition fut d'une grande importance, tant par la perte que les Mexicains firent en ces divers combats, que par les connoissances qu'on acquit de ce Païs, dont on devoit se saisir: & quoy que nôtre Historien tâche d'en obscurcir la gloire, Cortez en tira de grands avantages pour son principal dessein; puisqu'à peine fut-il arrivé à Tezeuco, que les Caciques de Tucapan, de Mascalingo, d'Autlan, & ceux des autres Bourgs qui occupoient les bords du Lac du côté du Sep-

tentrion, vinrent offrir leur obeïssance & leurs troupes : marque assurée que ces exploits avoient augmenté la reputation des Espagnols, dont l'acquisition est une des plus avantageuses à la guerre; puisqu'elle emporte sur les esprits ce que toute la force des armes ne pourroit obtenir qu'avec beaucoup de difficulté.

CHAPITRE XVII.

Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezeuco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend à force d'armes les Villes de Guastepeque, & de Capistlan.

LA repetition de tant d'heureux succez étoit un témoignage presque visible, que Dieu s'interessoit à cette conquête; & il est encore moins possible d'attribuer à une autre main qu'à la sienne ces favorables hazards, où la diligence des hommes n'eut aucune part, & qui arriverent en ce tems-là, mesurez sur les besoins qu'on en avoit avec autant de justesse, qu'ils étoient éloignez de toute sorte d'esperance. Un vaisseau d'un port considerable, adressé à Cortez, vint moüiller au Port de Vera-Cruz : il portoit Julien d'Alderete, né à Tordesilas, qui venoit exercer la Charge de Tresorier pour l'Empereur; Frere Pierre Melgareio d'Urrea, Religieux de l'Ordre de Saint François, de Seville; Antoine de Caravajal, Jerôme Ruis de la Mota, Alonse Diaz de la Reguera, & d'autres Soldats de

confideration, avec un fecours d'armes & de munitions. Ils fe rendirent auffi-tôt à Tlafcala, avec les munitions portées par les Indiens Zempoales ; & on leur donna une efcorte, qui les conduifit à Tezeuco : où ils apporterent eux-mêmes le fecours, & les premieres nouvelles de leur arrivée.

Bernard Diaz pretend que ce vaiffeau venoit d'Efpagne en droiture ; & Herrera, qui parle de fon arrivée, ne defigne point le lieu d'où il étoit parti, voulant peut-être cacher fon incertitude fous cette omiffion. On voit peu d'apparence à croire que ce vaiffeau vint d'Efpagne, adreffé à Cortez, fans aucunes lettres de fon pere, ni de fes Agens, fur tout en un tems où ils n'avoient à l'informer, que des bons fuccez que leurs diligences avoient produits, & dont, felon ces Auteurs, il ne reçut la nouvelle que long tems aprés. On aura bien plus de penchant à fe perfuader que ce navire venoit de l'Ifle de Saint Domingue, dont les Gouverneurs, ainfi qu'on l'a dit, avoient appris l'engagement où Cortez fe trouvoit : & la venuë du Treforier ne conclud rien contre ce fentiment ; puifque le pouvoir de ces Gouverneurs s'étendoit jufques à nommer des Officiers qui euffent le foin de recueillir le quint dû à l'Empereur, & qu'ils avoient autorité fur tout ce qui dépendoit des conquêtes que l'on feroit dans les Indes : mais ce fecours, de quelque part qu'il vînt, ne pouvoit arriver en un tems plus propre ; & Cortez en reconnut bien la veritable fource, en rendant graces à Dieu, non-feulement de ce bonheur, qui augmentoit fes forces ; mais encore de la vigueur qu'il fentoit renouveller en fon courage, & de cette merveilleufe conftance, qui n'étant pas incompatible avec fa valeur naturelle, lui paroiffoit neanmoins l'effet d'une influence qui venoit du Ciel même.

En ce même-tems, des Envoyez de Chalco &

de Thamanalco vinrent en diligence, demander du secours au General, contre une puissante Armée que l'on preparoit à Mexique, afin de faire rentrer dans l'obeïssance de l'Empereur, les Villes de ces Provinces, qui conservoient encore de la fidelité pour les Espagnols. Guatimozin avoit une forte inclination aux armes; & comme on l'a vû déja par sa conduite, il donnoit toute son application à cet éxercice, & tous ses soins à chercher les moyens d'obtenir la victoire sur ses ennemis. Il n'en trouvoit pas de plus assûré, que celuy de jetter dans ces Provinces des troupes assez fortes pour ôter la communication avec celle de Tlascala, & retrancher les secours de Vera-Cruz. Ce dessein étoit d'une telle importance, qu'il reduisit Cortez à une obligation precise de secourir ses alliez, dont la fidelité luy conservoit, contre les Mexicains, la liberté de ce passage, qui luy étoit si necessaire. Il ordonna donc à Sandoval, d'y conduire trois cens Espagnols, ving Cavaliers: & quelques Compagnies de Tlascala & de Tezeuco, en nombre suffisant à soûtenir les troupes des Provinces menacées, qui étoient déja en armes.

Sandoval partit sans s'arrêter, & marcha avec tant de diligence, que son secours vint fort à propos. Les Caciques avoient leurs troupes sur pied, qui formerent un gros considerable, lorsqu'elles furent jointes avec celles de Sandoval. Les ennemis n'étoient pas éloignez, leur Armée étant logée à Guastepeque; & le Commandant Espagnol resolut de les attaquer, avant qu'ils fussent entrez sur les Terres de Chalco. Cependant les Mexicains, fort satisfaits de leurs forces, & instruits que les Espagnols étoient arrivez pour soûtenir ceux de Chalco, se posterent derriere quelques ravines ou chemins creux; afin de combatre en un lieu où ils n'eussent rien à craindre de la furie des chevaux. On reconnut cette difficul-

té, seulement en allant à la charge; & toute la valeur de Sandoval & des Espagnols qui le suivoient, fut necessaire, pour ôter cet avantage aux ennemis : ce qui se fit à coup de main, & avec quelque perte; puisqu'il mourut en cette occasion un Soldat Espagnol, nommé Jean Dominguez, dont l'adresse à dresser les chevaux au manege de la guerre, luy avoit acquis l'estime de tous ses Compagnons. Les Mexicains perdirent assez de monde en ce combat; neanmoins ils se crurent encore assez forts, pour se rallier dans la plaine; & Sandoval ayant surmonté en peu de tems la difficulté du passage, les chargea si brusquement, qu'il les rompit, avant qu'ils eussent executé leur ralliment. Leur avant-garde combatit avec fureur, & en gens desesperez: & sa resistance auroit pu passer pour un juste combat, si elle avoit duré un peu plus de tems; mais le desordre où on les surprit, leur étoit si desavantageux, que toute cette multitude fut dissipée en un moment. On suivit la victoire avec tant de vigueur, que la plus grande partie de cette Armée demeura sur le champ, ou en fuyant: & Sandoval, maître de la campagne, choisit un poste où son Armée pût prendre quelque repos, resolu d'aller cette nuit même attaquer Guastepeque, où les vaincus s'étoient retirez.

Cependant, nos troupes eurent à peine goûté le repos dont elles avoient besoin pour rétablir leurs forces, que les bateurs d'estrade, qu'on avoit envoyez reconnoître les avenuës, revinrent en criant aux armes, avec tant d'empressement, qu'on n'eut que le tems de mettre l'Armée en bataille. Un gros de quatorze ou quinze mille Mexicains s'avançoit en bon ordre; & il étoit si proche, qu'on entendoit le son de leurs timbales & de leurs cors. On jugea que c'étoit une nouvelle Armée, qui venoit soûtenir les premiers qui

avoient été défaits : puisqu'il n'étoit pas possible que ceux-ci se fussent ralliez si aisément : & l'épouvante qu'ils avoient prise, ne leur permettoit pas de témoigner tant de fierté. Les Espagnols marcherent au devant de ces nouveaux venus, & les chargerent si à propos, qu'ayant mis leurs premieres troupes en desordre, les chevaux eurent le champ libre pour entrer dans leurs bataillons; où, suivant leur coûtume, ils porterent tant de terreur, & firent un si grand carnage, que les Mexicains se virent reduits à tourner le dos, & à se jetter en confusion dans le Bourg de Guastepeque, où ils se figuroient être en seureté : mais les Espagnols les suivirent de si prés, en tuant tous ceux qui leur tomboient sous la main, qu'ils entrerent dans la Place avec les fuyards. Ils s'y maintinrent en combatant, jusques à ce que le reste de l'Armée arriva. Les vainqueurs se répandirent alors par toutes les ruës ; & on poussa enfin les ennemis hors du Bourg, à grands coups d'épée. Il en mourut un grand nombre de ceux qui s'opiniâtrerent au combat ; & les autres s'enfuirent si effrayez, qu'en peu de tems il n'en parut pas un seul aux environs de la Place.

Elle étoit d'une si vaste étenduë, que Sandoval resolut d'y passer la nuit. Tous les Espagnols, & la plus grande partie des alliez, y trouverent du couvert : & la victoire fut fort égayée, par la permission qu'on donna de saccager les maisons, avec cette reserve, que les Soldats ne se chargeassent point d'un butin embarassant, & qui les empêchât de se servir de leurs armes ; mais seulement des pieces de prix, & de peu de volume. Le Cacique du Bourg arriva peu de tems aprés, accompagné des principaux Habitans; & ils prêterent le serment d'obeïssance & de fidelité, aprés s'être excusez sur la violence que les Mexicains leur avoient faite. Ils apportoient pour marques de

leurs bonnes intentions, la sincerité avec laquelle ils venoient sans armes, se rendre à la discretion des vainqueurs. Les Espagnols les rassûrerent par leurs caresses; & au point du jour, Sandoval ayant fait reconnoître la campagne, où tout paroissoit tranquille, délibera de faire la retraite, par l'avis des autres Capitaines. Neanmoins les Peuples de Chalco, qui étoient mieux servis en Espions, eurent avis que tous les Mexicains échapez des derniers combats s'étoient reünis à Capistlan; & protesterent au Commandant, que sa retraite seroit la même chose, que s'il les livroit à leurs ennemis : sur quoy on jugea necessaire de dissiper cette union de fugitifs, avant qu'ils eussent été renforcez par de nouvelles troupes.

Capistlan n'étoit qu'à deux lieuës de Guastepeque, du côté de Mexique. Cette Place, assise au plus haut d'une montagne de difficile accez, pouvoit passer pour une forteresse; parce qu'un ruisseau descendant des montagnes voisines avec rapidité, lavoit le pied des precipices de ces rochers. Elle se trouva en défense lorsque l'Armée y arriva. Les Mexicains qui s'en estoient saisis, avoient garni toute cette hauteur de Soldats armez, qui en celebrant par de grands cris la sûreté où ils se voyoient, tirerent quelques fleches, plus pour attirer nos gens, que pour les blesser. Sandoval étoit fort déterminé à chasser les ennemis de ce poste, afin de laisser les Provinces voisines sans aucune crainte d'une nouvelle invasion : & quand il eut reconnu qu'il n'y avoit que trois chemins également fâcheux pour aller à l'attaque, il ordonna aux troupes de Chalco & de Tlascala, de s'avancer à la tête de l'Armée; parce que l'habitude qu'ils avoient à surmonter la difficulté de ces rochers, les rendoient plus propres à cette action. Mais il ne fut pas obeï avec la même promtitude qu'ils avoient témoignée en d'autres occasions;

& la lenteur de leur mouvement sembloit avoüer qu'ils croyoient cet exploit au dessus de leurs forces : ensorte que Sandoval, fatigué de leur retardement, se jetta dans le peril, à la tête des Espagnols, dont la resolution donna tant d'émulation aux Indiens alliez, qu'ayant reconnu par cet exemple le tort que cette démarche faisoit à leur valeur, ils allerent aux ennemis par l'endroit le plus difficile du rocher, montant plus facilement que les Espagnols, & combatant comme eux. Le chemin étoit si escarpé en plusieurs endroits qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs mains, sans craindre que le pied ne glissât & les pierres que les ennemis faisoient rouler d'enhaut, étoient plus dangereuses que les fleches, ni les dards : neanmoins les arquebuses & les arbalêtes ouvroient le chemin aux piques & aux épées ; & les assaillans ayant la valeur & la constance pour eux, contre la resistance des ennemis & leur propre lassitude, ils parvinrent au haut de l'éminence, presqu'au même tems que les Mexicains se retirerent dans le Bourg, si abatus, qu'ils se disposerent avec peine à en défendre les murailles. Ils s'en acquiterent en effet avec tant de lâcheté, qu'on les poussa jusques aux précipices de la montagne, où tous ceux qui ne firent point le saut, furent taillez en pieces. Le carnage fut si grand en cette occasion, que suivant les Relations les plus sinceres, le ruisseau fut teint du sang de ces miserables, en si grande abondance, que les Espagnols que la soif obligea d'avoir recours à ses eaux, furent contraints d'attendre que leur cours fût purifié ; ou de passer par dessus l'horreur du breuvage, par la nécessité du rafraîchissement.

Sandoval eut ses armes faussées en deux endroits, par des coups de pierre, & quelques Espagnols furent blessez considerablement ; entre lesquels

lesquels André de Tapia & Hernan d'Osma ont merité d'être nommez par leur qualité, ou par leurs actions. Les alliez furent plus maltraitez, parce que l'endroit de leur attaque étoit plus dangereux, & qu'ils s'y porterent avec moins d'ordre, & plus de precipitation.

Sandoval honoré par trois ou quatre victoires obtenuës en si peu de tems, & voyant les Mexicains défaits par tout, & chassez de ces Provinces dont ils troubloient le repos, & qui avoient besoin de son assistance, prit enfin le parti de retourner à Tezeuco, où il arriva par le même chemin qu'il avoit fait, sans aucune avanture qui l'engageât à tirer l'épée.

Cependant, dés qu'on eut appris à Mexique la nouvelle de sa retraite, l'Empereur envoya une nouvelle Armée contre la Province de Chalco, marquant toûjours une extréme passion de couper aux Espagnols le chemin de Tlascala. Les Peuples de Chalco eurent avis de cette irruption, en un tems où ils ne pouvoient se promettre d'autre secours, que celuy de leurs armes. Ils assemblerent leurs troupes à la hâte; & ils se mirent en campagne, avec ce qu'ils pûrent tirer de leurs alliez. Le commerce des Espagnols leur avoit inspiré quelque espece de fermeté, & appris à combattre avec ordre. Les deux armées, qui se cherchoient, en vinrent bien tôt aux mains avec une égale resolution. Le combat fut long & sanglant; & ceux de Chalco en remporterent tout l'avantage, puisqu'encore qu'ils eussent perdu beaucoup de monde; ils en tuerent encore plus aux Mexicains & demeurerent les maîtres du champ de bataille. Leur victoire reçut de grands applaudissemens à Tezeuco: & Cortez s'en fit un plaisir particulier, de voir ces Alliez en état de soûtenir par eux-mêmes, & de connoître que leurs propres forces étoient capables de les défendre. Cet heureux

succez étoit dû principalement à leur valeur; mais l'ordre & la discipline qu'ils observerent au combat, y eurent assez de part. Celle qu'ils avoient euë à plusieurs victoires où ils s'étoient trouvez, leur élevoit encore le courage, en leur faisant perdre la crainte de la nation dominante, & en leur découvrant, par le moyen des Espagnols, cet important secret : que les Mexicains se laissoient batre comme les autres hommes.

CHAPITRE XVII.

Cortez fait une nouvelle sortie, pour reconnoître le Lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiez sur les montagnes de Guastepeque.

CORtez auroit souhaité que Sandoval ne fût pas revenu, sans avoir percé jusques aux bords du Lac du côté de Suchimilco, éloigné de quelques lieuës de Guastepeque; parce qu'il étoit important de reconnoître ce poste, d'où une digue assez large alloit donner la main aux principales chaussées qui conduisoient à Mexique. L'état de l'ouvrage des brigantins laissoit encore assez de tems pour une nouvelle sortie; ainsi on resolut de l'emploïer à cette expedition. On consideroit encore l'avantage de couvrir le chemin de Tlascala, en animant les Peuples de Chalco, qui paroissoient apprehender encore de nouvelles irruptions. Cortez se chargea de l'execution, qu'il crut digne de ses soins. Il prit avec soy Olid Alvarado, Tapia, & Alderete, avec trois cens Espagnols, & les troupes de Tezeuco & de

Tlaſcala, qu'il crut neceſſaires ; ſuppoſant qu'il trouveroit en armes le Cacique de Chalco, & tous ſes alliez.

Il laiſſa la conduite de ce qui regardoit la guerre à Sandoval, & celle du civil au Cacique Dom Hernan, toûjours également ſoûmis & affectioné: & quoyque ſon âge & ſon genie l'appellaſſent à des emplois plus brillans, il ſçavoit bien connoître qu'il ſe faiſoit un plus grand merite de ſon obeïſſance.

Le General ſortit de Tezeuco le cinquiéme Avril 1521 ; & comme il ne trouva ſur ſa route aucune nouvelle des Mexicains, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva la nuit ſuivante à Chalco. Tous les Caciques de ſon alliance y étoient fort allarmez, ſur ce qu ils n'attendoient aucun ſecours des Eſpagnols, & qu'on avoit découvert du côté de Suchimilco une nouvelle armée de Mexicains, plus forte que toutes les autres, qui venoit à deſſein de ruiner toutes ces Provinces. Leur joie égala, pour le moins, l'embaras où ils étoient: ils ſe jettoient aux pieds des Eſpagnols, ils levoient les yeux vers le Ciel, dont la diſpoſition, ſuivant leur idée, leur procuroit ce favorable retour d'une heureuſe deſtinée. Cortez avoit deſſein de ſe ſervir de leurs troupes. Il leur laiſſa donc croire qu'il ne venoit que pour les ſecourir, & fit ce qu'il put afin de leur ôter la fraïeur qu'ils avoient priſe: aprés quoy il leur perſuada qu'ils étoient les plus braves gens du monde, à force de loüanges ſur la victoire qu'ils avoient remportée.

Ces Caciques avoient des ſentinelles avancées, & certains eſpions dans le Païs ennemi, qui en faiſant paſſer la parole des uns aux autres, donnoient à tous momens avis des moindres démarches des ennemis. On apprit par ce moïen, que les Mexicains inſtruits que les Eſpagnols alloien

à Chalco, s'étoient retranchez sur des montagnes qui étoient sur leur route, en partageant leurs troupes à la garde de quelques Forteresses qui occupoient les hauteurs du plus difficile accez. Cette conduite alloit à deux fins; l'une de cacher le nombre de leurs troupes, & de les entretenir ainsi separées sur ces montagnes, jusques à ce que le General se fût retiré, afin de se détacher aprés sa retraite, contre ses alliez: l'autre, qui paroissoit plus probable, étoit d'attendre nôtre armée en des lieux où la nature même militoit pour eux, par l'avantage de la situation; l'une ou l'autre de ces vûës engageoit également à les attaquer dans leurs forts mêmes, afin de ne point perdre le tems d'aller à Suchimilco.

L'armée suivant ce dessein, alla passer la nuit en une Bougarde abandonnée, au pied des montagnes, où les milices de Chalco & des autres alliez se joignirent aux Espagnols, en grand nombre. Ces troupes, qui formoient un gros considerable de bons Soldats, donnerent de l'ardeur aux autres Nations, qui marchoient avec un peu de crainte vers ces défilez. On commença à s'y engager au point du jour, par un chemin étroit & assez difficile, entre deux files de montagnes, qui luy cõmuniquoient une partie de l'horreur de leurs rochers. Les Mexicains se montrerent des deux côtez, & ils menaçoient de loin: neanmoins l'armée continua sa marche au petit pas, en défilant suivant la nature du terrein, jusques à une petite plaine, ouverte en un endroit où les montagnes s'écartoient un peu, pour se resserrer davantage sur la hauteur. On y forma quelques bataillons comme on put, parce qu'on découvroit sur l'éminence un grand Fort que les ennemis occupoient, en si grand nombre, qu'il pouvoit être redoutable en un poste moins avantageux. Leur intention étoit d'irriter les Espagnols, afin de les attirer à

l'attaque au milieu de ces precipices, où la difficulté des chemin n'étoit pas un moindre peril, que celuy des armes des ennemis.

Les railleries qu'ils faiſoient de nôtre retardement, par leurs cris moqueurs, perçoient le cœur du General; & ſa patience ne put aller juſques à ſouffrir les injures qu'ils faiſoient aux Eſpagnols, en les traitant de lâches & de poltrons. L'emportement de la colere, qui donne ſouvent des méchans conſeils, l'obligea donc de conduire l'armée au pied de la montagne, où ſans balancer ſur le choix du chemin le plus aiſé, il fit avancer deux Compagnies d'Arquebuſiers & d'Arbalêtriers, commandées par Pierre de Barba, accompagné de quelques Soldats particuliers qui s'y offrirent volontairement, & de nôtre Bernard Diaz, qui n'étant pas encore ſatisfait d'une reputation de valeur bien établie, s'étoit érigé en pourſuivant éternel des entrepriſes perilleuſes.

Lorſque les Eſpagnols commencerent à monter, les Mexicains ſe retirerent, en feignant quelque deſordre, afin de les attirer à l'endroit le plus dangereux. Alors ils revinrent, en criant horriblement; & ils firent tomber d'en-haut une grêle épouvantable de groſſes pierres, & de rochers entiers, qui barrerent le chemin aprés avoir emporté tout ce qu'ils rencontrerent. Cette premiere charge fit beaucoup de mal, qui auroit encore été plus grand, ſi l'Enſeigne Chriſtophle de Corral, & Diaz, qui marchoient à la tête, s'étant retirez au creux d'un rocher, n'euſſent averti les autres de s'arréter & de s'écarter du chemin; parce qu'il étoit impoſſible d'avancer, ſans tomber en un plus grand peril. Le General reconnut en même tems, qu'on ne pouvoit continuer l'attaque par ce chemin là; il fut même quelques momens à craindre qu'ils n'y euſſent peri tous; & il leur envoïa en diligence un ordre de ſe retirer,

ce qu'ils firent avec beaucoup de danger. Cette action coûta la vie à quatre Espagnols : le Capitaine Pierre de Barba y fut fort maltraité ; & plusieurs Soldats en revinrent dangereusement blessez. Cortez ressentit cette disgrace en lui-même, comme un effet de sa propre imprudence ; & devant les autres, comme un malheur ordinaire à la guerre : mais il sçut cacher la foiblesse de ses excuses, sous la fierté des menaces qu'il fit contre les ennemis.

Il resolut en même tems d'aller avec quelques Capitaines, chercher un chemin moins dangereux pour gagner cette hauteur ; à quoy il se sentoit également poussé, par le desir de se venger, & par le risque qu'il voïoit à continuer son voïage en laissant ces ennemis derriere soy. Neanmoins ce dessein ne fut point executé, parce qu'on découvrit en ce moment une embuscade, qui lui donna une occasion plus prochaine d'en venir aux mains. Les ennemis qui étoient d'un autre côté de la montagne, étoient descendus ; & s'étant saisis d'un bois qui n'étoit pas éloigné du chemin, ils y attendoient l'occasion de charger l'arriere-garde, quand ils verroient l'armée engagée dans les plus rudes défilez. Ils avoient aussi averti ceux qui étoient sur les hauteurs d'attaquer en même temps l'avant-garde : & le stratagéme de ces Barbares marque bien quels maîtres ce sont, que la malice & la haine, en l'art de la guerre.

Le General fit faire à ses troupes le même mouvement, que s'il eût voulu continuer la marche, & découvrit le flanc aux Mexicains qui étoient en embuscade ; & lorsqu'il les crut assûrez par cette démarche, il alla fondre sur eux : mais ils se sauverent par ces rochers avec tant de vîtesse, qu'on leur fit peu de mal. On reconnut qu'ils prenoient en fuïant, le chemin de Guastepeque : sur quoy

le General détacha sa Cavalerie pour les suivre, & fit avancer de quelques pas son Infanterie, dont le mouvement servit à faire remarquer que les ennemis avoient abandonné leur Fort, & qu'ils suivoient par les hauteurs la marche de nôtre armée.

Cette vûë fit cesser la crainte que le General avoit, de laisser les ennemis derriere soy; & l'armée suivit son chemin, sans autre mal, que l'importunité de leurs cris effroïables, jusques à ce qu'aprés avoir fait environ une lieuë & demie, on trouva un autre Fort occupé par les Mexicains, qui ne s'étoient avancez avec tant de diligence, qu'afin de s'en emparer: & quoyque leurs cris & leurs menaces irritassent le General, neanmoins on étoit trop prés de la nuit & d'une fâcheuse experience, pour se commettre avec eux, sans prendre d'autres mesures.

L'armée campa dans un petit Village abandonné sur une hauteur, d'où on découvroit les montagnes des environs. Elle souffrit en ce lieu une grande incommodité, faute d'eau; la soif étant un autre ennemi, qui vint troubler le repos des soldats. On trouva le matin quelque soulagement, à des sources qui n'étoient pas éloignées du camp, & le General aïant donné ses ordres, commanda qu'on le suivît, & s'avança pour reconnoître le poste que les Mexicains occupoient Il le trouva encore plus inaccessible que le premier; parce que le chemin faisoit plusieurs retours en montant, & qu'il étoit par tout exposé aux traits des ennemis. Neanmoins, aïant remarqué une autre éminence à la portée de l'arquebuse, qu'ils n'avoient point garnie, il commanda aux Capitaines Verdugo, Barba, & au Tresorier Alderete, de s'en emparer avec les Arquebusiers; afin d'ôter aux Mexicains la liberté de paroître sur la hauteur. Cet ordre fut executé; ils s'avancerent par un che-

min à couvert des ennemis, qui furent extrêmement surpris des premieres décharges, qui leur tuerent beaucoup de monde: surquoi ils resolurent d'abord de se retirer à un gros Bourg, qui tenoit d'un côté à leur Fort. On reconnut ce mouvement à la cessation de leurs cris; & au même temps que l'armée se rangeoit pour aller les attaquer, on vid de la montagne voisine, qu'ils abandonnoient entierement leur Fort, & qu'ils se jettoient en fuïant, dans l'endroit le plus desert de cette montagne. Cortez crut alors qu'il étoit inutile de percer jusques à ce poste, qu'il ne prétendoit pas conserver, & qui n'étoit d'aucune importance, puisqu'il n'y avoit plus de gens pour le défendre.

L'Armée étoit prête à marcher, lorsqu'on découvrit au haut des murailles du Fort, quelques femmes qui demandoient la paix par de grands cris, & en faisant voltiger des drapeaux blancs, qu'elles abaissoient de temps en temps, avec d'autre marques de soûmission, qui obligerent à leur faire un apel. Le Cacique de ce lieu descendit aussi-tôt, & vint offrir son obeïssance; non seulement pour ce Fort où il faisoit sa residence, mais encore pour celuy qu'on avoit laissé derriere, & qui étoit de son Domaine. Il fit un discours avec la confiance d'un homme qui avoit la verité pour soi; & il rejetta la resistance qu'on avoit faite sur ces montagnes, sur les forces des Mexicains, superieures aux siennes. Le General reçut ses excuses, soit qu'elles lui parussent vrai-semblables, ou qu'il crût qu'il n'étoit pas à propos d'écouter tous les scrupules de la raison. Le Cacique marquoit un déplaisir tres-sensible, de ce que l'Armée passoit sur ses Terres, sans recevoir le serment de fidelité de ses Sujets, & on fut obligé, pour le satisfaire, d'envoyer deux Compagnies d'Espagnols, prendre, au nom de l'Empereur, cette es-

pece

pece de possession, en la forme qu'on observoit en ce temps-là.

Aprés cette ceremonie, qui ne tarda pas beaucoup, l'Armée passa à Guastepeque, Bourg trés-peuplé, que Gonzale de Sandoval avoit laissé paisible ; & on le trouva aussi rempli d'Habitans & de toute sorte de vivres, que si on eût été en pleine paix, & qu'il n'eût pas souffert l'oppression des Mexicains.

Le Cacique, accompagné des principaux Habitans, vint au-devant du General, l'assûrer de son obeïssance, & l'inviter de prendre un logement qu'il avoit preparé dans son Palais même, pour les Espagnols, & d'autres dans la Ville pour les Commandans des Alliez ; offrant d'assister toutes les troupes, des vivres dont elles auroient besoin. Il s'acquita de ces promesses, avec autant de prévoïance que de liberalité.

Son Palais étoit un édifice si somptueux, qu'il égaloit ceux de Motezuma, & si vaste que tous les Espagnols y trouverent du couvert, sans incommodité. Au matin, il les mena dans un jardin qu'il avoit pour son divertissement, qui ne le cedoit en rien à celuy du Cacique d'Iztacpalapa, & dont la grandeur & la fertilité attirerent alors l'admiration des Espagnols ; parce qu'elles passerent de bien loin ce qu'ils s'en étoient promis : ensorte qu'on parle encore maintenant de ce jardin, comme d'une des merveilles de ce nouveau Monde. Il avoit de longueur plus d'une demie lieuë, & un peu moins de largeur : le terrein égal & uni par tout, étoit partagé fort regulierement en des compartimens de tous les arbres & de toutes les plantes que cette terre produisoit, avec divers étangs qui recueilloient l'eau des montagnes voisines, & des quarrez à part en maniere de parterres, où on voïoit toutes les fleurs & tous les simples qui servent à la Medecine, cultivez avec beaucup de soin & de

propreté : Ouvrage d'un grand Seigneur, qui avoit le goût de l'agriculture, & qui mettoit son étude à donner l'arrangement & la justesse de l'art aux beautez de la nature.

Cortez n'oublia pas les presens pour engager ce Cacique dans ses interêts ; mais comme en entrant dans ce jardin, il reçut l'avis que les ennemis l'attendoient à Quatlavaca, qui se rencontroit sur sa route, il prit peu de plaisir aux beautez de ce lieu, & fit marcher aussi-tôt l'armée, non sans quelque scrupule de s'être arrêté en ce lieu plus qu'il ne devoit : Miserable condition des soucis, dont on se detache avec peine, & qui reviennent avec plus de violence aprés un peu de diversion.

CHAPITRE XVIII.

L'armée passe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains ; & delà à Suchimilco, où elle obtient une autre victoire avec plus de difficulté, & un extrême danger de Cortez.

Quatlavaca étoit un Bourg fort peuplé, & fort par sa situation entre des ravines, profondes de plus de huit toises, qui servoient de fossé à la Place, & de conduite aux ruisseaux qui descendoient des montagnes. L'Armée y arriva, aprés avoir soûmis sans peine les Bourgades qui étoient sur sa route. Les Mexicains avoient déja coupé les ponts ; & garni les bords des ravines de tant de Soldats, que le passage en paroissoit impossible. Cortez ne laissa pas de mettre son Armée en bataille, à une distance raisonnable ; & pendant que les Espagnols àcoups d'arquebuses & les Alliez à coups de fleches, amu-

foient les ennemis par de frequentes escarmouches, il alla reconnoître la ravine. Il la trouva bien moins large au dessous du lieu du combat ; & en même temps il fit dresser deux ou trois ponts d'arbres entiers coupez par le pied qu'on laissa tomber sur l'autre bord, & qui étant assemblez le mieux que l'on pût, livrerent un passage suffisant, quoi que dangereux à l'Infanterie. Les Espagnols de l'avant-garde passerent en diligence, laissant aux Tlascalteques le soin d'entretenir les ennemis par une diversion ; & on forma enfin au-delà du fossé un bataillon qui grossissoit à tout moment par les Soldats des Alliez qui se hazardoient de passer. Mais les Mexicains s'apperçûrent bien-tôt de leur negligence, & fondirent sur ceux qui étoient entrez avec tant de force & de rage, qu'ils eurent beaucoup de peine à conserver leur poste : & on hazardoit fort le succez de ce combat, si Cortez ne fût accouru fort à propos, suivi d'Olid, d'Alvarado & de Tapia, qui s'étant écartez durant que l'Infanterie passoit, avoient enfin trouvé un passage pour la Cavalerie fort difficile, mais d'un grand secours dans l'extrême peril où les choses étoient reduites.

Ces Cavaliers prirent un assez grand tour, à dessein de charger les Mexicains par derriere ; & ils en vinrent à bout avec le secours de quelque Infanterie, dont ils furent redevables à Diaz, qui n'ayant consulté que son courage, passa le fossé à la faveur de deux ou trois arbres qui penchoient sur la ravine, & alloient décharger le poids qu'on leur imposoit sur le bord opposé. Quelques Soldats Espagnols employez à l'escarmouche, suivirent l'exemple de Diaz, & un nombre considerable d'Indiens qui se mirent aux étriers de la Cavalerie, au moment qu'elle marchoit à la charge.

Les Mexicains reconnoissant alors le danger qui

les menaçoit au milieu de leurs fortifications, se crurent perdus, & ne songerent plus qu'à se sauver dans la montagne, par les sentiers qui leur étoient connus. Ils perdirent assez de monde, tant à la défense du fossé, qu'en fuyant ; neanmoins la plus grande partie échapa à la faveur des défilez de ces rochers, qui empecherent qu'on ne les suivît de prés. On trouva le Bourg abandonné de ses Habitans ; mais garni de vivres & de quelques dépoüilles, dont on donna le pillage aux Soldats. Peu de temps aprés le Cacique & les principaux Habitans appellerent nos gens à la campagne, & promirent de se rendre, en demandant de l'autre côté de la ravine un sauf conduit, afin de rentrer dans leur Bourg, pour y preparer un logement à nos troupes. On le leur accorda par l'organe des Truchemens ; & ils servirent utilement à donner des lumieres sur le dessein des ennemis, & sur la connoissance du Païs : quoi qu'on n'eût pas d'ailleurs besoin de leurs offres, & qu'on ne fît pas un grand fond sur leurs excuses, puisque le voisinage des Mexicains les mettoit dans une trop grande dépendance.

Au point du jour suivant l'Armée prit la route de Suchimilco, Place qui meritoit le nom de Ville, assise sur le bord d'un Lac d'eau douce, qui s'écouloit dans le grand Lac. Les bâtimens étoient fondez en partie sur la terre, & en partie dans l'eau, où les canots servoient de voitures. Il étoit tres-important de reconnoître ce poste, qui n'étoit qu'à quatre lieuës de Mexique. La marche fut tres-fâcheuse, puis qu'aprés avoir passé un défilé de trois lieuës, on trouva un païs sterile & sec, où la soif augmentée par l'exercice, tourmenta cruellement les Soldats. La chaleur du Soleil redoubloit encore leur fatigue, quoi qu'ils fussent entrez en une forêt de pins qui pour cette fois perdirent jusques à l'agrément de leurs ombres,

au sentiment de ces troupes désolées.

On rencontra proche du chemin quelques maisons bâties pour la commodité ou pour le divertissement des Habitans de Suchimilco, dont elles dépendoient. L'Armée s'y logea, & y trouva cette nuit du repos & du rafraîchissement, dont elle avoit tant de besoin. Les ennemis les avoient abandonnées, à dessein d'attendre les Espagnols en un poste plus fort. Le General mit son Armée en bataille au point du jour, & la fit marcher, jugeant bien que ce qu'il alloit entreprendre étoit & difficile, & hazardeux, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Mexicains n'eussent mis une forte garnison dans Suchimilco : puisque la Place leur étoit de si grande importance, & que tous les Soldats échapez des rencontres passées, en avoient fait leur azile. Ses conjectures se trouverent justes. Les ennemis parurent separez en tant de bataillons, qu'encore que ce qu'on en conte puisse approcher de la verité, on n'ose le rapporter, parce qu'il blesse la vrai-semblance. Ils occupoient toute une plaine peu éloignée de la Ville, & faisoient tête sur deux lignes, au bord d'un ruisseau qui tomboit avec rapidité dans le Lac. Un autre gros qui étoit le plus fort, défendoit un pont de bois qu'ils n'avoient point voulu couper, parce qu'ils l'avoient barricadé en deux ou trois endroits de planches & de fascines, supposant qu'encore que les Espagnols l'eussent gagné, ils les combattroient toûjours avec avantage, au sortir d'un passage si étroit.

Le General reconnut le peril sans en paroître étonné. Il étendit les troupes des Alliez au long des bords du ruisseau : & durant qu'elles se battoient à coups de trait, sans beaucoup d'effet, Cortez fit donner les Espagnols droit au pont. Ils y trouverent une resistance si obstinée, qu'ils furent repoussez jusques à deux fois : neanmoins ils firent à la troisiéme un si grand effort, en se ser-

vant contre les ennemis de leurs propres tranchées, à mesure qu'ils les gagnoient, qu'ils se rendirent enfin maîtres du passage. Cette perte abatit le courage des Mexicains; ensorte qu'ils ne furent pas long-tems sans faire une retraite précipitée, quoi qu'ordonnée par leurs Capitaines, qui en firent battre le signal; soit afin de couvrir leur desordre, ou parce qu'ils avoient dessein de se rallier.

Les Espagnols coururent pour se saisir du poste que les ennemis abandonnoient, & au même tems diverses Compagnies des Alliez de Tlascala & de Tezeuco se jetterent dans l'eau pour gagner l'autre bord du ruisseau, qu'ils passerent à la nage, & se joignirent à leur bataillon. Les ennemis s'étoient déja ralliez sous les murs de la Place, où ils les attendoient en bataille : mais au premier abord des Espagnols ils reculerent, sans cesser de les provoquer par leurs cris, & par quelques coups de fleches qu'ils tiroient au hazard, afin de montrer que leur retraite ne se faisoit pas sans dessein. Neanmoins Cortez les chargea avec tant de vigueur, qu'on reconnut au premier choc, que cette valeur simulée approchoit fort de la peur. Ils se jetterent dans la Ville, & on en tua beaucoup à l'entrée. Les autres se mirent à couvert derriere les retranchemens qu'ils avoient faits dans les ruës, où ils recommencerent le combat & les défis.

Le General laissa une partie de son Armée à la campagne, afin d'assurer sa retraite, & de s'opposer aux attaques du dehors. Il entreprit avec le reste de pousser les Mexicains : & ordonnant à quelques compagnies de rompre les baricades des ruës à droit & à gauche, il donna par la principale avenuë, où les ennemis avoient leurs plus grandes forces. On mit à bas les barricades avec assez de peine; & Cortez s'anima jusques au point de retomber dans ces transports, où il entre beau-

coup de hardiesse, & peu de reflexion : en sorte qu'oubliant le soin de sa personne, dés qu'il eût l'épée à la main, il se jetta au milieu de cette foule effroyable d'ennemis, & se trouva seul & envelopé de toutes parts, lors qu'il voulut revenir au secours de ses gens. Il se maintînt durant quelque temps en combattant avec la derniere vigueur jusques à ce que son cheval s'abbatit sous lui de pure lassitude, & le mit en extréme danger de se perdre. Les Mexicains qui se trouverent les plus proches de lui, s'avancerent en ce moment : & comme il étoit trop embarassé pour se servir de ses armes, il alloit en être accablé, n'ayant alors d'autre défense, que l'envie qu'ils avoient de le prendre vivant, afin de le presenter à leur Empereur, quand Christophle d'Olea de Medina del Campo, Soldat connu par sa valeur, & qui n'étoit pas éloigné de Cortez, l'apperçut en cet état. Il appella quelques Tlascalteques qui combattoient auprés de lui; & donnant tête baissée à l'endroit où les Mexicains étoient prêts à s'en saisir, ce brave Soldat fit un si grand effort, & fut si bien secondé par ces Indiens qui le suivoient, qu'aprés avoir tué de sa main cinq ou six des ennemis qui pressoient le plus son General, il eut le bonheur de lui rendre la liberté. Cortez s'en servit à faire pousser les Mexicains par tout ; & cette derniere charge les obligea à se sauver vers le côté de la Ville qui étoit sur le Lac, & à quitter aux Espagnols toutes les ruës de terre ferme.

Cortez sortit ainsi de cette occasion avec deux blessures legeres, & Olea avec trois coups d'épée fort dangereux, & dont les cicatrices furent depuis des marques fort honorables de son exploit. Herrera écrit que le General fut redevable de sa liberté à un Tlascalteque inconnu avant & aprés même cette action, à laquelle il donne un air de miracle : mais Bernard Diaz, qui fut des pre-

miers à courir au secours du General, en attribuë toute la gloire à Christophle d'Olea ; & les descendans de ce vaillant homme (laissant à Dieu ce qui lui appartient) ne seront point blâmables de donner plus de creance à la Relation d'un Auteur qui écrit ce qu'il a vû, qu'à ce qu'on a debité sur des conjectures.

Durant qu'on combattoit ainsi dans la Ville, les troupes qui étoient à la campagne, commandées par Olid, Alvarado & Tapia ne furent point sans exercice. Les Nobles Mexicains firent des efforts extraordinaires pour renforcer la garnison de Suchimilco, dont Guatimozin leur avoit recommandé particulierement la conservation. Ils embarquerent dix mille hommes de leurs meilleurs Soldats, & allerent prendre terre à un endroit écarté ; sçachant que les Espagnols étoient occupez à l'attaque des ruës, & à dessein de les investir par derriere : mais ils furent découverts, & chargez avec tant de resolution, qu'on les obligea à s'embarquer, laissant beaucoup de leurs Soldats sur la place. Il parut neanmoins à la resistance qu'ils firent, qu'ils étoient conduits par des Capitaines braves & éprouvez ; & le combat fut si rude, que les trois commandans Espagnols y furent blessez, avec un nombre considerable d'Espagnols & de Tlascalteques.

Ces heureux combats rendirent les Espagnols maîtres de la campagne, & de toute cette partie de la Ville qui étoit en terre ferme. Le General mit des corps-de-garde aux endroits où on pouvoit faire une descente du côté du Lac, & logea ses troupes sous des portiques voisins du plus grand de leurs Temples, qui ayant une espece de muraille capable de resister aux armes des Mexicains, lui parut un lieu commode à assurer le repos de ses Soldats, & à faire panser les blessez. Il commanda en même temps quelques Compagnies, pour recon-

noître le haut de ce Temple, qu'on trouva abandonné. Cortez y mit un corps de garde de vingt ou trente Soldats Espagnols sous un bon Commandant, qui eut soin de les tenir à lerte, & de changer les sentinelles ; afin d'observer tout ce qui viendroit par terre ou par eau : precaution fort necessaire, dont on reconnut bien-tôt l'utilité ; puis que sur le soir ils donnerent avis qu'ils avoit découvert du côté de Mexique, plus de deux mille canots renforcez, qui s'avançoient à force de rames. Cet avis donna lieu de prevenir les risques qu'on auroit courus cette nuit : on doubla les corps de garde à toutes les avenuës ; & au point du jour on vid le débarquement des ennemis assez loin de la Ville, en un gros qui parut être de quatorze à quinze mille hommes.

Le General alla les recevoir hors des murailles, & choisit un poste où sa Cavalerie pût combattre avec avantage ; laissant une partie de l'Armée à la défense du quartier. Les deux Armées furent bien-tôt en presence, & les Mexicains vinrent les premiers à la charge ; mais les coups de feu leur firent ceder assez de terrein pour donner lieu aux autres troupes d'aller à eux l'épée à la main, & de forcer leur resistance avec tant de carnage, qu'ils tournerent le dos si brusquement, que cette action fut plutôt une chasse qu'une victoire.

Cortez sejourna durant quatre jours à Suchimilco afin de laisser aux blessez le tems de se guerir. On eut toûjours les armes à la main durant ce sejour ; parce que le voisinage de Mexique donnoit aux ennemis la facilité de faire tous les jours de nouvelles irruptions, & qu'aux heures où ils ne paroissoient pas, on étoit encore inquieté par les soupçons de leurs entreprises.

Le jour destiné à la retraite arriva ; & on la fit ainsi qu'elle avoit été resoluë, sans que les ennemis cessassent de fatiguer nos troupes. Ils s'avan-

cerent à tous les défilez, pour chercher quelque occasion avantageuse; mais ils furent chassez par tout, avec peu de peine, & toûjours quelque perte pour eux. Le General revint ainsi à Tezeuco, assez satisfait d'avoir obtenu les deux avantages qu'il s'étoit proposez en cette sortie, celuy de reconnoître Suchimilco poste qui luy étoit important pour ses desseins; & celuy d'avoir affoibli les Mexicains, par tant de défaites: neanmoins il sentoit dans l'ame beaucoup de chagrin & de dégoût, d'avoir perdu neuf ou dix Espagnols en cette expedition; puisqu'outre ceux qui moururent au premier assaut de ce Fort sur la montagne, les Mexicains en enleverent trois ou quatre à Suchimilco, en une maison qui étoit dans l'eau du lac, où ils s'étoient écartez pour piller, & deux de ses Valets qui donnerent en une embuscade, s'étant égarez par negligence de la route de l'armée. Sa douleur en étoit plus sensible, par la circonstance que ces Espagnols aïant été pris en vie, alloient servir de victimes infortunées sur les autels des Idoles, & cette cruelle idée lui representoit encore plus vivement le danger où il s'étoit vû, de perir par une mort aussi funeste & aussi execrable, lorsque les ennemis l'eurent en leur pouvoir, mais les reflexions sur l'importance de conserver sa personne, venoient toûjours ainsi à contre-tems; puisqu'à la vûë des occasions il ne songeoit qu'à satisfaire les mouvemens de la valeur, laissant à un autre tems les remords de la prudence.



CHAPITRE XIX.

On châtie la conspiration de quelques Espagnols contre la vie de Cortez, par le supplice d'un Soldat ; & un mouvement seditieux de quelques Tlascalteques, par la mort de Xicotencal.

LEs brigantins se trouverent alors en état d'être lancez à l'eau. Le canal avoit la profondeur & la largeur dont on avoit besoin pour les recevoir ; & les autres preparatifs necessaires à cette grande entreprise s'avançoient avec chaleur. On fit une grande provision d'armes pour les Indiens, un inventaire fort éxact de toutes les munitions qui étoient dans les magasins, & on éprouva toutes les pieces de l'artillerie. On marqua aux Caciques alliez le jour precis auquel ils devoient se trouver au rendez-vous avec leurs troupes; & sur tout on prit un soin particulier des vivres, qui se transportoient continuellement à la place d'armes, autant par l'interêt du commerce, que par l'obligation que les Alliez avoient d'en fournir. Le General descendoit dans le moindre détail de tout ce qu'on doit trouver sous sa main dans les entreprises de guerre, dont le succez dépend souvent d'un leger défaut, & demande des soins fort étendus à la prudence.

Dans le tems que ceux-ci occupoient l'imagination du General, ils furent traversez par un nouvel accident, qui attiroit des reflexions bien plus chagrinantes, & qui donna un cruel éxercice à son courage, & mit sa fermeté à la derniere épreuve. Un Espagnol des plus anciens dans le service, vint luy dire qu'il avoit à luy parler en

particulier. Cet homme juroit, avec beaucoup d'émotion, que ce secret étoit d'une extréme consequence au General, qui luy donna une audience comme il la souhaitoit, & apprit que durant son absence, il s'étoit formé une conjuration contre sa vie, & celle de tous ses amis. L'auteur de cet attentat étoit un Soldat particulier, qui devoit être de petite consideration, puisque son nom ne paroît pour la premiere fois, qu'avec son crime. Il s'appelloit Antoine de Villafagna; & sa premier vûë fut de se retirer de cette entreprise, qui luy paroissoit desesperée. Il en prit de l'inquietude, qui se tourna en murmures, qui passerent bien-tôt jusques à des resolutions violentes. Ce Soldat & ceux de sa faction, blâmoient le General d'une opiniâtreté aveugle; disant qu'ils ne prétendoient point se perdre, pour la témerité d'un seul homme, & parlant de s'échaper en l'Isle de Cuba, comme d'une entreprise de facile execution, suivant les fausses mesures de leur passion. Ils s'assemblerent alors, à dessein de deliberer sur cet article plus secretement: & quoy qu'ils ne trouvassent point de difficulté à quitter le camp, ni à passer à Tlascala, à la faveur d'un ordre supposé du General, ils se voyoient traversez par l'embarras d'aller à Vera-Cruz, où il faloit necessairement chercher un embarquement. L'ordre supposé leur devenoit inutile en ce lieu là, sans un passe-port de Cortez; faute dequoy ils ne pouvoient éviter le risque d'être arrêtez, & châtiez severement. Ils se trouvoient barrez par cet obstacle; & la crainte de la retraite leur donnoit de fâcheuses idées, & nul expedient pour y parvenir; toûjours fermes dans leur resolution, & peu éclairez sur les moyens propres à l'executer.

Villafagna dont le logis servoit aux assemblées, proposa enfin, pour sortir de tous ces embarras, qu'ils n'avoient qu'à tuer Cortez & tous ses Con-

seillers ; afin d'élire un autre General à leur gré, qui n'eût point tant à cœur l'entreprise de Mexique, & qui fût plus aisé à gouverner. Il disoit qu'ils pourroient alors se retirer sous l'autorité de ce nouveau General, sans se noircir de la tache de deserteurs; & faire valoir ce service à Velasquez, dont ils pouvoient esperer que la maniere dont il tourneroit l'action à la Cour d'Epagne, feroit passer leur crime pour un service rendu à l'Empereur. Cet avis fut generalement approuvé : ils embrasserent Villafagna ; & leurs applaudissemens furent comme le signal de la sedition. On dressa d'abord un acte signé par tous ceux qui étoient presens, qui s'obligerent à suivre Villafagne à l'execution de cet horible attentat, & cette affaire fut conduite avec tant d'adresse, que le nombre de ceux qui signerent l'acte devint considerable, jusques à faire apprehender que cette secrette & maligne contagion ne dev nt un mal incurable dans les esprits.

Ils avoient concerté de supposer un paquet apporté de Vera-Cruz, avec des lettres d'Espagne, & de le donner au General lorsqu'il seroit à table au milieu de tous ses Officiers. Les Conjurez devoient entrer tous, sous pretexte d'apprendre des nouvelles; & lorsque Cortez commenceroit à lire la premiere lettre, prendre le tems où il seroit appliqué à cette lecture pour le poignarder, luy & tous ses amis: aprés quoi ils avoient resolu de sortir ensemble, & de courir par les ruës, en criant liberté. Ils se figuroient que ce mouvement suffiroit à faire entrer toute l'Armée dans leurs sentimens, afin qu'on fit la même execution sur tous ceux qui leur étoient suspects. Ceux qui devoient mourir étoient, suivant le compte de leur aveugle passion, Olid, Sandoval, Alvarado & ses freres, Tapia, & les deux Intendans ordinaires Loüis Marin & Pierre d'Ircio, Bernad Diaz, & quel-

ques autres Soldats confidens du General. Ils avoient jetté les yeux pour le Commandement, sur François Verdugo, qui ayant épousé une sœur de Velasquez, leur paroissoit plus facile à reduire, & plus propre à maintenir & à autoriser leur faction : mais comme ils sçavoient que ce Cavalier aimoit l'honneur, & haïssoit l'injustice, ils n'oserent luy communiquer leur dessein, jusques à ce qu'ayant commis le crime, il se vid forcé de regarder ce nouvel emploi, comme un remede à de plus grands maux.

Telle fut la déclaration de ce Soldat qui demanda la vie, en recompense de sa fidelité; parce qu'il étoit entré dans la conjuration. Cortez resolut d'assister en personne à la prise de Villafagna, & aux premieres diligences qui étoient necessaires pour le convaincre de son crime; puisque c'est par le premier tour que l'on donne à ces procedures, que l'on repand ou des lumieres, ou des tenebres sur la verité. L'importance de l'affaire ne demandoit pas moins de précautions; & il n'étoit pas tems de s'arrêter à la gravité d'une information reguliere. Il partit aussi-tôt, accompagné de deux Intendans & de quelques Capitaines, pour se saisir de la personne de Villafagna, qu'il trouva en son logis, avec trois ou quatre de ses complices. Le trouble qui parut sur le visage de cet homme, fut sa premiere conviction. Le General, aprés qu'on l'eut arrêté par son ordre, fit signe que tout le monde se retirât, sous pretexte de l'examiner en secret; & se servant des connoissances qu'on luy avoit données, il tira du sein de ce coupable, l'acte du traité signé de tous les Conjurez. Il le lût, & y trouva le nom de quelques personnes, dont l'infidelité lui donna de plus vives atteintes de chagrin. Cependant il ne fit part de ce secret à aucun de ses amis; & aprés avoir fait conduire en une autre prison ceux qu'on avoit

trouvez auprés du criminel, Cortez se retira; re-commandant aux Officiers de Justice, d'instruire cette affaire le plus promtement qu'il seroit possible, de sans faire aucune diligence contre les complices. En effet, l'affaire ne traîna point. Villafagna convaincu par l'acte qu'on avoit pris sur luy, & croyant que ses amis l'avoient livré, confessa son crime : surquoy on abregea les procedures, suivant le stile de la Justice militaire; & on prononça contre luy la sentence de mort. Il eut le tems de satisfaire à tous les devoirs d'un Chrêtien; & la sentence étant éxecutée dés la nuit-même, son corps pendu à une fenêtre de son logis, déclara en même-tems son crime, & le châtiment qu'on en avoit fait : éxemple qui donna autant de frayeur aux coupables, qu'aux autres d'horreur de sa trahison.

Cortez n'avoit pas moins de colere, que de chagrin, de voir le nombre de ceux qui avoient donné les mains à cette conjuration; mais il ne trouvoit pas la conjoncture favorable pour satisfaire à la Justice, en perdant tant de Soldats au commencement d'une expedition. Ainsi afin de s'épargner la fâcheuse necessité de punir les coupables, & les terribles consequences de l'impunité, il fit courir le bruit que Villafagna avoit tiré de son sein un papier déchiré en plusieurs pieces, & qu'il y avoit lieu de croire que ce papier contenoit les noms ou les seings des Conjurez; aprés quoy il fit assembler ses Capitaines & tous ses Soldats. Il leur exposa l'horrible projet que Villafagna avoit dressé, en conspirant contre sa vie, & contre celle de plusieurs autres Officiers & Soldats : ajoûtant qu'il s'estimoit fort heureux, d'ignorer si ce crime envelopoit quelques complices; quoyque l'empressement de Villafagna à déchirer un papier qu'il portoit dans son sein, ne luy permît pas d'en douter. Qu'il ne cherchoit point à les connoî-

tre ; mais seulement qu'il demandoit à ses amis, comme une grace, qu'ils employassent tous leurs soins à s'informer s'il couroit entre les Espagnols, quelque plainte contre sa conduite; parce qu'il desiroit sur toutes choses, de donner une entiere satisfaction à ses Soldats ; & qu'il étoit prêt à corriger les defauts qui auroient besoin d'être reformez, comme il sçauroit bien recourir aux voyes de la rigueur & de la justice, si la moderation du châtiment affoiblissoit la terreur des exemples.

Il ordonna qu'on mît en liberté les Soldats qui étoient avec Villafagna ; & cette déclaration de ses sentimens , confirmée par le soin qu'il prit de ne marquer aucun chagrin, même sur son visage, aux autres coupables, acheva de leur persuader que Cortez ignoroit leur crime : & ils le servirent depuis avec d'autant plus d'empressement, que cette exactitude étoit necessaire à démentir les soupçons qui pouvoient donner atteinte à leur fidelité.

Ce fut sans doute un trait de prudence consommée, de cacher l'acte qui pouvoit convaincre les Conjurez par leur propre signature ; afin de n'être point reduit à la dure necessité de perdre tant de Soldats Espagnols, dont on avoit besoin: mais on doit encore admirer davantage la violence que Cortez se fit, pour leur cacher son ressentiment, & s'assûrer de leur confiance. C'est l'effort d'une raison dégagée, & d'un empire absolu sur ses passions ; neanmoins lorsqu'il fit réflexion que le bon sens n'approuve pas ces excez de confiance, qui endorment les soins, & semblent inviter le danger, Cortez choisit alors douze Soldats pour sa garde, sous un Commandant qui étoit toûjours auprés de sa personne ; & l'on peut croire qu'il se saisit habilement de cette occasion, afin qu'on reçût sans surprise ce nouvel appui qu'il donnoit à son autorité.

Peu

Peu de jours aprés, un autre incident donna un nouvel éxercice à ſa conſtance; puiſqu'encore qu'il fût d'une eſpece differente, il ne laiſſa pas d'avoir quelques circonſtances de ſedition. Xicotencal Commandant des premieres troupes qui étoient ſorties de Tlaſcala, ſoit par quelque dégoût, attiré par la fierté de ſon humeur bizarre, ſoit qu'il eût gardé dans ſon cœur quelques reſtes de la haine paſſée, ſe reſolut de ſe retirer, avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea par ſes inſtances, à l'aſſiſter en ſa deſertion. Il choiſit une nuit pour l'éxecuter; & le General, qui l'apprit au même inſtant des Tlaſcalteques mêmes, fut ſenſiblement piqué d'une action de ſi pernicieuſe conſequence, en un Chef tres-conſiderable entre ces Nations, au moment qu'il faloit tirer l'épée pour commencer une entrepriſe. Il envoya en diligence quelques Nobles de Tezeuco, afin d'eſſayer à le ramener, ou au moins à le retenir quelque-tems, juſques à qu'il eût propoſé ſes raiſons. La réponſe de Xicotencal ne fut pas ſeulement abſoluë; mais encore incivile & mépriſante: en ſorte que Cortez indigné, détacha auſſi-tôt deux ou trois Compagnies d'Eſpagnols, avec un bon nombre d'Indiens de Tezeuco & de Chalco; avec ordre de prendre ce deſerteur, & même de le tuer, en cas qu'il ne voulût pas ſe rendre. Ce dernier ordre fut éxecuté. Xicontencal ſe défendit juſques au dernier ſoupir; & les Tlaſcalteques, qui le ſuivoient contre leur gré, mollirent en cette occaſion, & revinrent avec les Eſpagnols à l'Armée, laiſſant le corps de leur Commandant pendu à un arbre.

C'eſt ainſi que Bernard Diaz rapporte cette action; au lieu que Herrera pretend qu'on amena Xicotencal priſonnier à Tezeuco, où Cortez uſant du pouvoir qu'il avoit de la Republique de Tlaſcala, le fit pendre en public. Ce recit approche moins du vrai-ſemblable; puiſque c'étoit hazarder beaucoup, que de faire une éxecution de cette force, à la vûë d'un ſi

grand nombre de Tlascalteques qui devoient être sensibles à l'affront d'un si honteux suplice, en la personne d'un des premiers hommes de leur Nation.

Quelques Auteurs soûtiennent que les Espagnols détachez aprés Xicotencal, le tuerent, par un ordre secret qu'ils avoient de Cortez, qui hazardoit beaucoup moins de cette maniere. Quoy qu'il en soit, il faut avoüer que la penetration de ce General s'étendoit si loin, & avec tant d'avantage sur tout ce qui se peut prevoir dans les évenemens, qu'il avoit preparé celuy-ci d'une maniere que les Tlascalteques de l'Armée, ni leur Republique, ni le pere même de Xicotencal, ne se plaignirent point de sa mort: car le General ayant découvert que cet emporté s'oublioit, jusques à parler mal de sa conduite, & à décrier l'entreprise contre Mexique entre ceux de sa Nation; il fit part de cette connoissance aux Senateurs de Tlascala; afin qu'ils le rappellassent, sous pretexte de l'emploier ailleurs, ou qu'ils prissent des mesures pour corriger ce desordre, par leur autorité. Le Senat, en presence du pere de Xicotencal, répondit: *Que suivant les Statuts de la Republique, le crime de soulever les Armées contre leur General, meritoit le dernier suplice; & qu'ainsi Cortez pouvoit proceder, s'il étoit necessaire, à toute rigueur contre leur Commandant, ainsi qu'ils en useroient eux-mêmes, s'il revenoit à Tlascala, non-seulement en sa personne, mais encore en celle de leurs Sujets qui le suivroient.* On void bien que cette permission mit le General en plein droit de punir Xicotencal, quoyqu'il fût encore quelques jours à souffrir son insolence, en tâchant de le reduire par les voyes de la douceur: mais on a toûjours plus de penchant à croire que sa mort arriva hors de Tezeuco, suivant la Relation de Bernard Diaz, puisque Cortez étoit trop éclairé, pour ignorer la difference qui est entre la vûe d'une action qui donne de si terribles idées, & le recit du même fait aprés qu'il est

arrivé : & que c'est une maxime constante, que les plus fortes impressions que nôtre esprit reçoive, sont celles qui le frapent par les yeux ; au lieu que le sens de l'oüie ne les reçoit jamais si fortement, ni avec la même vivacité.

CHAPITRE XX.

On met à l'eau les brigantins ; & aprés avoir partagé l'Armée, pour attaquer en même tems, par les chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, Cortez s'avance sur le Lac, & rompt une grande flotte de canots des Mexicains.

QUoy que ces accidens eussent occupé une partie des soins du General, il n'avoit pas laissé de s'appliquer à tout ce qui étoit necessaire à son expedition. Les brigantins se trouvoient en état d'être mis à l'eau ; ce qui fut fait heureusement, par l'industrie de Martin Lopez, qui donna ainsi la derniere main à cet ouvrage. On le commença par la celebration d'une Messe du Saint Esprit, où Cortez communia, avec tous les Espagnols. Le Prêtre benit les corps des vaisseaux, en leur donnant à chacun un nom, suivant l'usage de la marine : & pendant qu'on les équipoit de voiles, de cordages & d'autres agrez, & qu'on en afinoit l'usage, les Espagnols passerent en revûë sous les armes. Il s'en trouva neuf cens, dont cent quatre-vingt-quatorze étoient armez d'arquebuses & d'arbalêtes, & les autres d'épées, de boucliers & de lances ; quatre-vingt-six Cavaliers, & dix-huit pieces d'artillerie, les trois plus grosses de fer ; les quinze autres étoient des fauconneaux de bronze, avec la munition

necessaire de poudre & de bales.

Cortez mit sur chaque brigantin, vingt-cinq Espagnols sous un Capitaine, douze Rameurs, six de chaque côté, & une piece d'artillerie. Les Capitaines furent Pierre de Barba, de Seville; Garcias de Holguin, de Cazeres; Jean Portillo, de Portillo; Jean Rodriguez de Villefort, de Medellin; Jean Jaramillo, de Sauveterre dans l'Estramadure; Miguel Diaz d'Aux, Arragonnois; François Rodriguez Margarino, de Merida; Christophle Flores, de Valence de Dom Juan; Antoine de Caravajal, de Zamora; Jerôme Ruis de la Motte, de Burgos; Pierre Briones, de Salamanque: Rodrigue Moreïon de Lobera, de Medina del Campo; & Antoine Sotelo, de Zamora Ils s'embarquerent aussi tôt chacun bien preparé à défendre son vaisseau, & à secourir les autres.

L'attaque que l'on devoit faire par le Lac étant disposée de cette sorte, le General, suivant l'avis de tous ses Officiers, resolut de s'emparer en même temps, des trois principales chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco; afin d'éviter la désunion de ses troupes, & de les tenir en des postes où elles pussent recevoir ses ordres avec moins de difficulté. Ainsi il partagea son Armée en trois corps, & donna le commandement de l'attaque de Tacuba à Pierre d'Alvarado, qu'il nomma Gouverneur & Capitaine general de cette attaque. Alvarado conduisoit avec soy cent cinquante Espagnols & trente Cavaliers, en trois Compagnies, sous les Capitaines George d'Alvarado, Guitierez de Badayoz, & André de Montaraz, soûtenus de trente mille Tlascalteques, & de deux pieces d'Artillerie. Le Mestre de Camp Christophle d'Olid eut la charge d'attaquer la chaussée de Cuyoacan, avec cent soixante Espagnols en trois Compagnies, commandées par François Verdugo, André de Tapia, & François

de Lugo, trente Cavaliers, deux pieces d'artillerie, & environ trente mille Indiens alliez. Enfin Gonzale de Sandoval eut ordre d'entrer par Iztacpalapa, ſuivi de cent cinquante Eſpagnols, ſous les Capitaines Loüis Marin, & Pierre d'Ircio, deux pieces, vingt-quatre Cavaliers, & toutes les troupes de Chalco, Guacocingo & Cholula, qui faiſoient plus de quarante mille hommes. En ce dénombrement des Indiens alliez qui ſervirent aux trois attaques, nous ſuivons le ſentiment de Herrera; parce que Bernard Diaz ne donne à chacun des trois Capitaines generaux que huit mille Tlaſcalteques, & repete ſouvent qu'ils cauſerent plus d'embarras, qu'ils ne rendirent de ſervice, ſans nous apprendre où on laiſſa tant de milliers de Soldats accourus de toutes parts au ſiege de Mexique; ſurquoy il montre à découvert la vanité qu'il avoit, d'attribuer toute la gloire de cette action aux Eſpagnpls; ce qu'il fait, à nôtre avis, avec peu de reflexion, puiſqu'il rend incroyables les évenemens qu'il tâche d'exagerer, lorſque la verité ſeule leur tenoit lieu de toute ſorte d'ornemens.

Olid & Sandoval marcherent enſemble, pour ſe ſeparer à Tacuba, où ils allerent loger, ſans qu'on leur en diſputât l'entrée, tous les lieux contigus au Lac étant déja abandonnez; parce que leurs Habitans qui étoient en état de porter les armes, étoient allez pour défendre la Ville Capitale. Les autres s'étoient retirez ſur les montagnes, avec tout ce qu'ils avoient pû emporter. En cette Ville on eut avis que les Mexicains avoient aſſemblé une Armée conſidera ble à demi-lieuë de-là, à deſſein de couvrir les aqueducs qui venoient des montagnes de Chapultepeque. Guatimozin avoit pris cette précaution, ſur la nouvelle qu'il avoit reçûë du mouvement des Eſpagnols; voulant conſerver les canaux qui fourniſſoient toute l'eau

douce que l'on employoit à Mexique.

Il y avoit sur cette digue deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creusez, soûtenus par un fort aqueduc de brique. Les ennemis avoient fait quelques tranchées sur les avenuës qui y conduisoient : mais les deux Capitaines sortirent de Tacuba avec la meilleure partie de leurs troupes, & quoi qu'ils trouvassent une resistance opiniâtre, ils chasserent enfin les Mexicains de leurs postes, & rompirent l'acqueduc & les tuyaux en deux ou trois endroits; ensorte que l'eau se partageant en divers ruisseaux, suivit sa pente naturelle, qui la conduisoit dans le Lac. Ainsi Olid & Sandoval donnerent le commencement au fameux siege de Mexique, en retranchant à cette Ville l'usage de ses fontaines, & poussant les assiegez à la fâcheuse necessité de chercher de l'eau dans les ruisseaux qui descendoient des montagnes, & d'occuper leurs gens & leurs canots à la conduite & à l'escorte de ces convois.

Aprés cette action, Olid alla prendre son poste à Cuyoacan, & Cortez laissant à Sandoval le temps dont il avoit besoin pour arriver à Iztacpalapa, se chargea de l'attaque qu'on devoit faire par le Lac, afin d'avoir lœil à tout & de courir au secours quand il seroit necessaire. Il mena avec soy Dom Fernand Roi de Tezeuco, & le frere de ce Prince, nommé Suchiel, jeune homme plein d'esprit & de feu, qui reçut le Baptême quelque temps aprés, avec le nom de Dom Charles, comme sujet de l'Empereur. Le General laissa à Tezeuco une garnison suffisante à défendre cette place d'armes, & faire quelques courses, afin d'assûter la communication des quartiers : & il s'embarqua, aprés avoir rangé sur une même ligne les treize brigantins, parez de bannieres, de flammes & de gaillardets ; cherchant par cet exterieur, à donner du relief à ses forces, & attirer la consideration de l'ennemi par la nouveauté.

Le dessein de Cortez étoit de s'approcher de Me-

xique, afin de s'y faire voir triomphant & maître absolu sur le Lac, & de se rabattre sur Iztacpalapa, où l'entreprise de Sandoval lui donnoit de l'inquietude; parce que ce Capitaine n'avoit point de barques, ni d'autres bâtimens, pour se rendre maître des ruës du côté de la Ville fondées dans le Lac, qui servoient continuellement de retraite aux canots des Mexicains: mais comme les brigantins tournoient de ce côté-là; le General apperçut une petite Isle peu éloignée de Mexique, qui étoit comme un rocher élevé considerablement au dessus de l'eau. Le haut de ce rocher, occupé par un Château assez spacieux, étoit gardé par des Mexicains, sans autre dessein, que celui de provoquer les Espagnols par des injures & des menaces, d'un poste qui leur paroissoit hors du risque d'être insulté. Cortez ne crut pas qu'il fût à propos de souffrir cette insolence à la vûë de Mexique, dont les terrasses & les balcons étoient couverts d'une infinité de gens, accourus pour observer les premiers exploits de la flotte. Les Capitaines se trouverent de l'avis du General, qui fit approcher des bords de l'Isle, où il mit pied à terre, avec cent cinquante Espagnols, qu'il partagea en deux ou trois sentiers qui conduisoient sur la hauteur. Ils monterent en combattant, avec beaucoup de fatigue; parce que le nombre des ennemis étoit grand, & qu'ils se défendoient en braves gens, jusques à ce qu'ayant perdu l'esperance de conserver toute la hauteur, ils se retirerent au Château, où ils ne pouvoient manier leurs armes, tant ils étoient pressez, & où il en périt beaucoup, quoyqu'on fit quartier à la plus grande partie; les Espagnols ne voulant pas tremper leurs mains dans le sang de ces miserables qui se rendoient à eux, méprisant d'ailleurs l'embarras des prisonniers, qui leur étoit à charge.

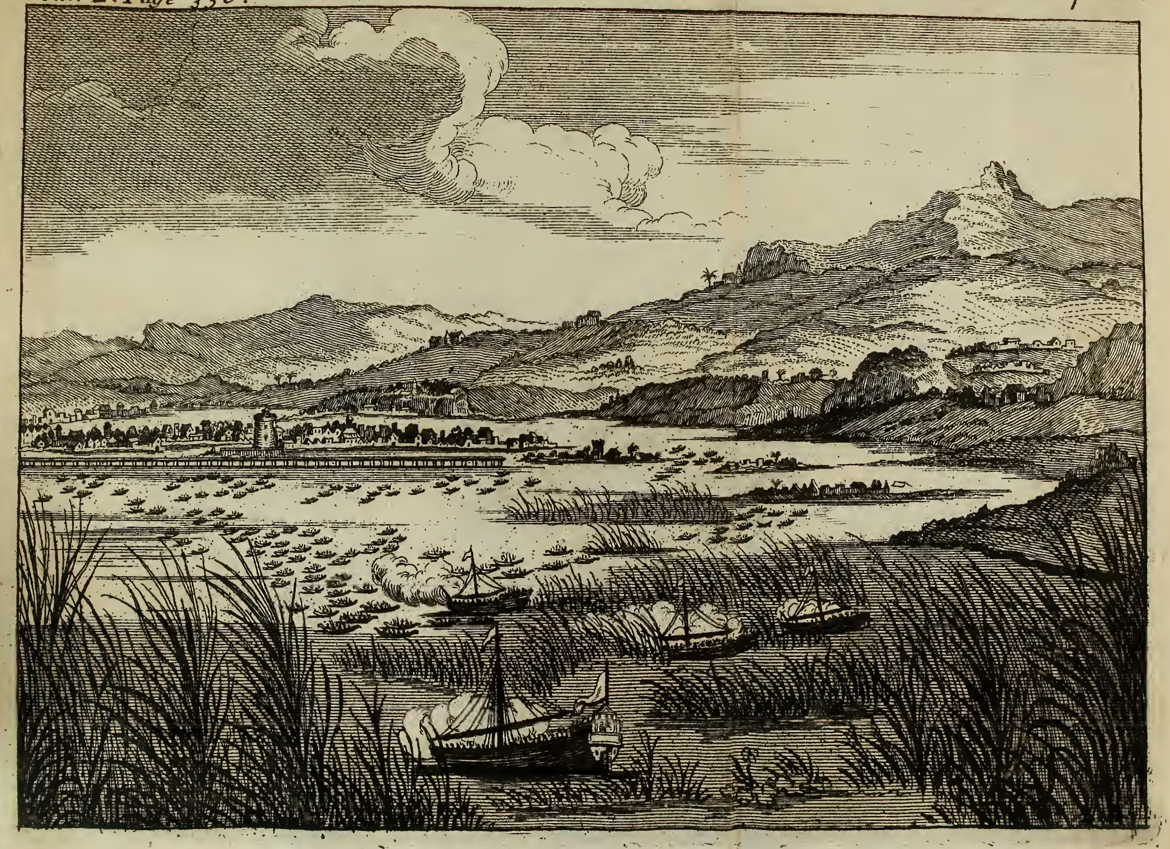
Aprés ce petit retardement employé à châtier ces Mexicains, les Espagnols revinrent aux brigantins; & on se disposoit à mettre le cap sur la route d'Iz-

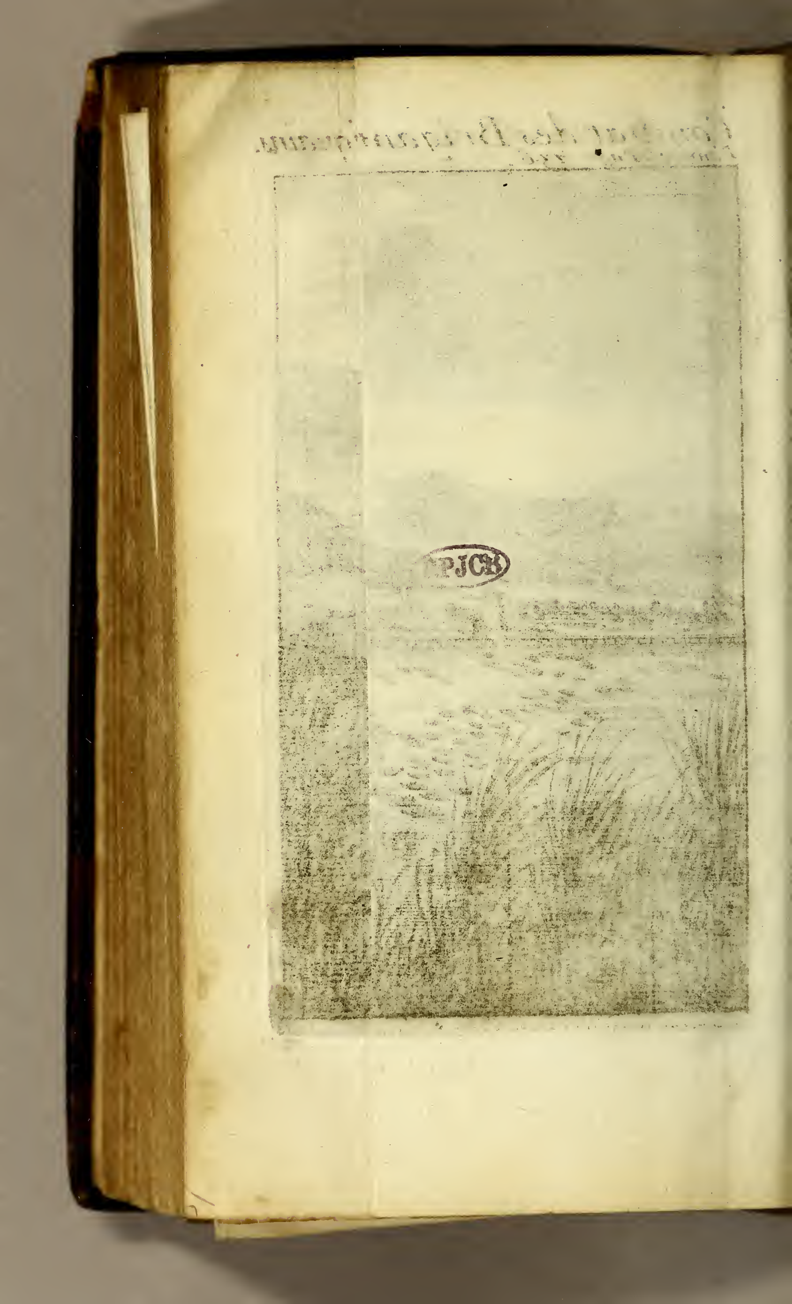
tacpalapa, lorsqu'un nouvel incident fit prendre d'autres mesures. On vid sortir de Mexique quelques canots qui s'avançoient sur le Lac, & dont le nombre s'augmentoit à tous momens. Ceux qui parurent les premiers alloient bien à cinq cens, qui s'approchoient en voguant lentement, afin d'attendre les autres; & en peu de temps, ceux qui sortirent de la Ville & ceux qui se joignirent à cette flotte de tous les lieux voisins, firent un si grand nombre qu'à les compter par rapport à l'espace qu'ils occupoient, ils devoient être plus de quatre mille: & le spectacle formé par ce grand nombre de vaisseaux, relevé par le mouvement des plumes & l'éclat des armes des Soldats, avoit quelque chose de beau, & en même temps de terrible aux Espagnols qui voyoient ce Lac comme s'abîmer devant leurs yeux.

Cortez rangea ses brigantins en forme de demi-lune, afin de faire un plus grand front à l'ennemi, & de combattre avec plus de liberté. Il se confioit en la valeur de ses Soldats & en la force de ses bâtimens, dont un seul pouvoit faire tête à la plus grande partie de la flotte des ennemis. Sur cette assûrance, le General s'avança contre les canots des Mexicains, afin de leur faire connoître qu'il ne refusoit pas la bataille: & lorsqu'il s'en vid à quelque distance, il fit cesser de voguer, afin de donner aux Rameurs ces momens de respiration, pour entrer à toutes rames dans la flotte des ennemis; le calme qu'il faisoit ce jour-là; laissant toute l'étenduë à la force de leurs bras. Les Mexicains, poussez peut-être par un même motif, firent la même manœuvre: cependant la divine Providence, qui s'étoit si souvent déclarée en faveur des Espagnols, fit en ce moment lever un vent de terre, qui prenant les brigantins en poupe, leur donna toute l'impression necessaire à se laisser tomber sur cette épaisse foule de canots. Les coups des pieces tirées à propos d'une juste distance, commencerent le fracas, que les brigan-

Combat des Brigantins de Cortez contre les Canots des Mexiquains.

Tom. 2. Page 336.





tins à voile & à rame augmenterent, en écrasant tout ce qui se trouva devant eux. Les Arquebusiers & les Arbalêtriers tiroient cependant, sans perdre un seul coup : le vent même combatoit pour nous, en aveuglant les ennemis par la fumée, & les obligeant à tourner, afin de s'en défendre Enfin les brigantins mêmes avoient part à l'action : ils fracassoient en pieces les canots des Mexicains, ou ils les couloient à fond, sans craindre leur choc, à cause de leur foiblesse. Les Nobles Mexicains qui remplissoient les cinq cens canots de l'avant-garde, soûtinrent neanmoins le combat avec beaucoup de valeur : Tout le reste ne fut qu'un desordre & une confusion si horrible, qu'ils se renversoient les uns les autres, en fuïant. Les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs Soldats; & leur flotte fut rompuë & défaite si entierement, que les brigantins en suivirent les miserables débris, jusques à les pousser à coups d'artillerie, sur les quais de la Ville de Mexique.

Cette victoire fut d'une extréme consequence, à cause de la reputation d'insoûtenables, que les brigantins s'acquirent en cette occasion, & qui répandit ses influences sur toutes les autres. Elle abatit encore le courage des Mexicains, en les privant de cette partie de leurs forces qui consistoit en l'adresse & en l'agilité du manîment de leurs canots. Ce n'étoit pas la perte qu'ils en firent qui les chagrinoit, elle étoit peu considerable, à l'égard de la quantité qui leur restoit; mais le regret de voir qu'ils n'étoient plus d'aucun usage, & qu'ils ne pouvoient soûtenir un choc aussi violent que celuy des brigantins. Ainsi les Espagnols devinrent les maîtres de la navigation : & Cortez s'avança jusques aux murs de la Ville, où il fit tirer quelques coups de canon, moins pour endommager les ennemis, que pour leur donner avis de son triomphe Il n'eut aucun chagrin de voir le grand nombre de Peuple qui occupoit les tours & les terrasses de la ville, pour voir le succez du combat ;

& le plaisir d'avoir frapé leurs yeux par la vûë de leur perte, luy fit paroître ce nombre, quoy qu'il fût trop grand pour des troupes ennemis, trop petit neanmoins pour des témoins de sa victoire: Complaisance ordinaire aux vainqueurs, qui touche quelquefois les plus moderez, soit comme un ornement de leur triomphe, ou comme une suite de leur bonheur.

CHAPITRE XXI.

Cortez va reconnoître les postes de son armée sur les trois chaußées, & trouve par tout que le secours des brigantins étoit necessaire. Il en laiße quatre à Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado, & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.

Le General choisit un poste auprés de Tezeuco, où il pût passer la nuit, & laisser reposer ses troupes en sureté. Au point du jour, comme les brigantins se disposoient à prendre la route d'Iztacpalapa, on découvrit un gros considerable de canots, qui ramoient en diligence vers Cuyoacan; ce qui fit prendre la resolution de porter du secours à l'endroit où le peril pressoit. On ne pût attraper la flotte des ennemis; mais on arriva peu de tems aprés, lors qu'Olid se trouvoit engagé sur la digue, & reduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendoient, & des deux côtez contre les canots qui étoient arrivez; en sorte qu'il se voyoit obligé à faire une retraite, & à perdre le terrein qu'il avoit gagné.

La necessité avoit enseigné aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvoit apprendre pour la défense de leurs chaussées. Ils avoient levé jusques à la

Ville tous les ponts aux endroits où elles étoient coupées, & par où les courants du grand Lac perdoient leur force, en s'écoulant dans l'autre. Ils tenoient des claies ou des planches prêtes des deux côtez; afin de passer à la file par dessus, pour aller à la charge; & ils avoient élevé des tranchées derriere ces fossez pleins d'eau à dessein d'empêcher les approches. C'est ainsi qu'ils avoient fortifié les trois chaussées en plusieurs endroits, où ils craignoient l'insulte des Espagnols; & on fut obligé à prendre par tout les même mesures pour surmonter ces difficultez. Les Arquebusiers & les Arbalêtriers tiroient à ceux qui paroissoient au haut de la tranchée, durant qu'on faisoit passer de main en main des facines pour combler le fossé, aprés quoi on faisoit avancer une piece d'artillerie, qui en deux ou trois volées ouvroit le passage; & les débris de la premiere fortification servoient à remplir les fossé de la suivante.

Olid s'étoit rendu maître du premier lors que les canots de Mexicains arriverent; mais quand ils découvrirent les brigantins, ceux qui étoient de ce côté du Lac, firent force de rames pour fuïr; & ils perdirent seulement ceux qui se trouverent à la portée du canon: mais comme les ennemis, qui croyoient être en sureté de l'autre côté de la digue, combattoient encore, le General fit ouvrir le fossé qui étoit derrier l'arriere-garde d'Olid; en sorte que trois ou quatre brigantins ayant passé tous ces canots prirent la fuite: & les ennemis qui défendoient la tranchée opposée de front aux Espagnols, se voyant exposez aux bateries en tête & par les flancs, par terre & par eau, se retirerent en desordre au dernier rempart proche de la Ville.

Les troupes prirent quelques repos durant la nuit, sans abandonner ce qu'elles avoient gagné sur la chaussée, & au jour on continua la marche sans aucun obstacle, jusque au dernier pont, qui donnoit un passage dans Mexique. On le trouva fortifié de rem-

parts plus hauts & plus épais ; & toutes les ruës que l'on découvroit étoient coupées de tranchées, garnies d'un si grand nombre de gens armez, qu'on vid bien le risque que l'on alloit courir à cette attaque : mais comme Cortez se trouvoit engagé avant que d'avoir envisagé le peril, il crut qu'il exposeroit son honneur, en se retirant sans donner quelque atteinte aux ennemis. Toute l'artillerie des brigantins fit donc une décharge, & un cruel carnage de ces miserables, qui étoient accourus en foule aux avenuës des ruës. Cependant Olid travailloit à combler le fossé, & à rompre les fortifications de la chaussée; ce qui étant fait, il chargea ceux qui les défendoient, avec les Espagnols qui étoient à l'avant-garde, & gagna assez de terrein pour donner lieu aux Alliez qui combattoient sous lui, de se mettre en bataille en terre-ferme. Les troupes de Mexique accoururent en même tems au secours de leurs gens, & firent de tous côtez une furieuse resistance : neanmoins elles lâchoient le pied insensiblement, lors que Cortez, qui ne pût souffrir la lenteur de leur retraite, sauta à terre avec trente Soldats Espagnols, & échaufa si fort le combat par sa presence, que les Mexicains tournerent le dos, & le General se rendit maître de la principale ruë de Mexique ; ceux même qui occupoient les terrasses & les balcons ayant pris la fuite.

On retomba bien tôt en un nouvel embarras. Les Mexicains s'étoient jettez en fuyant dans un Temple peu éloigné de l'entrée ; les tours, les degrez, le haut & le bas de ce Temple étoient si couverts de Soldats, que toute la masse paroissoit une montagne de plumes & d'armes entassées. Ils défioient les Espagnols par des cris aussi fermes, que s'ils n'avoient jamais fait autre chose que de les battre en toutes rencontres. Cortez indigné de voir tant d'orgueil suivre de si prés tant de lâcheté, fit amener trois ou quatre pieces des brigantins, dont le premier fracas fit voir aux Mexicains, qu'ils me-

naçoient mal à propos ; & bien tôt aprés il falut changer de mire, pour tirer contre ceux qui fuyoient à toutes jambes vers le centre de la Ville. Ainsi tout ce quartier demeura libre; parce que ceux qui combatoient des terrasses & des balcons, suivirent la fuite des autres; & l'Armée s'avançant s'empara du Temple sans resistance.

Les Mexicains firent ce jour-là une grande perte : on jetta toutes les Idoles au feu, dont les flâmes éclairerent la victoire des Espagnols. Le General tres-satisfait d'avoir mis le pied dans Mexique, & voyant que ce Temple étoit un poste fort avantageux, resolut non seulement d'y passer la nuit avec ses troupes, mais encore de le mettre en défense pour le garder; afin de resserrer les ennemis, & d'avancer l'attaque de Cuyoacan. Il communiqua à ses Capitaines son dessein, & les raisons que le premier mouvement de son inclination lui fournissoit : mais ils lui representerent tout d'une voix, que comme on ne sçavoit pas le progrez que Sandoval & Alvarado pouvoient avoir fait à leurs attaques, ce seroit une temerité de s'exposer à perdre le passage des chaussées, & en même tems l'esperance des vivres & des munitions, dont on avoit besoin pour conserver les troupes. Que leur conduite ne devoit pas être confiée aux brigantins, puis qu'ils ne pouvoient approcher des quais du quartier où ils se trouvoient alors : qu'ainsi ils seroient obligez à débarquer les vivres & les munitions, à une distance où on ne pourroit les recevoir ni le transporter sans donner une bataille à chaque débarquement. Que les corps de l'Armée devoient marcher d'un même pas en leurs attaques, afin de diviser les forces des ennemis, & se donner la main jusques à ce qu'ils prissent ensemble leurs quartiers dans la Ville. Enfin que les resolutions prises du consentement de tous les Officiers sur la conduite de ce siege, ne devoient point s'alterer sans une mure consideration; & qu'il ne faloit point entrer de gayeté de cœur en

cet engagement, sans autre raison que celle de donner une vaine reputation à la victoire qu'ils venoient de remporter : d'autant plus que les consequences que l'on tire d'un heureux succez, ne sont pas toûjours bien fondées ; puisqu'à la maniere des flateries, elles busent souvent la prudence, en réjoüissant l'imagination. Cortez vid bien que ce conseil étoit le plus sage; & une de ses meilleures qualitez étoit de se dégager aussi aisément de l'amour qu'on a pour ses opinions, qu'il embrassoit avec plaisir le parti de la raison. Il se retira donc le jour suivant à Cuyoacan, escorté des brigantins qui ôterent aux ennemis la hardiesse de venir l'inquieter en sa marche.

Le General passa le même jour à Iztacpalapa, où il trouva Sandoval reduit à la dernier extrémité. Ce Capitaine s'étoit emparé de ce côté de la Ville qui étoit sur la digue & avoit logé les troupes, aprés s'être fortifié comme il avoit pû. Cependant ses ennemis, retirez dans une maison sur le Lac, lui livroient de continuelles attaques avec leurs canots. Sandoval avoit fait un grand fracas sur ceux qui s'approchoient : il avoit ruiné quelques maisons & repoussé deux ou trois attaques que les Mexicains avoient fait par la digue. Ce jour-là les ennemis ayant abandonné une grande maison qui n'étoit pas éloignée de la chaussée, il resolut de s'en saisir, à dessein d'élargir son quartier, & d'en écarter les ennemis. Il fit jetter plusieurs facines dans l'eau, afin de rendre le passage plus aisé; & il s'engagea dans la maison avec une partie des Espagnols : mais à peine fut-il dedans, que plusieurs canots qui étoient en embuscade, s'avancerent & jetterent à l'eau des troupes de nageurs, qui en écartant les fâcines, couperent à Sandoval le chemin de sa retraite. Ainsi ils le tenoient assiegé de tous côtez, & tiroient sur ses gens, de dessus les balcons & les terrasses des maisons voisines.

Il étoit en cet embarras, lors que le General arrivant, découvrit de loin cette quantité de canots qui

occupoient les ruës sur le Lac du côté de Mexique. Il fit ramer à toute force, & joüer son artillerie avec tant d'effet, que le débris que les boulets causerent, joint à la terreur qu'ils avoient des brigantins, obligerent les Mexicains à fuïr avec tant d'empressement pour gagner le chemin du Lac par les ruës écartées, & en si grand desordre, que ceux qui se trouvoient sur les terrasses, sautant dans les canots, en firent enfoncer plusieurs; & les autres vinrent donner à travers les brigantins, & tomber par une fuïte aveugle dans le peril qu'ils vouloient éviter. Les ennemis firent en cette occasion une perte qui commença à leur faire remarquer l'affoiblissement de leurs forces : & comme on reconnoissoit cette partie de la Ville qu'ils avoient occupée, on fit encore plusieurs prisonniers ; & on trouva quelque butin, qui servit au moins à réjoüir les Soldats, s'il ne les enrichit. La vûë des difficultez que Sandoval avoit rencontrées à la prise d'Iztacpalapa, fit connoître au General qu'il étoit impossible de faire agir les troupes que ce Capitaine commandoit, ni de se servir de sa chaussée, sans ruïner entierement cette retraite des canots de Mexique, en jettant la moitié de la Ville dans l'eau: mais comme le retardement étoit dangereux en l'etat où les autres attaques se trouvoient, Cortez prit la resolution d'abandonner ce poste, & de faire passer Sandoval avec ses troupes à celuy de Tepeaquilla, où il y avoit une autre chaussée plus étroite, & ainsi moins commode pour les attaques, mais plus avantageuse au dessein de retrancher aux Mexicains les vivres, dont ils commençoient à manquer, & qu'ils recevoient par ce passage. On executa aussi-tôt cette resolution; & Sandoval alla par terre, escorté des brigantins, qui rangeoient le bord du Lac, jusques à ce qu'il se fût saisi de ce nouveau poste, & qu'il y eût logé ses troupes sans resistance, parce qu'il étoit abandonné: aprés quoy Cortez fit voguer vers Tacuba.

Alvarado avoit trouvé cette Ville deserte, & ce fut

une victoire de moins pour lui en commençant son attaque. Il l'avoit poussée avec divers succez, en battant des remparts, & en comblant des fossez de la même maniere que Christophle d'Olid avoit conduit la sienne; mais quoy qu'Alvarado eût remporté de grands avantages sur les ennemis, qu'il en eût tué un grand nombre, & qu'il se fût avancé jusques à mettre le feu à quelques maisons de Mexique, il y avoit perdu huit Espagnols lors que Cortez arriva, & cette perte mêla quelques regrets entre les applaudissemens que l'on donna à sa valeur.

Le General s'apperçut alors, que les mesures qu'il avoit prises ne répondoient pas au projet qu'il s'étoit formé; parce que ce siege se reduisoit par ces attaques & ces retraites à une espece de guerre, qui consumoit le tems & exposoit les hommes sans aucun profit, & à de simples actes d'hostilité qui ne meritoient pas le nom de veritables avantages. La voye des chaussées avoit de grandes difficultez, à cause des remparts & des fossez, où les Mexicains relevoient tous les jours de nouvelles fortifications, & de la persecution continuelle de leurs canots, qui venoient toûjours en grand nombre charger aux endroits que les brigantins venoient de quitter; ce qui demandoit d'autres mesures pour venir à bout de son entreprise.

Il fit donc cesser les attaques jusques à nouvel ordre; & il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots suffisant à le rendre maître du Lac. Pour cet effet il envoya des officiers de confiance, afin d'assembler tous les canots qui étoient en reserve aux Villes & Bourgs de ses Alliez, desquels, & de ceux qu'on fit à Tezeuco & à Chalco, il forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez le partagea en trois divisions: & aprés les avoir remplis d'Indiens alliez & propres à ce manege, il nomma des Capitaines de leur Nation, qui en commandoient chacun une escadre, soûtenus des brigantins; dont avec ce nouveau renfort il en

donna quatre à Sandoval, autant à Alvarado, & pour ſa perſonne il alla ſe joindre avec les cinq qui reſtoient, au Meſtre de Camp Chriſtophle d'Olid.

Dés ce moment on reprit les attaques avec plus d'ordre & de facilité, parce que les inſultes des ennemis ceſſerent; le General ayant ordonné que les canots joints aux brigantins, fiſſent la ronde ſur le Lac & couruſſent inceſſamment au long des digues, afin d'empêcher les ſorties des Mexicains. Par ce moyen, on prit à diverſes fois pluſieurs bâtimens, qui tâchoient de paſſer avec des vivres & des barils d'eau; & on eut connoiſſance de la neceſſité où la Ville étoit reduite. Olide s'avança juſques à ruïner les maiſons des Fauxbours de Mexique. Alvarado & Sandoval firent le même progrez, chacun à ſon attaque; & les heureux ſuccez de ces expeditions changerent entierement la face des affaires. L'Armée conçut de nouvelles eſperances; & les ſimples Soldats mêmes contribuoient à la facilité de l'entrepriſe, entrant dans les occaſions avec une eſpece de confiance & de gayeté qui reſſemble à la valeur, & qui rend hardis ceux qui ont l'imagination remplie de l'eſperance de la victoire, parce qu'ils ont eu le bonheur de ſe trouver quelquefois avec les vainqueurs.



CHAPITRE XXII.

Les Mexicains mettent en uſage divers ſtratagêmes pour leur défenſe. Ils dreßent une embuſcade de leurs canots contre les brigantins. Cortez eſt batu dans une occaſion conſiderable, & poußé juſques à Cuyoacan.

LA diligence & l'induſtrie que les Mexicains employerent à défendre leur Ville, ne ſont pas ſeulement remarquables ; mais encore, en quelques circonſtances, dignes d'admiration. Il eſt vrai que la valeur étoit comme naturelle à ces Peuples, élevez dans l'éxercice des armes, qui étoient l'unique voie pour parvenir aux grandes dignitez : mais en cette occaſion ils paſſerent de la vaillance aux reflexions militaires; parce qu'ils avoient beſoin de nouvelles inventions, contre une forme d'attaque faite par des gens dont les armes & la conduite à la guerre étoient éloignées de tout ce qui ſe pratiquoit en ce Païs-là.

Ils tirerent même quelques coups aſſez juſte pour s'acquerir la reputation d'eſprits éclairez audelà du commun. On a rapporté l'adreſſe dont ils avoient uſé à fortifier leurs digues : celle qu'ils mirent depuis en uſage, n'étoit pas moindre, lorſqu'ils envoyerent par de longs détours, des canots chargez de pionniers; afin de nettoyer les foſſez que les Eſpagnols avoient comblez, & tomber ſur eux avec toutes leurs forces, quand ils étoient obligez de ſe retirer. Ce ſtratagême fit perdre quelques Soldats aux premieres entrées : & le tems en apprit encore un plus rafiné aux ennemis, puiſque contre leurs coûtumes mêmes, ils s'aviſerent de faire leurs ſorties durant la nuit, dans le ſeul deſ-

ſein de tenir nos troupes en inquietude, & de les fatiguer en les privant du ſommeil, afin de les attaquer en cet état avec des troupes fraîches.

Mais rien ne fit tant paroître leur eſprit & leur habileté, que ce qu'ils imaginerent contre les brigantins, dont ils tâcherent de ruiner les forces trop puiſſantes pour eux, en les deſuniſſant. Pour cet effet ils conſtruiſirent trente grandes barques, pareilles à celles que l'on nomme *Pirogues*, mais bien plus vaſtes, & renforcées de groſſes planches en maniere de paveſades : afin de combattre à couvert derriere cette eſpece de rempart. Ils ſortirent durant la nuit avec cette flotte, pour aller ſe poſter en certains endroits couverts de roſeaux que le Lac produiſoit, ſi hauts & ſi épais, qu'ils formoient comme une eſpece de forêt impenetrable à la veuë. Leur deſſein étoit de provoquer les brigantins, dont il y en avoit toûjours deux qui alloient ſucceſſivemeut en courſe, afin d'empêcher les ſecours qui entroient dans la Ville, & de les attirer dans cette forêt de roſeaux. Ils avoient preparé trois ou quatre canots chargez de vivres, pour ſervir d'amorce aux brigantins, & un bon nombre de gros pieux qu'ils enfoncerent à fleur d'eau ; afin que le choc mît en pieces nos vaiſſeaux, ou au moins en un ſi grand embarras, qu'il leur fût aiſé de les aborder. La diſpoſition de ce ſtratagéme fait aſſez connoître que les Mexicains ſçavoient raiſonner juſte, tant ſur les moyens de ſe défendre, que ſur ceux d'offenſer leurs ennemis, & qu'ils avoient l'eſprit aſſez éclairé, pour donner dans ces rafinemens qui rendent les hommes ingenieux à la deſtruction de leurs ſemblables, & qui ſervent comme de principes à cette ſcience, ou plûtôt à ces maximes ſi peu raiſonnables, dont neanmoins on a compoſé ce qu'on appelle raiſon de la guerre.

Le jour ſuivant, deux des quatre brigantins qui ſervoient à l'attaque de Sandoval, allerent en cour-

se de ce côté-là, commandez par les Capitaines Pierre de Barba & Jean Portillo. Du moment que les ennemis les eurent découverts, ils pousserent à l'eau leurs canots par un autre endroit; afin qu'aprés avoir paru en belle prise, ils feignissent de fuïr, & qu'ils se retirassent dans les roseaux. Cet ordre fut executé si à propos, que les deux brigantins s'élançant à force de rames sur cette prise, allerent donner à travers des pieux, où ils s'embarrasserent tellement, qu'ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer.

En même tems les pirogues des ennemis sortirent, & vinrent à la charge avec une resolution desesperée. Les Espagnols se virent alors en un tres-grand peril: mais leur courage faisant les derniers efforts, ils soûtinrent le combat, afin d'occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs: qui à force de bras & de haches, couperent ou écarterent les pieux qui retenoient les brigantins. Ils eurent ainsi la liberté de se manier, & de faire joüer leur Artillerie à travers la plus grande partie des pirogues; poursuivant aprés cela à coups de canon celles qui se sauvoient. Ainsi les Mexicains furent assez punis de leur ruse: mais les brigantins sortirent de cette occasion fort maltraittez, & plusieurs Espagnols blessez. Le Capitaine Jean Portillo fut tué en ce combat, aprés avoir contribué plus qu'aucun autre à la victoire, par sa valeur & son activité. Pierre de Barba y reçut aussi quelques blessures, dont il mourut au bout de trois jours. Cortez fut sensiblement affligé de la perte de ces deux Officiers, particulierement de Barba, se voyant privé d'un ami également sûr dans les disgraces & dans les prosperitez, & d'un Soldat brave sans emportement, & sage sans foiblesse.

Le General ne fut pas long-tems sans trouver une occasion de tirer vengeance de leur mort. Les Mexicains ayant reparé leurs pirogues, & même

augmenté le nombre, se cacherent encore au même endroit, fortifié de nouveau ; croyant fort temerairement, qu'on donneroit dans le même piege, sans qu'ils luy donnassent une autre couleur. Cortez fut heureusement averti de ce mouvement de l'ennemi ; & comme il cherchoit à hâter, autant qu'il se pourroit, la vengeance de sa perte, il envoya six brigantins à la file, se mettre en embuscade dans un autre endroit couvert de roseaux, qui n'étoit pas éloigné des ennemis. Il ordonna, sur le modele de leur stratagême, qu'un brigantin sortît à la pointe du jour ; & qu'aprés avoir témoigné par differentes courses, qu'il cherchoit des canots qui portoient les vivres, il s'approchât des pirogues ennemies autant qu'il seroit necessaire pour feindre qu'il les avoit découvertes, & pour tourner en diligence, en les appellant par sa fuite, au lieu de la contre embuscade. La chose réüssit comme il l'avoit imaginée. Les Mexicains dans leurs pirogues pousserent vivement le brigantin qui fuyoit, celebrant sa prise, qu'ils croyoienr assurée, par de grands cris de joye, & avec une ardeur incroyable. Lors qu'ils furent à une distance convenable, les autres brigantins s'avancerent pour les recevoir, & les saluerent de leur Artillerie si cruellement, que la premiere décharge emporta la plus grande partie des pirogues ; laissant un si grand étonnement dans les autres, qu'avant que ceux qui les défendoient eussent pris aucun party, ils perirent presque tous, avec leurs bâtimens, à la seconde décharge. Ainsi le General ne vengea pas seulement la mort de Barba & de Portillo, mais il eut encore l'avantage de ruiner absolument la flotte des ennemis ; reconnoissant qu'il avoit appris des Mexicains la metode de dresser des embuscades sur l'eau, mais avec une grande satisfaction d'avoir sçû les copier si parfaitement pour les bien batre.

On recevoit en ce tems-là plusieurs avis de ce qui

se passoit dans Mexique, par le moyen des prisonniers que l'on faisoit aux attaques : & le General sçachant que la faim & la soif commençoient à tourmenter les assiegez, & excitoient plusieurs bruits parmi la Populace, & diverses opinions dans l'esprit des Soldats, il donna tous ses soins à leur couper de toutes parts le passage des vivres ; & afin d'autoriser encore davantage la justice de ses armes, il envoya deux ou trois Nobles choisis entre les prisonniers, à Guatimozin, pour luy dire : *Qu'il l'invitoit à faire la paix, en luy offrant des partis avantageux, qui étoient, de luy laisser son Empire & toute sa Grandeur ; pourvû seulement qu'il s'obligeât à reconnoître la Souveraineté de l'Empereur des Espagnols, dont le droit étoit appuyé entre les Mexicains, par la tradition de leurs Ancêtres, & par le consentement de tous les siecles.* C'est en substance ce que Cortez proposa, & qu'il repeta plus d'une fois ; parce qu'il avoit un extrême regret de se voir forcé à détruire une Ville si belle & si opulente, qu'il regardoit déja comme un riche ornement de la Couronne de son Prince.

Guatimozin reçut cette proposition avec moins d'orgueil qu'il n'en témoignoit ordinairement, ainsi que d'autres prisonniers le rapporterent quelque tems aprés. Il assembla le Conseil de ses Officiers & de ses Ministres, avec les Sacrificateurs, qui avoient la premiere voix dans les deliberations sur les affaires publiques. Il fonda sa proposition sur l'état miserable où la Ville se trouvoit reduite, la perte des meilleurs Soldats, & les plaintes du peuple sur la misere qu'ils commençoient à endurer, & la destruction de leurs maisons. Il conclut en demandant leur conseil, & témoignant l'inclination qu'il avoit à la paix, afin d'emporter leurs sentimens par flaterie, ou par respect. Cela luy réüssit si bien, que tous les Officiers & les Ministres conclurent à recevoir les propositions de paix, à écouter le parti qu'on luy offroit,

& à se ménager du tems pour en examiner ce qui conviendroit le plus aux interêts de l'Etat.

Les seuls Sacrificateurs s'opposerent au traité de paix, avec une opiniâtreté invincible, en feignant quelque réponse de leurs Idoles, qui les assûroient de la victoire : l'imposture de ces faux Dieux passant peut-être pour une verité dans l'esprit de leurs Ministres : parce que le Demon étoit alors fort intrigué, & soufloit aux oreilles de ces miserables, des sentimens qu'il ne pouvoit inspirer au cœur de leurs Soldats. Quoyqu'il en soit, leurs remontrances, armées du zéle de la Religion, & de cette liberté qui se couvre du voile de devotion, eurent alors tant de force, que tous ceux du Conseil revinrent à leur avis : & quoyque Guatimozin en eût dans le cœur un sujet de déplaisir, parce qu'il y sentoit déja quelques presages de sa ruine, il conclut neanmoins à continuer la guerre; déclarant à ses Ministres, qu'il feroit mourir le premier qui seroit assez hardi pour parler encore de la paix, quelque misere que l'on souffrît dans la Ville; sans en excepter les Sacrificateurs-même, qui devoient soûtenir plus constamment que les autres, le sentiment de leurs Oracles.

Cortez ayant sçû cette resolution, entreprit d'attaquer Mexique par les trois chaussées en même-tems, à dessein de porter le fer & le feu jusques dans le cœur de cette ville : & aprés avoir envoyé ses ordres aux Commandans des deux attaques de Tacuba & de Tepeaquilla, & marqué une heure precise, il marcha par la digue de Cuyoacan, à la tête des troupes & de Christophle d'Olid. Les ennemis avoient ouvert les fossez, & élevé des remparts à leur maniere ordinaire; mais les cinq brigantins de cette attaque rompirent aisément les fortifications au même tems qu'on combloit les fossez. Ainsi l'Armée passa sans aucun obstacle considerable. On trouva neanmoins une difficulté d'une autre espece, au dernier pont qui touchoit au quai de la Ville. Ils avoient

taillé une partie de la chaussée de soixante pieds de longueur, & fait renfler l'eau du long des quais, afin de la rendre plus haute dans ce fossé. Son bord du côté de la Ville étoit fortifié de madriers, de deux ou trois rangs de grosses planches bien jointes & bien chevillées, avec de bonnes traverses. Les troupes qui défendoient ce rempart étoient presque innombrables. Cependant les premiers coups de canon briserent cette machine; & les ennemis, dont plusieurs furent tuez par les pieces du débris, se voyant découverts & exposez à l'Artillerie, se retirerent dans la Ville, sans tourner le visage, & aussi sans cesser de menacer. L'abord du quay demeura libre; & le General voulant gagner du temps, commanda d'abord les Soldats Espagnols pour s'en saisir, en se servant de la commodité des brigantins & des canots des Alliez, qui les porterent à terre. Les Alliez & la Cavalerie passerent par la même voye, avec trois pieces d'Artillerie, qui parurent suffisantes pour cette action.

Avant que d'aller aux ennemis, qui se montroient encore derriere les tranchées coupées à travers les rües; le General ordonna au Tresorier Julien Alderete de demeurer, afin de faire combler & de garder le fossé, & aux brigantins de s'approcher des quais, afin de faire le plus de mal qu'ils pourroient aux ennemis. L'escarmouche commença aussi-tôt; & Alderete entendant le bruit de ce combat, & voyant le progrez des Espagnols, apprehenda que l'emploi de faire combler un fossé, lorsque ses Compagnons étoient aux mains, ne fût trop bas, & indigne de ses soins. Il se laissa donc emporter indiscretement à l'occasion: laissant cette fonction à un autre, qui ne sçut l'executer, ou ne voulut point se charger d'un emploi subdelegué, & decrié par celui là même qui le lui commettoit. Ainsi toute la troupe qu'il commandoit le suivit au combat; & ce fossé qu'on n'avoit sçû passer en entrant demeura abandoné.
Les

Les Mexicains ſoûtinrent vaillamment les premieres attaques. On gagna leurs tranchées, mais avec beaucoup de peine & de ſang répandu : & le danger fut encore plus grand, quand on eut paſſé les maiſons ruinées aux autres entrées, & qu'on eut à ſe défendre des traits qui pleuvoient des terraſſes & des fenêtres. Lorſque la fureur des combatans étoit au plus haut point, on ſentit les ennemis mollir tout d'un coup ; & cela parut venir de quelque nouvel ordre, car ils abandonnerent le terrein avec precipitation : & ſelon les preſomptions verifiées enſuite, Guatimozin étoit l'Auteur de cette nouveauté. Il avoit appris que le grand foſſé étoit abandonné ; & ſur cet avis il avoit envoyé ordre à ſes Capitaines de conſerver leurs troupes, afin de charger les Eſpagnols lorſqu'ils ſe retireroient. Le General entra en ſoupçon de ce mouvement : & parce qu'il ne ſe voyoit que le temps neceſſaire pour retourner à ſon quartier, il commença ſa retraite, aprés avoir fait abattre & brûler quelques maiſons, afin qu'on ne s'en ſervît pas à la premiere entrée, pour accabler d'en haut les aſſaillans.

Les troupes avoient fait à peine la premiere démarche, que les oreilles furent frapées par le ſon terrible & & mélancolique d'un inſtrument qu'ils appelloient la trompette ſacrée, parce qu'il n'étoit permis de le ſonner qu'aux ſeuls Sacrificateurs, quand ils annonçoient la guerre, & animoient le cœur des Soldats de la part de leurs Dieux. Le ſon de l'inſtrument étoit bruſque, & composé de tons lamentables en maniere de chanſon, qui inſpiroit à ces Barbares une nouvelle ferocité, en conſacrant le mépris de la vie par un motif de Religion. Dés ce moment, le bruit inſupportable de leurs cris commença ; & à la ſortie de la Ville, une multitude effroyable de Soldats déterminez, & choiſis exprés pour cette action, vint tomber ſur l'arriere-garde où les Eſpagnols étoient.

Les Arquebusiers soûtenus des Arbalêtriers, leur firent tête ; & Cortes suivi des Cavaliers, les repoussa : mais ayant appris la difficulté du fossé qui empêchoit la retraite, il voulut former des bataillons, sans le pouvoir faire ; parce que les troupes des Alliez, qui avoient ordre de se retirer, & qui donnerent les premieres dans l'ouverture, s'y étoient jettées confusément ; en sorte qu'on n'entendit pas les ordres, ou qu'on n'y obeït pas.

Plusieurs passoient à la chaussée sur les brigantins, & sur les canots. Il y en avoit encore davantage qui se jetterent à l'eau, où ils trouvoient des troupes de Mexicains excellens nageurs, qui les perçoient à coups de dards, ou qui les étoufoient dans le lac. Cortez demeura le dernier à soûtenir l'effort des ennemis, avec quelques Cavaliers ; & son cheval étant tué à coups de fleches, le Capitaine François de Guzman mit pied à terre pour offrir le sien au General, si malheureusement, qu'il fut accablé & fait prisonnier, sans qu'on pût le sauver. Enfin Cortez se retira vers les brigantins ; sur lesquels il revint à son quartier, blessé & presqu'en déroute, sans pouvoir se consoler par le carnage qu'on avoit fait ce jour-là des Mexicains. Ils enleverent plus de quarante Espagnols vivans, pour les sacrifier à leurs Idoles. On perdit une piece d'artillerie, & plus de mille Tlascalteques. Enfin, à peine revint-il un Espagnol qui ne fût ou blessé, ou maltraité. Veritablement cette perte fut tres-grande. Cortez en penetroit toutes les suites, & faisoit là dessus de tristes reflexions; mais les sentimens de son cœur n'alloient point jusques à son visage, de crainte de marquer trop le desastre de cet évenement cruel, mais inévitable tribut que ceux qui commandent les Armées payent à l'éclat de leur dignité en chassant la douleur au fond de l'ame, pour ne laisser paroître à l'exterieur qu'une grande tranquillité.

CHAPITRE XXIII.

Les Mexicains celebrent leur victoire par le sacrifice des Espagnols. Guatimozin trouve le moyen d'effrayer les Alliez, dont plusieurs desertent de l'Armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre; & on prend la resolution de ce poster dans la Ville même.

SAndoval & Alvarado entrerent en même temps dans la Ville, & trouverent par tout une égale resistance: avec peu de difference au succez de leurs attaques. Ils forcerent des passages, ils comblerent des fossez, percerent jusques dans les ruës, où ils ruïnerent des maisons, & souffrirent en leur retraite les derniers efforts de la part des ennemis. Neanmoins comme ils n'essuyerent pas le cruel contre-tems que le General trouva en son chemin, leur perte fut moindre, quoi qu'ils eussent trouvé à redire vingt Espagnols aux deux attaques; & c'est sur ce nombre qu'on a compté, lors qu'on a dit que Cortez perdit soixante Espagnols à celle de Cuyoacan.

Le Tresorier Julien d'Alderete reconnut sa faute, à la vûë de la perte que sa desobeïssance avoit causée. Il se presenta au General, avec toutes les marques d'une profonde douleur, offrant de payer de sa tête le crime qu'il avoit commis. Cortez lui fit une trés-severe reprimande, & ne le punit point autrement; parce qu'il ne trouvoit pas le temps propre à décourager ses Soldats par le châtiment que cet Officier meritoit. Il falut alors par necessité suspendre les attaques; & l'on se reduisit à serrer la Place de plus prés,

& à empêcher le paſſage des vivres durant qu'on s'appliquoit à panſer les bleſſez, dont le nombre ſurpaſſoit de beaucoup ceux qui étoient échapez ſans bleſſures.

Ce fut en cette occaſion que l'on reſſentit l'effet d'une grace ſinguliere, en la perſonne d'un ſimple Soldat nommé Jean Catalan, qui ſans autre onguent qu'un peu d'huile & quelques benedictions, gueriſſoit les plaïes en ſi peu de temps, que cela paroiſſoit ſurnaturel. C'eſt cette eſpece de remede que le vulgaire appelle en Eſpagnol *Curar por Enſalmo*, ſans autre fondement que celui d'avoir entendu mêler quelques verſets des Pſeaumes de David dans les benedictions. Quoi que la Morale rejette preſque toûjours cette pratique ou cette connoiſſance, comme dangereuſe ; neanmoins elle la permet quelquefois, lorſqu'elle a paſſé par la rigueur d'un examen exact : mais dans le cas dont il s'agit, ce n'eſt peut-être pas une temerité de croire que le Ciel fut Auteur de ce merveilleux ſecours ; la grace de rendre la ſanté étant un de ces dons gratuits que Dieu a communiqué aux hommes : & il ne paroît pas vrai-ſemblable, que le concours du Demon ſervit à ces moyens qui procuroient la gueriſon de tant d'Eſpagnols, lorſqu'il ne cherchoit qu'à les détruire par la ſuggeſtion de ſes Oracles. Herrera rapporte que ce fut une femme Eſpagnole nommée Iſabelle Rodriguez, qui fit ces admirables cures ; mais nous avons ſuivi Bernard Diaz, qui y étoit preſent : Et quoyque ce ſoit un malheur à celuy qui compoſe une Hiſtoire, de tomber dans ces contradictions des Auteurs qu'il ſuit, il ne doit pas toûjours en faire la diſcuſſion ; puiſque le fait étant certain, la difference des moyens eſt de peu d'importance à la verité.

Cependant les Mexicains celebroient leur victoire par de grandes rejoüiſſances. On vid durant la nuit, de tous les quartiers des Eſpagnols, les Temples de la Ville couronnez de torches & de vaſes pleins de

parfums ; & dans le plus grand dedié au Dieu de la guerre, on entendoit le ſon de leurs inſtrumens militaires en differens chœurs, dont le deſacord avoit quelque choſe d'affreux. Ils ſolemniſoient par cet appareil barbare le ſacrifice des Eſpagnols qu'ils avoient pris en vie, dont les cœurs palpitans, aprés avoir invoqué le vrai Dieu tant qu'ils animerent leurs corps, donnerent les miſerables reſtes de leur ſang encore tout chaud, à la cruelle aſperſion de cet horrible ſimulacre. C'eſt ce qu'on preſuma du ſujet de cette fête: & le temple étoit ſi éclairé par la quantité des torches, qu'on diſtinguoit fort bien l'affluence du Peuple ; même quelques Soldats s'avancerent, juſques à dire qu'ils entendoient les cris des victimes, & qu'ils reconnoiſſoient ceux qui les pouſſoient: Pitoïable ſpectacle, qui veritablement frapoit encore moins les yeux, que l'imagination ; mais ſi funſte & ſi ſenſible en cette partie, que Cortez ne put retenir ſes larmes, ni tous ceux qui étoient auprés de luy, ne pûrent s'empêcher de les accompagner par les mêmes marques de leur douleur.

Cet avantage joint à la ſatisfaction d'avoir appaiſé leur faux Dieu par le ſacrifice des Eſpagnols, rendit les Mexicains ſi fiers, que cette même nuit, un peu avant le jour, ils s'approcherent de tous les trois quartiers : croïant mettre le feu aux brigantins & achever la déroute des Eſpagnols, qu'ils ſçavoient être bleſſez pour la plus grande partie, & extrémement fatiguez. C'eſt ce qu'ils ſe figuroient dans leurs reflexions ; mais ils n'en firent pas aſſez pour cacher ce mouvement. La trompette infernale qui leur inſpiroit tant de fureur, en traitant de culte ſacré une reſolution deſeſperée, avertit par ſon bruit les Eſpagnols, qui ſe preparerent à la défenſe ſi à propos, qu'ils repouſſerent les Mexicains, en pointant ſeulement les pieces des brigantins & celles de leurs logemens ; en ſorte qu'elles batoient au long des chauſſées. Les Mexicains venoient brutalement, ſi

pressez & en si grand nombre, que les coups de ces bateries en firent un horrible meurtre, qui châtia rudement leur hardiesse.

Le jour suivant, Guatimozin tira plus heureusement de son propre fond quelques artifices, dont un habile Capitaine eût pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué sur la digue, en se retirant; ce qui servoit à entretenir le Peuple dans l'esperance de se voir promtement délivrez. Il envoïa par toutes les Villes voisines, les têtes des Espagnols sacrifiez; afin que ces témoignages sensibles de sa victoire achevassent de ramener ceux qui s'étoient detachez de son obeïssance. En dernier lieu, il publia que la Divinité souveraine entre leurs Dieux, particulierement pour ce qui regardoit les armes, étant adoucie par le sang du cœur des ennemis, lui avoit annoncé d'une voix fort intelligible, que la guerre finiroit dans huit jours; & que tous ceux qui mépriseroient cet avis, y periroient. Il avançoit cette imposture, sur la presomption qu'il avoit d'achever bien-tôt d'exterminer les Espagnols; & il eut l'adresse d'introduire des personnes inconnuës dans leurs quartiers, qui répandirent ces menaces de sa fausse Divinité, entre les Indiens qui portoient les armes contre luy: Stratagême tres remarquable, tendant à augmenter le chagrin de ces Peuples melancoliques, & desolez par la mort des Espagnols, jointe au carnage que les Mexicains avoient fait de leurs Soldats, & à l'étonnement de leurs Commandans.

Les Oracles de cette Idole avoient un credit si bien établi, & d'une telle reputation aux païs les plus éloignez, que les Indiens se persuaderent aisément l'infaillibilité de ses menaces. Les huit jours marquez si précisément pour être le terme fatal de leurs vies, firent un si grand desordre en leur imagination, qu'ils se determinerent à deserter de l'armée: & on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avoit abandonné les quartiers durant les deux ou trois premieres

nuits: cette maudite crainte étant si puissante sur l'esprit de ces Nations, que les Alliez de Tlascala même & de Tezeuco, se débanderent avec le même desordre; soit qu'ils apprehendassent en effet les menaces de l'Oracle, ou qu'ils se laissassent entraîner à l'exemple de ceux qui les redoutoient. Il ne demeura que les Capitaines & quelques Nobles, qui peut-être ne les craignoient pas moins; mais la perte de leur vie les touchoit moins aussi que celle de leur honneur.

Cet accident inopiné donna de nouveaux chagrins au General, puisqu'il n'aloit pas à moins qu'à luy faire abandonner son entreprise: mais du moment qu'il se fut éclairci de l'origine de cette nouveauté, il envoïa aprés ces deserteurs, leurs Commandans même, à dessein de suspendre leur apprehension, jusques à ce que les huit jours marquez par l'Oracle étant passez, ils reconnussent l'imposture de cette prediction, & qu'ils en fussent plus disposez à retourner à l'armée. Cette diligence de Cortez fut l'effort d'une grande penetration. Les huit jours étant passez sans peril, les Indiens se rendirent capables de persuasion, & revinrent à l'armée, avec cette nouvelle assurance qui se forme dans un cœur desabusé de la crainte.

Dom Hernan Roi de Tezeuco envoïa aux troupes de sa nation, son frere, qui les ramena, avec de nouvelles levées qu'on avoit mises sur pied pour secourir les Espagnols. Les deserteurs de Tlascala, qui n'étoient que des gens du menu Peuple, n'oserent aller jusques à leur Ville, apprehendant le châtiment auquel ils seroient exposez. Ils attendirent l'évenement des predictions, à dessein de se joindre à ceux qui se sauveroient, aprés la défaite imaginaire des Espagnols: mais au même tems qu'ils furent détrompez de leur sotte credulité, ils furent assez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venoient de Tlascala. Ils s'unirent à ce corps, & furent ainsi bien reçus du General.

Ces nouvelles recrûës, qui augmenterent considerablement les forces des Espagnols, & le bruit qui se répandit par tout de l'extrémité où la Ville capitale se trouvoit, obligerent quelques Nations qui avoient été jusques à ce tems-là, neutres ou ennemies, à se déclarer en faveur des Espagnols. Une des plus considerables fut celle des Otomies, Peuple feroce & indomté, qui à l'éxemple des bêtes sauvages, conservoit sa liberté dans les bois & sur les montagnes. Plusieurs vinrent alors se rendre parmi les troupes des Alliez, à dessein de servir en cette occasion, aïant toûjours été rebelles à l'Empire des Mexicains, sans autre défense, que celle d'habiter un Païs dont la misere & la sterilité ne donnoient aucune tentation d'en entreprendre la conquête. Ainsi Cortez se trouva encore une fois à la tête de plus de deux cens mille hommes soûmis à ses ordres; passant en peu de jours, d'une furieuse tempête à un calme agreable, & attribuant, à son ordinaire, un changement si merveilleux & si subit, au bras du Tout-puissant, dont l'ineffable Providence permet souvent les adversitez, afin de réveiller en nôtre esprit le sentiment de ses graces.

Les Mexicains ne consumerent pas inutilement le tems de cette suspension d'hostilitez de la part de leurs ennemis, ils firent de frequentes sorties, étant jour & nuit à la vûë de leurs quartiers, dont neanmoins il furent toûjours repoussez, & perdirent beaucoup de monde, sans faire ni mal, ni peur aux Espagnols. On apprit de leurs derniers prisonniers, qu'on commençoit à endurer une grande necessité dans la Ville: que le Peuple étoit au desespoir, & les Soldats mal satisfaits, de manquer de pain & d'eau; & qu'il mouroit beaucoup de monde par la malignité de l'eau salée des puits, qu'on beuvoit: Le peu de vivres qui entroient sur les canots qui pouvoient s'échaper des brigantins, ou qu'on tiroit des montagnes, étoient partagez également entre les Grands; ce qui donnoit de nouveaux sujets d'impa-

tience

tience au Peuple, dont les cris alloient jusques à faire craindre pour sa fidelité. Cortez assembla ses Officiers afin d'examiner sur ces avis, quelle conduite on devoit prendre, par rapport à l'état present de la Ville & de l'armée.

Il representa le peu d'esperance qu'on devoit avoir, que la force de la necessité obligeât les assiegez à se rendre; à cause de la haine implacable qu'ils avoient contre les Espagnols, & des réponses de leurs Idoles, appuyées de l'artifice du Demon. Il marqua que son sentiment étoit de venir à la voye des armes par ces raisons qu'il avoit alleguées, & encore par la crainte de souffrir une autre desertion de la part des Alliez, Peuples aisez à ébranler, & qui étant fort propres au service en un jour de combat, prenoient des inquietudes fort dangereuses durant l'oisiveté d'un sejour; parce qu'ils ne demandoient qu'à en venir aux mains, & n'étoient pas capables de concevoir qu'un siege, comme on le faisoit, fût une veritable guerre; ni que ces tréves qu'on donnoit à la colere des Soldats, tournassent au dommage des ennemis.

Tous les avis se reduisirent donc à continuer d'attaquer la place de vive force, sans abandonner le siege: & Cortez qui reconnut au succez de la derniere occasion ce qu'on souffroit en ces retraites, toûjours exposées aux insultes des ennemis, qui faisoient alors leurs plus grands efforts, resolut de mettre une forte garnison dans les trois quartiers; & aprés cela, de faire une attaque generale par toutes les chaussées en même tems, à dessein de prendre des postes dans la Ville, que l'on garderoit à toutes risques; chaque corps ayant ordre de s'avancer de son côté jusques à la grande Place du Marché appellée Tlateluco, où ils devoient se joindre ensemble, & agir suivant les occasions. L'entreprise auroit été mieux poussée, & peut-être à bout, si on avoit pris d'abord cette resolution: mais la prevoyance humaine est si bornée que ce n'est pas un mediocre effort du

jugement, de tirer des leçons d'un mauvais succez ; puis que nous sommes souvent obligez à fonder nos maximes sur la correction de nos erreurs.

CHAPITRE XXIV.

On fait les trois attaques en même-tems; & les trois corps de l'Armée se rejoignent en peu de jours, dans la place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné; & les Mexicains font plusieurs efforts & usent de diverses ruses, pour traverser le deßein des Espagnols.

APrés avoir fait une grande provision de vivres, d'eau, & de tout ce qui étoit necessaire pour la subsistance des troupes, dans une Ville où l'on manquoit de tout, les trois Capitaines sortirent au point du jour, de leurs quartiers ; Alvarado, de Tacuba ; Sandoval, de Tepeaquilla ; & Cortez, avec le corps de troupes commandé par Olid, marcha par la chaussée de Cuyoacan. Chacun avoit ses brigantins & ses canots, qui le soûtenoient. Ils trouverent les trois chaussées en défense, les ponts levez, les fossez ouverts, & une aussi grande confusion de gens en armes, que si la guerre n'eût commencé que de ce jour-là. On apporta la même industrie à surmonter les mêmes difficultez: & aprés quelque retardement, les trois corps arriverent à la Ville presqu'en même-tems. On gagna facilement le bout des ruës, où les maisons étoient ruinées, parce que les ennemis ne les défendirent que foiblement, resolus de se racquitter lorsqu'on en viendroit aux terrasses : mais les Espagnols n'employerent ce premier jour qu'à faire des logemens, en se retranchant chacun dans son poste,

dans les ruines des maisons ; & établissant la sûreté par de bons corps-de-gardes , & des sentinelles avancées.

Cette conduite jetta l'épouvante & le trouble dans l'esprit des Mexicains:elle desarma les mesures qu'ils avoient prises pour charger les Espagnols en leur retraite ; & elle precipita les remedes necessaires à un mal si pressant. Les Nobles & les Ministres accoururent au Palais de Guatimozin , & l'obligerent par leurs prieres , à se retirer à l'endroit le plus éloigné du peril. On continua les assemblées , où il se forma divers avis , foibles ou courageux , selon les divers mouvemens que le cœur inspiroit à l'esprit. Les uns vouloient qu'on cherchât à l'heure même les moyens de mettre en sûreté la personne de l'Empereur , en les transportant à un lieu moins exposé. Les autres aloient à fortifier cette partie de la Ville qui servoit de retraite à la Cour du Prince : & quelques uns opinoient à déloger par force les Espagnols , des postes qu'ils avoient saisis. Guatimozin entra par inclination dans l'avis le plus genereux ; & rejettant celuy qui conseilloit d'abandonner la Place , il prit la resolution de mourir avec ses Sujets , & commanda que tout le monde se tînt prêt au point du jour , à fondre avec toutes les forces qui restoient , sur les quartiers des ennemis. Ils assemblerent donc toutes leurs troupes, & ils les partagerent , à dessein de les employer à l'entiere défaite des ennemis. Les Mexicains animez par leurs Chefs , parurent un peu aprés le lever du Soleil , à la vûë de tous les quartiers, où l'avis de leur mouvement étoit déja arrivé. L'Artillerie qui batoit sur toutes les avenuës, en fit d'abord un si grand carnage , qu'ils n'oserent executer les ordres de leur Empereur,& ils furent bien tôt desabusez de la creance qu'ils avoient , que cette entreprise pût reüssir. Ainsi , sans en venir de plus prés à l'attaque , ils commencerent à fuir , en feignant de se retirer : & ce mouvement , qui laissoit beaucoup de champ libre

à la tête de leurs troupes, donna lieu aux Espagnols de s'avancer, jusques à en venir aux coups de main; & sans autre fatigue que celle de pousser les ennemis qui fuyoient, ils les rompirent, & se logerent plus commodement pour la nuit qui suivit cette rencontre.

De plus grandes difficultez suivirent cet heureux succez; parce qu'on fut obligé d'avancer pied à pied, en ruinant les maisons, & de battre les rempars & combler les tranchées qu'ils avoient tirées au travers des ruës. On s'efforça d'abreger le tems en toutes ces actions; en sorte qu'au bout de quatre jours, les trois Commandans se trouverent à la vûë de la place de Tlateluco, par les differens chemins qui y conduisoient, comme les lignes à leur centre.

Alvarado fut le premier qui y mit le pied. Les ennemis qu'il poursuivoit essayerent d'y former quelques bataillons; mais il ne leur en donna pas le loisir: & ce mouvement n'est pas aisé à des gens qui fuyent. Ainsi à la premiere charge ils quitterent le champ de bataille, & se retirerent en desordre aux ruës qui étoient de l'autre côté de la place. On voyoit assez prés de ce lieu un grand Temple d'Idoles, dont les tours & les degrez étoient occupez par les ennemis. Alvarado qui n'en vouloit point laisser derriere soy, y envoya quelques Compagnies pour les attaquer, & se saisir de ce poste; ce qu'elles firent sans difficulté, parce que ceux qui le défendoient meditoient déja leur retraite, à l'éxemple des autres. Ainsi ce Capitaine mit tout son gros en bataille dans la place, afin de faire un logement; & ordonna en même-tems, qu'on fit de la fumée au haut du Temple, pour avertir les autres Capitaines de l'endroit où il se trouvoit, ou pour s'attirer par cette démonstration, des applaudissemens de sa diligence.

La troupe qu'Olid conduisoit, commandée par le General en personne, arriva peu de tems aprés à la place; & la foule des Mexicains qui fuyoient devant

eux, vint se jetter dans le bataillon qu'Alvarado avoit formé à tout autre dessein. Presque tout ces fuïards y perirent, étant batus de tous côtez; & la même chose arriva à ceux qui étoient poussez par les troupes de Sandoval, qui se rendit bien tôt aprés au même lieu.

Les Mexicains retirez dans les ruës qui conduisoient aux autres places de leur Ville, voyant les forces des Espagnols unies, coururent avec empressement, pour deffendre la personne de l'Empereur: s'imaginant qu'on alloit l'attaquer: ce qui donna lieu au General de faire ses logemens sans obstacle. Il laissa quelques troupes dans les ruës qui étoient derriere la place, afin de pourvoir à la sûreté de son armée de ce côté-là; & il ordonna aux Capitaines des Brigantins & des canots, de courir incessament d'une digue à l'autre, & de l'avertir, s'il se presentoit quelque chose de considerable.

On fut obligé d'abord à débarasser la place, des corps morts des Mexicains; à quoy on employa quelques Compagnies des Alliez, qui les jetterent dans les ruës où l'eau étoit la plus haute. On mit à leur tête des Commandans Espagnols; afin d'empêcher qu'il ne se dérobassent avec leur miserable charge, pour en faire ces abominables festins de chair humaine, qui étoient la derniere fête de leurs victoires. Neanmoins, avec toutes ces precautions il fut impossible d'arracher entierement la racine de ce mal: mais on en bannit au moins l'excez; & la dissimulation en couvrit la tolerance

On vid venir cette même nuit diverses troupes de Païsans à demi-morts, qui venoient vendre leur liberté pour leur subsistance: & quoyqu'il y eût lieu de croire qu'on les avoit chassez comme des bouches inutiles, faute de vivres, ils firent tant de pitié, que le General, qui se promettoit de la force de ses armes ce qu'il n'esperoit plus de la longueur d'un sie-

ge ordonna qu'on leur fournît des rafraîchissemens; afin qu'ils eussent la force d'aller chercher leur vie hors de la Ville.

Au point du jour, on vid les ruës dont les Mexicains étoient encore les maîtres, pleines de leurs Soldats, qui venoient seulement à dessein de couvrir les fortifications qu'ils vouloient faire, pour défendre leur derniere retraite. Le General voyant qu'ils ne l'attaquoient pas, suspendit aussi le dessein formé de donner un dernier assaut; parce qu'il souhaitoit remettre sur pied le traité de paix, puisqu'il paroissoit vrai-semblable qu'ils entreroient en capitulation, au moins quand ils connoîtroient que son intention n'étoit pas de les détruire, en leur offrant encore quelque parti lorsque les forces étoient unies, & qu'il étoit maître de la meilleure partie de la Ville. Il donna cette commission à trois ou quatre prisonniers des plus qualifiez, avec quelque esperance qu'elle avoit fait quelque effet, lorsqu'il vid retirer les troupes disposées à la deffense des ruës.

L'endroit que Guatimozin occupoit avec sa Noblesse, ses Ministres & le reste de ses Soldats, faisoit un angle fort spacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du Lac; & l'autre peu éloignée de Tlateluco, se trouvoit fortifiée par toutes les avenuës, d'une espece de circonvallation de grosses planches garnies de facines, qui touchoient de part & d'autre aux maisons, & au devant un fossé plein d'eau & tres-profond qu'ils avoient fait presque tout entier à la main, ayant coupé les ruës en terre-ferme, afin de recevoir les eaux qui couroient au long des quais. Le jour suivant, Cortez suivi de la plus grande partie des Espagnols, s'avança jusques aux endroits que les ennemis avoient abandonnez, & rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne étoit couronnée d'une multitude presque innombrable de Peuple; mais avec quelques marques de paix, qui se reduisoient à retenir le son de leurs instruments

de guerre, & le bruit de leurs cris. Il fit deux ou trois autres fois le même mouvement, en s'approchant avec les Eſpagnols, ſans attaquer, ni provoquer les ennemis : & on reconnut qu'ils avoient le même ordre, parce qu'ils baiſſoient leurs armes, & donnoient à connoître par leur ſilence & par leur repos, que les traitez qui produiſoient cette eſpece de tréve, ne leur étoient pas deſagreables.

On remarqua en même temps les efforts qu'ils faiſoient de cacher la neceſſité qu'ils enduroient, & de marquer avec oſtentation, que s'ils ſouhaitoient la paix, ce n'étoit pas faute de valeur. Ils mangeoient publiquement ſur leurs terraſſes, d'où ils jettoient au Peuple quelques tourteaux de maiz, afin qu'on crût qu'ils avoient des vivres de reſte : & de temps en temps, on voyoit ſortir quelques Capitaines, qui venoient défier au combat ſingulier les plus braves des Eſpagnols. Mais leurs inſtances duroient peu ; & ils retournoient bien-tôt, auſſi contens de leur bravoure, qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du General. L'Indien paroiſſoit être un des principaux, à ſa parure ; & ſes armes étoient une épée & un bouclier de quelque Eſpagnol qu'ils avoient ſacrifié. Il repeta pluſieurs fois ſon défi avec une extrême arrogance ; enſorte que Cortez fatigué de ſes cris & de ſes geſtes, lui fit dire par ſon Truchement : *Que s'il vouloit amener dix autres Soldats avec ſoy, on permettroit que cet Eſpagnol les combatît tous enſemble.* En diſant cela le General luy montroit le Page qui portoit ſon bouclier. Le Mexicain ſentit bien ce trait de mépris : neanmoins, ſans en témoigner rien, il revint à défier avec plus d'inſolence. Le Page, nommé Jean Nugnez de Marcado, pouvoit avoir ſeize ou dix-ſept ans. Il crut que ce combat le regardoit ; puiſqu'il étoit deſigné pour le faire : & il ſe déroba ſi adroitement d'auprés du General, ſans qu'on s'en apperçût pour le retenir, qu'ayant paſſé le

fossé comme il put, il chargea le Mexicain, qui l'attendoit en bonne posture. Nugnez para son coup du bouclier, & lui porta de même temps une estocade, avec tant de force & de courage, qu'il le jetta mort à ses pieds. Cette action fut celebrée de tous les Espagnols par de grands applaudissemens, & ne s'attira pas moins d'admiration de la part des ennemis. Le Page revint aux pieds de son maître, avec l'épée & le bouclier du vaincu : & Cortez extrêmement satisfait de voir tant de valeur en une si grande jeunesse, l'embrassa plusieurs fois, & lui ceignit de sa main l'épée qu'il avoit gagnée, lui confirmant ainsi le titre qu'il avoit acquis par son courage, & qui lui donna une estime au-dessus de son âge, entre les plus braves Soldats de l'Armée.

Pendant les trois ou quatre jours que cette suspension d'armes dura, le Conseil de Guatimozin s'assembla plusieurs fois, pour déliberer sur les propositions de Cortez. La plus grande partie des avis alloit, à entrer en quelque traité, par la consideration de l'extrême misere où ils se trouvoient reduits. Quelques autres concluoient à la guerre, reglant leurs avis sur l'inclination que l'empereur témoignoit pour ce parti : & ces infames Sacrificateurs, dont les conseils étoient des commandemens de la part de leurs Idoles, fortifierent la derniere opinion; mêlant les promesses de la victoire, avec quelques menaces mysterieuses prononcées en maniere d'Oracles, qui échaufferent les esprits, en leur communiquant la fureur dont ils étoient animez. Ainsi tout le Conseil resolut de reprendre les armes; & Guatimozin se rendit à cet avis, donnant à son obstination le titre d'obeïssance : neanmoins il ordonna, avant que de rompre la tréve, que toute la Noblesse avec les pirogues & les canots se rendissent à une espece de port que le Lac formoit en cet endroit là; afin de se preparer une retraite, en cas qu'on se vîd poussé à la derniere extremité.

Cet ordre fut executé; & une multitude effroyable

de toute sorte d'embarcations entra dans ce port, sans être remplis d'autres personnes, que des rameurs. Les Capitaines Espagnols qui étoient sur le Lac, informerent aussi-tôt le General de ce nouvel incident; & il devina aisément que les Mexicains prenoient ces mesures, afin de sauver la personne de leur Prince. Il dépêcha aussi-tôt Sandoval, en qualité de Capitaine General de tous les brigantins, avec ordre d'assieger le port, & de prendre sur son compte tout ce qui arriveroit en cet endroit. Il mit alors ses troupes en mouvement, pour s'approcher des fortifications des ennemis, & hâter les resolutions de la paix, par les menaces de la guerre. Ils avoient déja reçû l'ordre de se mettre en défense; & avant que l'avant-garde des Espagnols s'approchât, leurs cris annoncerent la rupture du traité. Les Mexicains se preparerent au combat avec beaucoup de hardiesse; mais ils reconnurent bien-tôt l'égarement de leur orgueil, par le débris que les premiers coups de la batterie firent de leurs foibles remparts. Ils ne virent plus que le peril qui les menaçoit; & selon ce qui parut, ils en donnerent avis à Guatimozin: parce qu'ils ne furent pas long-temps sans montrer quelques drapeaux blancs, répetant plusieurs fois le nom de *Paix*.

On leur fit entendre par les truchemens, que ceux qui avoient quelque chose à proposer de la part de leur Prince, pouvoient s'approcher. Sur cette assûrance, trois ou quatre Mexicains en habit de ministres, se presenterent de l'autre côté du fossé; & aprés avoir fait, suivant leur coûtume, de profondes humiliations, avec une gravité affectée, ils dirent à Cortez : *Que la Majesté Souveraine du puissant Guatimozin leur Seigneur, les avoit nommez pour traiter de la paix; & qu'Elle les avoit envoyez, afin qu'aprés avoir écouté ce que le Capitaine des Espagnols leur proposeroit, ils revinssent l'informer des articles de la capitulation.* Le

General répondit : *Que la paix étoit l'unique but de ses armes ; & qu'encore qu'il fut alors en état de donner la loy à ceux qui étoient si long temps à connoître la raison, il faisoit encore cette ouverture, afin de reprendre le traité qu'on avoit rompu : mais que des affaires de cette qualité s'ajustoient difficilement par la voye d'un tiers : & qu'ainsi il étoit necessaire que leur Prince se laissât voir, au moins qu'il s'approchât, accompagné de ses Ministres & de ses Conseillers, afin de les consulter sur le champ, s'il se presentoit quelque difficulté. Qu'il n'avoit point d'autre dessein, que d'accepter tous les partis qui ne blesseroient point l'autorité souveraine de son Prince ; & qu'à cette fin il engageoit sa parole* (qu'il confirma par un serment) *non-seulement de faire cesser les actes d'hostilité ; mais d'employer pour le service de l'Empereur de Mexique, toute l'attention necessaire à procurer la seureté de sa personne, & le respect qui lui étoit dû.*

Les Envoyez se retirerent avec cette réponse, fort satisfaits en apparence, & revinrent le même jour, assûrer que leur Prince viendroit le lendemain, avec ses Ministres & ses Officiers ; afin de prendre lui-même communication des articles du traité de paix. Leur dessein étoit d'entretenir cette negociation, sous divers pretextes, jusques à ce que tous leurs bâtimens fussent prêts, pour assûrer la retraite de l'Empereur, qu'ils avoient resoluë. Ainsi les mêmes envoyez revinrent à l'heure designée, donner avis que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui lui étoit arrivé. On remit aprés cela l'entrevûë, sous pretexte d'ajuster quelques formalitez sur la seance, & les autres ceremonies. Enfin quatre jours se passerent en ces pourparlers ; & Cortez ne découvrit l'artifice, que plus tard qu'on ne devoit attendre d'un esprit aussi éclairé : mais il étoit si persuadé qu'ils souhaitoient la paix, en se

fondant sur l'état auquel ils étoient, qu'il avoit déja pris des mesures d'éclat & d'ostentation pour recevoir Guatimozin ; & lorsqu'il apprit ce qui se passoit sur le lac, il eut quelque honte secrete, d'avoir soûtenu sa bonne foi contre tant de remises, & il ne put s'empêcher d'éclater par quelques menaces contre son ennemi ; faisant servir sa colere à cacher sa confusion, & trouvant apparemment quelque difference entre l'aveu d'une offense qu'on nous a fait, & celui d'une tromperie dont nous avons été surpris.

CHAPITRE XXV.

Les Mexicains font un effort pour se retirer par la voye du Lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est enfin pris, & la Ville se rend à Cortez.

AU point du jour marqué par Cortez, pour son entrevüë avec Guatimozin, Sandoval reconnut que les Mexicains s'embarquoient à la hâte sur les canots qui étoient dans le port. Il en avertit aussi-tôt le General, & assembla ses brigantins separez en differens postes ; afin de pouvoir se servir de leur Artillerie. En ce moment, les canots des ennemis se mirent à la rame. Ils portoient toute la Noblesse Mexicaine, & presque tous les principaux Chefs qui commandoient leurs troupes ; parce qu'ils s'étoient déterminez à faire un furieux effort contre les brigantins, & à soutenir le combat à toutes risques, jusques à ce que la personne de l'Empereur fût mise en sureté, durant cette diversion des forces ennemies, aprés quoy chacun devoit prendre differentes routes

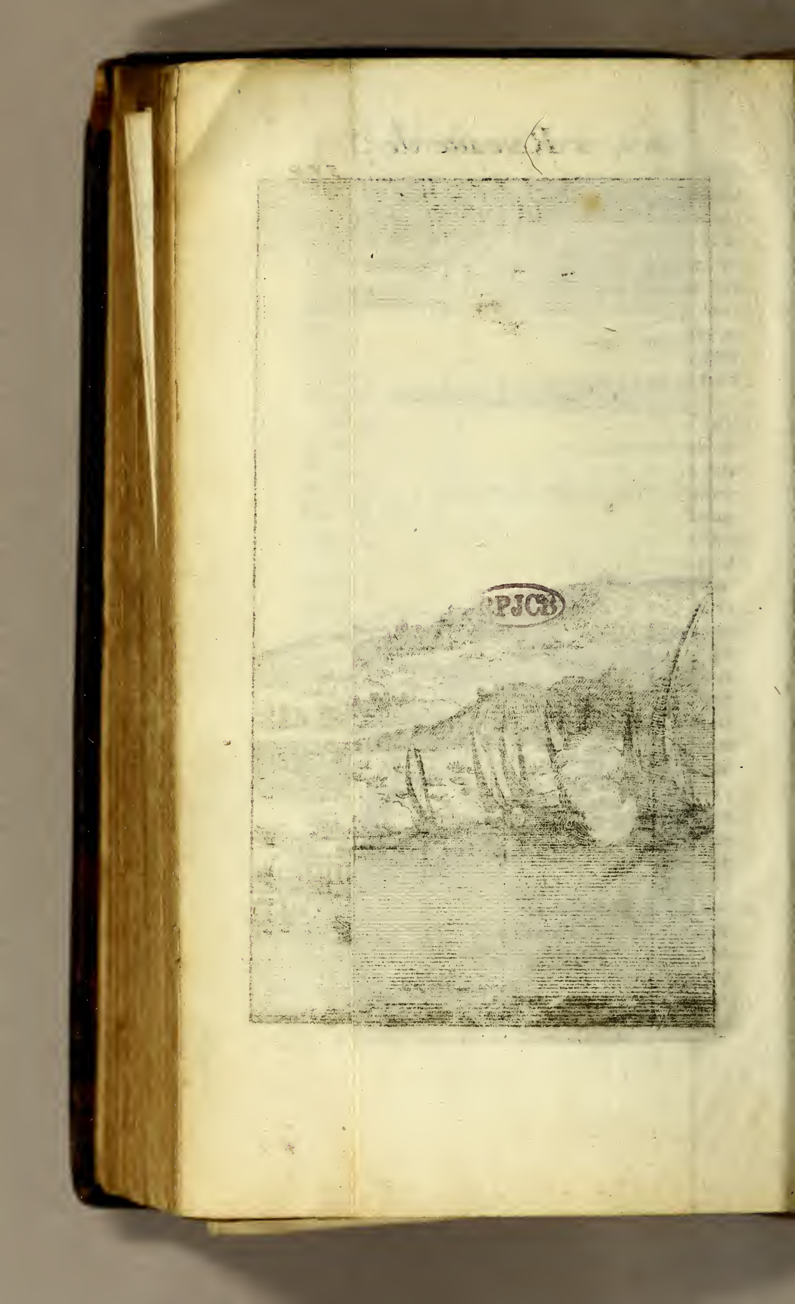
pour le suivre. C'est ainsi qu'ils l'executerent, en attaquant les brigantins avec tant de vigueur, que sans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord, ils s'approcherent jusques à la portée de la pique & de l'épée. Pendant qu'ils combattoient ainsi d'une extrême fureur, Sandoval remarqua que six ou sept pirogues s'échapoient à force de rames, par l'endroit le plus éloigné : & il ordonna au Capitaine Garcias d'Holguin, de leur donner la chasse avec son brigantin, & de tâcher de les prendre, en les endomageant le moins qu'il lui seroit possible.

Il confia cet emploi à Holguin, tant parce qu'il connoissoit sa valeur & son activité, qu'à cause de la legereté de son brigantin, qui consistoit peut être en la force des Rameurs, ou parce que sa construction le rendoit plus coulant ; ce qui importe beaucoup en cette sorte de bâtimens. Ce Capitaine, sans employer d'autre temps que celui qu'il faloit pour revirer, & donner un moment d'haleine aux Rameurs, les poussa ensuite si vigoureusement par sa diligence, qu'en peu de temps il gagna assez d'avantage pour tourner la proüe, & se laisser tomber sur la pirogue qui étoit à la tête des autres, & paroissoit en avoir le commandement. Elles s'arrêterent toutes en même temps, & hausserent les rames quand elles se virent investies : & les Mexicains qui étoient sur la premiere crierent qu'on ne tirât pas, parce que la personne de l'Empereur étoit sur ce vaisseau ; ce qui fut entendu par des Espagnols, qui sçavoient déja quelques mots de la langue de Mexique. Les Indiens baisserent encore les armes, afin qu'on les comprît mieux, & accompagnerent leurs prieres de toutes les demonstrations de gens qui se soumettent. En ce moment le brigantin aborda la pirogue ; & Holguin, avec quelques Espagnols, se jetta sur les prisonniers. Guatimozin s'avança le premier ; & reconnoissant le Capitaine, à la deference qu'on lui rendoit : *Je suis*, dit-il, *vôtre prisonnier* ;

Retraite de Guatimozin pris par Holguin.

Tom. 2. Page 372.





& j'irai où vous voudrez : Je vous prie seulement de faire quelque attention à l'honneur de l'Imperatrice & des femmes de sa suite. Aussi-tôt il passa dans le brigantin, & donna la main à sa femme, pour lui aider à monter, avec une si grande presence d'esprit, que connoissant qu'Holguin étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il lui dit: *Ne vous inquietez point de ces gens de ma suite, ils viendront tous mourir aux pieds de leur Prince.* En effet, au premier signe qu'il fit, ils laisserent tomber leurs armes, & suivirent le brigantin, comme prisonniers par devoir.

Cependant Sandoval combattoit contre les canots des ennemis ; & on connut bien à leur resistance, la qualité de ceux qui les remplissoient, & le courage de cette Noblesse, qui avoit pris à tâche de répandre tout son sang, pour faciliter la liberté de son Prince. Neanmoins le combat cessa bien-tôt, quand ils reçurent la nouvelle de sa prison : & passant en un instant, de la surprise au desespoir, les cris de guerre se tournerent en pleurs, & en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non-seulement ils se rendoient avec peu ou point de resistance; mais encore plusieurs Nobles s'empresserent à passer dans les brigantins, afin de suivre la fortune de leur Prince.

Garcias d'Holguin arriva en ce moment, aprés avoir envoyé un canot à toutes rames, porter cet avis à Cortez ; & sans s'approcher de trop prés du brigantin de Sandoval, il lui fit part comme en passant, de cet heureux succez : aprés quoy, voyant ce Commandant fort disposé à se charger d'un prisonnier de cette importance, il suivit sa route ; de peur que cette inclination de Sandoval ne devînt un ordre precis, & que la repugnance qu'il avoit d'y obeïr, ne se tournât en crime.

On continuoit dans la Ville à attaquer les tranchées ; & les Mexicains qui s'étoient offerts à les

deffendre, afin de faire une diversion de ce côté-là, combattirent avec une constance & une hardiesse surprenantes, jusques à ce qu'ayant appris par leurs sentinelles, le débris des pirogues qui escortoient Guatimozin, ils se retirerent confusément; sans neanmoins paroître lâches, mais seulement étonnez.

On connut bien-tôt la raison de ce mouvement, lorsque l'avis portoit, que le canot dépêché par Holguin, arriva. Le General leva les yeux au Ciel, comme vers la source de tout son bonheur; & manda aussi-tôt à tous les commandans des attaques, de se maintenir à la vûë des remparts, sans s'engager plus avant, jusques à nouvel ordre. En même-temps il envoya deux Compagnies d'Espagnols à la descente, avec ordre de s'assurer de la personne de Guatimozin; & sortit assez loin hors de son logis, pour le recevoir: ce qu'il fit avec beaucoup de civilité & de reverences, ces demonstrations exterieures tenant lieu de paroles. Guatimozin répondit de la même maniere, en produisant la reconnoissance, pour couvrir son dépit.

Lorsqu'ils furent à la porte du logis, toute la suite de l'Empereur s'arrêta; & ce Prince entra le premier, avec l'Imperatrice, affectant de témoigner qu'il ne refusoit pas d'entrer en prison. Il s'assit aussi tôt, avec sa femme; & un moment aprés il se leva, pour faire asseoir le General; se possedant si bien en ces commencemens, que reconnoissant les Truchemens, au poste qu'ils occupoient, il commença la conversation, en disant à Cortez: *Qu'attendez vous, genereux Capitaine, pour m'ôter la vie avec ce poignard que vous avez au côté? Des prisonniers de ma sorte ne servent que d'embarras aux vainqueurs. Sortez-en promptement; & que j'aye le bonheur de mourir par vos mains, puisque je n'ay pas obtenu celui de mourir pour ma Patrie.*

En cet endroit toute sa constance l'abandonna;

& les pleurs qui étouffoient sa voix, & forçoient la resistance de ses yeux, expliquerent le reste. L'Imperatrice les laissa couler avec moins de reserve; & Cortez fut obligé de faire violence à sa tendresse, & à la compassion que ce triste spectacle lui causoit. Il laissa quelque temps à la douleur de ces affligez, & répondit enfin à l'Empereur : *Qu'il n'étoit pas son prisonnier ; & que sa Grandeur n'étoit pas tombée dans une pareille disgrace, indigne d'Elle: mais qu'il étoit prisonnier d'un Prince si puissant, qu'il ne reconnoissoit point de Superieur en ce monde ; & si bon, que Guatimozin ne pouvoit pas seulement esperer sa liberté, de la royale clemence de ce grand Prince, mais encore l'Empire de ses ancêtres, augmenté du glorieux titre de son amitié. Qu'en attendant le temps qu'il faloit pour recevoir ses ordres sur ce sujet, il seroit servi & respecté par les Espagnols, de maniere qu'il ne trouveroit point de difference entre leur obeïssance, & celle de ses Sujets.* Il voulut passer de-là, à quelques motifs de consolation, fondez sur l'exemple des Souverains tombez en de semblables disgraces; mais la douleur de Guatimozin étoit encore trop tendre, pour souffrir des remedes, & le General apprehenda de le mortifier sans le résoudre; parce qu'on n'a point encore trouvé de consolation pour les Rois dépossedez, & qu'il étoit difficile de rencontrer de la resignation en un esprit qui manquoit de la veritable connoissance de Dieu.

Guatimozin étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, & si brave, qu'en cet âge il avoit acquis par ses exploits & par plusieurs victoires, tous les honneurs qui élevoient les Nobles au rang d'où on tiroit les Empereurs. Sa taille étoit fort bien proportionnée; haute sans foiblesse, & robuste sans diformité. On voïoit sur son tein une blancheur si éloignée de la couleur bazannée des Indiens, qu'il paroissoit comme Etran-

ger entre ceux de sa Nation. Ses traits n'avoient rien de desagreable: ils marquoient neanmoins beaucoup de fierté; & en effet, ce Prince avoit tant d'inclination à s'attirer l'estime & le respect, qu'il conservoit toute sa majesté au milieu de son affliction. L'Imperatrice étoit du même âge que son mari. Elle attiroit les yeux par la grace & la vivacité de ses manieres: & son visage, moins délicat qu'il ne convient à une Dame, avoit neanmoins à l'abord quelque air de beauté, qu'il ne soûtenoit pas; mais le respect sauvoit ce que l'agrément n'avoit pû conserver. Elle étoit niece du grand Motezuma, ou, selon quelques Auteurs, sa fille: & lorsque Cortez l'eut appris, il luy renouvella les offres de son service; se tenant encore plus étroitement obligé à rendre à la personne de cette Princesse, la veneration qu'il conservoit à la memoire de l'Empereur. Cependant il se sentoit pressé de retourner à son armée, afin d'achever de soûmettre cette partie de la Ville que les ennemis tenoient encore, ce qui l'obligea à finir la conversation, en prenant congé fort civilement de ses deux prisonniers, qu'il mit entre les mains de Sandoval, avec une bonne garde. Avant que le General fût parti, on vînt l'avertir que Guatimozin le demandoit à dessein de luy faire quelque priere en faveur de ses Sujets. Ce Prince le conjura avec beaucoup d'ardeur: *Qu'il ne souffrît point qu'on les maltraitât, ni qu'on leur fit aucune injure; puisqu'il suffisoit pour les obliger à se rendre, qu'ils sçussent que leur Empereur étoit pris.* Il avoit le jugement si libre, qu'il penetra la raison qui obligeoit Cortez à se retirer: & ce soin, digne veritablement d'une ame Roïale, trouva place entre des déplaisirs si touchans. Quoyque le General luy eût promis toute sorte de bon traitement en faveur de ses sujets, il souhaita neanmoins qu'un de ses Ministres l'accompagnât: ordonnant

donnant par ce Ministre, aux Soldats & au reste de ses Vassaux, d'obeïr au Capitaine des Espagnols; puisqu'il n'étoit pas juste qu'ils irritassent un homme qui tenoit leur Prince en son pouvoir, ni de refuser de se conformer aux ordres de leurs Dieux.

L'armée étoit encore au même poste où le General l'avoit laissée, sans qu'il fût arrivé aucun mouvement considerable; parce que les ennemis, qui s'étoient retirez avec tout l'étonnement où la nouvelle de la prise de leur Empereur les avoit jettez, se trouverent alors sans vigueur pour se défendre, & sans esprit pour dresser des articles d'une capitulation. Le Ministre de Guatimozin entra dans leurs quartiers: & à peine leur eut-il déclaré les ordres dont il étoit porteur, qu'ils s'y soûmirent, en protestant de leur obeïssance.

On arrêta, par l'interposition du même Ministre, qu'ils sortiroient sans armes & sans bagage; ce qu'ils executerent avec tant d'empressement, que leur sortie n'occupa que fort peu de tems. Le nombre de leurs gens de guerre, aprés tant de pertes, surprit les Espagnols. Le General eut grand soin qu'on ne leur fît aucun mauvais traitement; & ses ordres étoient si respectez, que l'on n'entendit pas même une seule parole injurieuse entre les Nations alliées, qui avoient tant d'horreur pour les Mexicains.

Aprés cela, l'armée entra en bataille, pour reconnoître de tous côtez cette partie de la Ville, où on ne trouva que des objets funestes d'une misere horrible à la vûë, & qui inspiroit de tristes reflexions: des invalides, & des malades qui n'avoient pû suivre les autres, & quelques blessez qui demandoient la mort, accusant la pieté de leurs vainqueurs. Mais rien ne parut si effroïable aux Espagnols, que certaines cours & maisons desertes, où ils avoient entassé les cadavres des

hommes de consideration qui étoient morts dans les combats ; à dessein de celebrer leurs funerailles en un autre tems. Il en sortoit une odeur si insuportable, qu'on craignoit même de respirer ; & veritablement, il s'en faloit peu que l'air n'en fût empesté : ce qui fit hâter la resolution de la retraite. Le General aïant donc distribué des quartiers dans la Ville, à Sandoval & à Alvarado, loin d'un lieu dont la contagion étoit si dangereuse, & donné tous les ordres qui luy parurent necessaires, se retira avec ses prisonniers à Cuyoacan, menant avec soy les troupes conduites par Christophle d'Olid, pendant qu'on nettoïoit la Ville de toutes ces horreurs. Il y retourna quelques jours aprés, afin de déliberer sur l'ordre & la forme que l'on devoit donner à la nouvelle conquête pour l'établir & la maintenir sûrement, enfin à ranger toutes les mesures, & épuiser les reflexions qui rouloient déja dans l'imagination, comme des suites d'un bonheur si surprenant.

La prison de Guatimozin & la reddition entiere de Mexique, arriverent le treiziéme jour du mois d'Août de l'anné mil cinq cens vingt-un, jour & Fête de saint Hipolite, dont pour reverer la memoire, cette Ville celebra la Fête sous le titre de Patron. Le siege dura quatre-vingt treize jours : & dans ses divers incidens, heureux ou malheureux, on doit également admirer le jugement, la constance & la valeur de Cortez ; le courage infatigable des Espagnols, & encore l'union & l'obeïssance des Nations alliées ; accordant aux Mexicains la gloire d'avoir poussé la défense de leur Patrie & celle de leur Prince, jusques aux derniers efforts de valeur & de patience.

Aprés la prise de Guatimozin & la conquête de la Ville capitale de ce grand Empire, les Princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages & leurs soûmissions. Les Caciques voi-

ſins ſuivirent bien-tôt cet éxemple : ce que les uns donnerent à la reputation des Eſpagnols ; & les autres, à la terreur des armes qu'on leur fit ſentir. C'eſt ainſi qu'on forma en peu de tems cette vaſte Monarchie, qui a merité le nom de Nouvelle Eſpagne ; le grand Empereur Charles-Quint ne devant pas moins à Hernan Cortez, qu'une Couronne digne de ſon auguſte front : Admirable conquête ! & Capitaine tres illuſtre entre ceux que des ſiecles entiers ne produiſent qu'avec peine ; & dont on voit ſi peu d'éxemples dans l'hiſtoire.

FIN.



TABLE

Des choses les plus remarquables contenuës dans cet Ouvrage.

D.

E.

I.

N.

O.

P.

Q.

FIN.





